

CIÓN

PLUTARQUE
—
LES
ROMAINS
ILLUSTRES

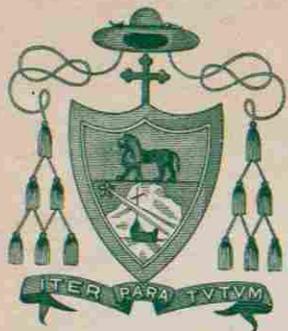
PA4369

.A33

R6

c.1

006586



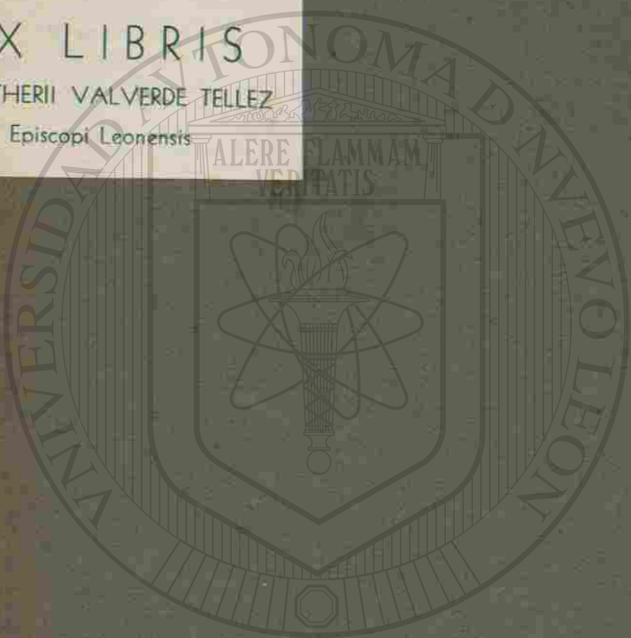
1080020103

EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

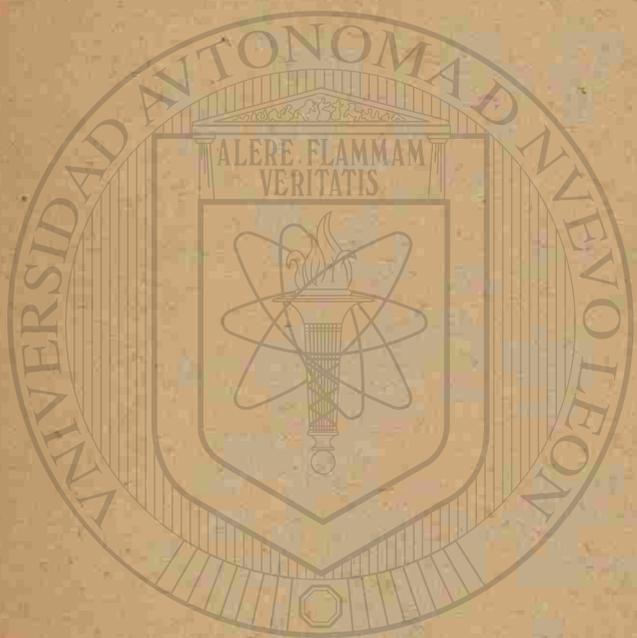
ALERE FLAMMAM
VERITATIS



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LES

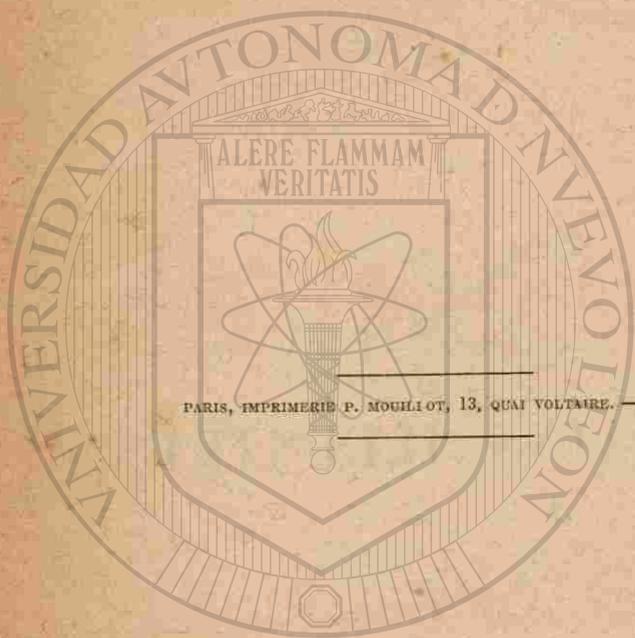
ROMAINS ILLUSTRES

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

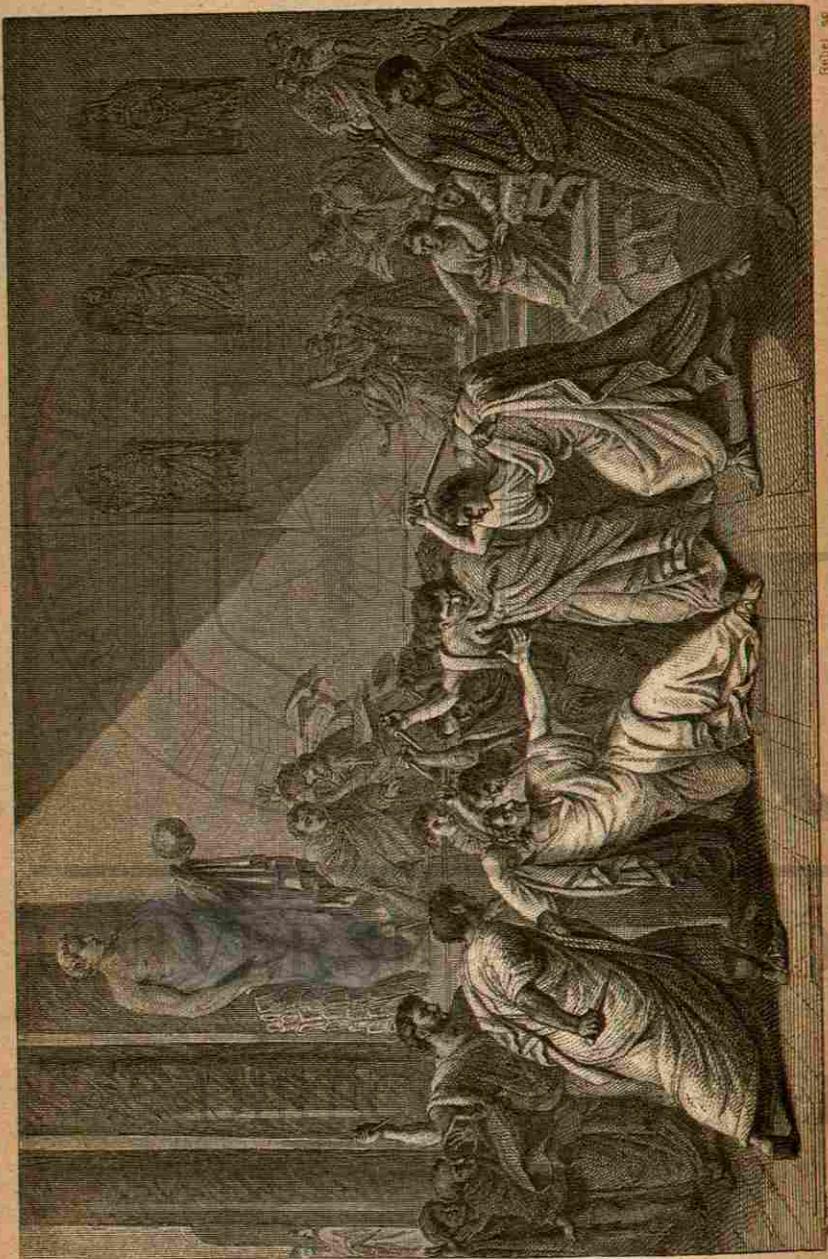




UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Revel 50

MORT DE CÉSAR

LES
MAINS ILLUSTRES

ÉDITION À L'USAGE DE LA JEUNESSE

TRADUCTION DE LA TRANSLATION FRANÇAISE DE HICARD

PAR
LOUIS HUMBERT

Professeur au lycée Condorcet.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
CALLE ALFONSO
R

LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, RUE DE LA HARPE, II

43530

PLUTARQUE

LES

ROMAINS ILLUSTRES

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

EXTRAITE DE LA TRADUCTION FRANÇAISE DE RICARD

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au lycée Condorcet.

Nombreuses vignettes dans le texte



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS

Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

43530

PA 4369
A33
RG



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

INTRODUCTION

De tous les écrivains grecs, Plutarque est le plus populaire parmi nous. Depuis que ses œuvres ont été traduites dans notre pays, il y a fait le charme des esprits les plus grands comme des plus délicats. C'est un des premiers livres que Jeanne d'Albrét mit entre les mains de celui qui devait devenir Henri IV; avant lui Montaigne, après lui La Fontaine, Molière, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ne parlent de cet historien qu'avec une vive reconnaissance. Madame Roland raconte qu'elle en faisait, dès l'âge de neuf ans, sa véritable pâture. Les grands hommes de la Révolution française le lisaient assidûment. Kléber en avait toujours un exemplaire dans sa malle, Napoléon l'a consulté plus d'une fois, et Chateaubriand, à son retour de Palestine, s'en inspira, non moins que d'Homère, pour écrire quelques-unes de ses plus belles pages. Il y a donc grand profit à mettre les œuvres historiques de Plutarque entre les mains de la jeunesse studieuse, mais on ne peut les y mettre tout entières.

Tout d'abord, l'ordre qu'il avait adopté est un peu artificiel. Son patriotisme pouvait être flatté quand, après avoir écrit parallèlement la vie d'un Grec et celle d'un Romain, il faisait, dans un résumé final, la comparaison des deux de manière à prouver sou-

006586

vent la supériorité du premier sur le second ; mais cette comparaison ne peut plus nous offrir le même intérêt. En second lieu, on trouve chez lui beaucoup de répétitions qui tiennent au plan qu'il a suivi, attendu que plusieurs personnages dont il a écrit la vie ont naturellement pris part aux mêmes événements. On y rencontre aussi des dissertations sur des points d'histoire, de géographie, de religion ou de linguistique trop particuliers pour ceux qui n'ont pas à faire de l'antiquité une étude approfondie. Enfin certains passages s'adressent plutôt à des hommes faits qu'à des enfants. C'est pour ces divers motifs qu'après avoir séparé les Grecs et les Romains, nous les avons placés dans leur ordre chronologique, en abrégant leurs vies de manière à en rendre la lecture plus accessible aux jeunes gens qui désirent étudier l'histoire ancienne non plus dans des précis, mais dans ses sources mêmes.

L'espace nous manquait pour publier ici toutes les biographies des Romains ; nous n'avons, du moins, supprimé que les moins importantes.

Au lieu de la traduction d'Amyot, dont la langue n'est pas suffisamment familière à la majorité des lecteurs, nous avons pris celle de Ricard, qui est beaucoup plus moderne et qui a été souvent réimprimée.

Tel qu'il est, nous espérons que ce volume, qui vient s'ajouter à ceux d'Hérodote et de Xénophon, aux *Grecs* de Plutarque, aux *Extraits d'histoire grecque* et aux *Extraits d'histoire romaine* que nous avons déjà publiés chez les mêmes éditeurs, ne sera pas accueilli avec moins de bienveillance que les ouvrages qui l'ont précédé.

LOUIS HUBERT.

Combs-la-Ville, 29 novembre 1890.

LES

ROMAINS ILLUSTRES

ROMULUS¹

RHÉA SYLVIA. — ROMULUS ET RÉMUS. — FONDATION DE ROME. —
LE PATRICIAT ET LA CLIENTÈLE. — ENLÈVEMENT DES SABINES. —
PREMIÈRES GUERRES.

La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le par-

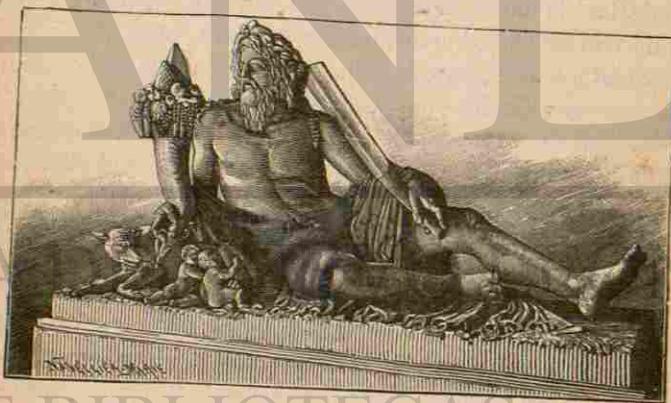


FIG. 1. — Le dieu Tibre, la Louve, Romulus et Rémus.

tage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'or et l'argent, avec les richesses qu'on avait apportées de Troie. Numitor choisit le royaume ; et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait,

1. Fondation de Rome, 753, avant J.-C. ; mort de Romulus, 715.

vent la supériorité du premier sur le second ; mais cette comparaison ne peut plus nous offrir le même intérêt. En second lieu, on trouve chez lui beaucoup de répétitions qui tiennent au plan qu'il a suivi, attendu que plusieurs personnages dont il a écrit la vie ont naturellement pris part aux mêmes événements. On y rencontre aussi des dissertations sur des points d'histoire, de géographie, de religion ou de linguistique trop particuliers pour ceux qui n'ont pas à faire de l'antiquité une étude approfondie. Enfin certains passages s'adressent plutôt à des hommes faits qu'à des enfants. C'est pour ces divers motifs qu'après avoir séparé les Grecs et les Romains, nous les avons placés dans leur ordre chronologique, en abrégant leurs vies de manière à en rendre la lecture plus accessible aux jeunes gens qui désirent étudier l'histoire ancienne non plus dans des précis, mais dans ses sources mêmes.

L'espace nous manquait pour publier ici toutes les biographies des Romains ; nous n'avons, du moins, supprimé que les moins importantes.

Au lieu de la traduction d'Amyot, dont la langue n'est pas suffisamment familière à la majorité des lecteurs, nous avons pris celle de Ricard, qui est beaucoup plus moderne et qui a été souvent réimprimée.

Tel qu'il est, nous espérons que ce volume, qui vient s'ajouter à ceux d'Hérodote et de Xénophon, aux *Grecs* de Plutarque, aux *Extraits d'histoire grecque* et aux *Extraits d'histoire romaine* que nous avons déjà publiés chez les mêmes éditeurs, ne sera pas accueilli avec moins de bienveillance que les ouvrages qui l'ont précédé.

LOUIS HUBERT.

Combs-la-Ville, 29 novembre 1890.

LES

ROMAINS ILLUSTRES

ROMULUS¹

RHÉA SYLVIA. — ROMULUS ET RÉMUS. — FONDATION DE ROME. —
LE PATRICIAT ET LA CLIENTÈLE. — ENLÈVEMENT DES SABINES. —
PREMIÈRES GUERRES.

La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le par-

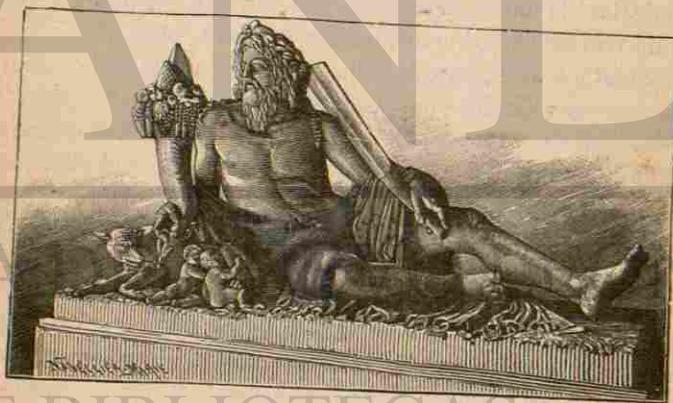


FIG. 1. — Le dieu Tibre, la Louve, Romulus et Rémus.

tage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'or et l'argent, avec les richesses qu'on avait apportées de Troie. Numitor choisit le royaume ; et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait,

1. Fondation de Rome, 753, avant J.-C. ; mort de Romulus, 715.

plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne. Mais, craignant qu'une fille qu'avait Numitor n'eût un jour des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour l'empêcher de se marier. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa, et quelques-uns Sylvia. Peu de temps après, elle mit au monde deux jumeaux d'une grandeur et d'une beauté singulières. Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les noyer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus; selon d'autres, c'est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique d'Amulius les ayant mis dans un berceau, descendit vers le Tibre pour les y jeter; mais ce fleuve était si enflé et si rapide, que, n'osant approcher du courant, il les posa près du rivage et se retira. L'eau, qui croissait toujours, éleva doucement le berceau, et le porta sur un terrain mou et uni.

On raconte que ces enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par une louve, et qu'un piver venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars; et les Latins honorent singulièrement le piver. On ajouta donc aisément foi au témoignage de la mère, qui disait les avoir eus du dieu Mars.

Faustulus, berger d'Amulius, fit élever ces enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques auteurs ont dit pourtant, avec assez de vraisemblance, que Numitor le savait, et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Ils ajoutent que dans la suite ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre la grammaire et y recevoir une éducation convenable à leur naissance. On leur donna les noms de Romulus et de Rémus, du mot *ruma*, mamelle, parce qu'on avait vu une louve les allaiter. Dès leur première enfance, leur taille avantageuse et la noblesse de leurs traits annonçaient déjà l'élévation de leur caractère. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis, et montraient dans les dangers une audace et une intrépidité à toute épreuve. Mais Romulus l'emportait sur son frère par son intelligence et par sa capacité pour les affaires. Dans les assemblées où il se trouvait avec ses voisins pour régler ce qui concernait les pâturages et la chasse, il faisait voir en tout qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Ils étaient l'un et l'autre fort aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs; quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient et ne tenaient compte ni de

leur colère ni de leurs menaces. Toujours livrés à des occupations honnêtes, ils regardaient l'oisiveté et l'inaction comme indignes de personnes libres; exercer continuellement leur corps, chasser, faire des courses, détruire les brigands et les voleurs, défendre les opprimés contre toute espèce de violence: tel était chaque jour l'emploi de leur vie. Par cette conduite, ils s'étaient acquis une grande réputation.

Un jour, les bergers de Numitor ayant pris querelle avec ceux d'Amulius, et leur ayant enlevé quelques troupeaux, Romulus et Rémus, indignés de cette violence, se mirent à leur poursuite, les battirent, les dispersèrent, et reprirent le butin qu'ils avaient emmené. Numitor en ayant témoigné du mécontentement, ils s'en mirent peu en peine, et commencèrent même à rassembler auprès d'eux un grand nombre d'indigents et d'esclaves, à qui ils suggérèrent des prétextes de désobéissance et de révolte. Mais pendant que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses, et était versé dans l'art de la divination), les bergers de Numitor, ayant rencontré Rémus peu accompagné, tombèrent brusquement sur lui. Il se livra un combat, où il y eut plusieurs blessés de part et d'autre: l'avantage resta aux gens de Numitor; ils firent Rémus prisonnier, le menèrent à Numitor, à qui ils portèrent leurs plaintes. Mais il n'osa le punir, parce qu'il craignait le caractère violent d'Amulius. Il va donc le trouver, lui demande justice, et lui représente qu'il ne doit pas souffrir que son propre frère soit insulté par ses domestiques, qui se prévalent de ce qu'ils appartiennent au roi. Les Albains ayant témoigné hautement leur indignation de voir traiter Numitor d'une manière si peu convenable à son rang, Amulius, touché de ces réclamations, lui livre Rémus pour en disposer à son gré. Numitor le mène chez lui; et là, ayant considéré de plus près ce jeune homme, qui par sa taille et sa force surpassait tous ceux de son âge, il admire cette hardiesse et cette fermeté qui éclatent sur son visage et le rendent insensible au danger dont il est menacé. D'ailleurs, ce qu'on racontait de ses actions répondait à ce qu'il voyait en lui; mais ce qui est plus extraordinaire, l'inspiration sans doute de quelque dieu qui jetait déjà les fondements des grandes choses qui arrivèrent depuis, peut-être la conjecture ou le hasard, lui donnent un pressentiment de la vérité. Il demande à ce jeune homme qui il est, s'informe des particularités de sa

naissance, et lui parle d'un ton de douceur et de bonté propre à lui donner de la confiance et de l'espoir.

« Je ne te cacherai rien », lui répondit Rémus avec assurance, car tu me parais plus digne de régner qu'Amulius. Tu écoutes du moins, et tu juges avant de punir; lui, il livre les accusés au supplice sans les entendre. Nous sommes deux jumeaux : nous avons cru jusqu'à présent être fils de Faustulus et de Larentia; mais depuis qu'on nous a calomnieusement accusés devant toi, et que nous sommes dans la nécessité de défendre notre vie, nous entendons dire de nous des choses étonnantes, dont le danger où je me trouve va faire connaître le vrai ou le faux. Nés, dit-on, d'une manière extraordinaire, nous avons été nourris, dans notre enfance, d'une manière encore plus merveilleuse. Abandonnés aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie, ces animaux eux-mêmes ont pris soin de nous nourrir. Exposés sur le bord d'un grand fleuve, nous y fûmes allaités par une louve, et un piver nous apportait de la nourriture, qu'il mettait toute préparée dans notre bouche. On conserve encore le berceau dans lequel on nous avait mis. Il est garni de lames de cuivre, sur lesquelles sont des caractères à demi effacés, qui peut-être seront un jour pour nos parents des signes d'une reconnaissance, inutile quand nous ne serons plus. » Numitor, comparant ce discours et l'âge que paraissait avoir Rémus avec l'époque de son exposition, ne rejeta pas une espérance si flatteuse; mais d'abord il chercha les moyens d'en conférer secrètement avec sa fille.

Cependant Faustulus, informé que Rémus avait été fait prisonnier, et qu'Amulius l'avait livré à Numitor, presse Romulus d'aller à son secours, et lui découvre enfin le secret de sa naissance, dont il ne leur avait encore parlé qu'en termes obscurs, et seulement autant qu'il le fallait pour leur inspirer des sentiments dignes de leur origine. En même temps il prend le berceau, et, pressé par la crainte du danger où est Rémus, il court le porter à Numitor. Sa précipitation et son trouble donnèrent des soupçons aux gardes du roi qui étaient aux portes de la ville; et l'air d'embaras qu'il eut aux questions qu'on lui fit le rendit encore plus suspect. Dans l'agitation où il était, il laissa voir le berceau qu'il portait caché sous son manteau. Il se trouvait par hasard au nombre des gardes un des hommes qu'Amulius avait chargés d'exposer les enfants, et qui n'eut pas plus tôt vu le berceau qu'il le reconnut à

sa forme et aux caractères qui y étaient gravés. Il se douta d'abord du fait; et croyant ne devoir pas négliger une pareille découverte, il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il tirât de lui la vérité. Dans une conjoncture si critique, Faustulus, sans céder entièrement à la crainte, ne conserva pas toute sa fermeté : il avoua que les enfants vivaient; mais il dit qu'ils étaient loin d'Albe à paître des troupeaux; que, pour lui, il portait ce berceau à Ilia, qui lui avait souvent témoigné le désir de le voir et de le toucher, pour se fortifier dans la confiance où elle était que ses enfants vivaient encore.

Amulius, par une imprudence ordinaire aux personnes troublées, et qui se laissent emporter à la colère ou à la crainte, envoya précipitamment à Numitor un homme de bien et ami de ce prince, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie. Cet homme arrive chez Numitor dans le moment où il allait se jeter au cou de Rémus et le serrer entre ses bras. Il le confirme dans ses espérances, le presse de saisir l'occasion qui se présente, et s'offre à le seconder. La circonstance ne permettait aucun retard. Romulus approchait de la ville, et la plupart des habitants, qui craignaient Amulius autant qu'ils le haïssaient, en sortaient déjà pour aller se joindre à lui. Il amenait un corps considérable de troupes, qu'il avait divisées en compagnies de cent hommes, commandées chacune par un capitaine, qui portait un faisceau d'herbes attaché au bout d'une pique. Les Romains appellent ces enseignes *maniples*; et encore aujourd'hui, dans leurs armées, il donnent aux soldats d'une même compagnie le nom de *manipulaires*. Rémus, de son côté, gagnait les citoyens qui étaient restés dans Albe, et Romulus s'avancait avec ceux du dehors. Le tyran, effrayé et ne sachant ni rien faire ni rien résoudre pour sa défense, fut arrêté et égorgé.

La mort d'Amulius ayant rétabli le calme dans la ville, Romulus et Rémus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir remis Numitor sur le trône, et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent d'aller s'établir ailleurs et de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête pour quitter Albe; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire. Comme ils n'avaient que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il fallait ou que leur puissance fût

entièrement détruite si ces troupes venaient à se débander, ou qu'ils allassent habiter avec elles dans une autre ville; car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves, ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines, que ces mêmes hommes ravirent, non pour satisfaire une passion brutale, mais par nécessité, et parce qu'ils ne trouvèrent pas à contracter des mariages légitimes. Aussi eurent-ils toujours les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que leur ville commençait à peine à se former, qu'ils y bâtirent pour les fugitifs un lieu de refuge, qu'ils appelèrent le temple du dieu Asile. Tout le monde y était reçu sans distinction; on ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge. Ils s'autorisaient pour établir cette franchise générale d'un oracle d'Apollon: par ce moyen, Rome, qui n'était pas d'abord de plus de mille maisons, fut en peu de temps considérablement augmentée. Mais j'en parlerai plus bas.

Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une dispute entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déjà construit ce qu'on appelait Rome carrée. Rémus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Rémonium, et qu'on appelle aujourd'hui Régnum. Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux, qu'on consultait ordinairement pour les augures; et, s'étant assis chacun séparément, il apparut, dit-on, six vautours à Rémus et douze à Romulus. D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens, mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Rémus se fut approché de lui.

Quand Rémus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent que, pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs, et en vint même jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même, disent les uns, et selon d'autres, par Céler, un de ses gardes. Faustulus périt dans cette occasion, avec Plistinus, son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. Céler s'enfuit en Toscane; c'est de son nom que les Romains ont appelé *celer*es les gens prompts et légers. Ils donnèrent ce nom à Quintus Métellus, qui peu de jours après la mort de son père donna au

peuple un combat de gladiateurs, dont il avait fait les préparatifs avec une promptitude étonnante.

Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Rémonium, s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre du pays d'où il était venu, après quoi on mêla le tout ensemble: on donna à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur, mettant un soc d'airain à une charrue, y attela un bœuf et une vache, et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient sans blesser la religion y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

Quand la ville fut bâtie, Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tous les citoyens qui étaient en âge de porter les armes. Chaque division fut composée de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Il les nomma légions, parce qu'elles étaient formées d'hommes choisis sur tous les autres. Tout le reste des citoyens s'appela peuple. Il prit dans ce nombre cent des principaux et des plus honnêtes pour en former son conseil: il leur donna le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, c'est-à-dire conseil des anciens. Ces sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens ou parce qu'ils étaient pères d'enfants libres, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient montrer leurs pères, ce que n'auraient pu faire la plupart de ceux qui s'étaient rassemblés les premiers auprès de Romulus. Quelques auteurs dérivent ce nom du droit de patronat: c'est ainsi qu'ils appelaient et qu'ils appel-

lent encore la protection que les grands accordent aux petits. On fait remonter ce droit à un des compagnons d'Évandré, nommé Patron, qui, protecteur zélé des indigents, laissa son nom à cet exercice de bienfaisance. Mais ne pourrait-on pas dire, avec plus de vraisemblance, que Romulus les nomma ainsi parce qu'il croyait juste que les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens eussent un soin et une sollicitude paternelle pour les faibles; et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci que, loin de craindre les grands et de s'affliger des honneurs dont ils jouissent, ils doivent avoir pour eux du respect et de la bienveillance, les regarder comme leurs pères, et leur en donner le titre? Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs par les étrangers, et par les Romains, de pères conscrits, qualification très honorable, qui, étant pour eux de la plus grande dignité, ne les expose nullement à l'envie. D'abord on les appela simplement pères; dans la suite, leur nombre s'étant considérablement accru, on les nomma pères conscrits¹. C'était la dénomination la plus vénérable que Romulus eût pu trouver pour distinguer le sénat des autres citoyens. Il fit une seconde division de grands et du peuple; il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux des rapports admirables de bienveillance, fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients; ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils, et les aidaient de leur crédit dans toutes leurs affaires. Les clients faisaient la cour à leurs patrons: ils avaient pour eux le plus grand respect; ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres. Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son client. Ces droits ont toujours subsisté; seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de recevoir de l'argent des petits; et cet usage a été supprimé.

Ce fut quatre mois après la fondation de Rome que Romulus exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. On croit

1. C'est-à-dire inscrits avec les cent premiers sénateurs. On distingua toujours à Rome les familles qui descendaient de ces anciens sénateurs, et on les appelait *patres majorum gentium*, les sénateurs des plus grandes familles, tandis que les autres étaient appelés *patres minorum gentium*, les sénateurs des moindres familles.

que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance, si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince fit cet acte de violence, pour avoir un prétexte d'attaquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville remplie d'étrangers, dont très peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens pauvres et obscurs, qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui être longtemps attachés, il espéra que l'enlèvement de ces femmes pourrait être pour eux un commencement d'alliance avec les Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert sous terre l'autel d'un dieu nommé Consus: c'était le dieu du conseil; car les Romains donnent le nom de conseil à leurs assemblées publiques, et à leurs premiers magistrats celui de consuls, ou conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, excepté dans le temps des jeux où l'on fait des courses de chevaux. On dit aussi que les conseils devant toujours être secrets, c'est avec raison qu'ils tiennent couvert l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut assez connue, il fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Ses soldats, armés, tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné, que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre. Quelques écrivains prétendent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnèrent leurs noms aux tribus de Rome. Mais Valérius Antias les porte à sept cent vingt-sept, et Juba seulement à six cent quatre-vingt-trois. On doit remarquer qu'elles étaient toutes filles; dans leur nombre, il ne se trouva qu'une seule femme, nommée Hersilie; encore avait-elle été prise par mégarde: observation qui justifie Romulus, et qui prouve qu'il n'employa cette violence que par le

seul désir de former entre les deux peuples l'alliance la plus intime et la plus durable. Hersilie fut mariée à Hostilius, l'un des plus considérables entre les Romains; d'autres disent qu'elle épousa Romulus lui-même, qui en eut deux enfants.

Les Sabins étaient un peuple nombreux et guerrier; ils habitaient des bourgs sans murailles, parce que, descendus d'une colonie de Spartiates, ils croyaient ne devoir mettre leur confiance qu'en eux-mêmes et n'avoir aucune crainte; mais alors se voyant liés par les otages précieux que leurs ennemis avaient entre les mains, et craignant pour leurs filles, ils envoyèrent à Romulus des ambassadeurs chargés de lui faire les propositions les plus justes et les plus modérées: c'était de leur rendre leurs filles, de réparer l'acte de violence qui avait été commis, et de n'employer à l'avenir que les voies légitimes de la persuasion, pour unir les deux peuples par un traité de paix et par des alliances. Romulus ayant refusé de rendre les filles, et exhorté les Sabins à ratifier les mariages, la plupart de ces peuples délibérèrent sur sa réponse, et ne firent leurs préparatifs qu'avec lenteur.

Mais Acon, roi des Céniniens, homme d'un grand courage, et très expérimenté dans la guerre, qui depuis longtemps avait suspecté les premières entreprises de Romulus, jugea, par l'enlèvement des Sabines, que c'était un voisin redoutable, et que l'on ne pourrait plus réduire si on ne se hâtait de le réprimer. Il leva le premier l'étendard de la guerre, et, se mettant à la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand les deux rois furent en présence, ils se mesurèrent des yeux, et se défièrent à un combat singulier, pendant lequel les deux armées resteraient immobiles. Romulus fit vœu, s'il remportait la victoire, de consacrer à Jupiter les armes d'Acon. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son armée en déroute, et se rendit maître de sa ville capitale. Il ne fit d'autre mal aux habitants qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs murailles, et de le suivre à Rome, où ils jouiraient des mêmes droits que ses citoyens. Rien ne contribua davantage à l'agrandissement de Rome que cette incorporation des peuples vaincus.

Romulus, pour s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût agréable à Jupiter et qui donnât à son peuple un spectacle intéressant, fit couper un grand chêne qui se trouvait dans son camp, le tailla en forme de trophée, et y ajusta les armes d'Acon, chacune

dans son ordre. Lui-même, vêtu de pourpre, et portant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, et marcha à la tête de son armée, qui chantait des airs de victoire. Il fut reçu à Rome avec les plus vifs témoignages d'admiration et de joie. Cette pompe fut l'origine et le modèle de tous les triomphes qui suivirent: on appela ce trophée l'offrande de Jupiter Férétrien, du mot *ferire* qui chez les Romains veut dire frapper, parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper Acon et de le tuer. Varron dit que ces dépouilles sont appelées opimes, du mot *ops*, qui signifie richesse; mais il est plus vraisemblable que c'est du mot *opus*, action; car ces dépouilles opimes ne peuvent être consacrées que par un général d'armée qui a tué de sa propre main le général ennemi, ce qui n'est encore arrivé qu'à trois généraux romains: d'abord à Romulus, après avoir tué Acon, roi des Céniniens; ensuite à Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; enfin à Claudius Marcellus, pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, portant leurs trophées sur leurs épaules.

Après la défaite des Céniniens, pendant que les autres Sabins faisaient encore leurs préparatifs, les habitants de Fidènes, de Crustumérium et d'Antennes se réunirent pour attaquer les Romains, et leur livrèrent bataille. Ils eurent le même sort que les Céniniens; leurs villes furent prises, leurs terres distribuées au sort, et eux-mêmes transférés à Rome. Dans cette distribution des terres, Romulus excepta celles qui appartenaient à des pères dont on avait enlevé les filles, et il leur en laissa la possession. Les autres Sabins, irrités de cette conduite, nomment Tatius pour leur général, et marchent droit à Rome. Les approches de cette ville n'étaient pas aisées; elle était défendue par la forteresse où est aujourd'hui le Capitole, et dont la garnison était commandée par Tarpéius, et non par sa fille Tarpéia, comme le prétendent quelques auteurs, qui font faire en cela une grande imprudence à Romulus. Cette



FIG. 2. — Un trophée.

filles ayant eu le plus grand désir des bracelets d'or que les Sabins portaient, offrit de leur livrer le fort, et demanda pour prix de sa trahison ce que les Sabins portaient à leur bras gauche. Tatius le lui ayant promis, elle ouvrit la nuit une des portes de la citadelle, et y fit entrer les Sabins. Antigonus n'est pas le seul qui ait dit qu'il aimait ceux qui trahissaient, mais non pas ceux qui avaient trahi; non plus qu'Auguste, lorsqu'il dit, à l'occasion du Thrace Rhymitalcès, qu'il aimait la trahison, et qu'il haïssait le traître. Cette disposition est commune à tous ceux qui se servent des méchants: comme on fait quelquefois usage du fiel et du venin de certains animaux, de même on emploie les traîtres quand on a besoin d'eux; mais, après en avoir obtenu ce qu'on voulait, on déteste leur perfidie. Tatius, plein de ce même sentiment envers Tarpeia, ordonne aux Sabins, pour remplir les conditions du traité, de ne pas lui épargner ce qu'ils portaient au bras gauche. Lui-même le premier, ayant détaché son bracelet, il le lui jeta à la tête avec son bouclier: tous les soldats suivent son exemple; et dans un instant Tarpeia est accablée sous le poids de l'or et des boucliers, qui pleuvaient sur elle de toutes parts. Tarpeia fut enterrée dans le lieu même, qui prit le nom de roche Tarpéienne, et le conserva jusqu'à ce que Tarquin l'Ancien l'eut consacré à Jupiter: alors on transporta ailleurs les ossements de Tarpeia, et son nom se perdit. Il n'est resté qu'à une des roches du Capitole, qui s'appelle encore aujourd'hui la roche Tarpéienne, d'où l'on précipite les criminels.

Romulus, voyant les Sabins maîtres de la forteresse, transporté de colère, les défie au combat. Tatius l'accepte sans balancer, parce qu'il se voyait une retraite sûre en cas qu'il fût forcé. Le champ de bataille, étant resserré entre plusieurs montagnes, devait rendre nécessairement le combat difficile et rude pour les deux partis. Il était d'ailleurs si étroit, qu'il ne laissait pas la facilité de fuir l'ennemi ni de le poursuivre. Enfin le Tibre, qui s'était débordé, avait en se retirant laissé dans la plaine où est aujourd'hui la grande place un bourbier profond, qu'il n'était facile ni d'apercevoir ni d'éviter, parce qu'il était couvert d'une croûte épaisse, d'où il eût été impossible de sortir si l'on s'y fût engagé. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, allaient donner dans cette fondrière, lorsqu'un heureux hasard les en préserva. Un de leurs officiers, nommé Curtius, fier de son courage et de sa réputation, s'était

avancé loin du corps de l'armée; son cheval tomba dans le bourbier et s'y enfonça. Curtius fit tout son possible pour l'en retirer; mais, voyant ses efforts inutiles, il y laissa son cheval et se sauva. L'endroit s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, le lac Curtius. Les Sabins, ayant évité ce danger, engagèrent le combat, qui fut sanglant et longtemps douteux; il périt beaucoup de monde dans les deux partis, entre autres Hostilius, mari d'Hersilie, et, à ce qu'on croit, aïeul de Tullus Hostilius, qui fut roi de Rome après Numa.

Il y eut en peu de jours plusieurs combats; mais le dernier fut le plus mémorable de tous. Romulus, blessé à la tête d'un coup de pierre qui manqua de le renverser, et hors d'état de tenir tête à l'ennemi, quitta le champ de bataille. Il se fut à peine retiré, que les Romains plièrent, et furent repoussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu de sa blessure, voulait reprendre ses armes pour arrêter les fuyards, et leur criait de toute sa force de tenir ferme et de combattre; mais, voyant que la fuite était générale, et que personne n'osait faire face à l'ennemi, il lève les mains au ciel, et conjure Jupiter d'arrêter ses troupes, et de sauver les Romains sur le penchant de leur ruine. Il avait à peine fini sa prière, qu'un grand nombre de fuyards eurent honte d'abandonner ainsi leur roi, et, par un changement subit, le courage prenant en eux la place de la frayeur, ils s'arrêtèrent à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire qui arrête. Là ils se rallient et repoussent les Sabins jusqu'au lieu où sont maintenant le palais appelé Régia et le temple de Vesta.

Comme ils se préparaient de part et d'autre à recommencer le combat, ils sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à représenter. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux éparés; et toutes ensemble, adressant la parole, tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié, qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes,

elles finirent par les prières les plus pressantes : « Qu'avons-nous fait? leur dirent-elles; et par quelle offense avons-nous mérité et les maux que nous avons déjà soufferts, et ceux que nous souffrirons encore? Enlevées par force, et contre toute justice, par les hommes à qui nous appartenons maintenant; longtemps négligées, après un tel outrage, par nos frères, nos pères et nos proches, nous avons eu le temps de nous attacher à ces Romains qui étaient l'objet de toute notre haine, et de former avec eux des liens si intimes, que nous sommes forcées aujourd'hui de craindre pour ceux de nos ravisseurs qui ont encore les armes à la main, et de pleurer ceux d'entre eux qui sont morts. Vous n'êtes pas venus nous venger de cette injustice pendant que nous étions encore filles, et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous laissâtes alors furent moins déplorables que les secours que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que nous sommes! voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données. Si vous vous faites la guerre pour d'autres motifs qui nous soient inconnus, du moins devez-vous poser les armes par égard pour nous, qui vous avons unis par les titres de beaux-pères, d'aïeux et d'alliés, avec ceux que vous traitez en ennemis; mais si c'est pour nous que vous combattez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous priver de nos maris et de nos enfants. Nous vous en conjurons; épargnez-nous un second esclavage. »

Ce discours d'Hersilie, soutenu par les prières des autres, amena une suspension d'armes, et les généraux s'abouchèrent. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes : Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome, du nom de Romulus, et que les Romains pren-

draient celui de Quirites, du nom de Cures, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble et partageraient le commandement des armées. La ville étant ainsi augmentée du double de citoyens, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs, qui furent incorporés aux anciens. On porta les légions à six mille hommes de pied et à six cents chevaux. Le peuple fut divisé en trois tribus : la première, des *Rhamnenses*, du nom de Romulus; la deuxième, des *Tatienses*, du nom de Tatius; et la troisième, des *Lucerenses*, en mémoire du bois sacré où la plupart des habitants trouvèrent un asile, et obtinrent ensuite le droit de bourgeoisie; car chez les Romains les bois sacrés s'appellent *luci*. Le nom de tribu que porte encore chacune de ces divisions prouve qu'il n'y en eut d'abord que trois; leurs chefs s'appellent tribuns. Chaque tribu fut partagée en dix bandes, qui portent, dit-on, les noms des Sabines enlevées; mais je crois cette opinion fautive, car la plupart ont les noms des lieux où elles furent placées. Au reste, on décerna plusieurs honneurs à ces femmes : il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues; qu'on ne proférerait en leur présence aucune parole deshonnête; qu'on ne se dépouillerait pas devant elles; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal; que leurs enfants porteraient au cou l'ornement appelé bulle, à cause de sa ressemblance avec ces bulles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, et qu'ils auraient aussi la robe bordée de pourpre.

Il y avait cinq ans que Tatius régnait lorsque quelques-uns de ses parents et de ses amis, ayant rencontré des ambassadeurs qui allaient de Laurente à Rome, voulurent leur enlever de force tout ce qu'ils avaient; et comme ceux-ci se mirent en état de défense, ils furent massacrés. Romulus voulait qu'un crime si atroce fût puni sur-le-champ; mais Tatius traînait l'affaire en longueur, et cherchait à gagner du temps. C'est la seule occasion où le public les ait vus en différend; jusque-là ils s'étaient conduits avec la plus grande modération, et avaient agi de concert dans toutes les affaires. Les parents de ceux qui avaient été tués, désespérant d'obtenir justice, à cause de l'intérêt que Tatius avait à ce meurtre, se jetèrent sur lui un jour qu'il faisait avec Romulus un sacrifice à Lavinium, et le tuèrent; mais, rendant hommage à l'équité de Romulus, ils le reconduisirent honorablement en le comblant de louanges. Romulus emporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques

convenables à son rang, et l'enterra sur le mont Aventin, près du lieu appelé Armilustrum; mais il ne pensa point à venger sa mort. Quelques historiens racontent que la ville de Laurente, craignant sa vengeance, lui livra les meurtriers, et qu'il les renvoya en disant que le meurtre avait été justement puni par le meurtre. Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être délivré d'un collègue.

Mais elle n'excita aucun trouble ni aucun mouvement séditieux parmi les Sabins. Les uns, par l'amour qu'ils avaient pour lui, les autres, par la crainte de sa puissance, d'autres enfin, parce qu'ils le regardaient comme un dieu, persévérèrent dans les sentiments de respect et d'admiration qu'ils avaient toujours eus pour lui. Plusieurs peuples étrangers lui payaient également ce tribut d'hommage. Les anciens Latins lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il s'empara de Fidènes, ville voisine de Rome. Les uns disent que ce fut par surprise, qu'il envoya d'abord un corps de cavalerie pour en rompre les portes, et qu'il parut ensuite lui-même avec le reste de son armée; d'autres prétendent que les Fidénates avaient fait les premiers des courses sur le territoire de Rome, et poussé le dégât jusqu'aux faubourgs de la ville. Romulus, qui leur avait dressé une embuscade, tomba sur eux à leur retour, et prit leur ville, qu'il ne fit point détruire. Il y établit une colonie romaine, et y envoya, le jour des ides d'avril, deux mille cinq cents citoyens pour l'habiter. Peu de temps après, Rome fut frappée d'une peste qui emportait subitement et sans maladie ceux qui en étaient atteints; elle s'étendit sur les arbres et sur les troupeaux, qu'elle frappa de stérilité: il plut du sang dans la ville; en sorte qu'aux maux qui sont la suite fatale d'un tel fléau se joignit une frayeur superstitieuse, qui s'accrut encore lorsqu'on vit la ville de Laurente affligée de la même calamité. On ne douta plus alors que ce ne fût la vengeance divine qui s'appesantissait sur les deux villes, pour punir le meurtre de Tatius et celui des ambassadeurs. En effet, dès que les meurtriers eurent été livrés de part et d'autre, le fléau cessa. Romulus purifia Rome et Laurente par des expiations, que l'on continue même aujourd'hui près de la porte Férentine.

La peste n'avait pas encore cessé dans Rome lorsque les Camériens, persuadés que les Romains souffraient trop de la maladie

pour pouvoir se défendre, vinrent faire des courses sur leurs terres. Mais Romulus, sans perdre un instant, marcha contre eux, les défit, en laissa six mille sur la place; et s'étant rendu maître de leur ville, il fit transférer à Rome la moitié de ceux qui s'étaient sauvés de la déroute, et envoya à Camérium deux fois autant de Romains qu'il y avait laissé d'habitants. C'était le jour des calendes d'août, et il n'y avait guère que seize ans que Rome était bâtie, tant sa population s'était accrue dans ce petit nombre d'années! Parmi les dépouilles de Camérium, il se trouva un char de cuivre attelé de quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain; il y fit aussi placer sa propre statue, couronnée par la Victoire.

Quand ses voisins virent sa puissance si affermie, les plus faibles restèrent soumis, contents de vivre en sûreté. Mais les plus puissants, excités par la crainte et par la jalousie, sentirent que, loin de mépriser Romulus, ils devaient s'opposer à ses progrès et réprimer son ambition. Les Véiens, maîtres d'un territoire très étendu et d'une ville considérable, furent, entre les Toscans, les premiers qui commencèrent la guerre. Ils prirent pour prétexte de redemander Fidènes, comme une ville qui leur appartenait: prétention non seulement injuste, mais ridicule de la part de gens qui, n'ayant donné aucun secours aux Fidénates lorsqu'ils étaient en guerre avec les Romains, venaient réclamer les maisons et les terres après qu'elles avaient passé en d'autres mains. Renvoyés avec mépris par Romulus, ils se partagèrent en deux corps d'armée, dont l'un vint attaquer les Romains près de Fidènes, et l'autre marcha contre Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage, et tuèrent deux mille Romains; mais l'autre corps de troupes fut battu par Romulus, qui leur tua plus de huit mille hommes. Il y eut près de Fidènes une seconde action, où, de l'aveu de tout le monde, le succès fut dû en entier à Romulus, qui déploya autant d'adresse que de courage et fit paraître une force et une promptitude au-dessus de l'humanité. Romulus, ayant mis les Véiens en déroute, ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards; il marcha droit à Véies, dont les habitants, consternés d'un si grand échec, ne firent aucune résistance et eurent recours aux prières. Ils obtinrent un traité de paix et d'alliance pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, et de leur céder les salines qu'ils avaient près du Tibre. Ils donnèrent pour

otages cinquante de leurs principaux citoyens. Après cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre. Il était suivi d'un grand nombre de prisonniers, et, entre autres, du général des Vèiens, homme déjà vieux, et qui dans cette occasion ne s'était pas conduit avec la sagesse et l'expérience qu'on devait attendre de son âge. De là vient qu'encore aujourd'hui dans les sacrifices de victoire on conduit au Capitole, par la place publique, un vieillard vêtu de pourpre qui porte au cou une de ces bulles qu'on donne aux enfants. Il est précédé d'un héraut qui crie : *Sardiens à vendre*; parce que les Toscans passent pour une colonie venue de Sardes en Lydié, et que Vèies est une ville de la Toscane.

Ce fut la dernière guerre de Romulus. Dès ce moment il ne sut



Fig. 3. — Un licteur.

pas éviter l'écueil ordinaire à presque tous ceux que des faveurs singulières de la fortune ont élevés à une très grande puissance. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il perdit cette affabilité populaire qu'il avait conservée jusqu'alors et prit les manières odieuses d'un despote. Il offensa d'abord les citoyens par le faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre, et par-dessus d'une robe bordée de même, il donnait ses audiences assis sur un siège renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on ap-

appelait Célères, à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. Il ne paraissait en public que précédé de licteurs armés de baguettes avec lesquelles ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il ordonnait d'arrêter.

Numitor, son aïeul, étant mort, Romulus devait réunir à son domaine le royaume d'Albe. Mais il en avait laissé le gouvernement au peuple, pour gagner par là sa confiance, et s'était seulement réservé d'y nommer tous les ans un magistrat pour rendre la justice. Cette imprudence apprit aux principaux de Rome à désirer un Etat indépendant et sans roi, où ils pussent commander chacun à leur tour. Les patriciens, décorés simplement d'un vain titre et de quelques marques d'honneur, mais n'ayant aucune part aux affaires, étaient appelés au conseil par coutume, plutôt

que pour y délibérer. Ils écoutaient en silence les ordres du roi, et se retiraient ensuite sans avoir d'autre avantage sur le peuple que d'être instruits les premiers de ce qui avait été décidé. Ce n'était pas encore ce qui les eût le plus blessés; mais quand Romulus, de sa seule autorité et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, eut distribué aux soldats les terres qu'il avait conquises et rendu aux Vèiens leurs otages, alors le sénat se crut indignement outragé.

Aussi, lorsque, peu de temps après, Romulus disparut subitement, le soupçon de sa mort tomba sur les sénateurs.

On a conjecturé qu'ils s'étaient jetés sur lui dans le temple de Vulcain, qu'ils l'avaient mis en pièces, et que chacun avait emporté sous sa robe une partie de son corps. D'autres ont dit que cette disparition n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain ni en présence des sénateurs seuls; mais que Romulus, tenant ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre, il se fit tout à coup dans l'air une révolution extraordinaire, et qu'il survint une tempête si affreuse, qu'il serait impossible de la décrire. La lumière du soleil fut totalement éclipcée, une nuit horrible couvrit les airs; on n'entendait de toutes parts que de grands éclats de tonnerre, que des vents impétueux qui soufflaient avec violence. Le peuple, effrayé, se dispersa; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Dès que l'orage fut passé et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint au lieu de l'assemblée. Son premier soin fut de demander et de chercher le roi, qui ne paraissait pas; mais les sénateurs, arrêtant ses perquisitions, lui ordonnèrent d'honorer Romulus, qui venait d'être enlevé parmi les dieux, et qui désormais serait pour eux, au lieu d'un roi doux et humain, une divinité propice. Le petit peuple les crut sur leur parole; ravi de joie et plein d'espérance, il se retira en adorant le nouveau dieu. Mais d'autres, animés par le ressentiment et la vengeance, poussèrent plus loin leurs recherches, et causèrent de vives inquiétudes aux sénateurs, en les accusant d'être les meurtriers du roi et de chercher à couvrir leur crime par des contes ridicules.

Pendant le tumulte que cet incident fit naître, un des premiers patriciens, généralement estimé pour sa vertu, qui avait suivi Romulus d'Albe à Rome et avait joui de la confiance et de la familiarité de ce prince, Julius Proculus, s'avança au milieu de la

place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, parce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu et couvert d'armes plus brillantes que le feu ; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah ! prince, que t'avons-nous fait, et pourquoi nous as-tu quittés, en nous exposant aux accusations les plus graves et les plus injustes, en laissant toute la ville privée d'un père et plongée dans un deuil inexprimable ? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec les hommes, quoique fils d'un dieu ; qu'après avoir bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. Adieu ; va dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant leur courage ils s'élèveront au plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus et le serment qu'il avait fait firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.



Fig. 4. — Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.

NUMA¹

LE CULTE. — LES LOIS.

Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple, effrayé, prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps ; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui à la vérité depuis quelque temps les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus².

1. Numa règne de 714 à 670 avant J.-C.

2. Ce paragraphe montre comment Plutarque se répète. Il a résumé ici ce qu'il avait dit à la fin de la vie de Romulus. J'ai autant que possible, dans cette édition classique, supprimé ces redites. (L. H.)

place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, parce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu et couvert d'armes plus brillantes que le feu ; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah ! prince, que t'avons-nous fait, et pourquoi nous as-tu quittés, en nous exposant aux accusations les plus graves et les plus injustes, en laissant toute la ville privée d'un père et plongée dans un deuil inexprimable ? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec les hommes, quoique fils d'un dieu ; qu'après avoir bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. Adieu ; va dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant leur courage ils s'élèveront au plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus et le serment qu'il avait fait firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.



Fig. 4. — Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.

NUMA¹

LE CULTE. — LES LOIS.

Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple, effrayé, prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps ; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui à la vérité depuis quelque temps les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus².

1. Numa règne de 714 à 670 avant J.-C.

2. Ce paragraphe montre comment Plutarque se répète. Il a résumé ici ce qu'il avait dit à la fin de la vie de Romulus. J'ai autant que possible, dans cette édition classique, supprimé ces redites. (L. H.)

Mais le choix d'un successeur au trône fut bientôt dans la ville une autre source de troubles et de séditions. Les nouveaux citoyens ne s'étaient pas encore bien incorporés avec les anciens ; le peuple était violemment agité, et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. En s'accordant tous sur la nécessité d'avoir un roi, ils étaient partagés et sur celui qu'il fallait élire et sur celle des deux nations où ils le prendraient. Ceux qui, attachés les premiers à Romulus, avaient bâti Rome avec lui trouvaient injuste que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de leur ville et de leur territoire, voulussent dominer sur ceux-ci qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, donnaient des raisons plausibles : ils disaient qu'après la mort de Tatius, leur roi, loin de se soulever contre Romulus, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul ; que lorsqu'ils avaient été recrus dans Rome ils n'étaient pas inférieurs aux Romains ; qu'en s'unissant avec eux ils avaient accru considérablement leurs forces, et les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Voilà ce qui les divisait. Mais, de peur que la dissension, en suspendant l'exercice de tout pouvoir, n'amenât le désordre et l'anarchie dans la ville, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante, convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et rendrait la justice six heures du jour et six heures de la nuit. Cette division de temps parut la plus avantageuse pour les deux parties : pour les sénateurs, à cause de l'égalité qu'elle mettait entre eux ; et pour le peuple, qui par ce changement d'autorité, voyant le même homme être dans le même jour et dans la même nuit simple citoyen et roi, n'aurait plus aucun prétexte de jalousie contre les patriciens. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

Mais, malgré la modération et la popularité avec lesquelles ils exerçaient leur puissance, les interrois se virent bientôt en butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui se plaignit qu'ils changeaient la royauté en oligarchie, et que, résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient en eux l'autorité souveraine. Enfin, les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, et qu'il serait pris dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à faire cesser leurs divisions et à inspirer au roi qui serait élu une

affection égale pour les deux partis : il aimerait l'un, parce qu'il lui devrait la couronne, et il serait porté d'inclination pour l'autre parce qu'il serait de sa nation. Les Sabins cédèrent l'élection aux Romains, qui de leur côté aimèrent mieux nommer un Sabin que d'avoir pour roi un Romain que les Sabins auraient élu : après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius, qui n'était pas de ces Sabins qui vinrent s'établir les premiers à Rome, mais que sa vertu avait rendu si célèbre, qu'on eut à peine entendu son nom, que les Sabins le reçurent avec plus de satisfaction que ceux mêmes qui l'avaient nommé. On déclara ce choix au peuple, et on envoya les principaux de chaque parti en ambassade vers Numa, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

Numa était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius, et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus¹. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son âme non seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les barbares, telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses desirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance, et par là il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire, que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre et lui donna en mariage sa fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père ; et Tatia elle-même préféra la vie obscure et paisible de son mari aux honneurs dont elle

1. Le 21 avril 753 av. J.-C.

aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle; elle mourut après treize ans de mariage.

Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrés aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie ni la douleur qui portaient Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance; que la nymphe Égérie, ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main; et lui faisait mener la vie la plus heureuse, en éclairant son esprit par la connaissance des choses divines.

Pour moi je ne suis pas éloigné de croire ce que certains auteurs ont dit, que Lycurgue, Numa et plusieurs autres personnages célèbres, ayant à conduire des peuples rustiques, difficiles à manier, et voulant leur faire adopter de grands changements, avaient supposé cette communication avec les dieux, pour le bien même de ceux à qui ils la faisaient croire.

Numa était dans sa quarantième année lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne. Proculus et Vélésus portèrent la parole; ils avaient eu l'un et l'autre de grandes prétentions au trône: Proculus était porté par les Romains, et Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long; ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui apportaient. Mais ce ne fut pas une chose aisée que de l'y faire consentir; et il fallut même employer la prière pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans la paix et dans le repos, pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville qui était née et s'était acérée au milieu des armes...

Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du désir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations; on fit des sacrifices dans tous les temples; et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là remplissait les six heures d'interrègne, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais avant que de les recevoir il dit qu'il fallait d'abord s'as-

surer du consentement des dieux; et, prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient alors la roche Tarpéienne. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile, le tourna vers le midi; et, se tenant derrière Numa, il lui étendit sa main droite sur la tête, fit une prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Pendant ce temps-là un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y étaient réunis. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale¹, et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations, et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

Il avait à peine pris possession du royaume qu'il commença par casser la compagnie des trois cents gardes que Romulus avait toujours auprès de sa personne, et qu'il appelait Célères, c'est-à-dire vites à la course. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu pour leur roi une entière confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars il en ajouta un troisième pour Romulus, et l'appela flamme Quirinal. Les anciens prêtres avaient déjà le nom de flamines, à cause des bonnets qu'il portaient².

Après avoir terminé ces réformes, qu'il avait faites dans la vue de s'attirer la bienveillance et les bonnes grâces du peuple, il s'occupa, sans perdre un instant, des moyens d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer en le trempant. A leurs inclinations dures et guerrières il voulut substituer des affections justes et douces. Rome était alors très agitée: née, pour ainsi dire, de l'audace et de la témérité des hommes les plus hardis et les plus belliqueux, qui s'y étaient rassemblés de toutes parts, nourrie dans des expéditions et dans des guerres continuelles, elle avait consolidé sa puissance par les dangers mêmes, comme les bois

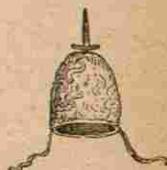


FIG. 5. — Bonnet de flamme.

1. Cette robe était pourpre, avec des bandes blanches; elle se nommait *trabea*.

2. Ces bonnets étaient pointus par le haut, et attachés des deux côtés sous le menton par des agrafes.

qu'on enfonce dans la terre s'affermissent par les coups qu'on leur donne. Numa, sentant combien il était difficile d'adoucir et de porter à la paix ce peuple fier et guerrier, appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices et des danses qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérant la gravité par l'attrait du plaisir, lui servirent à apprivoiser, à amollir peu à peu ces courages bouillants qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois même il leur présentait de la part des dieux des motifs de frayeur; il leur annonçait des visions étranges, des voix menaçantes qu'il avait entendues; et par là il vint à bout de les soumettre entièrement et de les plier sous l'empire de la religion.

C'est surtout cette sagesse si éclairée qui l'a fait passer pour disciple de Pythagore. En effet, le culte divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa, comme ils l'étaient de la doctrine du philosophe de Samos; ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que lui qu'il affecta au dehors de l'ostentation et du faste. Pythagore avait apprivoisé un aigle, qu'il faisait venir par le moyen de certaines paroles et qui volait au-dessus de sa tête. Aux jeux olympiques, il montra sa cuisse en pleine assemblée, et la fit paraître d'or. On rapporte de lui beaucoup d'autres choses, qui passaient pour des prodiges et qui ont fait dire à Timon le Phliasien :

Ce Pythagore, adroit et subtil enchanteur,
Cachant sa vanité sous un dehors trompeur,
Par ses graves discours, son séduisant langage,
Des crédules esprits captive le suffrage.

A l'égard de Numa, l'artifice dont il fit usage consistait dans cet amour prétendu d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, dont on a déjà parlé. Il supposa aussi qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses; il attribuait à ces divinités la plupart de ses révélations; et il prescrivit aux Romains des honneurs particuliers pour une d'entre elles, qu'il appelait Tacita ou Silencieuse: ce qui semble avoir eu pour motif de recommander et d'honorer le silence, que Pythagore imposait à ses disciples.

On attribue encore à Numa la fondation du principal collège des prêtres qu'on appelle pontifes; il fut lui-même, dit-on, le premier de ces prêtres. Le souverain pontife préside à tous les sacrifices publics, mais encore il veille à ceux qui se font en particulier; il

prend garde qu'on n'y transgresse les cérémonies prescrites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux.

Il a aussi l'inspection sur les vierges sacrées, qu'on appelle vestales. C'est à Numa qu'on rapporte leur institution¹, ainsi que la consécration du feu sacré qu'elles entretiennent, l'établissement du culte et de toutes les cérémonies qu'elles observent. Ce feu vient-il à s'éteindre par quelque accident, comme la lampe sacrée s'éteignit à Athènes, sous la tyrannie d'Aristion; à Delphes, lorsque le temple fut brûlé par les Mèdes; à Rome, pendant la guerre de Mithridate, et dans la guerre civile, où le temple fut consumé avec l'autel; alors il n'est pas permis de le rallumer avec un feu ordinaire. On s'en procure un tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans aucun mélange.

On emploie à cet effet des vases d'airain concaves, taillés en triangles rectangles, dont toutes les lignes, tirées de la circonférence, aboutissent à un même centre. Ces vases sont exposés au soleil, dont les rayons, réfléchis de tous les points vers ce centre commun, subtilisent l'air et le divisent: ils acquièrent par réflexion la nature et l'activité du feu, et embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente. Selon certains auteurs, l'emploi de ces vierges sacrées se borne à la garde du feu perpétuel; mais quelques-uns assurent que d'autres objets saints, connus d'elles seules, sont encore confiés à leurs soins. Numa, dit-on, ne consacra d'abord que deux vestales et ensuite deux autres. Servius en ajouta encore deux, et elles sont fixées à ce nombre de six. Numa fixa leurs fonctions à une durée de trente années. Les dix premières années, elles apprennent ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris; et les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier et d'embrasser un autre



FIG. 6. — Vestales.

1. Numa ne fut pas le premier qui institua les vestales, puisqu'on a vu que Rhéa Sylvia, mère de Romulus, était une des vestales d'Albe. Mais il paraît que ce fut lui et non pas Romulus, qui bâtit le temple de Vesta.

genre de vie, en quittant le sacerdoce. Mais il en est très peu, à ce qu'on assure, qui profitent de cette liberté; et celles qui l'ont fait, loin d'avoir eu lieu de s'en applaudir, ont passé dans la tristesse et le repentir le reste de leur vie. Leur exemple a inspiré aux autres une crainte religieuse, et elles ont préféré rester filles.

Il est vrai que Numa leur a accordé de grandes prérogatives; elles peuvent tester du vivant même de leur père, et, comme les femmes qui ont trois enfants, disposer de tous leurs biens sans l'intervention d'un curateur. Quand elles sortent en public, elles sont précédées de licteurs; et si elles rencontrent dans les rues un criminel qu'on mène au supplice, il est mis en liberté; mais il faut que la vestale jure que cette rencontre est fortuite, et n'a pas été ménagée à dessein. Un homme qui passerait sous leur litière quand on les porte serait puni de mort. Mais lorsqu'elles ont fait quelque faute, le grand pontife les frappe avec des verges. Une vestale qui a violé son vœu sacré est enterrée vivante près de la porte Colline. Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue. On y prépare un petit caveau, dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain, et où l'on dresse un lit; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie: du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile; car ils croiraient offenser la religion que de forcer à mourir de faim une personne qu'ils ont consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière, qu'on ferme exactement et qu'on serre avec des courroies de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range, et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand pontife fait des prières secrètes et lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable, qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle, et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni.

Une autre fonction des pontifes consiste à prescrire tout ce qu'il

faut observer dans les funérailles. Numa leur avait appris à ne pas se croire souillés par ces cérémonies; il leur enseigna à honorer d'un culte particulier les dieux des enfers, comme étant ceux qui reçoivent les principales substances dont notre corps est composé; et surtout la déesse Libitine, qui préside à tout ce qui regarde les morts. Il régla aussi la durée du deuil, suivant l'âge des personnes pour qui on le portait. Il le défendit pour un enfant au-dessous de trois ans; depuis cet âge jusqu'à celui de dix, il le fixa à autant de mois qu'on aurait vécu d'années. Mais le plus long deuil était de dix mois; on ne le portait pour personne au delà de ce terme, à quelque âge que l'on fût mort: c'est le temps que les veuves le portent pour leur mari.

Entre plusieurs autres collèges de prêtres établis par Numa, je n'en citerai que deux, celui des saliens et celui des féciaux, parce qu'ils prouvent le plus la piété de ce prince. Les féciaux me paraissent être les mêmes que les conservateurs de la paix chez les Grecs. Leur nom est tiré de leurs fonctions: elles consistent à terminer tous les différends, et à ne permettre de recourir aux armes que lorsqu'on a perdu tout espoir de conciliation; car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voie de la raison, et non par celle de la force. Les féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les peuples qui avaient fait quelque offense à la république, et les invitaient à la réparer. S'ils n'en obtenaient pas la réparation, ils prenaient les dieux à témoin, et leur demandaient que si leurs réclamations n'étaient pas justes, ils fissent retomber sur eux et sur leur patrie les imprécations qu'ils allaient prononcer; après quoi ils faisaient leur déclaration de guerre. Quand les féciaux s'opposaient à une expédition que les Romains voulaient entreprendre, ou seulement s'ils n'y consentaient pas, il n'était permis ni aux soldats ni au roi même de prendre les armes; il fallait d'abord pour qu'une guerre fût juste que ces prêtres eussent autorisé le prince à la faire; il pouvait délibérer ensuite sur les moyens d'exécution.

Voici à quelle occasion il institua les prêtres saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, après avoir ravagé l'Italie, vint fondre sur Rome. Tout le monde était dans la consternation, lorsque tout à coup il tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain; il s'empressa de débiter sur un tel

prodige des choses merveilleuses, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie et des Muses : elles lui avaient dit que ce bouclier était envoyé du ciel pour le salut de la ville ; qu'il fallait le garder avec soin, et en faire onze autres parfaitement semblables à celui-là pour la forme et pour la grandeur, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent reconnaître le véritable. Il ajouta que le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devaient être dédiés aux Muses ; et la source qui arrosait cette campagne, consacrée aux vestales, qui chaque jour iraient y puiser de l'eau pour arroser et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ses discours. Il manda sur-le-champ les plus habiles



Fig. 7. — Prêtres saliens portant les boucliers.

ouvriers et leur proposa de travailler à l'envi pour faire des boucliers entièrement semblables à celui qu'il leur montrait. Ils désespérèrent tous d'y réussir, excepté Mamurius Véturius, un des ouvriers les plus intelligents, qui imita si bien la forme et le contour du bouclier, et fit les onze si semblables, que Numa lui-même ne put les distinguer du premier. Il établit donc pour les garder et pour en avoir soin les prêtres saliens, dont le nom vient de la danse même qu'ils font en sautant, lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, et que, vêtus d'une tunique de pourpre, la tête couverte d'un casque d'airain, ceints de larges baudriers du même métal, ils frappent sur leurs boucliers avec de courtes épées. Leur danse consiste surtout dans des mouvements et des pas qu'ils font avec beaucoup de grâce, dans des tours et des retours rapides et cadencés, qu'ils exécutent avec autant de force que d'agilité. Ces boucliers sont appelés *ancilia*, à cause de leur forme. Ce n'est ni un rond parfait, ni un demi-rond, comme les boucliers ordinaires ; ils forment un contour tortueux, dont les extrémités recourbées, se rejoignant par le haut dans leur épaisseur, forment une de ces figures courbes et échancrées que les Grecs appellent *ancylon*. Peut-être aussi ce nom leur vient-il du coude, autour duquel on les porte.

Après avoir réglé tout ce qui regardait les collègues des prêtres, Numa bâtit près du temple de Vesta un palais appelé *Regia*, maison du roi. Il l'habitait ordinairement, et s'y occupait à faire des

sacrifices, ou à instruire les prêtres, et à s'entretenir avec eux de tout ce qui avait rapport à la religion. Il avait sur le mont Quirinal une autre habitation, dont on montre encore la place. Les cérémonies publiques et les processions des prêtres étaient toujours précédées de hérauts qui parcouraient les rues et criaient au peuple de faire silence et de cesser tout travail. Les pythagoriciens ne veulent pas qu'on adore et qu'on prie les dieux avec légèreté ; ils prescrivent de sortir de sa maison dans ce dessein, et après s'y être bien préparé. Numa pensait de même que dans ce qui regarde le culte des dieux les citoyens ne devaient rien faire négligemment et par manière d'aquiescement ; que, laissant toute autre occupation pour appliquer uniquement leur esprit à celle-là, comme à l'action la plus importante de la religion, ils devaient suspendre ces bruits, ces cris inséparables des travaux mercenaires, et laisser les rues libres pendant tout le temps de la cérémonie. Les Romains conservent encore des traces de cet usage : lorsque le consul prend les augures ou fait un sacrifice, on crie à haute voix : *Hoc age* ; c'est-à-dire : Fais ceci. On avertit par là les assistants de se recueillir et d'être attentifs à ce qui se fait.

Numa fut, dit-on, le premier qui bâtit un temple à la Foi et au dieu Terme, et qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire était de jurer leur foi, serment qu'ils font encore aujourd'hui. Terme ou le dieu des bornes était honoré par des sacrifices publics et particuliers, qu'on faisait autour des champs. On lui immole à présent des victimes vivantes ; mais alors il n'y avait pas d'effusion de sang ; Numa, éclairé par la raison, avait compris que le dieu des bornes, qui est le gardien de la paix et le témoin de la justice, ne doit être souillé par aucun meurtre. Ce fut encore lui qui borna le territoire de Rome ; Romulus n'avait pas voulu le faire ; parce qu'en mesurant ce qui lui appartenait, il aurait montré ce qu'il usurpait sur les autres ; car les bornes, quand on les respecte, sont le frein de la puissance ; mais, si on les arrache, elles deviennent la conviction de l'injustice. Rome dans ses commencements avait un territoire peu étendu ; Romulus l'agrandit par ses conquêtes, et Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents, afin de les soustraire à la misère, cause presque nécessaire de la perversité, et de tourner vers l'agriculture l'esprit du peuple, qui, en domptant la terre, s'adoucirait lui-même. En effet, il n'est point d'exercices qui inspirent

aussi promptement que ceux de la vie champêtre un désir ardent de la paix. On y conserve cette audace guerrière qui anime à combattre pour la défense de ses propriétés, et l'on s'y dépouille de cette cupidité qui porte à faire envahir le bien d'autrui. Numa donc, qui voulait faire aimer aux citoyens l'agriculture comme l'attrait le plus puissant à la paix, et qui la croyait encore plus propre à former leurs mœurs qu'à les enrichir, partagea tout le territoire en plusieurs portions qu'il appela bourgs, et établit dans chacun d'eux des inspecteurs et des commissaires. Il en faisait souvent lui-même la visite; et, jugeant des mœurs des citoyens par le travail, il avançait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité, blâmait les paresseux et les corrigeait de leur négligence.

Celui de ses établissements qu'on approuve le plus, c'est la division qu'il fit du peuple par arts et par métiers. La ville, comme nous l'avons déjà dit, était composée de deux nations, ou plutôt séparée en deux partis, qui ne voulaient absolument ni se réunir, ni effacer les différences qui en faisaient comme deux peuples étrangers l'un à l'autre, et enfantaient chaque jour parmi eux des querelles et des débats interminables. Quand on veut unir des corps solides qui naturellement ne peuvent se mêler ensemble, on les brise, on les réduit en petites parties qui s'incorporent facilement. Numa, d'après cet exemple, pour faire disparaître cette grande et principale cause de division entre les deux peuples, et la disséminer en quelque sorte dans plusieurs petites parties, distribua tout le peuple en plusieurs corps, séparés chacun par des intérêts particuliers. Il le distribua donc en divers métiers, de musiciens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, de tanneurs, de forgerons et de potiers de terre. Il réunit en un seul corps tous les artisans d'un même métier, et institua des fêtes et des cérémonies de religion convenables à chacun de ces corps. Par là il fut le premier qui bannit de Rome cet esprit de parti qui faisait penser et dire aux uns qu'ils étaient Sabins, aux autres qu'ils étaient Romains, à ceux-ci qu'ils étaient sujets de Tatius, à ceux-là qu'ils avaient pour roi Romulus. Ainsi, cette nouvelle division opéra réellement le mélange, et, pour ainsi dire, l'amalgame de tous les citoyens ensemble. On loue encore celle de ses ordonnances par laquelle il adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants. Il y mit une exception en faveur de ceux qui

se seraient mariés du consentement et de l'ordre de leurs parents; il ne pouvait voir sans peine qu'une femme qui avait épousé un homme libre se trouvât tout à coup mariée à un esclave.

Il s'occupa aussi de la réforme du calendrier; et, s'il ne la fit pas avec une grande exactitude, il prouva du moins qu'il n'était pas dépourvu de connaissances sur cette matière. Sous le règne de Romulus, on ne suivait pour les mois aucune règle ni aucun ordre: les uns n'avaient que vingt jours, ou même moins; d'autres en avaient trente-cinq et quelquefois davantage. On n'avait aucune idée de l'inégalité qu'il y a entre le cours du soleil et celui de la lune; on observait seulement que l'année fût de trois cent soixante jours. Numa ayant reconnu que cette inégalité était de onze jours, que les révolutions de la lune se faisaient en trois cent cinquante-quatre jours, et celles du soleil en trois cent soixante-cinq, il doubla ces onze jours, et en fit un mois séparé qu'il intercala, tous les deux ans, après celui de janvier. Ce mois de vingt-deux jours est appelé par les Romains Mercedinus. Mais le remède qu'il apporta à cette inégalité devait exiger dans la suite de bien plus grandes réformes. Il établit un nouvel ordre dans les mois. Celui de mars était le premier de l'année, il en fit le troisième, et mit à sa place janvier, qui, sous Romulus, était le onzième; février était le douzième et le dernier, il devint le second. Cependant quelques auteurs ont dit que janvier et février furent ajoutés par Numa, et qu'avant lui l'année romaine n'était que de dix mois. Ce qui prouve que les Romains n'eurent d'abord que des années de dix mois, et non de douze, c'est le nom de leur dernier mois, appelé encore aujourd'hui décembre ou dixième.

Janvier, qui maintenant est le premier de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place le mois de mars qui portait le nom du dieu de la guerre, afin de donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les qualités guerrières. Car Janus, qui a vécu dans la plus haute antiquité, soit qu'il ait été un dieu ou un roi, fut un grand politique, ami des vertus sociales, qui fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. C'est de là qu'il est représenté avec deux visages, pour montrer qu'il avait su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie. Il y a dans Rome un temple à deux portes qu'on appelle les portes de la guerre. Il est d'un usage constant de les ouvrir pendant la guerre,

et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées ; les Romains, à cause de la vaste étendue de leur empire, ont presque toujours à se défendre contre quelqu'une des nations barbares qui les environnent. Cependant ce temple fut fermé sous César Auguste, après qu'il eut défait Antoine ; il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et de Titus Manlius. Il est vrai que ce fut pour peu de temps ; on le rouvrit presque aussitôt, parce qu'il survint une nouvelle guerre. Mais, sous le règne de Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour, et demeura constamment fermé pendant l'espace de quarante-trois ans ; tant l'ardeur des combats s'était éteinte partout ! Car le peuple romain n'était pas le seul que la douceur et la justice de son roi eussent adouci et charmé : toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salubre d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif désir d'être gouvernées par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants, et d'honorer les dieux. Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins. Ces hommes heureux s'invitaient réciproquement, se visitaient sans crainte, et passaient les jours ensemble dans une douce cordialité. La sagesse de Numa était comme une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les âmes, et y entretenaient la tranquillité dont il jouissait lui-même.

Pendant tout son règne, il n'y eut ni guerre, ni sédition, ni désir de nouveauté dans le gouvernement. Il ne s'attira la haine ni l'envie de personne ; et l'amour du trône ne fit ni conspirer, ni tramer contre lui aucun mauvais dessein. Soit crainte des dieux qui lui donnaient des preuves si sensibles de leur protection, soit respect pour sa vertu, soit enfin faveur de la fortune, qui, sous son règne, conserva la vie des hommes exempte de toute souillure et de toute corruption, il fut un témoignage et un exemple frappant de cette vérité que Platon, plusieurs siècles après lui, osa dire sur le gouvernement, que les hommes ne seraient enfin délivrés de leurs maux que lorsque, par une faveur particulière des dieux, la puissance souveraine et la philosophie se trouveraient réunies dans une même personne, et feraient triompher la vertu des attaques du vice. Heureux sans doute l'homme vertueux ! mais heureux aussi ceux qui entendent les paroles qui sortent de la

bouche du sage ! Il n'a pas besoin d'employer contre la multitude la contrainte et les menaces ; ses sujets, qui voient briller dans leur roi le plus beau modèle de vertu, embrassent volontairement la sagesse ; unis ensemble par les liens de l'amitié et de la paix, pratiquant avec fidélité la tempérance et la justice, ils suivent cette conduite irréprochable et heureuse qui est la fin la plus parfaite de tout gouvernement. Le prince le plus digne de régner est donc celui qui sait inspirer à son peuple une telle disposition, et lui faire aimer ce genre de vie ; et c'est ce que Numa sut faire mieux qu'aucun autre roi.

Les historiens sont en contradiction sur le nombre de ses femmes et de ses enfants. Suivant les uns, il n'épousa point d'autre femme que Tatia, dont il eut une fille unique, nommée Pompilia. Selon d'autres, il eut, de plus, quatre fils, Pomponius, Pinus, Calpus et Mamercus, qui furent les tiges des plus illustres maisons de Rome, celles des Pomponiens, des Pinariens, des Calpurniens et des Mamerciens, qui toutes, à cause de leur origine, ont porté le surnom de roi, *Rex*.

La mort de ce prince ne fut ni subite, ni prompte : étant tombé dans une maladie de langueur, il s'éteignit peu à peu de vieillesse, et mourut âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'éclat de sa vie. Tous les peuples voisins, amis et alliés de Rome, s'y rendirent avec des présents et des couronnes. Les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où l'on avait placé son corps ; ils étaient suivis de tous les prêtres et d'une foule innombrable de peuple ; les femmes mêmes et les enfants assistaient à ses funérailles, non comme à celles d'un roi mort de vieillesse, mais comme au convoi de l'ami le plus cher qui aurait été moissonné à la fleur de son âge : ils fondaient tous en larmes et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla pas son corps¹, parce qu'il l'avait défendu ; mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du mont Janicule : l'un renfermait son corps, et

1. L'usage le plus ancien était d'enterrer les morts, pour rendre par un motif religieux les corps à la terre, d'où ils tiraient leur origine. Les Égyptiens furent, à ce qu'on croit, les premiers qui renoncèrent à cet usage, et les Grecs suivirent leur exemple ; ce qui dura pendant les temps héroïques, après lesquels ils reprirent l'ancienne coutume, comme on le voit par l'histoire, et en particulier par la *Vie de Solon*. Les peuples d'Italie ont gardé plus longtemps la coutume de brûler les morts ; c'est

l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et, après leur en avoir expliqué la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes.

Environ quatre cents ans après, des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics. En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullius Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas longtemps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que singulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre.

la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius.

PUBLICOLA¹

ABOLITION DE LA ROYAUTÉ. — LE CONSULAT. — BRUTUS ET SES FILS.
— HORATIUS COCLÈS, MUCIUS SCÉVOLA. CLÉLIE. — GUERRES AVEC
LES PEUPLES VOISINS.

Publicola s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui en effet qui déterminait les deux rois à une conférence et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrece pour se révolter. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup

1. L'expulsion des rois a lieu en 510. Les principaux événements de la vie de Publicola se passent de 508 à 500.

l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et, après leur en avoir expliqué la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes.

Environ quatre cents ans après, des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics. En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullius Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas longtemps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que singulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre.

la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius.

PUBLICOLA¹

ABOLITION DE LA ROYAUTÉ. — LE CONSULAT. — BRUTUS ET SES FILS.
— HORATIUS COCLÈS, MUCIUS SCÉVOLA. CLÉLIE. — GUERRES AVEC
LES PEUPLES VOISINS.

Publicola s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui en effet qui déterminait les deux rois à une conférence et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrece pour se révolter. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup

1. L'expulsion des rois a lieu en 510. Les principaux événements de la vie de Publicola se passent de 508 à 500.

à chasser les tyrans. Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient un seul général à la place du roi, Valérius ne fit aucune démarche, persuadé que le commandement appartenait à Brutus, comme au premier auteur de la liberté. Mais quand le peuple, à qui le nom de monarque était devenu odieux, parut vouloir préférer une autorité partagée, qu'il demandait même qu'on nommât deux consuls, Valérius espéra qu'il serait associé à Brutus; il se trompa cependant, et Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valérius, eut pour collègue Tarquinius Collatinus, mari de Lucrece. Ce n'est pas que ce dernier eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville, craignant les Tarquins, qui, malgré leur éloignement, mettaient tout en œuvre pour adoucir et regagner le peuple, voulurent avoir pour chef l'ennemi le plus implacable des rois, celui qui paraissait ne devoir jamais se laisser fléchir.

Valérius, indigné qu'on ne le crût pas capable de tout faire pour sa patrie, parce qu'il n'avait éprouvé de la part des tyrans aucune injure personnelle, se retira du sénat, quitta le barreau, et renonça entièrement aux affaires. Le peuple en eut de l'inquiétude; il craignit que Valérius, dans son ressentiment, ne se tournât du côté des rois, et ne renversât la république encore mal affermie. Mais quand Brutus, qui soupçonnait la fidélité de plusieurs sénateurs, eut proposé à tout le sénat de jurer sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour faire ce serment, Valérius descendit avec empressement à la place publique: il jura le premier qu'il ne ferait jamais rien en faveur de Tarquin et qu'il combattait de toutes ses forces pour le maintien de la liberté. Cette démarche fit grand plaisir au sénat, et donna du courage aux consuls. Bientôt ses actions confirmèrent son serment. Il était arrivé à Rome, de la part des Tarquins, des ambassadeurs chargés de lettres très propres à séduire le peuple: ils devaient y ajouter de vive voix les propositions les plus soumises, les plus capables d'entraîner la multitude: ils disaient parler au nom du roi, qui, ayant dépouillé toute sa fierté, ne demandait que des choses équitables. Les consuls consentaient à les laisser parler au peuple; mais Valérius s'y opposa, et fit sentir qu'il ne fallait pas donner de prétextes pour introduire des nouveautés à une multitude accablée de misère et qui craignait bien plus la guerre que la tyrannie.

Peu de temps après, de nouveaux ambassadeurs vinrent décla-

rer que Tarquin renonçait à la royauté et ne ferait plus la guerre aux Romains; qu'il demandait seulement la restitution de ses trésors et de ses biens, avec tout ce qui appartenait à ses parents et à ses amis, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, et Collatinus surtout appuyait la demande des ambassadeurs. Mais Brutus, homme dur et inflexible, courut à la place publique, en appelant son collègue un traître qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie; eux à qui l'on pourrait, sans crime, donner le simple nécessaire pour subsister dans leur exil. Le peuple s'étant assemblé, un particulier, nommé Caius Minucius, exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ces biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Cependant le peuple décida que, jouissant de la liberté pour laquelle il avait pris les armes, il fallait éviter que ces richesses fussent un obstacle à la paix et les repousser loin de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient au fond ce qui intéressait le moins Tarquin; et la demande qu'il en avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple et de tramer une conspiration. Ses ambassadeurs y travaillaient sourdement; et, sous prétexte de ramasser tout ce qui appartenait au roi, ils prolongeaient leur séjour à Rome, en disant tantôt qu'ils en vendaient une partie, tantôt qu'ils en mettaient une autre à part, tantôt enfin qu'ils faisaient partir peu à peu le reste. Tous ces délais leur donnèrent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, qui jouissaient de la plus grande estime: celle des Aquilius, dans laquelle il y avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en avait deux. Ils étaient tous, par leur mère, neveux du consul Collatinus, et les Vitellius avaient en particulier une autre alliance avec Brutus, mari de leur sœur, dont il avait eu plusieurs enfants.

Les Vitellius séduisirent les deux fils aînés de Brutus, encore fort jeunes, qui, à cause de leur parenté, avaient avec eux des liaisons habituelles: ils les attirèrent dans la conjuration par l'appât d'une alliance avec la famille des Tarquins, dont la puissance et la grandeur devaient leur faire tout espérer et les affranchiraient de la dépendance d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté sa rigueur inflexible: quant à sa stupidité, il l'avait trop longtemps feinte pour sa propre sûreté, et dans la vue de se préserver de la

cruauté des tyrans, il ne rougissait pas même d'en porter le surnom. Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés et qu'ils se furent abouchés avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par le serment le plus fort et le plus horrible, en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé, et en tenant leurs mains sur ses entrailles. Ils se rendirent pour cela dans la maison des Aquilius, qui, solitaire et obscure, leur avait paru la plus favorable à leur projet. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché ; non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein ; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et les voyant entrer avec précipitation, il n'osa se montrer, et se cacha derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qu'ils firent et entendit tous leurs projets. Ils y résolurent la mort des consuls : les ambassadeurs, à qui les Aquilius avaient donné un logement dans cette maison, et qui assistaient à cette conférence, furent chargés de porter à Tarquin des lettres qui l'instruisaient du plan de la conjuration.

Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison ; mais, ne sachant quel usage il ferait d'une découverte si importante qu'il devait au hasard, il se trouva dans le plus grand embarras. Il voyait du danger, et il y en avait en effet à dénoncer à Brutus ses propres enfants, ou à Collatinus ses neveux, et à les accuser du crime le plus horrible. D'un autre côté, il ne connaissait dans Rome aucun particulier à qui il pût confier un pareil secret ; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il va trouver Valérius : il fut attiré vers lui par sa douceur et son humanité, par l'accès facile qu'il donnait à tout le monde, et en particulier aux pauvres, qui trouvaient toujours sa maison ouverte pour lui parler de leurs affaires et lui exposer leurs besoins. Vindicius ne lui eut pas plus tôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Valérius, saisi de crainte et d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre ; et, laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres et de se saisir de tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius, qu'il

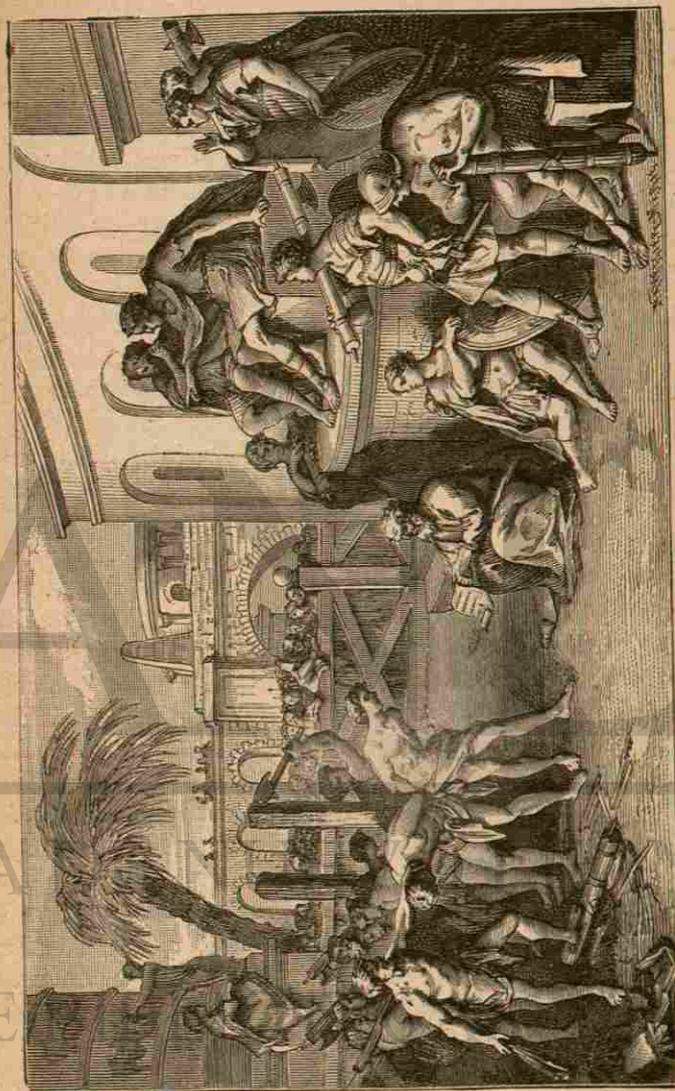


FIG. 8. — Supplice des fils de Brutus.

trouve sortis. Comme personne ne l'attendait, il entre sans la moindre opposition, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipitation, et l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense; et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance: tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés, et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu arrêter.



Fig. 9. — Brutus.

Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus, appelant ses deux fils par leur nom: « Toi Titus, et toi Valérius, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation? » Sommés ainsi par trois fois, ils ne répondirent rien. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs: « C'est maintenant à vous, leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups de verges. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux, et pendant tout ce temps le moindre mouvement de pitié ne parut point adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leur tête sous la hache. Alors, laissant à son collègue le châtimement des autres, il se leva de son siège et se retira. Une pareille conduite, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée: elle fut l'effet ou d'une vertu supérieure qui l'éleva au-dessus des

affections humaines, ou d'une passion outrée qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité: deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme; la première est d'un dieu, et l'autre est d'une bête féroce. Mais il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire dont cette action a été suivie, que de douter par faiblesse de sa vertu. Car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome que Brutus pour établir la république.

Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent longtemps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatinus, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et prétendirent qu'on devrait leur livrer Vindicius, qui, étant leur esclave, ne devait pas être au pouvoir de leurs accusateurs. Collatinus se prêtait à leur demande, lorsque Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était gardé par les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple en se retirant laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux; et, appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatinus en agit indignement; qu'après avoir mis son collègue dans la nécessité d'immoler ses propres enfants, il veut, pour complaire à des femmes, sauver des conjurés et des ennemis de la patrie. Collatinus, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs d'aller se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur l'esclave, et frappent ceux qui veulent le leur arracher. Les amis de Valérius accourent pour le soutenir. Le peuple lui-même poussé de grands cris, et appelle Brutus qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée il se fait un grand silence, et Brutus, prenant la parole, dit qu'il avait suffi pour juger ses fils, mais qu'il avait laissé les autres conjurés au jugement du peuple, qu'il était libre de prononcer. « Chacun, ajouta-t-il, peut parler et proposer ce qu'il voudra. » On n'attendit pas que quelqu'un parlât pour leur défense; on alla aux voix, et les coupables, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée. Collatinus, déjà suspect à cause de sa parenté avec les rois, et dont le surnom était devenu odieux par l'horreur qu'on avait pour Tarquin, voyant qu'il avait indisposé le peuple dans cette dernière affaire, prit le parti de se démettre du consulat et de s'éloigner de Rome. Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul; récompense due au zèle

qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le



Fig. 10. — Le dieu Mars.

premier exemple d'une telle faveur ; car ce ne fut que longtemps après qu'Appius, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. Cet entier affranchissement s'appelle encore aujourd'hui *vindicta*, du nom de Vindicius.

Les biens des Tarquins furent livrés au pillage ; on rasa leurs palais et leurs maisons de campagne ; et l'on consacra au dieu Mars

l'endroit le plus agréable du champ, qui porta depuis le nom de ce dieu, et qui appartenait à Tarquin. On venait d'y faire la moisson, et les gerbes étaient encore dans le champ. On crut, à cause de la consécration qu'on en avait faite, qu'il n'était pas permis de moudre le blé ni d'en tirer aucun profit. Le peuple donc courut en foule à ce champ, prit les gerbes et les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres, qu'il avait aussi coupés, afin de laisser au dieu le terrain nu et sans aucune production. Ces matières, que le fil de l'eau poussait et amoncelait les unes sur les autres, ne furent pas portées bien loin. Les premières, arrêtées dans des bas-fonds, ayant retenu celles qui survenaient, elles s'accrochèrent et s'unirent tellement ensemble, qu'elles formèrent une masse solide qui prit racine. Cette masse s'accrut, s'affermir et se condensa chaque jour davantage, par la grande quantité de limon que le courant y charriait : l'eau qui la battait sans cesse, loin d'en rien détacher, ne faisait au contraire que la presser, la serrer plus fortement et y déposer successivement tout ce qu'elle entraînait. Cet amas de matières diverses, gagnant toujours en étendue et en solidité, se grossit enfin de tous les corps étrangers que le Tibre roulait avec lui, et finit par former dans Rome même une île qu'on appelle l'île Sacrée, et dans laquelle sont des portiques et des temples consacrés à différentes divinités. On la nomme en latin l'île Entre-Deux-Ponts...

Tarquin, désespérant de recouvrer son royaume par la trahison, eut recours aux Toscans, qui embrassèrent son parti avec chaleur et le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent au-devant d'eux à la tête de leurs légions ; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, appelés, l'un le bocage d'Arsia, et l'autre le pré Ésvien. Le combat était à peine engagé, qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul Brutus, se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et par le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie ; l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution ; et, ne songeant pas même à se couvrir, ils se percèrent l'un l'autre et restèrent tous deux sur la place. Ce prélude du combat n'eut pas une suite moins sanglante ; le carnage devint horrible dans les deux armées, qui ne furent séparées que par un violent orage. Valérius était dans une grande inquiétude ; il ne savait à qui la

victoire était restée ; il voyait ses soldats aussi étonnés de leurs propres pertes que satisfaits de celles des ennemis ; tant le nombre des morts paraissait égal de part et d'autre, et laissait le succès incertain ! Seulement chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint ; et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps, lorsqu'un bois sacré qui en était voisin fut, dit-on, tout à coup agité, et il en sortit une voix qui dit clairement que les Toscans avaient perdu un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité ; car à peine eut-elle été entendue, que les Romains, reprenant courage, firent retentir leur camp de cris de joie ; tandis que les Toscans, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite. Les Romains s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage et où ils firent cinq mille prisonniers. Ils comptèrent ensuite les morts ; il s'en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans, et un de moins du côté des Romains. On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de mars. Valérius obtint les honneurs du triomphe et fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char tiré par quatre chevaux. Cette pompe parut grande et majestueuse au peuple romain, et n'attira pas à Valérius, comme quelques auteurs l'ont avancé, l'envie ni le mécontentement des citoyens. Si cela eût été, cet honneur n'aurait pas excité depuis une si vive émulation, et l'usage ne s'en serait pas maintenu si longtemps.

On sut gré à Valérius des honneurs qu'il rendit à son collègue avant et après ses obsèques. Il prononça son oraison funèbre ; et cette action fut si agréable au peuple et parut si utile, que depuis ce temps-là tous les grands hommes sont après leur mort publiquement loués dans Rome par les plus honnêtes citoyens. Mais bientôt la conduite de Valérius commença à déplaire et à devenir suspecte. Brutus, qu'on regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et s'était donné deux fois un collègue. Au contraire, Valérius s'attribuait à lui seul toute l'autorité. « Il n'est pas, disait-on, l'héritier du consulat de Brutus, dont il fait trop peu de cas, mais de la tyrannie de Tarquin. Qu'avons-nous besoin qu'il loue Brutus de paroles, si de fait il imite le tyran, en marchant seul entouré de tous les faisceaux et

de toutes les haches quand il sort de sa maison, qui est plus grande et plus belle que le palais du roi qu'il a lui-même démoli? »

Il est vrai qu'il habitait une maison beaucoup trop magnifique : située sur la croupe du mont Vélia, elle dominait tellement la place publique, qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait ; elle était d'ailleurs d'un accès très difficile. Lorsqu'il descendait avec son cortège, sa marche représentait à ceux qui le voyaient d'en bas, non la simplicité d'un consul, mais le faste d'un roi. Il fit voir dans cette occasion combien il est heureux pour les hommes en place, chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité, plutôt qu'aux discours de la flatterie et du mensonge. Averti par ses amis du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble un grand nombre d'ouvriers, et la nuit même il fait démolir sa maison jusqu'aux fondements. Le lendemain, quand le peuple vit ces ruines, il admira la grandeur d'âme de Valérius ; mais il fut fâché que l'envie eût fait injustement détruire une maison si grande et si belle ; il en eut le même regret que de la mort d'un homme qu'on aurait fait périr sans raison. Ils avaient honte aussi que leur consul fût réduit à loger dans une maison d'emprunt ; car ses amis l'avaient reçu chez eux, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eût donné un emplacement sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est maintenant le temple de la Victoire.

Après s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut que sa dignité, jusqu'alors redoutée des Romains, leur fût douce et aimable. Il ôta donc les haches des faisceaux de ses lieutenants ; et lorsqu'il allait aux assemblées, il faisait déposer ces mêmes faisceaux aux pieds du peuple, dont il reconnaissait et honorait ainsi la souveraineté. Les consuls observent encore aujourd'hui cet usage. Le peuple ne sentit pas que par cette modération Valérius, loin de se rabaisser, comme on le croyait, se mettait à l'abri de l'envie, et qu'il gagnait autant en autorité personnelle qu'il semblait perdre du côté des prérogatives de sa charge. En effet, le peuple se soumettait à lui avec tant de plaisir, et lui témoignait une telle affection, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'est-à-dire qui honore le peuple ; titre qui prévalut sur les noms de ses pères ; et c'est ainsi que nous l'appellerons toujours dans la suite

de son histoire. Il permit à tout le monde de se présenter pour le consulat vacant ; mais avant qu'on lui donnât un collègue, ne sachant pas quel choix on ferait, et craignant que le nouveau consul, ou par jalousie ou par ignorance, ne mit obstacle à ses desseins, il profita de l'autorité absolue dont il jouissait encore, pour faire ses plus beaux et ses plus utiles établissements. Il commença par compléter le sénat, que la cruauté de Tarquin et le dernier combat avaient réduit à un très petit nombre. Il en ajouta, dit-on, jusqu'à cent soixante-quatre. Ensuite il fit plusieurs lois, dont une en particulier augmenta beaucoup la puissance populaire : c'est celle qui permit d'appeler au tribunal du peuple assemblé des jugements rendus par les consuls. Une autre loi prononçait la peine de mort contre ceux qui entreraient dans des charges sans y avoir été nommés par le peuple. Par une troisième, qui fut d'un grand soulagement pour les pauvres, il déchargea les citoyens de tout impôt ; ce qui les fit s'appliquer avec plus d'ardeur aux arts et aux manufactures. La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls parut aussi populaire que les précédentes, et plus favorable encore aux faibles qu'aux puissants. Il établit contre cette désobéissance une amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons ; le prix du mouton était de dix oboles*, et celui d'un bœuf de cent. Les Romains n'avaient pas encore beaucoup d'argent monnayé, et tout leur revenu consistait en troupeaux de gros et de menu bétail : de là vient que même aujourd'hui le bien que chacun possède s'appelle *peculium*, et que leur plus ancienne monnaie porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau. Ils donnaient même à leurs enfants des noms tirés de ces animaux ; ils les appelaient *Suilius* et *Porcius*, porcher ; *Bubulcus*, bouvier ; *Caprarius*, chevrier.

La douceur et la popularité de ses ordonnances n'empêchèrent pas que dans les peines qu'il décerna il n'allât quelquefois jusqu'à la rigueur. Il fit une loi qui permettait de tuer sans aucune formalité juridique tout homme qui aspirait à la tyrannie ; elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves du crime. Comme il est impossible que celui qui médite une si grande entreprise la cache à tout le monde, et qu'il peut arriver aussi qu'ayant été découvert, il parvienne à usurper le pouvoir avant qu'on ait pu le juger, il autorisa tout citoyen à prévenir par la mort du coupable le jugement que la consommation du crime

aurait peut-être empêché. Sa loi pour la garde du trésor public fut aussi fort approuvée. Comme tous les citoyens étaient obligés de contribuer de leurs biens aux frais de la guerre, et qu'il ne voulait ni administrer par lui-même ces contributions ni en confier le soin à ses amis, et encore moins mettre les revenus publics dans une maison particulière, il désigna pour les garder le temple de Saturne, où est encore aujourd'hui déposé le trésor public, et il laissa au peuple le choix de deux questeurs, qu'il prendrait parmi les jeunes gens. Les premiers qu'on nomma furent Publius Véturius et Marcus Minucius, qui recueillirent des contributions considérables ; le dénombrement qui fut fait donna cent trente mille citoyens, sans compter les orphelins et les veuves, qu'on exempta de toutes charges. Quand il eut fait tous ces règlements, il se donna pour collègue Lucrétius, père de Lucrece : en considération de son âge, il lui céda le premier rang, et lui laissa les faisceaux, honneur qu'on a toujours depuis déféré à la vieillesse. Lucrétius étant mort peu de jours après, le peuple s'assembla, et élut à sa place Marcus Horatius, qui géra le consulat avec Publicola le reste de l'année.

Tarquin, après la bataille mémorable où Aruns, son fils aîné, avait perdu la vie dans un combat singulier contre Brutus, s'était réfugié à Clusium, auprès de Lars Porsena, le plus puissant des rois d'Italie, et qui passait pour un prince bon et généreux. Porsena lui promit du secours : d'abord il envoya des ambassadeurs aux Romains pour les sommer de recevoir ce prince. Sur leur refus il leur déclara la guerre ; et après leur avoir fait dire dans quel temps il partirait, et quels lieux il attaquerait les premiers, il se mit en marche avec une nombreuse armée. Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui associa Titus Lucrétius. Il revint tout de suite à Rome ; et, pour ne pas le céder à Porsena en courage et en fierté, il fit bâtir la ville de Sigliuria, lorsque ce prince était déjà près de Rome ; et après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains, afin de montrer à Porsena qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il avait les moyens de la soutenir. Cependant Porsena, s'étant approché de la ville, poussa si vivement les gardes avancées, qu'il les obligea de prendre la fuite, et qu'il fut sur le point d'entrer dans Rome avec les fuyards. Mais Publicola s'avança jusqu'aux portes pour les secourir ; et, ayant engagé le

combat près du Tibre avec des ennemis supérieurs en nombre, il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant tombé couvert de blessures, il fut emporté hors du champ de bataille. Son collègue Lucrétius fut aussi blessé, et les Romains découragés s'enfuirent vers la ville.

Les ennemis, les ayant poursuivis jusqu'au pont de bois, étaient au moment de s'en saisir et d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et avec lui deux officiers des premières familles de Rome, Herminius et Lucrétius, ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, ou, selon d'autres, parce qu'il avait la partie supérieure du nez tellement enfoncée, que la séparation de ses yeux n'était pas marquée, et que ses sourcils se touchaient : le peuple avait voulu l'appeler Cyclope; mais, par un défaut de prononciation, il lui donna le nom de Coclès, qui lui resta. Il soutint seul l'effort des ennemis, et les arrêta à l'entrée du pont jusqu'à ce que ses compagnons l'eussent coupé derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre; et, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard, il le traversa à la nage. Publicola, rempli d'admiration pour sa valeur, obligea tous les Romains de contribuer en sa faveur pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture. Ensuite il lui fit donner autant de terre qu'il en pourrait enfermer en une journée dans un sillon qu'il tracerait lui-même. Enfin on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure, dont il était resté boiteux.

Cependant Porsena avait mis le siège devant Rome; et la ville commençait à éprouver la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans ses environs. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, sentit qu'il devait borner sa défense à garder la ville, sans risquer de combat. Mais un jour, étant sorti secrètement avec un corps de troupes, il tomba brusquement sur les ennemis, qui ravageaient la campagne, les mit en fuite et leur tua cinq mille hommes. Ce fut alors que Mucius Scévola fit cette action célèbre, racontée par tous les historiens, mais de différentes manières. Je vais rapporter celle qui m'a paru la plus vraisemblable. Mucius possédait toutes les vertus, mais surtout les vertus guerrières. Ayant formé le dessein de tuer Porsena, il prend un habit toscan, pénètre dans le

camp des ennemis, dont il savait la langue, et fait le tour du tribunal où le roi était assis, environné de ses officiers; mais ne le connaissant pas personnellement, et craignant de se découvrir en demandant où était Porsena, il s'arrêta à celui des officiers qui lui parut être ce prince, et, le frappant de son épée, il le tua à l'instant. Il fut arrêté et conduit devant le roi, qui l'interrogea. Il y avait près du tribunal un brasier ardent qu'on avait préparé pour un sacrifice que Porsena devait faire. Mucius mit sa main droite sur le feu; et pendant qu'elle brûlait il regardait Porsena d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Ce prince, étonné d'un courage si extraordinaire, ordonna qu'on le laissât aller, et lui rendit son épée, que Mucius reçut de la main gauche: c'est de là, dit-on, qu'il eut le surnom de Scévola, qui signifie gaucher. « J'ai bravé tes menaces », dit-il à Porsena, en prenant son épée, « mais je suis vaincu par ta générosité. Je vais faire à la reconnaissance un aveu que la violence n'aurait jamais pu m'arracher. Trois cents Romains, qui ont juré ta mort, sont répandus dans ton camp, et n'attendent que le moment favorable d'exécuter leur dessein. Pour moi, appelé par le sort à tenter le premier l'entreprise, je ne me plains pas de la fortune, qui n'a pas voulu que je fisse périr un homme vertueux, plus fait pour être l'ami que l'ennemi des Romains. » Porsena, ne doutant point de la vérité de ce qu'il lui disait, se prêta plus volontiers à une négociation, moins encore, à ce que je crois, par la crainte des trois cents conjurés que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains.

Publicola, persuadé que Porsena était moins un ennemi à redouter qu'un ami et un allié précieux à acquérir, ne refusait pas de le prendre pour juge entre Tarquin et les Romains: il provoqua même plusieurs fois le tyran à venir défendre sa cause devant ce prince, s'engageant à le convaincre qu'il était le plus méchant des hommes, qu'il avait mérité d'être chassé du trône. Tarquin répondit fièrement qu'il ne voulait point de juge, et Porsena moins que tout autre si ce prince l'abandonnait, au mépris de l'alliance qu'il avait faite avec lui. Cette réponse déplut à Porsena, et l'éclaira sur le compte de Tarquin: sollicité d'ailleurs par son fils Aruns, qui prenait avec chaleur les intérêts des Romains, il leur offrit la paix, à condition qu'ils lui rendraient avec les prisonniers les terres qu'ils avaient conquises dans la Toscane, et que

de leur côté ils reprendraient leurs transfuges. Les Romains y consentirent, et demandèrent pour otages dix jeunes gens de familles patriciennes, et autant de jeunes filles, du nombre desquelles était Valéria, fille de Publicola.

L'accord ainsi fait, Porsena, sur la foi du traité, avait déjà renvoyé la plus grande partie de son armée, lorsque les jeunes Romaines qui étaient dans son camp, ayant eu un jour envie de se baigner, descendirent vers un endroit du Tibre où le rivage forme un coude dans lequel le fleuve s'enfonce et conserve toujours ses eaux tranquilles. Quand ces jeunes filles virent qu'elles étaient sans gardes, et que personne ne passait l'eau d'aucun côté, elles prirent tout à coup la résolution de traverser la rivière à la nage, malgré sa profondeur et sa rapidité. On dit qu'une d'entre elles, la passant à cheval, soutenait et encourageait ses compagnes. Arrivées heureusement à l'autre bord, elles vont trouver Publicola, qui, au lieu d'admirer et de louer leur action, leur en témoigna son mécontentement. Il craignit qu'on ne le soupçonnât d'être moins fidèle que Porsena à ses engagements, et que l'audace de ces filles ne fût regardée comme une infraction au traité de la part des Romains. Il les fit donc reprendre, et les renvoya sur-le-champ à Porsena. Tarquin, averti de leur retour, se mit en embuscade, et, avec une troupe supérieure en nombre, attaqua au passage de la rivière ceux qui les escortaient. Les Romains se défendirent vigoureusement; et pendant l'action, Valéria, fille de Publicola, poussa son cheval au travers des combattants, suivie de trois esclaves qui la conduisirent au camp de Porsena. Le reste de la troupe soutenait toujours le combat; mais ils étaient près de succomber, lorsque Aruns, fils de Porsena, instruit de leur danger, vole à leur secours, met en fuite les gens de Tarquin et dégage les Romains.

Porsena fit venir devant lui ces jeunes filles, et demanda quelle était celle qui avait donné l'exemple à ses compagnes, et les avait excitées à la suivre. Quand on lui eut montré Clélie, il la regarda d'un œil doux et serein; et ayant fait amener un des plus beaux chevaux de son écurie, couvert d'un riche harnais, il lui en fit présent. Ce don est une preuve que font valoir ceux qui veulent que Clélie ait passé seule le Tibre à cheval; d'autres disent que Porsena voulut seulement par là honorer son courage. On voit encore sa statue équestre dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont

Palatin. Il y en a qui prétendent que cette statue n'est pas celle de Clélie, mais de Valéria. Porsena ayant conclu la paix avec les Romains, leur donna des preuves éclatantes de sa générosité et de sa magnificence : il fit ordonner à ses troupes de n'emporter que leurs armes, et de laisser dans le camp toutes les provisions, toutes les richesses qui y étaient, et dont il fit présent à la ville. Aussi, de nos jours encore, lorsqu'on vend à Rome des biens qui appartiennent au public, le crieur commence la vente en annonçant que ce sont les biens de Porsena; honneur qui consacre par une reconnaissance éternelle la libéralité de ce prince. On lui érigea aussi, vis-à-vis le lieu où le sénat s'assemble, une statue de bronze : elle est d'un goût antique et grossièrement travaillée.

Peu de temps après, les Sabins firent des incursions sur le territoire de Rome. On nomma consuls M. Valérius, frère de Publicola, et Posthumius Tubertus; et comme rien d'important ne se faisait que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus, son frère, remporta deux grandes victoires sur les Sabins. Dans la dernière, il ne perdit pas un seul homme, et tua treize mille ennemis. Ces succès lui firent décerner les honneurs du triomphe; et on lui bâtit aux dépens du public une maison sur le mont Palatin : elle avait cela de particulier, qu'au lieu que les portes des autres maisons s'ouvraient en dedans, les siennes s'ouvraient sur la rue, distinction qui semblait marquer que toutes les fois qu'il ouvrait sa porte, il prenait quelque chose sur la voie publique. On dit qu'anciennement en Grèce toutes les maisons s'ouvraient ainsi; et on le conjecture des comédies de ce temps-là, où ceux qui veulent sortir frappent en dedans à la porte, afin que les passants ou les personnes qui pourraient être arrêtées devant la maison, averties par le bruit, s'éloignent pour n'être pas heurtées.

L'année suivante, Publicola fut nommé consul pour la quatrième fois; car les Sabins, unis avec les Latins, se préparaient à une nouvelle guerre.

Il y avait alors parmi eux un citoyen nommé Appius Claudius, d'une force de corps extraordinaire, que ses grandes richesses, son éloquence et ses vertus faisaient regarder comme le premier de sa nation. Il fut, comme tous les grands hommes, exposé à l'envie de ses concitoyens; et son opposition à la guerre fournit à ses envieux un prétexte de l'accuser qu'il cherchait à accroître la puissance des Romains, pour se rendre le tyran de sa patrie et

la réduire en servitude. Appius, voyant que le peuple prêtait l'oreille à ces calomnies, qu'il était haï des gens de guerre et de tous ceux qui ne voulaient pas la paix, craignit d'être traduit en justice; et assemblant, pour sa sûreté, un grand nombre de parents et d'amis, il excita des mouvements de sédition qui retardaient les hostilités. Publicola, qui mettait tous ses soins non seulement à être bien informé de ce qui se passait chez les Sabins, mais encore à entretenir, à échauffer leurs divisions, posta auprès d'Appius des gens affidés, qui lui dirent de sa part : « Publicola sait que tu es trop grand et trop vertueux pour vouloir te venger de tes concitoyens, quelque injustes qu'ils aient été à ton égard; mais, si tu veux pourvoir à ta sûreté et te dérober à leur haine, en allant t'établir à Rome, tu y seras reçu, et en public et en particulier, d'une manière aussi convenable à ta vertu qu'à la dignité du peuple romain. » Appius, après avoir longtemps réfléchi sur ces propositions, ne vit pas, dans la nécessité où il se trouvait, de meilleur parti à prendre. Il assembla tous ses amis, qui de leur côté en attirèrent beaucoup d'autres, et il entraîna avec lui à Rome, cinq mille chefs de famille avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. C'étaient les plus paisibles des Sabins, les plus accoutumés à une vie douce et tranquille. Publicola, prévenu de leur arrivée, s'empressa de les accueillir, et leur fit le traitement le plus favorable. Il leur donna à tous le droit de cité et leur distribua par tête deux arpents de terre le long du fleuve Anio. Appius en eut vingt-cinq, et fut élevé à la dignité de sénateur. Admis ainsi à l'administration des affaires, il fit paraître tant de prudence, qu'il parvint bientôt aux premières charges, et acquit la plus grande autorité. C'est de lui que tire son origine la famille des Claudiens, qui ne le cède à aucune des meilleures maisons de Rome.

La retraite de ces familles avait apaisé les troubles parmi les Sabins; mais leurs orateurs ne purent les laisser tranquilles; ils ne cessaient de leur crier qu'il serait honteux que ce que Clausus n'avait pu faire étant présent, il le fit lorsqu'il était fugitif et leur ennemi, et qu'il les empêchât de se venger des torts que les Romains leur avaient faits. Les Sabins se mirent donc en marche avec une grande armée; et s'étant campés entre Rome et Fidènes, ils placèrent deux mille hommes en embuscade dans des endroits creux et couverts: leur intention était d'envoyer le lendemain, à la pointe du jour, de la cavalerie fourrager jusqu'aux portes de la ville,

avec ordre de se retirer quand les Romains sortiraient sur eux, et de les attirer ainsi dans l'embuscade. Publicola, informé de leur projet par des transfuges, pourvint à tout sur-le-champ; et, partageant son armée, il envoya le soir Posthumius Balbus, son gendre, avec trois mille hommes, se saisir des hauteurs qui couvraient l'embuscade, et y attendre le moment favorable. Il chargea Lucretius, son collègue, de prendre, parmi les soldats qui sont dans la ville, les plus agiles et les plus braves, et de tomber avec eux sur les fourrageurs. Lui-même, avec le reste, fait un grand circuit, et enveloppe les ennemis. Le lendemain, dès que le jour parut, il s'éleva un brouillard épais qui favorisa les Romains. Posthumius descend alors précipitamment des hauteurs qu'il occupait, et fond sur les troupes qui étaient en embuscade, pendant que Lucretius charge la cavalerie qui courait la campagne, et que Publicola attaque le camp. Les Sabins, surpris de tous côtés, sont bientôt défaits et mis en déroute; ceux du camp ne songent pas même à se défendre; ils prennent la fuite et sont taillés en pièces. Rien ne leur fut plus funeste que l'espérance qu'ils avaient, chacun de son côté, que les autres n'avaient pas été battus: dans cette pensée, aucun des corps d'armée ne songea à tenir ferme et à combattre. Les troupes du camp allaient vers celles de l'embuscade, qui de leur côté couraient vers le camp, et au lieu d'y trouver un refuge, ne rencontraient que des fuyards, qui avaient eux-mêmes besoin du secours qu'ils espéraient recevoir d'elles. Tous les Sabins auraient péri si quelques-uns, surtout de ceux qui se sauvèrent du camp après qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi, n'eussent trouvé un asile dans Fidènes: ceux qui ne purent gagner cette ville furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains, quoique accoutumés à rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, attribuèrent à la conduite seule de leur général la victoire qu'ils venaient de remporter: le premier mot des soldats fut que Valérius leur avait livré les ennemis pieds et poings liés, et qu'ils n'avaient eu qu'à les égorger. Le peuple trouva dans les dépouilles et dans la vente des prisonniers de quoi réparer ses pertes précédentes. Publicola reçut les honneurs du triomphe; et, après avoir remis sa patrie victorieuse entre les mains des consuls nommés pour lui succéder, il mourut, comblé de tous les honneurs que les hommes ambitionnent le plus et qu'ils jugent les plus dignes de leur estime. Le peuple, comme s'il n'eût

rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia; et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.



FIG. 11. — Pluton, dieu de l'enfer.

CORIOLAN¹

GUERRES AVEC LES VOLSQUES. — REVENDICATIONS PLÉBÉIENNES. —
RETRAITE SUR LE MONT SACRÉ. — EXIL DE CORIOLAN.

La famille des Marcus à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcus, petit-fils de Numa, successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcus, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caius Marcus, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son

1. On place l'exil de Coriolan vers l'an 488 avant J.-C.

rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public ; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia ; et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants ; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps ; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur ; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.



FIG. 11. — Pluton, dieu de l'enfer.

CORIOLAN¹

GUERRES AVEC LES VOLSQUES. — REVENDICATIONS PLÉBÉIENNES. —
RETRAITE SUR LE MONT SACRÉ. — EXIL DE CORIOLAN.

La famille des Marcus à Rome était patricienne ; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcus, petit-fils de Numa, successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcus, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante ; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caius Marcus, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère ; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son

1. On place l'exil de Coriolan vers l'an 488 avant J.-C.

inflexible opiniâtreté, le rendaient peu propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qualités qu'on appelait avec raison force, tempérance et droiture, on ne pouvait, dans les rapports de la vie civile, souffrir son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines : tant il est vrai que le plus grand fruit que les hommes puissent retirer du commerce agréable des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir leur naturel par l'instruction et par les lettres, de le rendre docile à la raison, qui bannit tous les excès et fait garder en tout la modération !

Le courage militaire était alors la qualité la plus honorée à Rome. Marcius, né avec plus de passion pour les armes qu'aucun autre Romain, s'accoutuma dès son enfance à les manier. Persuadé que les armes artificielles ne sont d'aucune utilité à ceux qui n'ont pas exercé celles qu'ils ont reçues de la nature, il forma tellement son corps à toutes sortes d'exercices et de combats, qu'il devint très léger à la course, que dans la lutte il avait une force extraordinaire, et que sur le champ de bataille ceux qu'il avait une fois saisis ne pouvaient plus se tirer de ses mains. Les jeunes gens qui disputaient avec lui de courage et de vertu, attribuaient toujours, lorsqu'ils étaient vaincus, leur défaite à cette force de corps qui résistait aux plus grands travaux et le rendait invincible. Il était encore fort jeune lorsqu'il fit ses premières armes. Tarquin le Superbe, chassé du trône et battu en plusieurs rencontres, voulut tenter un dernier effort, et marcha contre Rome à la tête de plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie qui le suivaient, moins par intérêt pour lui que par le désir d'arrêter les progrès des Romains, qui leur donnaient de la jalousie et de la crainte. Dans cette bataille, où les deux partis eurent tour à tour du désavantage et des succès, Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait pour l'achever. Après la victoire, il fut un des premiers que le général honora d'une couronne de chêne. C'est la récompense que les Romains ont coutume de donner à celui qui a sauvé la vie d'un citoyen.

Les lueurs passagères d'une réputation prématurée suffisent pour éteindre le désir de la gloire dans le cœur des jeunes gens médiocrement passionnés pour elle ; c'en est assez pour apaiser

en eux une soif facile à satisfaire. Mais l'homme doué d'une âme forte et généreuse puise dans les premiers honneurs qu'il reçoit une nouvelle ardeur pour en mériter encore. Poussé, comme par un vent rapide, aux plus hautes destinées, la récompense de ce qu'il a fait semble lui prescrire l'engagement de mieux faire à l'avenir. Il aurait honte de trahir sa gloire, en ne la surpassant pas par de plus grands exploits. Marcius, plein de ces sentiments, et devenu rival de lui-même, s'efforça d'être, pour ainsi dire, chaque jour un nouvel homme ; il ajouta sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore : il entassa dépouilles sur dépouilles ; il vit les derniers généraux sous lesquels il servit se disputer avec les premiers à qui lui décernerait de plus grandes récompenses, et lui rendrait des témoignages plus honorables. Les Romains avaient alors plusieurs guerres à soutenir, dans lesquelles il se donna un grand nombre de batailles ; il n'y en eut pas une seule où Marcius ne méritât des couronnes et des prix d'honneur. La gloire était pour les autres l'objet et la fin de leur vertu. La tendresse de Marcius pour sa mère, le désir de lui plaire, étaient le seul mobile qui exaltait son courage. Quand elle avait entendu les louanges qu'on lui donnait, qu'elle l'avait vu recevoir des couronnes ; que, le tenant dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes, il était au comble de la gloire et du bonheur. Epaminondas fit, dit-on, paraître la même affection lorsqu'il regarda comme son plus grand bonheur d'avoir eu son père et sa mère pour témoins de sa victoire de Leuctres. Ce général eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager la joie de ce succès et l'en féliciter. Mais Marcius, qui croyait juste de s'acquitter envers sa mère de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père s'il eût été vivant, ne croyait pas être dégagé de sa dette par tous les honneurs, par tous les plaisirs qu'il procurait à Volumnie. Ce fut à la prière de sa mère, et pour céder à ses instances, qu'il se maria ; et lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours avec elle sous le même toit.

Marcius par sa vertu s'était déjà acquis à Rome beaucoup de réputation et de crédit, lorsque le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan ; et ceux qui n'avaient rien payaient de leur personne et étaient jetés dans les prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des blessures

sures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre, et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leur rigueur accoutumée, et que le sénat, paraissant avoir oublié ses promesses, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes, alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, personne n'obéit. Les magistrats furent partagés d'opinions : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres ; les autres soutenaient un avis tout contraire. De ce nombre était Marcius, non que dans cette affaire il attachât un grand prix à l'argent, mais il regardait cette entreprise du peuple comme un essai de son audace et de sa désobéissance aux lois ; et il représentait aux magistrats que, s'ils étaient sages, ils arrêteraient et éteindraient au plus tôt cette première étincelle de révolte.

Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres ; et, sortant de la ville, ils se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, situé le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditionnel, ils criaient seulement que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture ; tandis qu'en demeurant à Rome ils étaient exposés à être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de blessures ou à recevoir la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus conciliants et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole. Il fit d'abord de vives instances au peuple ; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : « Un jour, leur dit-il, tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac ; ils se plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans contribuer au service du corps, tandis qu'ils

supportaient toute la peine et toute la fatigue pour fournir à ses appétits. L'estomac rit de leur folie, qui les empêchait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, qu'il digère, pour ainsi dire, dans ses délibérations, afin de régler l'économie politique, vous apportent et vous distribuent à tous ce qui vous est utile et nécessaire. » Ce discours fit impression sur eux ; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre : ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui tribuns du peuple. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. Marcius, quoique mécontent de l'augmentation de pouvoir que le peuple avait obtenue au préjudice des patriciens, qui partageaient pour la plupart ses sentiments, les exhorta cependant à ne pas le céder aux plébéiens en zèle pour la défense de leur patrie, et à montrer qu'ils les surpassaient encore plus par leur vertu que par leur puissance.

La nation des Volsques, avec qui les Romains étaient alors en guerre, avait pour capitale la ville de Corioles. Le consul Cominius l'ayant assiégée, les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne fût prise, rassemblèrent toutes leurs forces et allèrent à son secours, dans le dessein de combattre les Romains devant ses murailles, et de les attaquer de deux côtés à la fois. Instruit de ce mouvement, Cominius partage ses troupes, marche avec une moitié au-devant des Volsques qui venaient défendre la ville, et laisse, pour continuer le siège, Titus Lartius, un des meilleurs officiers qu'eussent alors les Romains. Cependant ceux de Corioles, regardant avec mépris le petit nombre des assiégeants, font une sortie si vigoureuse, qu'ils repoussent les Romains et les poursuivent jusqu'à leurs retranchements. Alors Marcius, accourant avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête l'effort des autres et rappelle à haute voix les Romains ; car il avait toutes les qualités que Caton désirait dans un homme de guerre : redoutable par les coups qu'il frappait, il portait encore la terreur et l'effroi dans l'âme des ennemis par la rudesse de sa voix et l'air farouche de son visage. Un grand

nombre de Romains s'étaient ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, peu satisfait de ce premier succès, les poursuit et les charge avec vigueur jusqu'aux portes de la ville. Là, voyant que les Romains, assaillis par une grêle de traits qui pleuvaient de dessus les murailles, cessaient de poursuivre l'ennemi sans qu'aucun d'eux osât même avoir la pensée d'entrer péle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine de soldats armés, il s'arrête; il exhorte et anime les siens, il leur crie que ce n'est pas aux fuyards, mais à ceux qui les poursuivent, que la fortune ouvre les portes de Corioles; et, suivi d'un petit nombre de braves, il s'élançe au milieu des ennemis, et pénètre avec eux

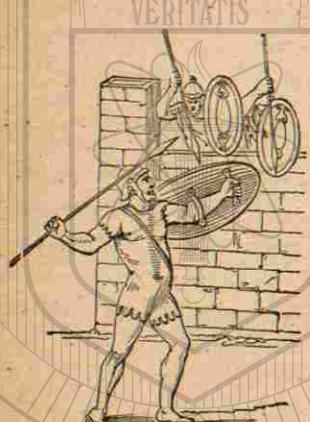


Fig. 12 — Assiégés derrière leurs murailles.

dans la ville, sans que personne, dans ce premier moment, ose lui résister ni seulement tourner la tête. Mais bientôt, s'apercevant du peu de monde qu'il avait avec lui, et qui se trouvait mêlé parmi les ennemis, il fait des prodiges incroyables de valeur, et déploie une force, une agilité, une hardiesse de courage extraordinaires; il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, pousse les uns aux extrémités de la ville, force les autres de mettre bas les armes, et donne tout le temps à Lartius de faire entrer le reste des troupes dans Corioles.

La ville étant ainsi prise, la plupart des soldats coururent au pillage. Marcius leur crie avec indignation qu'il est odieux que, tandis que le consul et les Romains qui l'ont suivi sont peut-être aux prises avec les ennemis, eux ne songent qu'à faire du butin, ou plutôt que sous ce prétexte ils ne cherchent qu'à fuir le danger. Le plus grand nombre est sourd à ses remontrances; il prend donc avec ceux qui veulent le suivre la route qu'a tenue l'autre armée, presse ses soldats à plusieurs reprises de hâter leur marche, les exhorte à ne pas ralentir leur ardeur, et prie instamment les dieux de permettre qu'il n'arrive pas après le combat, mais qu'il soit à temps pour partager avec ses concitoyens les dangers de cette journée. C'était alors l'usage des Romains, lorsque, déjà rangés

en bataille, ils n'avaient plus qu'à prendre leurs boucliers et à ceindre leurs robes, de faire leur testament de vive voix, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades. Marcius arriva à l'instant où les Romains, déjà en présence de l'ennemi, faisaient cette disposition. Les premiers qui l'aperçurent tout couvert de sang et de sueur, suivi d'un si petit nombre de soldats, furent d'abord effrayés; mais, quand ils virent qu'il courait au consul en lui tendant la main avec tous les signes de la joie, et lui annonçant la prise de Corioles; que Cominius, de son côté, l'embrassait et le serrait étroitement dans ses bras, alors tous ceux qui entendirent la nouvelle de cet heureux succès et ceux qui la devinèrent, sentant ranimer leur courage, pressent leurs généraux de les mener à l'ennemi. Marcius demande au consul quel est l'ordre de bataille des ennemis et où sont placées leurs meilleures troupes. Cominius lui ayant répondu qu'il croyait que leur centre était occupé par les Antiates, les plus braves de ces peuples, et qui ne le cédaient en courage à aucun autre: « Je te conjure, lui dit Marcius, de me mettre en face de ces troupes. » Le consul, plein d'admiration pour son courage, lui accorde sa demande. A peine a-t-on lancé les premiers traits, que Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui, et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes s'étant tournées contre lui et l'ayant enveloppé, le consul, qui vit dans quel danger il était, envoya ses meilleurs soldats pour le dégager. Il se livra autour de Marcius un sanglant combat, la terre fut en un instant jonchée de morts; enfin les ennemis, pressés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite. Les Romains, voyant Marcius couvert de blessures et accablé de fatigue, le conjurent de se retirer dans le camp. « Ce n'est pas aux vainqueurs, leur répond-il, à être las », et il se met à poursuivre les fuyards. L'armée des ennemis fut entièrement défaite, et laissa un grand nombre de morts et de prisonniers.

Le lendemain, Marcius est mandé par le consul, qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal; et, après avoir rendu aux dieux les actions de grâces que méritaient de si grands succès, il adresse la parole à Marcius, et le comble d'éloges sur la conduite brillante qu'il a tenue sous ses yeux dans le combat, et sur les traits de bravoure dont Lartius lui a rendu compte. Ensuite, avant de rien distribuer aux troupes, il lui ordonne de prendre, à son choix, la dime de tout le butin qu'on avait fait sur les enne-

mis, argent, chevaux et prisonniers. Enfin il lui donne, pour le prix de valeur, un cheval de bataille richement harnaché. Toute l'armée applaudit à ces récompenses. Mais Marcius, s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait; qu'il était flatté des louanges qu'il lui avait données; que pour tout le reste, le regardant plutôt comme un salaire que comme une marque d'honneur, il le refusait, content de le partager avec l'armée: « Je ne demande, ajouta-t-il, qu'une seule grâce que je mets au-dessus de toutes les autres et que je te supplie de m'accorder. J'ai parmi les Volsques un hôte et un ami, homme honnête et vertueux. Il a été fait prisonnier; et de riche, d'heureux qu'il était auparavant, il est tombé dans la servitude. De tous les maux qu'il souffre, je veux au moins le délivrer d'un seul, celui d'être vendu comme esclave. » Ce discours excita les acclamations de toute l'armée; et l'on admira bien plus son désintéressement et son mépris des richesses, que sa valeur dans les combats; ceux même qui, en le voyant comblé de tant d'honneurs, n'avaient pu se défendre d'un sentiment de jalousie, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents, qu'il les avait refusés; ils estimèrent bien davantage la vertu qui lui faisait mépriser de si grandes récompenses, que celle qui les lui avait méritées. Un bon emploi des richesses est plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus grand de ne pas désirer les biens, que d'en faire un bon emploi. Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, Cominius prit la parole: « Mes amis, dit-il à ses soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir des présents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons-lui une récompense qu'il ne puisse pas refuser; et décernons-lui le surnom de Coriolan, si toutefois nous n'avons pas été prévenus par son action elle-même. »

Depuis il porta toujours ce troisième nom de Coriolan. Cela fait voir que Caius était son nom propre, et Marcius, celui de sa maison ou de sa famille; le troisième nom, chez les Romains, était ordinairement une épithète tirée d'une action particulière, d'un événement, du caractère, de la figure ou de quelque vertu.

Quand la guerre fut finie, les flatteurs du peuple rallumèrent la sédition: non qu'ils eussent quelque nouveau sujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte d'imputer aux patriciens les maux qui n'étaient que la suite nécessaire de leurs premiers troubles et de leurs dissensions précédentes. La plupart des terres n'avaient

été ni ensemencées ni labourées; et la guerre n'ayant pas permis de faire venir du blé d'ailleurs, il était extrêmement cher. Ces démagogues, voyant qu'il n'y avait point de blé dans les marchés, et que, quand il y en aurait eu, le peuple, faute d'argent, n'aurait pu en acheter, semèrent des bruits calomnieux contre les riches, et les accusèrent d'avoir, par un effet de leur ancienne animosité, causé la famine dans Rome. Pendant cette dispute, il arriva des ambassadeurs de Véitres qui venaient remettre cette ville aux Romains, et les prier d'y envoyer une colonie: une maladie contagieuse y avait fait de si grands ravages, et causé une telle mortalité, qu'il y restait à peine la dixième partie de ses habitants. Les gens les plus sensés regardèrent, dans cette circonstance, comme un événement heureux l'extrême nécessité où se trouvait la ville de Véitres; ils espérèrent que dans la disette qui affligeait Rome, ce serait un moyen de la soulager, et de mettre fin à la sédition en purgeant la ville des citoyens les plus turbulents et les plus séditieux, comme d'autant d'humeurs vicieuses qui altéraient sa constitution politique. Les consuls firent donc le choix de ceux qui devaient former la colonie; et, pour ne pas laisser aux autres le choix de continuer les troubles dans Rome, ils les enrôlèrent pour une expédition contre les Volsques. Ils se flattaient d'ailleurs que les riches et les pauvres, les plébéiens et les nobles, se trouvant ensemble sous les armes dans un même camp, et partageant les mêmes dangers, prendraient des sentiments plus doux et plus paisibles les uns envers les autres. Mais deux flatteurs de la multitude, Sicinius et Brutus, s'opposèrent à cette double ordonnance, en criant que les consuls couvraient du nom spécieux de colonie la plus horrible proscription; qu'ils poussaient les pauvres dans un gouffre, en les envoyant habiter une ville dont l'air était infecté, et qui était remplie de morts restés sans sépulture; peu contents, ajoutaient-ils, de faire périr par la famine une partie des citoyens, de livrer les autres aux horreurs de la peste, ils excitent encore à dessein la guerre, afin qu'il ne manque aucun fléau à la ville, pour la punir de ne vouloir plus rester sous l'esclavage des riches.

Le peuple, tout plein de ces discours, n'obéissait pas aux consuls pour l'enrôlement, et ne voulait pas de la nouvelle colonie. Le sénat ne savait quel parti prendre, lorsque Coriolan, enflé de ses succès, et fier de la considération dont il jouissait auprès des principaux citoyens, combattit ouvertement ces orateurs séditieux.

On obligea donc, sous les plus fortes peines, de partir pour Véltres ceux que le sort avait désignés. Mais, le peuple refusant absolument de s'enrôler pour la guerre, Coriolan rassembla ses clients avec tout ce qu'il put déterminer de volontaires, et alla faire des courses sur les terres des Antiates : il y trouva une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves, dont il ne prit rien pour lui ; et il ramena sa troupe chargée de butin. Ceux qui étaient restés à Rome, voyant revenir leurs camarades avec de si grandes richesses, se repentirent de ne les avoir pas suivis ; l'envie qu'ils en conçurent les anima contre Coriolan, et leur fit voir avec chagrin sa gloire et sa puissance, qui leur paraissaient ne s'accroître qu'au préjudice du peuple.

Peu de temps après, Coriolan demanda le consulat ; et la plus grande partie du peuple était disposée à le lui accorder. On n'eût pu sans honte refuser un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa vertu, et lui faire un tel affront après tant de services importants qu'il avait rendus à sa patrie. C'était l'usage à Rome que ceux qui aspiraient aux charges allassent sur la place solliciter le peuple, vêtus d'une simple robe, sans tunique, soit que cet habillement parût plus conforme à leur état de suppliant, soit que ceux qui avaient reçu des blessures à l'armée voulussent montrer leurs cicatrices comme des preuves sensibles de leur valeur ; car ce n'était point par crainte qu'ils ne corrompissent le peuple à prix d'argent qu'on avait exigé que les candidats parussent sans ceinture devant les citoyens dont ils briguaient la faveur : on ne vit que longtemps après s'introduire l'usage de vendre et d'acheter les suffrages et de trafiquer des élections.

Coriolan ayant donc montré plusieurs blessures qu'il avait reçues dans divers combats, où pendant dix-sept ans de guerres non interrompues il avait toujours remporté le prix de la valeur, le peuple, par respect pour sa vertu, n'osait rejeter sa demande ; et l'on s'était donné parole, d'un commun accord, de le nommer consul. Le jour de l'élection, Coriolan se rendit sur la place dans un appareil magnifique, conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour aucun autre candidat. Cette faveur des nobles changea tout à coup en sentiments de haine et d'envie la bienveillance du peuple. Ces deux passions furent encore fortifiées par la crainte qu'on eut que la puissance souveraine confiée à un homme si dévoué à la

noblesse, si fort considéré des patriciens, ne fit perdre au peuple toute sa liberté. D'après ces réflexions, Coriolan fut écarté, et l'on élut d'autres consuls. Ce refus affligea vivement le sénat, qui le regarda comme un affront fait à lui-même plutôt qu'à Coriolan.

Pour lui, accoutumé à céder aux mouvements de la colère, il ne put supporter tranquillement cette injure. Il rentra chez lui, plein de ressentiment contre le peuple. Les plus fiers d'entre les jeunes patriciens, qui, pénétrés d'admiration pour sa vertu, s'étaient singulièrement attachés à sa personne, lui ayant, dans cette occasion, montré encore plus d'intérêt et de zèle, enflammèrent davantage son courroux, en partageant son indignation et sa douleur ; car il était comme leur capitaine et leur maître : c'était, dans les armées, lui qui les formait avec complaisance au métier de la guerre, allumait en eux une vive émulation d'honneur et de vertu, et leur enseignait à acquérir de la gloire sans se porter envie les uns aux autres.

Cependant il arriva à Rome une grande provision de blé, dont une partie avait été achetée en Italie, et l'autre envoyée en présent par Gélon, tyran de Syracuse. On en conçut l'espérance que la ville allait être à la fois délivrée de la disette et de ses dissensions. Le sénat s'étant assemblé le jour même, le peuple se répandit en foule autour du palais pour attendre l'issue des délibérations, ne doutant pas que le blé qu'on avait acheté ne lui fût vendu à un prix raisonnable, et qu'on ne lui distribuât gratuitement celui dont Gélon avait fait présent ; on savait que quelques sénateurs en avaient ouvert l'avis. Mais Coriolan, s'étant levé, combattit cette opinion, et s'emporta avec violence contre ceux qui favorisaient la multitude : il les appela des flatteurs du peuple, des traîtres à la noblesse, qui fomentaient contre eux-mêmes les germes funestes d'audace et d'insolence qu'on avait jetés dans son sein. « Il fallait, disait-il, les étouffer à leur naissance, au lieu de laisser le peuple se fortifier d'une aussi grande puissance que celle du tribunal. Il est déjà devenu si redoutable, que rien ne se fait plus que selon son gré ; on ne peut le forcer à rien malgré lui ; il n'obéit pas même aux consuls, et, vivant dans l'anarchie,



Fig. 13. — Citoyen votant.

il ne reconnaît plus que ce qu'il appelle ses magistrats. Ceux qui proposent de faire des largesses et des distributions de blé comme on en fait dans la Grèce, où le peuple jouit de la puissance absolue, entretiennent une désobéissance qui sera la ruine de l'État. Le peuple ne dira pas qu'il reçoit ce blé comme le prix des expéditions auxquelles il s'est refusé; de ces retraites séditieuses qui n'ont été que des trahisons envers la patrie; de ces calomnies contre le sénat accueillies avec tant de complaisance. Mais, persuadé que nous lui cédon par crainte, que c'est pour le flatter que nous lui faisons cette distribution, il ne mettra plus de bornes à sa mutinerie; les révoltes et les séditions n'auront plus de terme. Ce serait de notre part un acte de folie: et si nous sommes sages, ôtons-lui plutôt ce tribunat qui a causé le renversement de la puissance consulaire et a jeté la division dans la ville. Tant que Rome, privée de cette unité qui faisait autrefois sa force, sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus ni union, ni paix, ni fin à nos troubles et à nos maux politiques. »

Ces discours, et d'autres semblables, communiquèrent aux jeunes gens et à presque tous les riches la fureur dont Coriolan était animé; ils criaient tous qu'il était seul inflexible, seul ennemi déclaré de la flatterie. Mais quelques vieux sénateurs, prévoyant ce qui allait arriver, s'élevèrent contre son opinion. L'issue, en effet, n'en fut pas heureuse. Les tribuns, qui étaient présents à la délibération, voyant que l'avis de Coriolan l'emportait, coururent vers le peuple en jetant de grands cris, en l'exhortant à se réunir à eux pour leur prêter du secours. Le peuple se rassembla en tumulte, et lorsqu'on lui eut rapporté le discours de Coriolan, il entra dans une telle fureur, que peu s'en fallut qu'il ne courût se jeter sur tout le sénat. Mais les tribuns se bornèrent à accuser Coriolan, et ils le firent sommer de venir se défendre. Les licteurs qu'ils avaient envoyés ayant été repoussés avec violence, ils allèrent eux-mêmes, accompagnés des édiles, pour l'entraîner de force; et ils le saisirent au corps. Les patriciens, accourant à son secours, repoussèrent les tribuns et frappèrent même les édiles. La nuit vint les séparer et mettre fin à ce tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, les consuls, voyant la multitude irritée courir de toutes parts à la place publique, craignirent pour la ville; et, ayant assemblé le sénat, ils lui proposèrent d'aviser aux moyens d'apaiser le peuple par des décrets favorables: ils

représentèrent qu'il serait sage de ne pas s'opiniâtrer dans ce moment à une dispute d'honneurs et de dignités; que la conjoncture critique et dangereuse où l'on se trouvait demandait une politique dirigée par la sagesse et l'humanité. La pluralité des sénateurs ayant adopté cet avis, les consuls allèrent parler au peuple, et firent tout leur possible pour l'adoucir: ils justifiaient avec modération le sénat des calomnies dont on l'avait chargé; et, mêlant à leurs discours des remontrances et des avis sages, ils finirent par dire au peuple qu'il n'y aurait point de différend sur le prix du blé.

La plupart s'adoucirent à cette promesse, et firent connaître par leur silence et leur tranquillité qu'ils se rendaient aux discours des consuls; mais les tribuns s'étant levés dirent qu'à l'exemple du sénat, qui prenait le parti de la raison, le peuple, de son côté, céderait en tout ce qui serait juste. Ils exigèrent donc que Coriolan vint répondre sur différents chefs d'accusation, et déclarer si, dans l'intention de renverser le gouvernement et de ruiner l'autorité du peuple, il n'avait pas cherché à aigrir le sénat; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé de leur obéir; si enfin, en outrageant, en frappant les édiles sur la place publique, il n'avait pas allumé, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et excité les citoyens à prendre les armes...

[Coriolan comparait devant le peuple; les tribuns, laissant de côté l'accusation de tyrannie qu'ils voulaient d'abord porter, reprochèrent à Coriolan d'avoir distribué à ses soldats le butin pris sur les Antiates, au lieu de l'apporter dans le trésor public. Le vote a lieu sur ce chef d'accusation.]

Les tribuns ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus pour la condamnation: la peine prononcée fut le bannissement perpétuel. Dès que la sentence eut été publiée, le peuple en témoigna plus de fierté que d'aucune victoire qu'il eût remportée jusque-là sur les ennemis; mais le sénat en ressentit la plus vive douleur; il se repentit alors de n'avoir pas tout tenté, de ne s'être pas exposé à tout plutôt que d'avoir souffert un tel outrage et laissé prendre au peuple un si grand pouvoir. On n'eut pas besoin de la différence d'habillement ou d'autres marques extérieures pour distinguer les classes des citoyens: on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie, et un patricien à sa tristesse. Coriolan seul ne fut ni étonné ni abattu; il montra la même fermeté dans

son air, dans sa démarche et dans sa contenance ; et pendant que tous les patriciens étaient affectés, seul il paraissait vivement insensible : mais cette disposition n'était pas en lui l'effet de sa raison, de sa douceur ou de sa modération à supporter cette disgrâce ; elle venait de son indignation et de sa colère.

Coriolan fit voir aussitôt par sa conduite que telle était la situation de son âme. Rentré chez lui, il embrassa sa mère et sa femme, qui jetaient de grands cris en déplorant leur malheur et versaient des torrents de larmes ; il leur dit adieu, les exhorta à supporter patiemment leur douleur ; et, étant sorti sur-le-champ, il gagna une des portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné : là, sans leur rien demander, sans vouloir rien recevoir d'eux, il les quitte, suivi de trois ou quatre de ses clients. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses que la colère lui suggérait, mais toutes pernicieuses et funestes, qui n'avaient pour but que de tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter une guerre cruelle avec quelque peuple voisin, et résolut de tenter d'abord les Volsques, qu'il savait être puissants en hommes et en argent, persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment. Il y avait à Antium un homme que ses richesses, son courage et sa haute naissance faisaient honorer comme un roi : il se nommait Tullus Amphidius. Coriolan n'ignorait pas qu'il lui était plus odieux qu'aucun autre Romain ; car dans plusieurs combats ils s'étaient souvent bravés et provoqués avec menaces, comme font deux jeunes guerriers que l'émulation et l'amour de la gloire rendent rivaux : ainsi, aux motifs communs de haine qui les animaient déjà il joignait une inimitié particulière. Mais il connaissait sa grandeur d'âme ; et, sachant qu'il désirait plus qu'aucun des Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation, il hasarda auprès de lui une singulière démarche en prenant l'habillement le plus propre à le faire méconnaître.

C'était le soir ; et de tous ceux qu'il rencontra personne ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus, y entre sans être aperçu, et, s'asseyant près du foyer, il s'y tient sans rien dire, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris ; mais, frappés de l'air de majesté que lui donnaient son habit et son

silence même, ils n'osèrent le faire lever, et allèrent rapporter à leur maître, qui était alors à table, cette singulière aventure. Tullus, se levant aussitôt, va le trouver, et lui demande qui il est et ce qu'il désire. Coriolan se découvre la tête, et, après un moment de silence, il prend la parole. « Tullus, lui dit-il, si tu ne me reconnais pas encore, ou que tu n'en croies pas tes yeux, il faut nécessairement que je me dénonce moi-même. Je suis ce Marcius qui a fait tant de mal à toi et aux Volsques ; le surnom de Coriolan que je porte ne me permet pas de le nier : ce surnom, monument de la haine que j'eus contre votre pays, est la seule récompense qui me reste ; de tous les travaux que j'ai soufferts, de tous les périls auxquels je me suis exposé, c'est le seul prix qu'on n'a pu me ravir. Je me suis vu dépouillé de tous les autres, d'un côté, par l'envie et l'audace du peuple, de l'autre, par la mollesse, par la trahison des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir près de ton foyer, non pour y chercher la sûreté et la vie, car ce n'est pas ici que je serais venu si j'avais craint la mort, mais pour me venger des Romains qui m'ont chassé ; et c'est déjà m'en être vengé que de te rendre maître de ma personne. Si donc, Tullus, tu as le courage d'attaquer tes ennemis, tire parti de mes malheurs, et fais tourner ma disgrâce à l'avantage commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès que je n'ai fait contre vous ; car ceux qui connaissent le faible de l'ennemi ont sur lui un avantage que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si, au contraire, vous êtes las de la guerre, je ne veux plus vivre, et vous-même vous ne devez pas sauver la vie à un homme qui fut autrefois votre ennemi et qui maintenant vous serait inutile. » Ce discours porta la joie dans l'âme de Tullus : « Lève-toi, dit-il à Coriolan en lui tendant la main, et reprends courage. Tu nous fais un présent bien précieux en te donnant à nous ; espère des Volsques de plus grandes marques encore de leur reconnaissance. » Aussitôt il le fit mettre à table, et le traita de la manière la plus distinguée. Les jours suivants, ils délibérèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

Ils parlaient secrètement aux plus puissants d'entre les citoyens, et les exhortaient à profiter des divisions des Romains pour leur déclarer la guerre. Mais ils balançaient à rompre la trêve qu'ils avaient faite pour deux ans, lorsque les Romains leur en fourni-

rent un prétexte, en faisant, le jour même des jeux publics, sur un soupçon léger et calomnieux, publier un ordre à tous les Volsques de sortir de Rome avant le soleil couché. Quelques historiens disent que ce fut une ruse de Coriolan, qui envoya à Rome un homme aposté pour donner aux consuls le faux avis que les Volsques devaient les attaquer pendant la célébration des jeux et mettre le feu à la ville. Cette proclamation augmenta la haine des Volsques contre les Romains; et Tullus, en exagérant encore cet outrage, les aigrit de plus en plus, et leur persuada d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour redemander les terres et les villes qui leur avaient été prises pendant la guerre. Les Romains, indignés de ces propositions, répondirent aux ambassadeurs que si les Volsques prenaient les premiers les armes, les Romains les poseraient les derniers.

Sur cette réponse, Tullus convoqua l'assemblée générale des Volsques; et, après les avoir déterminés à la guerre, il leur conseilla d'appeler Coriolan au conseil, d'oublier ses anciens torts et de lui donner toute leur confiance, parce que, devenu leur allié, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Coriolan, introduit dans l'assemblée, parla si bien devant tout le peuple, qu'ils le jugèrent aussi éloquent que grand capitaine; et qu'admirant en lui la réunion d'un courage extraordinaire à une prudence consommée, ils le nommèrent général avec Tullus, et les investirent l'un et l'autre d'un pouvoir absolu. Mais, craignant que le temps nécessaire pour les préparatifs de la guerre ne lui fit perdre une occasion favorable d'agir, il chargea les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions; pour lui, prenant sans choix les plus ardents à le suivre, il entra sur les terres des Romains, avant qu'on en eût à Rome le moindre soupçon. Il y fit un si grand butin, que les Volsques étaient las de le transporter et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais cette immense quantité de richesses, et ce dégât de tout le pays, étaient les moindres avantages que Coriolan se proposât dans cette expédition; un but plus important qu'il avait eu, c'était de rendre les patriciens encore plus suspects au peuple. Car en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles, et ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Il réussit par là à augmenter le trouble et la dis-

sension qui régnaient dans la ville : les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent, et le peuple reprochait aux patriciens que, pour satisfaire leur vengeance, ils avaient appelé Coriolan sur le territoire de Rome; que, simples spectateurs des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres, ils avaient au dehors la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Après cette expédition, qui inspira aux Volsques la plus grande confiance en eux-mêmes et le plus grand mépris pour les ennemis, il les ramena sans avoir perdu un seul homme.

Les Volsques, qui étaient remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé toutes leurs forces; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Coriolan donna le choix à Tullus entre ces deux armées; Tullus répondit que Coriolan ne lui étant pas inférieur en courage, et ayant été plus heureux dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à aller faire la guerre; que lui il resterait à la garde du pays, et ferait passer à l'armée les provisions nécessaires. Coriolan, devenu par là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie romaine, qui, s'étant soumise volontairement, fut garantie du pillage. Il alla ensuite porter le dégât sur les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de leurs alliés, qui leur avaient fait demander plusieurs fois du secours. Mais, comme le peuple y était peu disposé, que d'ailleurs les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder, ils renvoyèrent les ambassadeurs sans leur accorder leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium, et en prit de force plusieurs qui lui firent résistance; tous les hommes furent vendus et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec le plus grand ménagement; et de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible, et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille, qui n'était qu'à cent stades¹ de Rome. Il y fit un butin considérable et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Volsques qu'on avait laissés

1. Cinq lieues.

sés pour la défense des villes, apprenant tous ces exploits, ne purent plus se contenir ; ils se rendirent en foule, et tout armés, au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui. Son nom était célèbre dans toute l'Italie ; on admirait sa valeur, et la révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

Cependant à Rome le désordre était à son comble ; on refusait de combattre, et les deux partis passaient les journées entières à se quereller et à tenir l'un contre l'autre les propos les plus sédi- tieux. Mais lorsqu'on apprit que les ennemis avaient mis le siège devant Lavinium, d'où les Romains tiraient leur origine, et où étaient les dieux de leurs pères, car c'était la première ville qu'Enée eût bâtie dans le Latium, cette nouvelle fit parmi le peuple un changement aussi merveilleux que subit, et opéra dans l'esprit des patriciens la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolit sur-le-champ la condam- nation de Coriolan et qu'il fût rappelé à Rome ; le sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette demande, s'y opposa formelle- ment, soit qu'il s'opiniât à rejeter tout ce que les plébéiens dési- raient, ou qu'il ne voulût pas que Coriolan rentrât dans Rome par la faveur du peuple ; soit enfin qu'il fût réellement irrité contre un homme qui, n'ayant pas été également offensé par les deux partis, les maltraitait autant l'un que l'autre, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie, quoiqu'il sût que la plus grande et la plus saine por- tion des citoyens compatissait à ses malheurs et déplorait l'injus- tice dont il était la victime. Cette résolution ayant été publiée, le peuple ne put donner à sa décision force de loi, parce qu'il fallait pour cela un décret du sénat. Coriolan, encore plus irrité à cette nouvelle, quitte le siège de Lavinium, et, marchant vers Rome plein de fureur, il va camper à quarante stades¹ de la ville. Son approche, en jetant l'effroi et la consternation dans Rome, apaisa sur-le-champ la sédition : il n'y eut plus un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan. En voyant cette multitude de femmes qui couraient çà et là dans les rues, de vieillards répandus dans les temples, qui, baignés de larmes, adressaient aux dieux les plus humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti

1. Deux lieues.

salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Coriolan, et que c'était une grande faute au sénat d'avoir commencé à s'irriter contre lui, lorsqu'il eût été plus sage de renoncer au ressentiment qu'il pou- vait avoir. D'un avis unanime ils résolurent donc d'envoyer des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir le rappel dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

Les ambassadeurs choisis par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Coriolan, et à ce titre ils s'attendaient à recevoir de lui, à leur arrivée, un accueil favorable ; mais leur espoir fut trompé. Conduits à travers le camp des Volsques, ils le trouvèrent assis au milieu de ses principaux officiers ; là, avec un air et un ton pleins de sévérité, il leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire. Ils parlèrent dans les termes les plus doux, les plus modestes, et les plus convenables à leur situation présente. Quand ils eurent fini, il leur répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé ; pour ce qui regardait les Volsques, il demanda, comme leur général, qu'on leur rendit les villes et les terres que les Romains avaient conqui- ses sur eux, et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie, tel que les Latins en jouissaient ; il ajouta qu'il ne pouvait y avoir de paix solide que celle qui portait sur des conditions justes et égales pour les deux partis. Il leur donna trente jours pour délibérer sur ces propositions ; et dès que les ambassadeurs furent partis, il sortit lui-même du territoire de Rome. Cette retraite fut le premier pré- texte que prirent pour l'accuser ceux des Volsques qui, depuis longtemps envieux de sa gloire, ne pouvaient supporter sa puis- sance. Tullus lui-même était de ce nombre ; non qu'il eût reçu per- sonnellement aucune offense de Coriolan ; mais, par une faiblesse naturelle à l'humanité, il était piqué de voir sa gloire obscurcie par celle d'un général étranger, d'être méprisé par les Volsques, pour qui Coriolan seul était tout, et qui voulaient que les autres généraux se contentassent de la part qu'il leur donnait à son auto- rité et à sa puissance. De là prirent naissance les calomnies qu'on sema secrètement contre lui ; les officiers, conspirant ensemble, s'animaient réciproquement ; ils appelaient cette retraite une trahi- son qui livrait à l'ennemi, non des villes ou des armées, mais le temps, qui décide ordinairement du salut ou de la perte de tout : il avait, disaient-ils, donné à l'ennemi un délai de trente jours,

parce que leurs affaires étaient dans un état si déplorable, qu'il ne leur fallait pas moins de temps pour les rétablir.

Cependant Coriolan ne se tint pas tout ce temps-là dans l'inaction; il alla ravager les terres des alliés de Rome, et prit sept grandes villes, toutes très peuplées, sans que les Romains osassent les secourir : frappés d'engourdissement, abattus et comme paralysés par la terreur, ils étaient peu disposés aux combats. Les trente jours expirés, Coriolan rentra avec toutes ses troupes sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde ambassade pour



FIG. 14. — Augure romain.

le supplier de calmer son ressentiment, de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi il pourrait proposer et faire ce qu'il croirait le plus utile pour les deux peuples. Les députés ajoutèrent que les Romains n'accorderaient rien à la crainte, et que, si les Volsques paraissaient mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendraient qu'après avoir posé les armes. A cela Coriolan répondit que comme général des Volsques il n'avait rien à leur dire; mais qu'en sa qualité de citoyen romain il leur conseillait de rabattre un peu de leur orgueil pour se prêter à des conditions raisonnables. « Revenez, ajouta-t-il, dans trois jours, et apportez le consentement du sénat à mes demandes : si vous prenez une résolution contraire, je ne vous promets plus de sûreté à reparaitre dans mon camp avec de vaines paroles. »

Les ambassadeurs ayant rapporté cette réponse, le sénat, menacé d'une tempête violente qui pouvait submerger le vaisseau de l'État, jeta, comme on dit, l'ancre sacrée. Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples et les augures, dont la divination par le vol des oiseaux est la plus ancienne à Rome, iraient tous en députation vers Coriolan, revêtus des ornements qui sont d'usage dans leurs cérémonies; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes et à régler ensuite avec ses concitoyens les intérêts des Volsques. Coriolan les reçut dans son camp, mais sans leur parler avec plus de douceur et de ménagement qu'aux autres, sans se relâcher en

rien : il leur déclara qu'il fallait accepter ses premières propositions, ou se préparer à combattre. Au retour des prêtres, les Romains résolurent de se tenir renfermés dans la ville, de défendre les murailles et de repousser les ennemis s'ils venaient les attaquer. Incapables de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire, et voyant la ville remplie de trouble, de frayeur et de pressentiments funestes sur l'avenir, ils mirent toutes leurs espérances dans le temps et dans les événements inopinés de la fortune.

Cependant à Rome les femmes s'étaient répandues dans tous les temples; le plus grand nombre et les plus distinguées d'entre elles, prosternées au pied de l'autel de Jupiter Capitolin, adressaient à ce dieu les plus ferventes prières. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant et de si grands services, soit dans la guerre, soit pendant la paix. Publicola était mort quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit dans sa vie; Valérie, sa sœur, qui par l'éclat de sa vertu, relevait encore celui de sa naissance, jouissait de l'estime et de la considération de toute la ville. Elle fut, dans cette occasion, frappée tout à coup d'une inspiration divine qui lui fit voir ce qu'il était le plus utile de faire : elle se lève du pied de l'autel, engage les autres dames à la suivre, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Coriolan : elle y entre, et la trouve assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils. Les femmes qui l'accompagnaient s'étant rangées autour d'elle, Valérie prit la parole : « Volumnie, et toi, Virgilie, leur dit-elle, ce n'est point par ordre du sénat ou des magistrats que nous venons vers vous : c'est, je n'en puis douter, par l'inspiration même d'un dieu, qui, touché de nos prières, nous a poussées à venir ici pour vous engager à une démarche qui, en nous sauvant avec tous les autres citoyens, vous assurera à vous-mêmes une gloire plus éclatante que celle qu'acquiescent les filles des Sabins lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs maris et les réconcilièrent ensemble par une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers Coriolan; et, prenant toutes les marques extérieures de suppliantes, rendez devant lui à votre patrie ce témoignage aussi véritable que juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, à prendre contre vous aucune résolution rigoureuse, et qu'elle vous rend à lui, dût-elle n'en obtenir aucune condition raisonnable. » Ce discours de

Valérie fut suivi des cris perçants de toutes les femmes. « Nous partageons avec vous les calamités publiques, lui répondit Volumnie; et nous avons de plus à gémir sur nos malheurs particuliers : l'éclat de la gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit plus sur nous; et nous le voyons lui-même environné des armes de nos ennemis, moins pour le garder que pour s'assurer de sa personne. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est que notre patrie soit réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il donc quelque égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant employez-nous à tout ce que vous voudrez; conduisez-nous vers lui; si nous ne gagnons rien, nous pourrions du moins mourir à ses pieds en le suppliant pour la patrie. » En finissant ces mots, elle prend ses petits-fils, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques, qui, saisis de respect à leur vue et touchés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence.

Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu sa femme, qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité : bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élançant au-devant d'elle, se jette à son cou, la tient longtemps embrassée; pressant ensuite tour à tour sur son sein sa mère et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les couvre de ses larmes et s'abandonne au sentiment de la nature comme à un torrent qu'il ne saurait plus contenir. Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques et écouta Volumnie, qui prit la parole en ces termes : « Tu vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur qui couvre notre visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Tu peux juger maintenant que nous sommes les plus malheureuses de toutes les femmes; ce qu'il nous était le plus doux de voir, la fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux assiégeant les murs de sa patrie. Cette consolation si puissante que les hommes trouvent dans toutes leurs infortunes d'adresser aux dieux leurs prières, est ce qui nous met dans la plus

cruelle perplexité : nous ne pouvons leur demander à la fois et la victoire pour Rome et ta propre conservation; les plus horribles malédictions que nos ennemis pussent prononcer contre nous seraient renfermées dans nos prières. C'est une nécessité pour ta femme et tes enfants d'être privés de toi ou de leur patrie : pour moi, je n'attendrai pas que la fortune termine de mon vivant cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux qui en sont la suite en nous rendant la paix et l'union, et d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, ne doute pas, mon fils, que tu ne doives te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre ce jour où je verrai les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie? Te demander de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une alternative trop pénible : il n'est ni honnête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous venons donc te demander, c'est de nous délivrer des maux que nous souffrons; et ce bienfait, également salutaire pour les deux peuples, sera plus glorieux pour les Volsques, qui, par leur victoire, paraîtront nous donner et s'assurer à eux-mêmes les plus grands de tous les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redevables; s'ils nous sont refusés, tu auras à soutenir les reproches de deux nations. Cette guerre, dont l'événement est douteux, a cela du moins de certain, que, si tu es vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie : si tu es vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot; lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre. Alors Volumnie reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, gardes-tu le silence? Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui a faits? et n'est-il ni d'un grand homme ni d'un homme vertueux de reconnaître et d'honorer les bienfaits de ceux de qui il a reçu le jour? Mais pour qui la reconnaissance est-elle un devoir plus que pour toi, qui, dans ta cruauté, pousses si loin l'in-

gratitude? D'ailleurs, ne t'es-tu pas déjà assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance? et ne devais-je pas, quand même la nécessité serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espérance? » En disant ces mots, Volumnie se jette à ses pieds avec sa femme et ses enfants : « Que fais-tu, ma mère? » s'écria Coriolan. En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Tu as vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour ta patrie que funeste pour moi. Je me retire, vaincu par toi seule. »

Après avoir parlé quelque temps en particulier à sa mère et à sa femme, il les renvoya à Rome, sur la prière qu'elles lui en firent; et le lendemain dès la pointe du jour il ramena dans leur pays les Volsques, qui ne virent pas tous du même œil ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Coriolan et désapprouvaient sa conduite; d'autres, et c'étaient ceux qui voyaient avec joie la guerre terminée, n'y trouvaient rien de répréhensible. Quelques-uns, quoique mécontents de la paix, n'en avaient pas plus mauvaise opinion de Coriolan; ils le trouvaient bien excusable de s'être laissé fléchir par des motifs si pressants; mais personne ne résista à l'ordre du départ; ils le suivirent tous, plutôt par respect pour sa vertu que par déférence pour son autorité. Les Romains, délivrés d'un péril si imminent, firent bien plus paraître les craintes que cette guerre avait répandues parmi eux qu'ils ne l'avaient fait pendant que Coriolan était à leurs portes. Ceux qui gardaient les murailles n'eurent pas plutôt vu décamper les Volsques, que tous les temples furent ouverts; les citoyens s'y portèrent en foule couronnés de fleurs; ils immolèrent des victimes comme si l'on eût remporté la plus grande victoire. La joie publique éclata encore davantage dans les témoignages d'honneur et de reconnaissance que le sénat et le peuple prodiguèrent aux femmes romaines, à qui ils avouaient hautement être redevables de leur salut. Le sénat ordonna aux consuls de leur accorder toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles désireraient pour un service si important. La seule chose qu'elles demandèrent fut qu'on bâtît un temple à la Fortune féminine; elles offrirent même de faire les frais de la construction, à la charge seulement que la ville fournirait les victimes, et ferait avec une magnificence convenable toutes

les autres dépenses nécessaires pour le service du temple. Le sénat loua leur zèle, mais il fit faire le temple et la statue de la déesse aux frais du trésor public; les dames n'en apportèrent pas moins

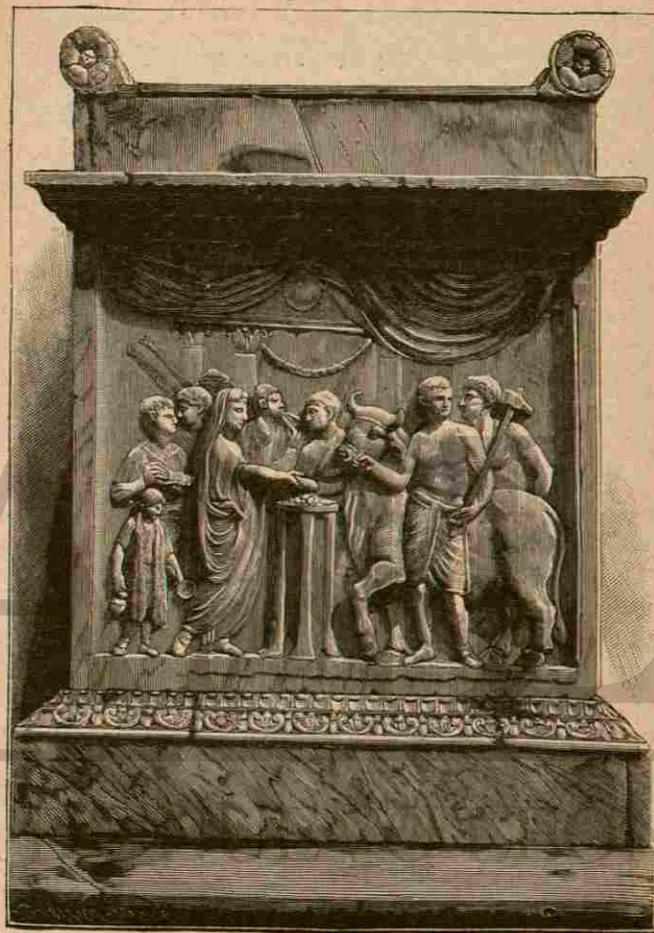


Fig. 15. — Sacrifice d'une victime.

l'argent qu'elles y avaient destiné, et en firent une seconde statue qui, ayant été placée dans le temple, prononça, dit-on, ces paroles : « Femmes, la piété avec laquelle vous m'avez consacrée est agréable à Dieu. »

Coriolan fut à peine de retour à Antium, que Tullus, qui, par la crainte qu'il avait de son pouvoir, le haïssait et ne pouvait plus le souffrir, résolut de s'en défaire au plus tôt, de peur que s'il laissait échapper cette occasion, il n'en retrouvât plus une autre si favorable. Ayant donc soulevé contre lui un grand nombre de Volsques, il lui ordonna de quitter le commandement, et de rendre compte de son administration. Coriolan, qui vit tout ce qu'en devenant simple particulier il avait à craindre, tant que Tullus resterait général avec le plus grand crédit parmi ses concitoyens, répondit qu'il quitterait le commandement quand les Volsques, de qui il l'avait reçu, le lui ordonneraient; que d'ailleurs il était prêt à rendre immédiatement compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudraient l'entendre. Le peuple s'étant donc assemblé, les orateurs que Tullus avait apostés se levèrent, et aigriront les esprits contre Coriolan. Mais lorsque celui-ci se leva pour leur répondre, le respect qu'on lui portait fit cesser le tumulte et lui donna à connaître qu'il pouvait parler sans crainte. Les plus estimables d'entre les Antiates, fort aises d'avoir la paix, ayant montré la disposition où ils étaient de l'écouter favorablement et de le juger avec équité, Tullus craignit qu'il ne se justifiât, car il était très éloquent; et d'ailleurs ses premiers exploits lui avaient mérité plus de reconnaissance que sa dernière action ne lui causait de défaveur: ou plutôt l'accusation elle-même attestait la grandeur de ses services; car les Volsques ne lui auraient pas fait un crime de ce qu'ils n'avaient pas pris Rome si Coriolan seul ne les eût pas amenés au point de pouvoir s'en rendre maîtres. Tullus vit donc qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne s'agissait pas de songer à gagner le peuple. Les plus hardis de ceux qu'il avait amenés se mettent à crier qu'il ne faut pas l'écouter ni souffrir qu'un traître domine tyranniquement les Volsques, en refusant de se démettre du commandement; en même temps ils se jettent tous sur lui et le massacrent, sans que personne vienne à son secours. Mais on reconnut bientôt que ce meurtre ne s'était pas fait du consentement du plus grand nombre des Volsques: de toutes les villes voisines on accourut pour honorer ses obsèques; et, après l'avoir enterré avec toutes les distinctions dues à sa dignité, on décora son tombeau d'armes et de dépouilles; genre d'ornements convenable à un si grand général.

Les Romains, informés de sa mort, ne donnèrent ni aucun signe

de ressentiment ni aucun témoignage d'honneur à sa mémoire. Seulement, sur la demande que firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère; c'était le plus long terme que Numa eût fixé pour le deuil, ainsi que nous l'avons dit dans sa vie. Mais l'état où se trouvèrent les affaires des Volsques leur fit bientôt regretter Coriolan. D'abord, ayant pris querelle pour le commandement avec les Éques, leurs alliés et leurs amis, ils en vinrent aux mains, et il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés: vaincus ensuite par les Romains, dans une bataille où Tullus fut tué et où périt la fleur de leur jeunesse, ils s'estimèrent trop heureux de se soumettre aux conditions de paix les plus honteuses, de subir en tout la loi du vainqueur, et de rester sujets du peuple romain.

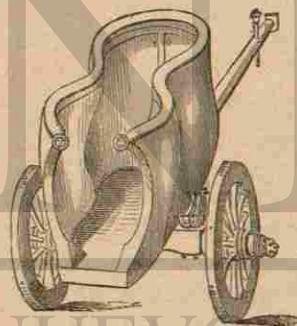


Fig. 19. — Char romain.

l'effet de sa modestie, qui lui faisait exercer le pouvoir sans exciter l'envie ; de l'autre, c'était le fruit de sa prudence, qui, d'un aveu unanime, le rendait supérieur à tous les magistrats.

La famille des Furius n'avait pas eu jusqu'à lui une grande illustration ; il fut le premier qui, par son mérite personnel, lui donna de la réputation et de l'éclat. Dans une grande bataille contre les Éques et les Volsques, où il servait en qualité de simple chevalier sous le dictateur Posthumius Tubertus, il poussa son cheval hors des rangs, et quoique blessé à la cuisse il ne quitta pas le champ de bataille ; mais, arrachant lui-même le trait qui était resté dans la plaie, il s'attacha aux plus vaillants des ennemis, et les obligea de prendre la fuite. Outre plusieurs récompenses honorables que lui mérita ce trait de bravoure, il fut nommé censeur, charge qui dans ce temps-là donnait beaucoup de considération. Une des actions louables qu'il fit en cette qualité fut de déterminer, autant par la persuasion que par des menaces d'amendes, les célibataires à épouser les veuves, dont les guerres continuelles avaient fort augmenté le nombre. Il prit aussi une autre mesure, que la nécessité commandait : il soumit aux impôts les orphelins, exempts jusqu'alors de toutes charges : les dépenses considérables qu'exigeaient des guerres fréquentes le forcèrent de rendre cette loi.

On avait surtout besoin d'argent pour soutenir le siège de la ville des Véiens. C'était la capitale de la Toscane, qui ne le cédait à Rome ni par le nombre de ses combattants, ni par la quantité de ses munitions de guerre. Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence, de ses délices, elle était entrée en rivalité de gloire et de puissance avec les Romains, et leur avait souvent livré de grands combats. Mais, affaiblie alors par la perte de plusieurs batailles, elle avait renoncé à son ambition ; et les Véiens, contents de s'être entourés de fortes murailles, d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres et de toutes les autres provisions nécessaires, soutenaient tranquillement le siège. Il durait depuis longtemps, et n'était ni moins pénible ni moins fâcheux pour les assiégeants que pour les assiégés. Les Romains, accoutumés à ne faire que des campagnes d'été, qui n'étaient jamais bien longues, et à rentrer l'hiver dans leurs foyers, se virent alors pour la première fois forcés par les tribuns de construire des forts, de retrancher leur camp, de passer les étés et les hivers dans le pays ennemi. Il y avait près de sept ans que le siège durait, lorsque le peuple,

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

CAMILLE¹

PRISE DE VÉIES. — LES FALISQUES. — EXIL DE CAMILLE. — INVASION GAULOISE. — SIÈGE DE ROME. — EXPLOITS DE CAMILLE.

De toutes les grandes choses qu'on rapporte de Camille, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus extraordinaire, c'est qu'ayant commandé souvent les armées, remporté les victoires les plus éclatantes, exercé cinq fois la dictature, obtenu quatre triomphes, et reçu le titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. La cause de cette singularité fut le changement qu'avaient introduit dans la république les dissensions du sénat et du peuple. Celui-ci s'opposait à l'élection des consuls, et mettait à la tête du gouvernement des tribuns militaires qui exerçaient la même puissance et la même autorité que les consuls, mais dont le pouvoir était moins odieux à cause de leur nombre. C'était une consolation pour ceux qui n'aimaient pas l'oligarchie, que d'avoir pour chefs de l'État six magistrats au lieu de deux. Camille dès ce temps-là se signalait par ses exploits, et avait déjà acquis une grande réputation. Mais, quoique dans l'intervalle on eût tenu plusieurs fois les comices consulaires, il ne voulut jamais être consul contre le gré du peuple. Élevé à toutes les autres magistratures, il s'y conduisit si bien, que lorsqu'il commandait seul, il partageait l'autorité avec ses inférieurs ; et lorsqu'il avait des collègues, il recueillait seul toute la gloire des succès. C'était, d'une part,

1. Les principaux événements de la vie de Camille ont lieu de l'an 386 à 363 avant J.-C.

mécontent de ses généraux, qu'il accusait d'agir avec lenteur, leur ôta le commandement, et élut d'autres tribuns pour continuer la guerre. Camille fut du nombre, et c'était la seconde fois qu'on lui conférait cette dignité. Mais il ne fut pas alors employé au siège de Véies; le sort le destina à combattre contre les Falisques et les Capénates, qui, voyant les Romains occupés ailleurs, étaient entrés sur leurs terres, et les avaient fort inquiétés durant la guerre de Toscane. Camille les battit, et, après en avoir tué un grand nombre, il les obligea à se renfermer dans leurs murailles.

La dixième année de la guerre de Véies, le sénat, ayant déposé tous les autres magistrats, nomma dictateur Camille, qui choisit pour général de la cavalerie Cornélius Scipion. Dès qu'il fut entré en charge, il s'engagea par un vœu solennel, s'il terminait heureusement la guerre, à faire célébrer les grands jeux et à dédier le temple de la déesse que les Romains appellent Matuta.

Camille n'eut pas plus tôt prononcé ce double vœu, qu'il marcha contre les Falisques et les Capénates, leurs alliés; il les défit en bataille rangée, et se rendit sans différer au camp de Véies, pour presser le siège de cette ville. Mais voyant qu'il serait aussi difficile que périlleux de la prendre d'assaut, et ayant reconnu que le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissance de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage ayant réussi selon ses espérances, il fit donner l'assaut à la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles. Cependant un autre corps de troupes étant entré par les mines, pénétra, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon, le plus grand et le plus respecté de tous ceux de la ville. On dit que dans ce moment le général des Toscans faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'écria que les dieux donnaient la victoire à celui qui achèverait le sacrifice. Les Romains qui étaient dans la mine, ayant entendu ces paroles, ouvrent la terre, sortent en jetant de grands cris et en faisant un bruit effroyable avec leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite; et les Romains, enlevant les entrailles de la victime, vont les porter à Camille. Au reste, ce récit a tout l'air d'une fable. Véies ayant été prise de force, Camille, qui du haut de la citadelle voyait piller et emporter les richesses immenses dont la ville était remplie, ne put retenir ses larmes; et comme ceux qui étaient autour de lui le féli-

citaient de cette conquête, il leva les mains au ciel et fit cette prière : « Grand Jupiter, et vous dieux qui voyez les bonnes et les mauvaises actions des hommes, vous savez que ce n'est pas injustement, mais par la nécessité d'une juste défense, que les Romains ont pris les armes contre les coupables habitants de cette ville. Si, pour compenser cette prospérité, nous devons éprouver quelque malheur, épargnez, je vous en conjure, la ville de Rome et son armée, et faites-le retomber sur moi, en l'adouissant le plus qu'il sera possible. » Cette prière achevée, il voulut, suivant la coutume des Romains, après qu'ils ont invoqué les dieux, se tourner à droite; et en faisant ce mouvement il se laissa tomber. Cet accident troubla tous ceux qui étaient auprès de lui; mais il leur dit en se relevant que sa chute était ce mal léger qu'il avait demandé aux dieux pour contre-balancer un si grand bonheur.

Quand on eut cessé le pillage, Camille, pour accomplir son vœu, s'occupa de faire transporter à Rome la statue de Junon. Il assembla des ouvriers; et, après avoir fait un sacrifice à la déesse, il la pria d'accueillir favorablement le zèle des Romains et de venir dans des dispositions propices habiter avec les dieux protecteurs de Rome. La statue, dit-on, répondit qu'elle le voulait et qu'elle agréait le vœu des Romains. Tite-Live écrit que Camille fit sa prière à la déesse, en tenant la main sur sa statue; et que lorsqu'il l'invita à le suivre, quelques-uns des assistants répondirent qu'elle le voulait, qu'elle y consentait et qu'elle le suivrait volontiers.

La gloire d'une conquête qui avait rendu Camille maître d'une ville rivale de Rome, dont le siège avait duré dix ans, ou les louanges de ceux qui le félicitaient de sa victoire, lui avaient sans doute enflé le cœur et inspiré des sentiments trop hauts pour le magistrat d'une république, dont il devait respecter les usages; car il mit trop de faste et de fierté dans son triomphe, et entra dans Rome monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs: ce qu'aucun général n'avait fait avant lui, et qu'aucun ne fit depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacrée, et la croient réservée pour le souverain et le maître des dieux. Ce fut une pre-



FIG. 17. — Char de triomphateur.

mière cause du mécontentement des citoyens, qui n'étaient pas accoutumés à ce faste insultant. Ils en eurent bientôt une seconde dans son opposition à la loi qui ordonnait le partage de la ville. Les tribuns du peuple avaient proposé qu'on séparât en deux portions égales le sénat et le peuple ; qu'une moitié restât à Rome, et que l'autre, à la décision du sort, allât habiter la ville nouvellement conquise. Ils donnaient pour motif de ce partage que les uns et les autres en seraient plus riches ; que, possesseurs de deux grandes et belles villes, ils conserveraient plus sûrement leur pays et leurs richesses. Le peuple, devenu riche et nombreux, avait accueilli avec joie cette proposition ; et toujours attroupé autour de la tribune, il demandait en tumulte qu'on prît les suffrages. Le sénat et les principaux citoyens, persuadés que cette loi était moins le partage que la ruine totale de Rome, y montrèrent la plus grande opposition, et eurent recours à Camille, qui, redoutant l'issue de cette division, alléguait sans cesse de nouveaux prétextes, faisait naître des obstacles, reculait de jour en jour la proposition de la loi, et se rendait par là plus odieux au peuple.

Mais ce fut à l'occasion de la dime des dépouilles que le peuple fit éclater avec le plus de force son animosité contre lui ; et il faut avouer que cette cause, sans être entièrement juste, avait au moins un prétexte spécieux. Lorsque Camille était parti pour Véies, il avait fait vœu, s'il prenait cette ville, de consacrer à Apollon la dime du butin. Quand la ville fut prise et livrée au pillage, soit qu'il craignît d'affliger ses soldats, soit que l'embarras où il se trouvait alors lui eût fait oublier son vœu, il les laissa maîtres du tout. Ce ne fut que longtemps après, et lorsqu'il était déjà sorti de charge, qu'il pensa à en faire son rapport au sénat. En même temps les devins déclarèrent que les victimes annonçaient visiblement la colère des dieux, et qu'il fallait les apaiser par des sacrifices d'actions de grâces. Le sénat, qui regardait comme impossible de revenir sur le partage du butin, le laissa à ceux qui y avaient eu part ; il ordonna seulement que chacun d'eux en rapporterait le dixième, et attesterait avec serment la fidélité de cette restitution. Il fallut pour cela en venir à des moyens fâcheux, et user même de violence contre des soldats pauvres qui avaient beaucoup souffert dans cette guerre, et à qui l'on redemandait une si forte partie d'un bien que la plupart avaient déjà dépensé. Camille, troublé par leurs reproches et n'ayant pas de bonnes excuses à leur donner,

eut recours à la plus mauvaise de toutes et avoua publiquement qu'il avait oublié son vœu. Le peuple n'en fut que plus irrité : il disait que le dictateur, en partant pour l'armée, avait fait vœu de

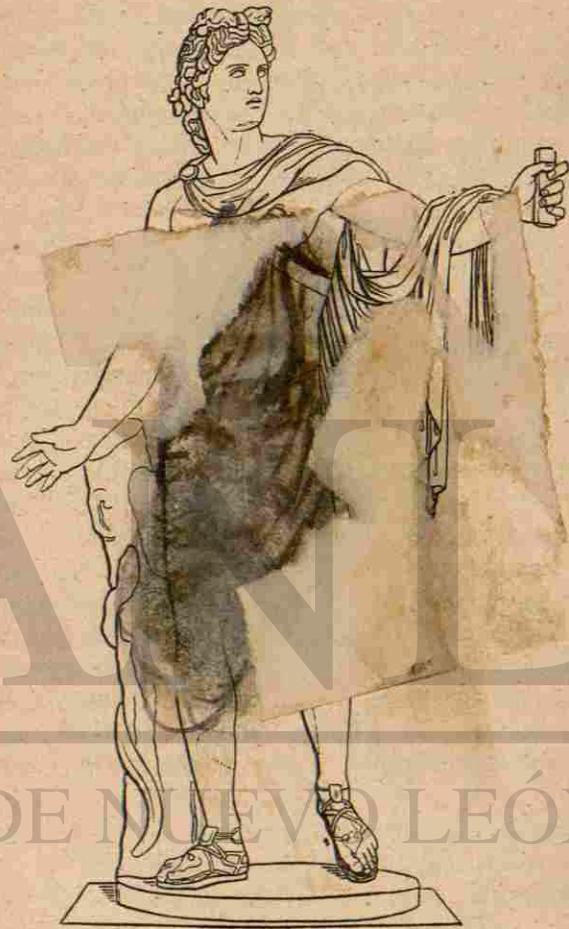


FIG. 18. — Apollon.

donner la dime des dépouilles des ennemis, et que maintenant il prenait celles des citoyens.

Cependant ils apportèrent chacun la portion qu'on avait exigée ;

et le sénat arrêta qu'on en ferait un cratère d'or qui serait envoyé à Delphes. Mais l'or était fort rare à Rome ; et comme les magistrats cherchaient à s'en procurer, les dames romaines, s'étant assemblées, convinrent entre elles de donner tous les bijoux d'or pour les employer à cette offrande, qui fut de huit talents*. Le sénat, pour récompenser par des honneurs convenables leur générosité, ordonna qu'après leur mort on ferait leur oraison funèbre, comme on faisait celle des hommes d'un mérite distingué ; car auparavant il n'était pas d'usage de louer publiquement les femmes à leurs funérailles. On choisit, pour porter cette offrande, trois ambassadeurs d'entre les principaux citoyens, qu'on fit partir sur un vaisseau long, garni de bons rameurs et orné comme pour une cérémonie solennelle. Ils coururent de grands dangers dans leur voyage. Après avoir été près de périr par la tempête, ils tombèrent, par le calme, dans un autre péril, auquel ils échappèrent contre toute espérance. Le vent leur ayant manqué près des îles Éoliennes, des vaisseaux lipariens, les prenant pour des corsaires, coururent sur eux, mais voyant qu'ils se contentaient de leur tendre les mains et de leur adresser des prières, ils n'usèrent pas de violence ; et, remorquant leur vaisseau, ils les conduisirent dans leur port, où, après les avoir déclarés pirates, ils les mirent en vente, eux et tout ce qu'il y avait dans le vaisseau. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, persuadés par la vertu et par l'autorité de Timasithée, leur premier magistrat, ils les relâchèrent. Timasithée ne s'en tint pas là ; il mit en mer quelques-uns de ses vaisseaux, accompagna les députés jusqu'à Delphes et s'unit à eux pour la consécration de leur offrande. Les Romains lui décernèrent des honneurs proportionnés au service qu'il leur avait rendu.

Cependant les tribuns du peuple reproduisaient la loi qu'ils avaient précédemment proposée, et qui avait pour but de transporter à Véies une partie des habitants de Rome ; mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, rendit les patriciens maîtres des comices. Comme les affaires présentes demandaient un général qui à une grande expérience dans la guerre joignit beaucoup de réputation et d'autorité, ils nommèrent Camille tribun militaire avec cinq autres. Le peuple confirma l'élection par ses suffrages. Camille prit donc le commandement de l'armée ; et, étant entré sur les terres des Falisques, il mit le siège devant

Faléries, ville bien fortifiée et munie de toutes les choses nécessaires pour une bonne défense. Il savait qu'elle n'était pas facile à prendre, et que le siège durerait longtemps ; mais il était bien aise de tenir les Romains hors de leur ville, afin qu'ils ne trouvassent pas dans le loisir dont ils jouissaient l'occasion de tenir des assemblées et d'exciter des séditions.

Les Falisques, qui se confiaient en la bonté de leurs fortifications, s'occupaient si peu du siège, qu'excepté ceux qui gardaient les murailles, tous les autres habitants allaient en robe dans la ville ; les enfants se rendaient à l'école publique, et sortaient hors des murs avec leur maître, pour se promener et faire leurs exercices ordinaires : car les Falisques, comme les Grecs, font élever leurs enfants en commun, afin que dès le premier âge ils s'accoutument à être nourris et à vivre ensemble. Le maître d'école, qui, par le moyen de ses élèves, voulait livrer les Falisques aux Romains, les menait tous les jours hors de la ville. D'abord il s'éloignait peu des murailles, et dès qu'ils avaient fait leurs exercices, il les ramenait dans la ville. Chaque jour il les conduisait un peu plus loin, pour leur ôter toute idée de crainte et de danger. Enfin, les ayant un jour tous rassemblés, il donna à dessein dans les premières gardes des ennemis, et, leur remettant ces enfants entre les mains, il demanda qu'on le présente à Camille. On l'y conduisit ; et quand il fut en sa présence, il dit qu'il était le maître d'école de Faléries ; que, préférant aux devoirs que ce titre lui imposait le plaisir de l'obliger, il venait, en lui livrant ses élèves, le rendre maître de la ville. Camille, révolté d'une si noire perfidie, dit à ceux qui étaient présents : « Combien la guerre est une chose fâcheuse ! que d'injustices et de violences elle entraîne après elle ! Mais pour les hommes honnêtes la guerre elle-même a ses lois ; et il ne faut pas désirer tellement la victoire, qu'on n'ait horreur de l'obtenir par des moyens criminels et impies. Un grand général doit l'attendre de sa propre valeur, et non de la méchanceté d'autrui. » En même temps il commande qu'on déchire les habits de cet homme, qu'on lui lie les mains derrière le dos, et qu'on donne des verges et des courroies aux enfants, afin qu'ils ramènent ce traître dans la ville en le frappant sans relâche.

Cependant les Falisques avaient reconnu la trahison de leur maître d'école, et toute la ville était, comme on peut croire, dans la plus grande consternation. Les principaux habitants, hommes

et femmes, couraient tous hors d'eux-mêmes sur les murailles et aux portes, lorsque tout à coup ils voient paraître leurs enfants qui ramenaient leur maître nu et lié, en le frappant de verges, et appelant Camille leur dieu, leur sauveur et leur père. A cette vue, non seulement les pères de ces enfants, mais tous les autres citoyens, pénétrés d'admiration pour Camille, ont unanimement le même désir de s'en rapporter à sa justice. Ils s'assemblent sur-le-champ, et lui envoient des députés pour se remettre à sa discrétion. Camille renvoie à Rome les ambassadeurs, qui, admis dans le sénat, dirent que les Romains, en préférant la justice à la victoire, leur avaient appris à préférer eux-mêmes leur défaite à la liberté ; et qu'ils se reconnaissaient plutôt vaincus par la vertu des Romains, qu'inférieurs à eux en puissance. Le sénat les ayant renvoyés au jugement de Camille, il se contenta d'exiger des Falisques quelques contributions ; et après avoir fait alliance avec ces peuples, il reprit le chemin de Rome. Les soldats, qui avaient compté sur le pillage de Faléries, et qui s'en revenaient les mains vides, rentrés dans Rome, décrièrent Camille comme un ennemi du peuple, qui avait envié aux citoyens pauvres un moyen légitime de s'enrichir.

Cependant les tribuns du peuple mirent encore en avant la loi pour le partage de la ville ; et déjà ils appelaient le peuple aux suffrages, lorsque Camille, bravant toute la haine qu'il ne pouvait manquer de s'attirer, parla contre la loi avec plus de liberté que personne, et fit en quelque sorte violence au peuple, qui, contre son propre sentiment, abrogea la loi. Mais ils furent si irrités contre lui, que le malheur domestique qu'il éprouva par la mort d'un de ses enfants ne les toucha point et ne put apaiser leur colère. Camille, naturellement bon et sensible, fut si accablé de cette perte, que, cité en justice, il ne comparut pas, et se tint renfermé chez lui avec les femmes. Il eut pour accusateur Lucius Apuléius, qui lui imputa d'avoir détourné une portion du butin de la Toscane ; il en donnait pour preuves des portes d'airain qui en faisaient partie, et qui, disait-il, avaient été vues chez Camille. Le peuple, irrité, paraissait décidé à le condamner sur le moindre prétexte. Camille donc assembla ses amis, les officiers qui avaient fait la guerre avec lui, et tous ses anciens collègues ; ce qui formait une troupe considérable : il les conjura de ne point souffrir que sur des accusations si calomnieuses, il subit une condamnation

injuste qui le livrerait à la risée de ses ennemis. Après en avoir délibéré ensemble, ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient rien pour empêcher le jugement ; mais que, s'il était condamné à une amende, ils la payeraient pour lui. Camille ne pouvant supporter l'idée d'une telle injustice, et n'écoutant que son ressentiment, prend la résolution de quitter la ville et de s'en aller volontairement en exil. Il embrasse sa femme et son fils, sort de sa maison et marche en silence jusqu'aux portes de la ville. Là, il s'arrête, et s'étant retourné, les mains étendues vers le Capitole, il prie les dieux que si c'est contre toute justice, et par la violence ou l'envie du peuple, qu'il est forcé de quitter ignominieusement sa patrie, les Romains s'en repentent bientôt, et que tout l'univers reconnaisse le besoin qu'ils auront eu de lui, et les regrets que leur aura causés son absence.

Après avoir, comme Achille, prononcé contre ses concitoyens ces imprécations terribles, il s'éloigna de Rome. Il fut condamné par contumace à une amende de quinze mille as. Il n'est pas un Romain qui ne soit persuadé que les malédictions de Camille furent promptement suivies de leur effet, et qu'elles attirèrent sur Rome, en punition de cette injustice, la vengeance céleste, vengeance dont Camille lui-même dut être vivement affligé, mais qui fut aussi honorable qu'éclatante : tant le courroux des dieux accabla tout à coup Rome, et fit peser sur cette ville des jours de terreur et de danger, rendus encore plus affreux par l'infamie ! soit que ces fléaux aient été l'œuvre de la fortune ou le châtement d'un dieu qui veille à ce que l'ingratitude n'outrage pas impunément la vertu.

Le premier signe des grandes calamités dont Rome était menacée fut la mort du censeur Julius. Les Romains ont la plus grande vénération pour la dignité de la censure, et la regardent comme sacrée. Un second signe avait précédé l'exil de Camille : un citoyen nommé Marcus Céditius, qui n'était ni noble ni sénateur, mais d'ailleurs homme de bien, et estimé pour sa vertu, vint faire part aux tribuns militaires d'un fait qu'il avait jugé digne de leur attention. Il leur raconta que la nuit précédente, allant seul dans la rue Neuve, il s'était entendu appeler à haute voix, et que,

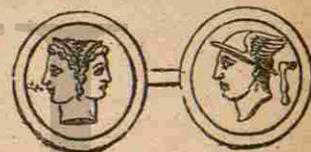


Fig. 19. — As, monnaie de cuivre.

s'étant retourné, il n'avait vu personne; mais qu'une voix plus forte que celle d'un homme lui avait dit : « Marcus Céditius, demain, dès le point du jour, va dire aux tribuns militaires qu'ils attendent dans peu les Gaulois. » Les tribuns ne firent que rire et plaisanter de cet avis; et peu de temps après arriva l'exil de Camille. Les Gaulois, nation celtique, chargés d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays, qui ne pouvait suffire à leur subsistance, et étaient allés chercher ailleurs des établissements. C'était une multitude immense d'hommes en âge de porter les armes, tous belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfants. Les uns, franchissant les monts Riphées, se répandirent vers l'Océan septentrional, et se fixèrent aux extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonais et des Celtoriens, et y restèrent longtemps. Mais un jour, ayant goûté, pour la première fois, du vin qu'on leur avait apporté d'Italie, ils trouvèrent cette boisson si agréable, et furent si ravis du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé, que, prenant aussitôt leurs armes, et emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils se portèrent du côté des Alpes pour chercher cette terre qui produisait un si bon fruit, et auprès de laquelle toute autre terre leur paraissait stérile et sauvage.

Entrés en Italie, ils se rendirent maîtres de tout le pays que les Toscans avaient anciennement possédé, et qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'aux deux mers. Les noms que ces contrées portent encore prouvent qu'elles avaient appartenu à la Toscane. La mer qui la borne au nord est appelée Adriatique, de la ville d'Adria, colonie des Toscans; et la mer inférieure, située au midi, se nomme la mer de Toscane. Tout le pays est planté d'arbres, riche en pâturages et arrosé de plusieurs rivières. Il avait alors dix-huit grandes villes qui faisaient un commerce très étendu, et qui vivaient dans la plus grande abondance. Les Gaulois en chassèrent les Toscans et s'y établirent; mais cette invasion avait eu lieu longtemps avant l'exil de Camille.

A cette dernière époque, les Gaulois assiégeaient Clusium, ville d'Étrurie, dont les habitants implorèrent le secours des Romains, et les prièrent d'envoyer à ces barbares des ambassadeurs et des lettres. Les Romains nommèrent pour députés trois frères de la famille des Fabius, personnages distingués, et qui avaient joui

dans Rome des plus grands honneurs. Les Gaulois, par égard pour le nom de Rome, les reçurent honnêtement; et, ayant suspendu l'attaque de la ville, ils en vinrent à une conférence. Les ambassadeurs leur demandèrent quel tort ils avaient reçu des Clusiens pour être venus assiéger leur ville. A cette demande, Brennus, roi des Gaulois, se mettant à rire : « Le tort que nous ont fait les Clusiens, répondit-il, c'est qu'ils veulent posséder beaucoup plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, et qu'ils refusent de les partager avec nous, qui sommes étrangers, pauvres et nombreux. C'est, Romains, le même tort que vous avez fait anciennement les Albains, les Fidénates, les habitants d'Ardée; c'est celui que vous ont fait depuis peu les Véiens, les Capénates, la plupart des Falisques et des Volsques. Ces peuples refusent-ils de vous faire part de ce qu'ils possèdent, vous marchez contre eux, vous les réduisez en servitude, et vous détruisez leurs villes. En cela vous ne faites rien d'extraordinaire et d'injuste; vous suivez la plus ancienne de toutes les lois, celle qui donne au plus fort les biens des plus faibles; loi qui commence à Dieu même et s'étend jusqu'aux animaux, à qui la nature apprend que le fort doit toujours être mieux partagé que le faible. Cessez donc de montrer tant de compassion pour les Clusiens assiégés, si vous ne voulez pas inspirer aux Gaulois le même sentiment en faveur des peuples que vous opprimez. »

Cette réponse ayant fait juger aux ambassadeurs qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer de Brennus, ils entrèrent dans Clusium, relevèrent le courage des assiégés, et les animèrent à faire avec eux une sortie, soit qu'ils voulussent connaître le courage des barbares ou leur faire éprouver leur valeur. Les Clusiens étant donc sortis de la ville, il se livra près des murs un combat dans lequel Quintus Ambustus, un des trois Fabius, poussa son cheval contre un Gaulois d'une taille et d'une mine avantageuses, qui s'était avancé hors des rangs. Il ne fut pas d'abord reconnu, parce que, dans la vivacité de la mêlée, les yeux étaient éblouis par l'éclat des armes. Mais après qu'il eut vaincu et tué son ennemi, comme il le dépouillait de ses armes, Brennus le reconnut; et prenant les dieux à témoin que, contre le droit des gens, contre les lois les plus sacrées parmi les hommes, Quintus Fabius, après être venu comme ambassadeur, s'était conduit en ennemi, il fit sur-le-champ cesser le combat; et, laissant les Clusiens, il

marcha sur Rome avec son armée. Cependant, afin de ne pas paraître saisir avec joie l'occasion de cette injure, pour s'en faire un prétexte d'attaquer les Romains, il envoya à Rome demander le coupable pour le punir, et s'avance à petites journées.

Le sénat s'étant assemblé, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement les Fabius. Les prêtres féciaux parlèrent ouvertement contre eux; ils représentèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, ils détourneraient de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Le sénat renvoya l'affaire au peuple, et les prêtres y accusèrent Fabius avec le même zèle; mais le peuple porta si loin la dérision et le mépris pour les droits sacrés de la religion, qu'il nomma Fabius tribun militaire avec ses deux frères.

A cette nouvelle, les Gaulois, indignés, partent sans délai, et marchent vers Rome avec la plus grande diligence. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient au plus affreux dégât, et les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ils ne pillèrent rien dans les campagnes; et lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient à haute voix qu'ils marchaient sur Rome, qu'ils n'étaient en guerre qu'avec les Romains, et qu'ils regardaient tous les autres peuples comme leurs amis. Pendant que les barbares avançaient avec cette précipitation, les tribuns militaires se mirent en marche avec leurs légions, qui n'étaient pas inférieures en nombre aux Gaulois; elles montaient à quarante mille hommes de pied: mais c'étaient pour la plupart de nouvelles troupes qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs les généraux négligèrent absolument les dieux; ils ne songèrent ni à les apaiser par des sacrifices, ni à consulter les devins, devoir si essentiel dans un si grand péril, et sur le point de livrer bataille. Ce qui mit encore beaucoup de confusion dans l'armée, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appellent dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans des conjonctures périlleuses, de n'avoir qu'un même esprit, d'obéir à un seul chef revêtu d'un pouvoir suprême,

et qui puisse contenir tout par son autorité. Mais rien ne leur fit plus de tort dans cette occasion que leur ingratitude envers Camille: elle avait montré aux généraux tout ce qu'ils avaient à craindre, s'ils ne voulaient pas flatter le peuple et lui complaire.

Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix stades¹ de la ville, et campèrent sur les bords du fleuve Allia, près de son embouchure dans le Tibre. Chargés avec vigueur par les barbares, ils se défendirent lâchement, et dans le désordre où était leur armée, elle fut bientôt mise en déroute. Dès le premier choc, les Gaulois poussèrent l'aile gauche jusque dans le fleuve et en firent un grand carnage; la droite, qui, pour éviter la première impétuosité des barbares, avait gagné les hauteurs, fut moins maltraitée; le plus grand nombre se sauva dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui purent s'échapper, quand les Gaulois furent las de carnage, s'enfuirent à Véies pendant la nuit, ne doutant pas que Rome ne fût perdue et tous ses habitants passés au fil de l'épée.

Si les Gaulois, après cette victoire, s'étaient mis, sans perdre un instant, à la poursuite des fuyards, rien ne pouvait sauver Rome d'une ruine entière, ni ses habitants d'un massacre général: tant ceux qui s'y étaient sauvés de la bataille avaient jeté la terreur dans les esprits et rempli la ville de trouble et d'épouvante! Mais les barbares, qui ne connaissaient pas toute la grandeur de leur victoire, qui d'ailleurs, dans les premiers transports de leur joie, ne pensèrent qu'à faire bonne chère et à partager les dépouilles du camp des Romains, laissèrent à la populace qui s'enfuyait de la ville la facilité de se retirer, et à ceux qui restèrent le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur défense. Abandonnant le reste de leur ville, ils ne s'occupèrent que de fortifier le Capitole; ils le remplirent de toutes sortes d'armes et de munitions, et y transportèrent, avant tout, les choses consacrées à la religion.

Les vestales, en s'enfuyant de la ville, emportèrent le feu de Vesta et les autres choses sacrées dont la garde leur était confiée.



FIG. 20. — Chariot romain.

1. Environ quatre lieues et demie.

Dans le même temps, un plébéien, nommé Lucius Albinus, se retirait de Rome et emmenait sur un chariot sa femme, ses enfants encore en bas âge, avec les meubles les plus nécessaires. Dès qu'il aperçut ces vierges sacrées qui, portant dans leurs bras les choses saintes, marchaient seules, sans être aidées de personne et étaient déjà très fatiguées, il fit descendre sa femme et ses enfants, ôta du chariot tous les meubles et y fit monter les vestales, afin qu'elles pussent gagner quelque une des villes grecques. Cette piété d'Albinus, l'hommage qu'il rendit à la divinité dans une circonstance si périlleuse, m'ont paru dignes d'être transmis au souvenir des hommes. Tous les autres prêtres des dieux, tous les vieillards

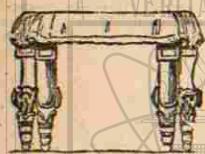


Fig. 21. — Siège à pieds d'ivoire.

qui avaient eu les honneurs du consulat ou du triomphe, ne purent se résoudre à quitter Rome; ils se revêtirent de la plus belle de leurs robes sacrées, et, se dévouant en quelque sorte pour leur patrie, ils prononcèrent une prière solennelle, dont le souverain pontife Fabius leur dicta la formule; et, ainsi habillés, ils allèrent s'asseoir dans la grande place sur leurs sièges d'ivoire, en attendant le sort que les dieux leur réservaient.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva devant Rome avec son armée. Quand il vit les portes et les murailles sans gardes, il soupçonna d'abord quelque ruse et craignit une embuscade, ne pouvant croire que les Romains eussent pris le parti désespéré d'abandonner leur ville. Lorsqu'il se fut assuré de la vérité, il entra par la porte Colline, et prit possession de Rome, un peu plus de trois cent soixante ans après sa fondation, si toutefois on peut croire qu'on ait conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsque l'on considère la confusion qui existait alors et qui a laissé tant d'incertitude sur des choses plus récentes.

Brennus, étant maître de Rome, fit environner le Capitole par un corps de troupes et conduisit le reste à la grande place. Là, à l'aspect de tous ces vieillards qui, assis avec leurs ornements, et dans un profond silence, restèrent immobiles à l'approche des ennemis, et, qui, sans changer de visage ni de couleur, sans donner le moindre signe de crainte, se regardaient les uns les autres tranquillement appuyés sur leurs bâtons, il fut saisi d'admiration. Un spectacle si extraordinaire frappa tellement les Gaulois,

que, les regardant comme des êtres divins, ils n'osèrent pendant longtemps ni les approcher ni les toucher. Enfin l'un d'entre eux, s'étant hasardé d'approcher de Manius Papirius, lui passa doucement la main sur la barbe, qui était fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête et le blessa; le barbare tire son épée et le tue. Alors les Gaulois se jettent sur les autres et les massacrent tous; ayant ensuite fait main basse sur ce qui s'offrit à eux, ils passèrent plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et finirent par y mettre le feu et par la détruire. Irrités contre ceux qui étaient dans le Capitole, et qui, loin de se rendre aux sommations qui leur étaient faites, défendaient avec vigueur leurs retranchements et avaient même blessé plusieurs des ennemis, ils ruinèrent la ville et égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Le siège du Capitole traînant en longueur, les Gaulois, qui commençaient à manquer de vivres, partagèrent leur armée: les uns restèrent pour continuer le blocus du Capitole; les autres se répandirent dans le pays pour fourrager et piller les bourgs des environs. Ils n'allaient pas tous ensemble, mais divisés par compagnies et par bandes; pleins de confiance en leurs victoires, ils marchaient sans ordre et dans une entière sécurité. La troupe la plus nombreuse et la mieux disciplinée se porta du côté de la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, vivait en simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire. Mais alors ayant conçu quelque espérance et roulant dans son esprit différentes pensées, il cherchait les moyens non de se dérober aux ennemis, mais de trouver une occasion favorable de les attaquer avec succès. Il voyait que les Ardéates, assez forts quant au nombre, étaient découragés par l'inexpérience et le défaut de cœur de leurs généraux. Il s'adressa donc aux jeunes gens et leur dit qu'il ne fallait pas attribuer à la valeur des Gaulois la défaite des Romains; que des hommes qui n'avaient eu rien à faire pour vaincre ne pouvaient tirer vanité des malheurs amenés par de mauvais conseils; que la fortune seule avait tout fait, qu'il serait beau de courir des dangers pour repousser les barbares et se délivrer d'un ennemi qui ne se proposait d'autre but de la victoire que de détruire, comme le feu, tout ce qu'il aurait soumis; que s'ils voulaient prendre confiance et montrer du courage, il leur ménagerait une occasion de vaincre sans danger.

Comme il vit que les jeunes gens l'écoutaient volontiers, il alla

trouver les magistrats et les sénateurs d'Ardée, qui goûtèrent aussi ses conseils. Alors ayant fait prendre les armes à tous ceux qui étaient en âge de les porter, et ne voulant pas que l'ennemi, qui se trouvait dans le voisinage, en fût averti, il les tint renfermés dans la ville. Les Gaulois, après avoir couru tout le pays, s'en retournaient chargés de butin; ils étaient campés dans la plaine sans précaution et avec beaucoup de négligence; la nuit les surprit pleins de vin, et bientôt il régna dans leur camp un profond silence. Camille, averti par ses espions, sort à la tête des Ardéates, traverse sans bruit tout l'intervalle qui le séparait des ennemis, et arrive à leur camp vers le milieu de la nuit. Là, il ordonne à ses troupes



Fig. 22. — Trompette.

de jeter de grands cris, et aux trompettes de sonner de tous les côtés pour effrayer les barbares, que ce tumulte put à peine tirer du sommeil et de l'ivresse. Quelques-uns seulement, réveillés en sursaut, prirent les armes, et après une faible résistance ils périrent en combattant. Les autres, accablés de vin et de sommeil, furent presque tous égorgés avant d'avoir eu le temps de s'armer. Le petit nombre de ceux qui, à la faveur des ténèbres, s'échappèrent du camp et se dispersèrent dans la

campagne furent enveloppés le lendemain matin par la cavalerie, qui les passa tous au fil de l'épée.

La renommée ayant porté rapidement le bruit de cette victoire dans toutes les villes voisines, Camille vit accourir près de lui une foule de jeunes gens, et surtout ceux des Romains qui, retirés à Véies depuis la défaite d'Allia, y déploraient le malheur de leur patrie : « Quel général, disaient-ils, la fortune a enlevé à Rome ! Tandis que Camille illustre par ses exploits la ville d'Ardée, celle qui vit naître et qui a nourri ce grand homme est perdue sans ressource. Nous-mêmes, faute d'un chef qui nous conduise, renfermés dans une ville étrangère, nous restons dans l'inaction, et nous trahissons l'Italie. Pourquoi n'envoyons-nous pas demander aux Ardéates notre général, ou plutôt pourquoi ne pas prendre les armes et aller nous-mêmes nous joindre à lui ? Pouvons-nous voir dans Camille un banni ? Nous-mêmes sommes-nous encore des citoyens, quand il ne nous reste plus de patrie et que Rome est au pouvoir des barbares ? » Tous décidèrent unanimement de députer

vers Camille, pour le prier de prendre le commandement. Il répondit qu'il ne l'accepterait qu'autant que le choix qu'ils faisaient de lui serait ratifié, conformément aux lois, par les citoyens renfermés dans le Capitole; que tant qu'ils y existeraient, il verrait en eux la patrie; qu'il se hâterait d'obéir à leurs ordres, mais qu'il n'agirait point sans les avoir reçus. On admira la modestie et la sagesse de Camille; mais l'embarras était de trouver quelqu'un qui portât cette nouvelle au Capitole; il paraissait même impossible d'y entrer, tant que les ennemis seraient maîtres de la ville.

Il y avait parmi ces Romains un jeune homme d'une condition médiocre, mais passionné pour la gloire, nommé Pontius Cominius, qui s'offrit pour cette mission périlleuse. Il ne voulut pas se charger de lettres pour les Romains qui étaient dans le Capitole, afin que, s'il était pris, les ennemis ne pussent découvrir les desseins de Camille. Vêtu d'une méchante robe, sous laquelle il portait des écorces de liège, il part et marche sans crainte pendant tout le jour : arrivé près de Rome à l'entrée de la nuit, et ne pouvant passer le pont du Tibre, qui était gardé par les barbares, il entortille autour de sa tête le vêtement léger qui le couvrait, et se met à la nage; soutenu par le liège dont il s'est muni, il traverse ainsi le Tibre jusqu'au pied des murailles, et, évitant toujours les endroits où les feux et le bruit l'avertissaient qu'on faisait bonne garde, il gagne la porte Carmentale, où régnait le plus grand silence. C'était aussi de ce côté du Capitole que la montée était la plus raide et le rocher qui l'entourait le plus escarpé; il le gravit sans être aperçu, et arrive, avec bien de la peine et bien des efforts, jusqu'aux premières gardes. Il les salue et se nomme. On le fait avancer, et il est conduit aux magistrats. Les sénateurs s'assemblent sur-le-champ, et Pontius leur annonce la victoire des Ardéates, qu'ils ignoraient; il leur apprend le choix que les soldats ont fait de Camille pour leur général, et les exhorte à lui en confirmer le titre, puisqu'il est le seul à qui les Romains du dehors veulent obéir. Le sénat, après en avoir délibéré, nomme Camille dictateur et renvoie Pontius par le même chemin. Aussi heureux à son retour qu'à son premier voyage, il trompe encore la vigilance des ennemis et rapporte aux Romains du dehors le décret du sénat, qui leur causa la plus grande joie. Camille, s'étant rendu auprès d'eux, y trouve vingt mille hommes armés; et

ayant rassemblé un plus grand nombre d'alliés, il se dispose à aller contre les barbares. Nommé ainsi dictateur pour la seconde fois, il se rend tout de suite à Véies, et s'étant mis à la tête des soldats romains, renforcés du corps plus nombreux des alliés, il marche à l'ennemi.



FIG. 23. — Buste de Junon.

Cependant, à Rome, quelques-uns des barbares étant passés par hasard près du chemin que Pontius avait pris pour monter au Capitole, remarquèrent en plusieurs endroits les traces de ses pieds et de ses mains. Comme en grimpant il s'était accroché à tout ce qu'il avait pu saisir, ils virent le long des rochers les herbes couchées et la terre éboulée de différents côtés. Ils allèrent sur-le-champ en faire leur rapport au roi, qui, s'étant lui-même transporté sur les lieux et les ayant considérés avec beaucoup d'attention, ne dit rien pour le moment : mais le soir il assembla ceux de ses soldats qu'il

connaissait les plus légers et les plus adroits à gravir les rochers : « Les ennemis, leur dit-il, nous montrent eux-mêmes le chemin qui mène jusqu'à eux, et qui nous était inconnu ; ils nous font voir qu'il n'est ni impraticable ni inaccessible. Quelle honte pour nous, si, ayant en main un tel commencement, nous désespérons de la fin ! si nous abandonnions cette citadelle comme imprenable, tandis que les ennemis nous enseignent par où elle peut être prise ! Où un seul homme a passé facilement, plusieurs y monteront l'un après l'autre, avec d'autant moins de peine qu'ils pourront s'aider et se soutenir mutuellement. Au reste, des dons et des honneurs proportionnés aux dangers attendent ceux qui,

dans cette occasion, auront signalé leur courage. » Les Gaulois, animés par le discours de leur roi, promirent d'y monter hardiment. Vers le milieu de la nuit, ils commencent, plusieurs à la file, de grimper en silence en s'accrochant aux rochers que leur raideur rendait difficiles à gravir, mais qu'ils trouvèrent plus accessibles qu'ils ne l'avaient imaginé. Les premiers avaient déjà gagné le sommet de la montagne, et, se mettant en ordre à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient sur le point de se rendre maîtres des retranchements et de surprendre les gardes endormis, car aucun homme ni aucun chien ne les avait entendus.

Heureusement qu'on entretenait dans le Capitole, près du temple de Junon, les oies sacrées, qui avaient ordinairement une nourriture abondante, mais qui, depuis qu'on avait à peine assez de vivres pour les hommes, étaient fort négligées et mangeaient peu. Cet animal a l'ouïe très fine et s'effraye au moindre bruit. Celles-ci, que la faim tenait plus éveillées et rendait plus susceptibles d'effroi, sentirent bientôt l'approche des Gaulois ; et, courant à eux avec de grands cris, elles réveillèrent tous les Romains. Les barbares, de leur côté, se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit et allèrent aux assiégés en jetant des cris affreux. Ceux-ci, saisissant à la hâte les premières armes qu'ils trouvent sous la main, se défendent suivant que la circonstance le leur permet. Le premier qui fit tête aux barbares fut Manlius, personnage consulaire, d'une grande force de corps et d'un courage plus grand encore. Il eut affaire à deux ennemis à la fois, dont l'un levait déjà la hache pour le frapper, lorsque Manlius, le prévenant, lui abat la main d'un coup d'épée ; en même temps il heurte l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renverse dans le précipice. Alors faisant ferme sur la muraille avec ceux qui étaient autour de lui, il repousse les autres barbares qui n'étaient pas en grand nombre, et dont les actions ne répondirent pas à l'audace de leur entreprise. Le lendemain à la pointe du jour, les Romains, échappés ainsi à un si grand danger, précipitèrent du haut du rocher dans le camp ennemi le capitaine qui commandait la garde la nuit précédente, et décernèrent à Manlius, pour prix de sa victoire, chacun ce qu'il recevait de vivres pour un jour : une demi-livre de froment du pays et le quart d'une cotyle* grecque de vin.

Cet échec découragea les Gaulois : les vivres devenaient rares

dans leur camp, et la peur qu'ils avaient de Camille les empêchait d'aller au fourrage. La maladie s'était mise dans leur armée; campés au milieu de monceaux de morts et sur les ruines des maisons brûlées, environnés d'amas de cendres qui, échauffées par le soleil et dispersées par le vent, portaient au loin des vapeurs dont la sécheresse et l'âcreté corrompaient l'air, ils respiraient un poison mortel. Ce qui augmenta encore la contagion, ce fut le changement dans leur manière de vivre. Accoutumés à des pays couverts et ombragés, où ils trouvaient partout des retraites agréables contre les ardeurs de l'été, ils étaient venus dans des lieux bas et malsains, surtout en automne. A cette différence de climat si nuisible se joignait encore la longueur du siège, qui, depuis plus de six mois, les tenait presque immobiles au pied du Capitole. Toutes ces causes firent éclore dans leur camp une épidémie si violente, que le grand nombre des morts ne permettait plus de les enterrer. La situation critique des Gaulois ne rendait pas meilleure celle des assiégés. La famine les pressait de plus en plus, et l'ignorance où ils étaient de ce que faisait Camille les jetait dans le découragement. Personne ne pouvait leur en apporter des nouvelles, parce que les barbares avaient redoublé de surveillance.

Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis, il se fit d'abord quelques propositions d'accommodement, par le moyen des gardes avancées, qui conféraient ensemble. Ensuite, du consentement de ceux qui commandaient dans le Capitole, Sulpicius, l'un des tribuns militaires, s'aboucha avec Brennus. Ils convinrent que les Romains payeraient mille livres pesant d'or, et que les Gaulois, dès qu'ils les auraient reçues, sortiraient de Rome et de tout son territoire. Les serments faits de part et d'autre à ces conditions, et l'or apporté, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement en se servant de faux poids, et ensuite ouvertement, en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ayant voulu s'en plaindre, Brennus, pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée et la met par-dessus les poids avec le boudrier. Sulpicius lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Eh! quelle autre chose, lui répondit Brennus, sinon malheur aux vaincus! » Ce mot a passé depuis en proverbe. Parmi les Romains, les uns, indignés de cette perfidie, voulaient reprendre l'or et s'en retourner au Capitole pour y soutenir encore

le siège; les autres conseillaient de dissimuler cette injure et de ne pas mettre la honte à donner plus qu'on n'avait promis, mais à être forcés de donner, nécessité humiliante dont les circonstances leur faisaient une loi.

Pendant qu'ils disputaient entre eux et avec les barbares, Camille, à la tête de son armée, était aux portes de Rome, où il apprit ce qui venait de se passer. Aussitôt il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre; et lui-même, avec l'élite de ses soldats, ayant hâté sa marche, il arrive auprès des Romains, qui à son aspect se séparent et le reçoivent comme leur dictateur, avec les marques d'un grand respect et dans un profond silence. Camille, prenant l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs et commande aux Gaulois de prendre leurs poids avec leurs balances et de se retirer. « La coutume des Romains, ajoute-t-il, est de racheter leur patrie avec le fer, et non pas avec l'or. » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité : « Ce traité, lui dit Camille, n'a pas été conclu légitimement, et les conventions que vous avez faites sont nulles. J'ai été nommé dictateur; et, d'après nos lois, cette nomination ayant suspendu toute autorité, vous avez traité avec des gens qui n'avaient aucun pouvoir. C'est donc à moi que vous devez exposer maintenant vos demandes; je viens avec l'autorité que la loi me donne, et je suis le maître ou de vous pardonner, si vous avez recours aux prières, ou de vous punir comme des coupables, si vous ne témoignez aucun repentir. »

Brennus, furieux de ce discours, commande à ses soldats de prendre les armes; les Romains en font autant de leur côté. Déjà les deux partis en étaient venus aux mains, et se chargeaient pélemêle avec une confusion inévitable au milieu de vastes ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Brennus, reprenant bientôt son sang-froid, ramène ses troupes dans son camp avec peu de pertes, et l'ayant levé la nuit même, il fait partir de Rome toute son armée et va camper à soixante stades¹, près du chemin de Gabies. Dès la pointe du jour, Camille, revêtu d'armes éclatantes, et suivi de ses Romains, à qui il inspirait la plus grande confiance, se présente à l'ennemi. Là s'engage un combat aussi long que terrible, qui

1. Trois lieues.

fini par la déroute des Gaulois : les Romains en font un grand carnage, et se rendent maîtres de leur camp. De ceux qui prirent la fuite, quelques-uns furent tués par les troupes ennemies qui se mirent à leur poursuite ; la plupart s'étant dispersés dans la campagne furent massacrés par les habitants des bourgs et des villes voisines, qui coururent sur eux. C'est ainsi que Rome, après avoir été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore. Elle était restée sept mois entiers au pouvoir des barbares.

Camille rentra triomphant dans Rome, triomphe bien dû à un général qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis, et qui ramenait Rome dans Rome même. En effet, les citoyens qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants y rentraient à la suite du triomphateur ; et ceux qui, assiégés dans le Capitole, s'étaient vus sur le point de mourir de faim, allaient au-devant d'eux. Ils s'embrassaient les uns les autres, ils versaient des larmes de joie, et osaient à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples, portant les choses sacrées qu'ils avaient ou enterrées avant de prendre la fuite, ou emportées avec eux, offraient aux Romains le spectacle le plus touchant, et qu'ils avaient le plus désiré ; ils éprouvaient autant de plaisir que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans Rome pour la seconde fois. Camille, après avoir offert des sacrifices et purifié la ville, avec les cérémonies dont les hommes versés dans la connaissance des rites religieux lui dictaient les formules, rétablit les anciens temples et en bâtit un nouveau au dieu Aïus Locutius, au lieu même où Marcus Céditius avait entendu la nuit cette voix divine qui lui annonçait l'arrivée des barbares. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on retrouva les emplacements des anciens temples ; pour y parvenir, il ne fallut pas moins que la constance de Camille et les recherches laborieuses des prêtres.

Mais quand il fut question de rebâtir la ville, qui était entièrement détruite, le découragement s'empara de tous les esprits. Comme les citoyens manquaient de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise, ils différaient de jour en jour à commencer l'ouvrage. Après tous les maux qu'ils venaient d'éprouver, sans force et sans moyens, ils avaient bien plus besoin de prendre du repos que de se fatiguer et s'épuiser encore par ce nouveau travail. Ils recommencèrent donc à tourner insensiblement leurs pensées

vers la ville de Véies, qui subsistait tout entière et était pourvue de tout en abondance ; par là ils fournirent à leurs démagogues, accoutumés à les flatter, une nouvelle occasion de les haranguer et de tenir contre Camille les propos les plus séditeux. A les entendre, c'était pour son ambition et pour sa gloire personnelle qu'il leur envoyait le séjour d'une ville toute prête à les recevoir, et qu'il les forçait d'habiter des ruines, de relever de vastes monceaux de cendres, afin d'être appelé non seulement le chef et le général des Romains, mais encore le fondateur de Rome, et d'enlever ce titre à Romulus. Le sénat, qui craignait une sédition, dérogeant à l'usage où avaient été jusqu'alors tous les dictateurs de ne pas rester en charge plus de six mois, s'opposa au désir qu'avait Camille de se démettre de la dictature, et ne voulut pas qu'il la quittât avant la fin de l'année. Cependant les sénateurs travaillaient à adoucir et à consoler les citoyens, à les ramener par la persuasion et par les caresses. Ils leur montraient les monuments et les tombeaux de leurs ancêtres ; ils leur rappelaient ces temples et ces lieux saints que Romulus, que Numa, que tous les autres rois avaient consacrés, et dont ils leur avaient transmis le dépôt. Mais entre les divers objets de leur culte religieux, ils leur représentaient surtout cette tête humaine qu'on avait trouvée encore toute fraîche en creusant les fondements du Capitole, et qui promettait, de la part des destins, à la ville qui serait bâtie dans ce lieu-là, d'être un jour la capitale de toute l'Italie. Ils leur parlaient aussi de ce feu sacré qui, après la guerre, avait été rallumé par les vestales, et qu'ils allaient laisser éteindre une seconde fois, s'ils abandonnaient une ville qu'ils auraient la honte ou de voir habitée par un peuple étranger, ou de demeurer déserte et servir de pâturage aux troupeaux. Telles étaient les représentations touchantes qu'ils adressaient au peuple en public et en particulier ; mais de leur côté ils étaient vivement émus par les gémissements de ce peuple, qui déplorait son indigence, qui les conjurait de ne pas exiger que, dans l'état de dénûment et de pauvreté où l'avait réduit le naufrage dont il venait d'échapper, il relevât les ruines d'une ville détruite, tandis qu'il en avait une autre toute prête à habiter.

Camille fut d'avis d'assembler de nouveau le sénat ; il y parla lui-même longtemps pour l'intérêt de la patrie, et tous les sénateurs qui voulurent parler furent aussi écoutés. Enfin, quand il fallut prendre les avis, il commença par Lucius Lucrétius, qui, en

qualité de prince du sénat, le donnait toujours le premier ; et il dit aux autres d'opiner après lui chacun à son rang. Il se fit un grand silence ; et Lucrétius prenait la parole, lorsque le centurion qui relevait la garde du jour, passant par hasard avec sa troupe devant le lieu du conseil, cria d'une voix forte à son premier enseigne de s'arrêter et de planter là son étendard ; que c'était la meilleure place qu'ils pussent choisir. Cette parole, si analogue à la circonstance, à la matière qui était en délibération, et à l'incertitude où étaient tous les esprits, n'eut pas été plus tôt prononcée, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, dit qu'il conformait son opinion à l'oracle qu'il venait d'entendre. Tous les autres sénateurs suivirent son avis ; et aussitôt il se fit dans le peuple un changement si merveilleux, que s'exhortant et s'animant les uns les autres à commencer l'ouvrage, sans attendre qu'on marquât les divisions des rues, ni qu'on donnât un ordre d'alignement, chacun se mit à bâtir dans l'endroit qu'il trouva le plus tôt prêt ou qui lui parut le plus agréable.

On y mit tant d'ardeur et de précipitation, qu'il ne fut gardé aucun ordre dans la distribution des rues et l'assiette des édifices. Aussi dit-on que la ville fut reconstruite dans l'espace d'un an, depuis les murailles jusqu'aux dernières maisons des particuliers.

Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs travaux, qu'il survint une nouvelle guerre. Les Éques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes sur le territoire de Rome, et les Toscans assiégèrent Sutrium, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires qui commandaient l'armée, et qui avaient placé leur camp près du mont Marcius, y étaient assiégés par les Latins ; et, se voyant en danger d'y être forcés, ils envoyèrent à Rome demander du secours. Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois.

Il fit prendre les armes aux citoyens qui n'étaient plus en âge de servir, tourna, par un léger circuit, le mont Marcius, alla placer son camp derrière les ennemis sans en être aperçu, et fit allumer de grands feux pour avertir les Romains de son arrivée. Reprenant courage à cette vue, ils résolurent de faire une sortie et d'aller attaquer l'ennemi. Mais les Latins et les Volsques, se voyant entre deux armées, se tinrent renfermés dans leur camp, et le fortifièrent de tous les côtés avec de bonnes palissades, qu'ils garnirent d'une grande quantité d'arbres ; dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leur pays et le secours des Toscans.

Camille, qui pénétra leur dessein, et qui craignait de se voir enveloppé à son tour, se hâta de les prévenir. Il avait observé que tous les matins il s'élevait un grand vent du côté des montagnes ; la nature des retranchements de l'ennemi, construits entièrement en bois, lui suggère l'idée de faire préparer une ample provision de torches ; et, dès que le jour a paru, il met son armée sur pied. Il ordonne à un corps de troupes d'aller, du côté opposé au sien, assaillir l'ennemi à coups de traits, en jetant de grands cris ; pour lui, il se poste, avec ceux qui doivent lancer les feux, à l'endroit d'où le vent avait coutume de souffler, et attend le moment favorable. Déjà l'attaque était commencée de l'autre côté, lorsqu'au lever du soleil, le vent s'étant mis à souffler avec violence, Camille donna le signal aux siens, qui firent pleuvoir dans les retranchements une grêle de traits enflammés. Le feu ayant pris aisément à ces pieux serrés les uns contre les autres et garnis de grands arbres, l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Comme les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût l'éteindre ou en arrêter les progrès, et que tout leur camp était déjà en proie aux flammes, ils se serrèrent d'abord dans un espace étroit ; mais forcés bientôt d'en sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui étaient rangés en bataille devant les retranchements. Il n'en échappa qu'un très petit nombre ; ceux qui restèrent dans le camp furent presque tous consumés par les flammes ; enfin les Romains éteignirent le feu pour piller.

Camille, laissant à son fils Lucius la garde des prisonniers et du butin, entre aussitôt sur les terres des ennemis, prend la ville des Éques, force les Volsques de se rendre ; et ignorant le malheur de Sutrium, qu'il croyait toujours assiégée par les Toscans et seulement en danger d'être prise, il marche en diligence à son secours. Mais les Sutriens venaient de rendre la ville aux ennemis, qui les avaient renvoyés avec un seul vêtement. Réduits à la dernière misère, ils furent rencontrés par Camille, eux, leurs femmes et leurs enfants, qui tous déploraient leur infortune. Camille fut vivement touché de leur état ; et voyant que les Romains, attendris jusqu'aux larmes par les prières des Sutriens, ne pouvaient contenir leur indignation, il résolut de ne pas différer d'un instant la vengeance, et de les mener le jour même à Sutrium. Il jugea que des troupes qui venaient de prendre une ville si riche et si puissante, où elles n'avaient pas laissé un seul ennemi, et qui n'en

attendaient pas du dehors, n'auraient songé qu'à se divertir, et ne seraient pas sur leurs gardes. Sa conjecture se trouva vraie : non seulement il traversa sans être aperçu le territoire de Sutrium, mais il arriva aux portes de la ville, et se saisit des murailles avant que les Toscans fussent informés de sa marche. Ils n'avaient mis nulle part de sentinelles ; répandus dans les maisons, ils ne pensaient qu'à se réjouir et à faire bonne chère. Lorsqu'ils reconnurent que les ennemis étaient maîtres de la ville, le vin et la viande dont ils étaient gorgés leur ôtèrent jusqu'à la pensée de prendre la fuite, ils se laissèrent honteusement égorger ou se livrèrent sans défense à l'ennemi. C'est ainsi que Sutrium fut prise deux fois dans un jour : ceux qui venaient de s'en rendre maîtres la laissèrent reprendre, et ceux qui l'avaient perdue la recouvrèrent par l'habileté de Camille. Le triomphe qu'il obtint pour cette victoire ne lui acquit pas moins d'estime et de gloire que les deux premiers. Ceux d'entre les citoyens qui lui portaient le plus d'envie, et qui voulaient attribuer ses succès à la fortune plutôt qu'à sa valeur, furent forcés de faire honneur de ces derniers exploits à sa prudence et à son activité.

Le plus déclaré de ses envieux et de ses rivaux était Marcus Manlius, celui qui avait repoussé le premier les Gaulois lorsqu'ils avaient escaladé le Capitole, et qui pour cela avait eu le surnom de *Capitolinus*. Il voulait être le premier entre ses concitoyens ; et ne pouvant parvenir par des voies honnêtes à surpasser la gloire de Camille, il prit la route ordinaire de tous ceux qui aspirent à la tyrannie : il travailla à s'attacher la multitude, et surtout les citoyens perdus de dettes. Il prenait leur parti contre leurs créanciers, les défendait dans les tribunaux, et les arrachait même de force à ceux qui, en vertu de la loi, les emmenaient pour être esclaves. Par là il se vit bientôt entouré d'une foule d'indigents qui, par leur audace et par le trouble qu'ils excitaient dans les assemblées, se faisaient craindre des principaux citoyens. Dans cette conjoncture, on nomma dictateur Quintus Capitolinus, qui sur-le-champ fit emprisonner Manlius. Le peuple prit le deuil, ce qu'il ne faisait jamais que dans les grandes calamités publiques ; et le sénat, qui craignait une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Mais, loin qu'il sortit meilleur de sa prison, il n'en souleva le peuple qu'avec plus d'insolence et remplit la ville de confusion et de trouble.

Camille ayant été élevé à la qualité de tribun militaire, Manlius fut de nouveau traduit en justice : mais la vue du Capitole nuisait à ses accusateurs ; on voyait de la place l'endroit où il avait combattu la nuit contre les Gaulois ; lui-même, tendant les mains vers la citadelle, et, les yeux baignés de larmes, rappelant aux Romains les combats qu'il avait soutenus, il excitait si fort la pitié, que les juges, embarrassés, remirent plusieurs fois la cause. Ils ne voulaient pas l'absoudre contre les preuves les plus évidentes de son crime ; et ils ne pouvaient le juger selon la rigueur des lois, quand la vue du Capitole leur remettait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses exploits. Camille, s'étant aperçu de cette impression, fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois Pétilien, d'où l'on ne voyait pas le Capitole. Alors les accusateurs ayant repris tous les chefs qu'ils avaient déjà produits, les juges, qui n'avaient plus sous les yeux le théâtre des exploits de Manlius, laissèrent agir l'indignation que leur causait le souvenir de ses crimes. Il fut condamné à mort, conduit au Capitole, et précipité du haut de ce rocher, qui fut le monument de sa déplorable destinée, comme il l'avait été de ses plus glorieux exploits. Les Romains, ayant démoli sa maison, y bâtirent un temple à la déesse Moneta, et défendirent, par un décret, qu'aucun patricien n'habitât à l'avenir sur le Capitole.

Camille, appelé pour la sixième fois au tribunat militaire, refusait cette charge, à cause de son âge avancé ; peut-être aussi parce qu'après tant de succès et de gloire, il craignait l'envie ou un revers de fortune. La cause la plus apparente de son refus était sa mauvaise santé, car il venait de tomber malade ; mais le peuple ne reçut pas son excuse ; il se mit à crier qu'on ne lui demandait pas de combattre à pied ou à cheval, qu'on voulait seulement ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre avec Lucius Furius, un de ses collègues, le commandement des troupes et de les mener à l'ennemi. Les Prénestins et les Volsques ravageaient, avec une armée nombreuse, les terres des alliés des Romains ; Camille se mit en marche et alla camper fort près des ennemis. Son intention était de traîner l'affaire en longueur, afin que s'il fallait en venir à une bataille, il eût le temps de se rétablir et d'être en état de combattre ; mais Lucius, son collègue, emporté par le désir de la gloire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, et communiquait la même

ardeur aux capitaines et aux centurions. Camille, qui craignait qu'on ne le soupçonnât d'avoir envié à ces jeunes officiers une occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire, permit à Lucius, quoiqu'à regret, de livrer bataille; pour lui, retenu par sa maladie, il resta dans le camp avec quelques troupes.

Lucius, qui chargea témérairement les ennemis, fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne peut se contenir; et avec ce qu'il avait de troupes il court au-devant des fuyards à la porte du camp, passe au travers d'eux, et tombe sur les ennemis qui les poursuivaient. Alors ceux des Romains qui étaient déjà rentrés dans le camp reviennent sur leurs pas pour suivre Camille; tandis que ceux qui s'y réfugiaient, se ralliant autour de lui, se mettent en bataille et s'exhortent mutuellement à ne pas abandonner leur général. Il arrête la poursuite des ennemis, et le lendemain, ayant rangé son armée en bataille, il les charge, les met en fuite; et étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fait un grand carnage. Là il apprend que la ville de Satria a été prise par les Toscans, et que ses habitants, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée. Alors, renvoyant à Rome son corps d'infanterie, il prend l'élite de ses troupes légères et marche contre les Toscans, qui occupaient Satria; il les défait, en tue une grande partie et chasse les autres de la ville. Il revint à Rome chargé de butin, et prouva par son exemple que les peuples les plus sages sont ceux qui, sans s'effrayer du grand âge et de l'état faible d'un général dont ils connaissent l'expérience et le courage, le préfèrent, tout malade qu'il est et malgré sa répugnance, à ceux qui sont dans la fleur de l'âge et qui sollicitent avec ardeur le commandement.

Aussi, les Romains, informés de la révolte des Tusculans, chargèrent-ils encore Camille de cette expédition, en lui laissant le choix de celui de ses cinq collègues qu'il voulait prendre avec lui. Chacun d'eux demandait avec instance d'être préféré; mais, contre l'attente de tout le monde, il laissa tous les autres pour choisir ce même Lucius Furius qui, peu de temps auparavant, et contre son avis, avait livré témérairement la bataille et l'avait perdue. Sans doute cette préférence avait pour motif de lui fournir une occasion de réparer son malheur et d'effacer la honte de sa défaite. Les Tusculans, instruits de la marche de Camille, usèrent d'adresse pour réparer leur faute; ils remplirent la campagne de

laboureurs et de bergers, qui, comme en pleine paix, cultivaient la terre et faisaient paître leurs troupeaux; ils tinrent les portes de la ville ouvertes, et envoyèrent leurs enfants aux écoles comme à l'ordinaire. On voyait tous les artisans travailler tranquillement dans leurs ateliers, les bourgeois se promener en robe sur la place publique, et les magistrats, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre et à se reprocher, se donner tous les mouvements nécessaires pour faire préparer des logements aux Romains. Ces témoignages de soumission n'ôtèrent pas à Camille la certitude qu'il avait de leurs projets de révolte; mais, touché de ces marques de repentir qui en étaient un désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat, pour prévenir les effets de son ressentiment. Il appuya même leurs prières, et contribua beaucoup non seulement à les faire absoudre, mais encore à leur procurer le droit de cité à Rome. Telles furent les actions les plus éclatantes de son sixième tribunat.

Quelque temps après, Licinius Stolon excita dans Rome une sédition violente. Le peuple, s'étant soulevé contre le sénat, voulait le forcer à prendre parmi les plébéiens un des consuls qu'on devait élire, au lieu de nommer deux patriciens. Les tribuns du peuple furent d'abord élus; mais le peuple empêcha qu'on ne continuât les comices pour la nomination des consuls, et la ville, faute de magistrats, allait être exposée aux plus grands troubles. Le sénat nomma donc Camille dictateur pour la quatrième fois; c'était contre le gré du peuple, et lui-même n'accepta cette charge qu'avec peine. Il ne voulait pas avoir à lutter contre des hommes qui, après tant de batailles gagnées, étaient en droit de lui dire qu'il avait obtenu avec eux à la guerre bien plus de succès qu'il n'en avait eu avec les patriciens dans le gouvernement de la République. Il sentait d'ailleurs que ces derniers ne l'avaient élu que par envie, afin que s'il avait l'avantage il tint le peuple sous l'oppression, ou que s'il avait le dessous il fût lui-même opprimé. Pour tenter néanmoins un remède aux maux présents, prévenu du jour où les tribuns du peuple se proposaient de faire passer leur loi, il fit publier pour ce jour même une levée de troupes, et appela le peuple de la place au champ de Mars, en menaçant de fortes amendes ceux qui n'auraient pas obéi. Les tribuns de leur côté, opposant menaces à menaces, juraient que s'il ne laissait pas au peuple la liberté de donner ses suffrages sur cette loi,

ils le condamneraient lui-même à une amende de cinquante mille as. Soit que son grand âge lui fit redouter un nouvel exil et une seconde condamnation si peu dignes des nombreux exploits par lesquels il s'était illustré, soit qu'il se crût incapable de lutter contre le vœu si fortement prononcé de la multitude, Camille se retira chez lui; et peu de jours après, alléguant sa mauvaise santé, il abdiqua la dictature. Le sénat lui nomma un successeur; et celui-ci, ayant choisi pour général de la cavalerie Stolon, le chef même de la sédition, lui donna la facilité de faire passer une loi qui déplut beaucoup aux patriciens, parce qu'elle défendait qu'aucun citoyen ne possédât plus de cinq cents arpents de terre. La confirmation de cette loi par le peuple fut pour Stolon une victoire bien éclatante; mais peu de temps après, convaincu lui-même d'en posséder plus qu'il ne permettait aux autres d'en avoir, il fut puni en vertu de sa propre loi.

L'objet principal de la sédition, ce qui même en avait été la première cause, et qui donnait le plus d'embarras au sénat, subsistait encore: c'était la nomination des consuls. Mais au milieu de cette contestation on apprit, par des avis certains, que les Gaulois, partis une seconde fois des bords de la mer Adriatique, marchaient précipitamment vers Rome avec une armée formidable. Les effets suivirent de près cette nouvelle: la guerre avait déjà commencé par le dégât de tout le pays, et ceux qui n'avaient pas eu la facilité de se retirer à Rome s'étaient dispersés sur les montagnes. La crainte assoupit le feu de la sédition; les nobles et les simples citoyens, le sénat et le peuple, réunis par le danger commun, élurent unanimement Camille dictateur pour la cinquième fois. Quoique courbé sous les années (il avait près de quatre-vingts ans), il ne vit que la nécessité et la grandeur du péril: n'alléguant plus, comme auparavant, ni raison ni prétexte, il accepta sans balancer la dictature. Aussitôt il rassembla l'armée; et comme il savait par expérience que la plus grande force des Gaulois consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient en barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattaient les têtes et les épaules des ennemis, il arma la plus grande partie de ses soldats de casques d'acier poli, sur lesquels les épées des Gaulois ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Le bois des boucliers des Romains n'étant pas assez fort pour résister aux coups, il les fit border d'une lame de fer; il

enseigna aussi aux soldats à se servir de longues piques, et à les glisser sous les épées des ennemis, pour prévenir les coups que ces barbares leur portaient de haut avec violence.

Les Gaulois, chargés d'un butin immense qui appesantissait leur marche, s'étaient campés assez près de Rome, sur le bord de l'Anio. Camille, étant parti avec son armée, alla placer son camp sur une colline dont la pente était douce, et coupée de plusieurs cavités, dans lesquelles il cacha la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue parussent s'être postées par crainte sur les hauteurs. Pour confirmer les ennemis dans cette opinion, il ne les empêcha pas de venir faire du butin jusqu'au pied de la colline; il se tint tranquille dans son camp, qu'il avait bien fortifié, jusqu'à ce qu'il eût vu une partie de leurs troupes se disperser pour aller au fourrage, et le reste passer la journée entière dans le camp à se gorger de viandes et de vin. Alors il envoya, bien avant le jour, ses troupes légères harceler les barbares, et les charger à mesure qu'ils sortaient, pour les empêcher de se mettre en bataille. A la pointe du jour, il fait descendre dans la plaine et met en ordre de bataille son corps d'infanterie, que les barbares, qui la croyaient en petit nombre et découragée, virent avec étonnement très nombreuse et pleine d'ardeur.

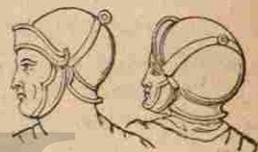


FIG. 24. — Casques de soldats romains.

Cette vue commença par rabattre la fierté des Gaulois, qui regardèrent comme déshonorant pour eux d'être attaqués les premiers. D'un autre côté, les troupes légères, qui tombaient sur eux avant qu'ils pussent prendre leur ordre accoutumé et se diviser par bataillons, mettaient la confusion dans leurs rangs, et les forçaient de combattre en désordre, chacun dans la place que le hasard lui assignait. Enfin, Camille ayant fait avancer son corps d'armée, les barbares coururent sur lui les épées hautes. Mais les Romains leur opposant leurs longues piques, et présentant à leurs coups des corps couverts de fer, les épées des Gaulois, qui étaient d'un acier peu battu et d'une trempe molle, se pliaient aisément et se courbaient en deux. D'ailleurs leurs boucliers, hérissés de ces piques qui y restaient suspendues, étaient si pesants, que, ne pouvant les soutenir, ils abandonnèrent leurs propres armes, et se jetèrent sur les piques

des ennemis pour les leur arracher. Comme ils s'offraient ainsi à découvert aux coups des Romains, ceux-ci, qui se servaient avec avantage de leurs épées, firent un grand carnage des premiers rangs. Les autres prirent la fuite et se répandirent dans la plaine, n'ayant pu ni gagner les collines et les hauteurs dont Camille s'était saisi d'avance, ni se réfugier dans leur camp, dont ils savaient que l'ennemi se rendrait aisément le maître. Cette bataille se donna, dit-on, la vingt-troisième année après la prise de Rome. Un pareil succès rendit les Gaulois bien moins redoutables aux yeux des Romains, et guérit ceux-ci de la terreur que leur inspirait un ennemi dont ils attribuaient la première défaite moins à leur propre valeur qu'aux maladies et aux accidents imprévus qui l'avaient affaibli; terreur qui était telle, que dans la loi qui exemptait les prêtres du service militaire ils avaient excepté les guerres contre les Gaulois.

Cette victoire fut le dernier exploit de Camille; car la prise de Vélitres, qui se rendit sans coup férir, en fut la suite nécessaire. Mais les dissensions politiques lui laissaient encore une lutte violente et dangereuse à soutenir. Le peuple, devenu plus fort par ses succès, persistait à exiger que, contre les dispositions de la loi qui était encore en vigueur, un des consuls fût pris parmi les plébéiens. Le sénat s'y opposait de toutes ses forces, et empêchait Camille de se démettre de la dictature, dont l'autorité suprême lui offrait un moyen de combattre avec plus d'avantage en faveur de l'aristocratie. Cependant, un jour que Camille, assis sur son tribunal, rendait la justice dans la place publique, un licteur, envoyé par les tribuns du peuple, lui ordonna de le suivre, et mit la main sur lui à dessein de l'emmenner de force. Cette violence excita dans la place un bruit et un tumulte dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ceux qui environnaient Camille repoussaient le licteur, et le peuple ordonnait à cet officier d'arracher le dictateur de son tribunal. Camille, incertain de ce qu'il devait faire, ne se démit pourtant pas de sa charge; mais, accompagné des sénateurs qui étaient avec lui, il se rendit au sénat. Avant que d'y entrer, il se tourna vers le Capitole, et priant les dieux d'amener ces divisions funestes à une fin heureuse, il fit vœu, aussitôt que les troubles seraient apaisés, de bâtir un temple à la Concorde. La différence des opinions fit naître dans le sénat des débats très animés; mais enfin le sentiment le plus modéré l'emporta : ce fut celui de céder au

peuple, et de lui laisser prendre un des consuls parmi les plébéiens. Ce décret, proclamé par le dictateur en pleine assemblée, fit tant de plaisir au peuple, qu'il se réconcilia sur-le-champ avec le sénat, et reconduisit Camille dans sa maison au milieu des cris de joie et des applaudissements.

Le lendemain, le peuple assemblé ordonna que pour accomplir le vœu de Camille, et pour perpétuer le souvenir de cette réunion, on bâtirait un temple à la Concorde dans un emplacement qui avait vue sur la place et sur le lieu des assemblées. Il décréta aussi qu'on ajouterait un jour aux fêtes latines, qui se célébreraient à l'avenir pendant quatre jours; qu'à l'heure même on irait offrir des sacrifices aux dieux, et que tous les Romains y assisteraient couronnés de fleurs. Camille ayant tenu les comices consulaires, on nomma consuls Marcus Émilien d'entre les patriciens; et pour les plébéiens, Lucius Sextius, qui fut le premier consul pris du corps du peuple. Ce fut la dernière action publique de la vie de Camille. L'année suivante, Rome fut affligée d'une peste qui enleva un nombre infini de personnes d'entre le peuple et plusieurs magistrats. Camille en mourut aussi; et quoiqu'il fût dans un âge très avancé, quoique sa vie eût été aussi pleine que celle d'aucun autre homme, sa perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens emportés par le même fléau.

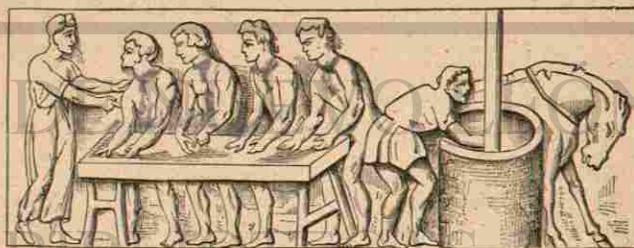


FIG. 25. — Boulangers romains travaillant.

FABIUS MAXIMUS¹

LES GUERRES PUNIQUES. — ANNIBAL. — BATAILLE DE CANNES. —
LE BOUCLIER DE ROME.

La famille des Fabius est une des plus nombreuses et des plus illustres de Rome. Cette maison a produit plusieurs grands hommes, et en particulier un Fabius Rullus, que ses grands exploits firent nommer Maximus. C'est de lui que descendait au quatrième degré ce Fabius Maximus dont nous écrivons la vie, et qui fut surnommé Verrucosus, d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. On lui donna aussi dans son enfance le nom d'Ovicula (*petite brebis*), parce qu'il avait beaucoup de douceur, et l'esprit lent à se développer. Son naturel tranquille et taciturne, son peu d'empressement pour les plaisirs de son âge, sa lenteur et sa difficulté à apprendre, sa complaisance, et même sa docilité pour ses camarades, le faisaient soupçonner de bêtise et de stupidité par les personnes du dehors. Très peu de gens avaient su reconnaître en lui, sous cette pesanteur apparente, son caractère ferme, son esprit profond, sa grandeur d'âme et son courage de lion. Mais, excité ensuite par les affaires publiques, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on traitait de stupidité, de paresse, d'engourdissement et d'insensibilité, était en lui gravité de caractère, prudence, constance et fermeté.

En considérant la grandeur de la république et les guerres multipliées qu'elle avait à soutenir, il sentit la nécessité de for-

1. Les principaux faits de la vie de Fabius Maximus se passent de l'an 215 à l'an 201 avant J.-C.

tifier son corps par les exercices militaires, afin de le rendre propre aux combats ; il le regardait comme une arme naturelle à l'homme. Il s'appliqua aussi à l'art de la parole pour s'en faire un moyen de persuasion auprès du peuple. Il fut élevé cinq fois au consulat : dans le premier, il triompha des Liguriens, qui, défaits dans une bataille où ils perdirent beaucoup de monde, et forcés de se renfermer dans les Alpes, cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les pays limitrophes.

Annibal était entré en Italie, et avait gagné une première bataille près du fleuve de Trébie. De là, traversant la Toscane et ravageant tout le pays, il jeta la frayeur et la consternation jusque dans Rome. Ces désastres furent accompagnés de signes et de prodiges menaçants, les uns familiers aux Romains, comme la chute de la foudre, les autres aussi extraordinaires qu'effrayants. On rapporta que des boucliers avaient sué du sang ; qu'on avait coupé aux environs d'Antium des épis ensanglantés ; qu'il était tombé du ciel des pierres ardentes, et qu'au-dessus de Faléries, le ciel ayant paru s'entr'ouvrir, il en était tombé en différents endroits plusieurs écriteaux, sur un desquels on lisait mot à mot : *Mars agite ses armes*. Rien de tout cela néanmoins ne put étonner le consul Caius Flaminius, homme d'un caractère ardent, plein d'ambition, enflé des succès qu'il avait eus auparavant, lorsque, méprisant la défense du sénat et l'opposition de son collègue, il avait, contre toute apparence, défait les Gaulois en bataille rangée. Quoique le bruit de ces prodiges eût jeté l'effroi dans les esprits, Fabius n'en était pas affecté ; il les trouvait trop absurdes pour y croire. Mais, instruit du petit nombre des ennemis et du manque d'argent où ils se trouvaient, il conseillait aux Romains de traîner la guerre en longueur, et de ne pas risquer de bataille contre un général dont les troupes étaient aguerries par plusieurs combats. Il proposait donc d'envoyer des secours aux alliés, de tenir les villes dans la soumission, de laisser les forces d'Annibal se consumer d'elles-mêmes, comme une flamme qui jetait, à la vérité, un grand éclat, mais trop faible et trop légère pour durer longtemps. Des conseils si sages ne persuadèrent pas Flaminius : il déclara qu'il ne souffrirait pas que la guerre s'approchât si fort de Rome, et qu'il n'attendrait pas d'avoir, comme autrefois Camille, à combattre pour la ville dans la ville même. Il ordonna sans différer aux centurions de faire sortir les

troupes, et sauta lui-même sur son cheval, qui tout à coup, et sans aucune cause apparente, se mit à trembler de tous ses membres, et s'effaroucha tellement qu'il le renversa la tête la première. Cet accident ne changea rien à sa résolution; et, suivant son premier dessein, il marcha contre Annibal, et rangea son armée en bataille près du lac de Trasimène, dans la Toscane. Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint un tremblement de terre si violent, qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants sentit une si terrible commotion.

Flaminius, après avoir fait des prodiges de force et d'audace, fut tué avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers. Annibal fit chercher le corps de Flaminius pour lui rendre les honneurs dus à son courage; mais on ne le trouva pas parmi les morts, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. A la défaite de Trébie, ni le général qui en écrivit la nouvelle, ni



FIG. 26. — Casques de centurions.

le courrier qui l'apporta, n'en firent un récit fidèle; ils trompèrent le peuple en disant que la victoire avait été douteuse. Mais dans cette occasion, dès que le préteur Pomponius eut appris la déroute de l'armée, il convoqua l'assemblée du peuple, et sans user de détours ni de déguisement, il lui dit : « Romains, nous avons été vaincus dans un grand combat; l'armée a été taillée en pièces, et le consul Flaminius a péri. Délibérez sur ce qu'exigent le salut de Rome et votre sûreté. » Cette nouvelle, répandue au milieu d'une multitude immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, jeta l'effroi dans la ville; la consternation fut si générale, qu'on ne savait à quoi s'arrêter ni quelle résolution il fallait prendre. Tous convinrent enfin que la situation présente demandait qu'on eût recours à cette puissance absolue appelée dictature, et qu'elle fût confiée à un homme capable de l'exercer avec autant de fermeté que de courage; que Fabius Maximus était le seul qui, par sa grandeur d'âme et la gravité de ses mœurs, fût digne d'être élevé à cette importante dignité; que d'ailleurs il était à cet âge où la force du corps peut secon-

der les conceptions de l'esprit et où l'audace est tempérée par la prudence.

Cet avis fut approuvé de tout le monde; et Fabius, nommé dictateur, choisit Lucius Minucius pour général de la cavalerie. Il commença par demander au sénat la permission d'être à cheval à l'armée. Une ancienne loi le défendait expressément; soit que les Romains, qui font consister la plus grande force de leurs troupes dans l'infanterie, crussent que le général doit être toujours à la tête des bataillons; soit qu'à cause de la grande autorité que donne cette charge, et qui approche de la tyrannie, ils voulussent que le dictateur parût au moins en cela dépendre du peuple. Fabius donc, pour déployer la puissance et la majesté de la dictature, pour rendre ses concitoyens plus soumis et plus dociles, sortit en public précédé de vingt-quatre licteurs qui portaient des faisceaux; et ayant vu venir à lui l'autre consul, il lui envoya dire, par un de ses hérauts, de renvoyer ses licteurs, de quitter toutes les marques de sa dignité, et de ne paraître que comme un simple citoyen. Ensuite, pour commencer sa dictature sous les meilleurs auspices, il offrit des sacrifices aux dieux; et après avoir représenté au peuple que ce n'était point par la lâcheté des soldats; mais par la négligence et le mépris du général pour la divinité, qu'on avait perdu la bataille de Trasimène, il l'exhorta à ne pas craindre les ennemis, mais à honorer les dieux et à les apaiser. Par là, loin de porter les esprits à la superstition, il fortifiait leur courage par la piété; et en excitant leur confiance pour les dieux, il bannissait de leur âme la frayeur que l'ennemi y avait répandue.

On consulta dans cette occasion ces livres si secrets et si utiles qu'on appelle sibyllins, et l'on y trouva, à ce qu'on assure, des prédictions qui se rapportaient aux événements présents et aux malheurs qu'on venait d'éprouver. Mais il n'était pas permis de divulguer ce qu'elles contenaient. Le dictateur, ayant convoqué le peuple, voua aux dieux le sacrifice de tous les petits que portaient, au printemps prochain, dans toute l'Italie, les chèvres, les truies, les brebis et les vaches, tant sur les montagnes que dans les plaines, les rivières et les prairies. Il voua aussi la célébration de jeux scéniques. Fabius, en élevant ainsi l'esprit du peuple vers la divinité, le rendit plus confiant sur l'avenir. Pour lui, mettant en soi-même tout l'espoir de la victoire, persuadé que Dieu donne le succès à la vertu et à la prudence, il marcha contre Annibal,

non dans l'intention de le combattre, mais résolu d'épuiser, à force de temps, la vigueur de ses troupes et de consumer par sa propre abondance et par ses nombreuses légions le peu d'hommes et d'argent qu'avait son ennemi. Pour n'avoir pas à craindre les attaques de la cavalerie d'Annibal, il campait toujours en des endroits montueux et escarpés : quand l'ennemi restait dans son camp, il se tenait tranquille; lorsqu'il se mettait en marche, il tournait autour de lui, et toujours à sa vue, mais sans quitter les hauteurs, et à une distance où Annibal ne pouvait pas le forcer à combattre : assez près cependant pour faire craindre aux ennemis que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour les attaquer.

Cependant Fabius, en trainant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser; ses troupes murmuraient ouvertement contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi. Il reconnut dans sa conduite une grande habileté; et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit ou qu'il lui fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat, ou que les Carthaginois étaient perdus, puisqu'ils ne pouvaient plus faire usage des armes, qui étaient leur principale force, et qu'ils voyaient s'affaiblir et se consumer peu à peu les moyens dont ils étaient le moins pourvus, les hommes et l'argent. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes qu'il put imaginer; et essayant de tout, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait, et changeait à tout moment de place pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder. Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tint invariablement attaché.

Mais il était contrarié dans ses vues par le général de la cavalerie, Minucius, qui, brûlant du désir de combattre, et faisant parade d'une audace déplacée, travaillait l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus vaines espérances. Ils se moquaient de Fabius, et l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal; au contraire, ils exaltaient le mérite de Minucius, le qualifiaient de grand personnage, de général vraiment digne de Rome. Minucius,

devenu plus fier et plus présomptueux par tous ces éloges, tournait en ridicule les campements de Fabius sur la croupe des montagnes; il disait que le dictateur leur choisissait de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du ravage de l'Italie entière. Il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel; ou si, pour fuir les ennemis, il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages. Les amis de Fabius, en lui rapportant toutes ces bravades, l'exhortaient à faire cesser le mépris général

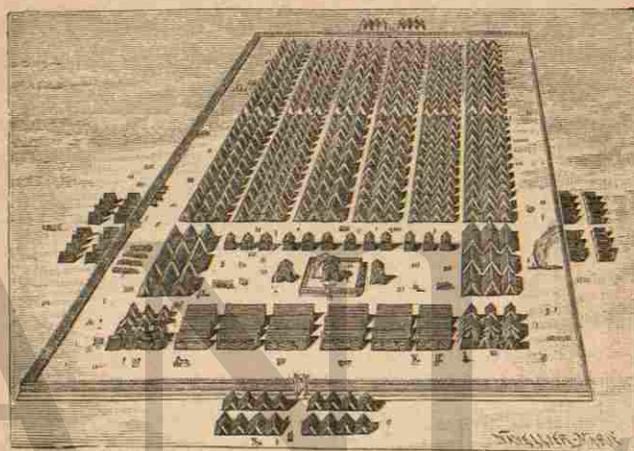


FIG. 27. — Camp romain.

où il était et à risquer un combat : « Ce serait bien alors, leur dit Fabius, que je serais réellement plus timide que je ne le parais maintenant, si, cédant à leurs railleries et à leurs injures, j'allais changer de résolution. Il n'y a point de honte à craindre pour sa patrie; mais déférer lâchement à l'opinion des hommes, redouter leurs calomnies et leurs censures, ce serait se montrer indigne d'un poste si éminent; ce serait se rendre l'esclave de ceux à qui l'on commande, et qu'on doit réprimer quand ils se laissent aller à de mauvais conseils. »

Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulut s'éloigner de Fabius pour aller camper dans des plaines où il pût avoir des fourrages; et il ordonna à ses guides de le conduire, après le souper de ses troupes, sur les terres de Casinum.

Mais sa prononciation étrangère fit que les guides entendirent mal ce nom, et qu'ils jetèrent son armée dans l'extrémité de la Campanie, près de la ville de Casilinum, que traverse le fleuve Vulturne. Ce pays est environné de montagnes, le long desquelles règne un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où le fleuve forme, près de son embouchure, des marais et des bancs de sable profonds qui se terminent en une côte dangereuse, où l'on ne trouve point d'abri. Dès qu'Annibal fut descendu dans le vallon, Fabius, qui connaissait le pays, se mit en marche; il posta à l'issue de la vallée quatre mille hommes d'infanterie, plaça le reste de ses troupes sur les hauteurs, dans un poste très avantageux, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs de ses soldats, il tomba sur l'arrière-garde des Carthaginois, la mit en désordre, et leur tua huit cents hommes. Annibal voulut sortir d'une position si défavorable, et ayant reconnu la méprise de ses guides et le danger où ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix.

Mais désespérant de chasser par force les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient, et voyant ses troupes découragées par la crainte d'être enfermées sans pouvoir échapper, il eut recours à la ruse pour tromper Fabius, et voici le stratagème qu'il imagina : il fit prendre deux mille bœufs de ceux qu'on avait enlevés en fourrageant; on leur attacha à chaque corne une torche ou un fagot de sarments et de broussailles sèches. Il commanda qu'à l'entrée de la nuit, à un signal convenu, on allumât ces torches, et qu'on chassât les bœufs vers les montagnes, du côté des détroits que gardaient les ennemis. Pendant qu'on fait pour cela les préparatifs nécessaires, il rassemble ses troupes, et, à la nuit tombante, elles se mettent en marche au petit pas. Tant que le feu ne fut pas considérable et qu'il ne brûla que les torches, les bœufs gagnèrent lentement le haut des montagnes. Les pâtres et les bouviers qui gardaient leurs troupeaux, étonnés de voir ces flammes sur les cornes des bœufs, pensaient que c'était une armée qui marchait dans un grand ordre à la lueur des flambeaux. Mais quand les cornes, brûlées dans leur racine, firent sentir à ces animaux le feu jusqu'au vif, que, pressés par la douleur et secouant leurs têtes, ils se furent couverts de flammes les uns les autres, alors effarouchés et ne pouvant résister à la violence de la douleur, ils ne gardèrent plus aucun ordre et, courant à travers les montagnes, la tête et la queue enflammées, ils mettaient le feu à tout le bois qui se trou-

vait sur leur passage. C'était un spectacle effrayant pour les Romains qui gardaient les défilés; ces flammes leur paraissaient des flambeaux portés par des hommes qui couraient avec précipitation. Saisis de trouble et d'effroi, ils ne doutent pas que ce ne soient les ennemis qui viennent les attaquer et les envelopper de toutes parts. Ils n'osent rester à leur poste, et, abandonnant la garde des passages, ils s'enfuient vers le grand camp. Les troupes légères d'Annibal se saisissent aussitôt des défilés, et le reste de l'armée sort du vallon avec sécurité, emmenant un immense butin.

Fabius reconnut, dès la nuit même, que c'était une ruse; quelques bœufs, qui s'étaient écartés, tombèrent entre ses mains; mais, craignant une embuscade dans les ténèbres, il resta toute la nuit dans son camp, et tint seulement ses troupes sous les armes. A la pointe du jour il se mit à la poursuite des ennemis et tomba sur les derniers bataillons, que des escarmouches mirent en désordre. Enfin, Annibal fit passer du front de son armée à la queue un corps d'Espagnols qui, très légers à la course et accoutumés à gravir les montagnes, fondirent sur l'infanterie des Romains, et forcèrent Fabius à la retraite. Cet échec le fit encore plus blâmer, et augmenta le mépris qu'on avait pour lui. Il avait renoncé à la force ouverte pour ne vaincre Annibal que par le conseil et par la prudence; et c'était par ces moyens mêmes qu'il était battu. Annibal, pour enflammer davantage le courroux des Romains contre le dictateur, ordonna, lorsqu'il fut sur les terres qui lui appartenaient, de brûler et de détruire tous les environs, et défendit de faire aucun dégât sur celles de Fabius; il y plaça même une garde pour empêcher qu'on n'y fit aucun tort et qu'on n'emportât la moindre chose.

Cette nouvelle, étant arrivée à Rome, ouvrit un vaste champ à la calomnie. Les tribuns du peuple ne cessaient de le décrier dans les assemblées; ils étaient animés surtout par Métilius, qui, sans aucun motif personnel de haine contre le dictateur, mais parce qu'il était parent du général de la cavalerie, croyait que les reproches faits au premier tourneraient à la gloire de Minucius. Le sénat même était irrité contre Fabius, et blâmait hautement l'accord qu'il avait fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers. Les deux généraux étaient convenus qu'on échangeerait homme pour homme, et celui qui en aurait le plus les rendrait pour deux cent

cinquante drachmes * par tête. L'échange fait sur ce pied, il se trouva qu'il restait à Annibal deux cent quarante Romains. Le sénat refusa leur rançon et reprocha à Fabius d'avoir, contre la dignité et l'intérêt de Rome, racheté des soldats assez lâches pour s'être laissé prendre par les ennemis. Le dictateur, informé de ces tracasseries, supporta avec modération l'aigreur de ses concitoyens ; mais comme il n'avait pas d'argent, et qu'il ne voulait ni manquer de parole à Annibal, ni abandonner les prisonniers, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre ses terres, et de lui en rapporter l'argent dans le camp même. Le jeune homme les vendit et revint très promptement. Fabius envoya l'argent à Annibal, et retira les prisonniers. Plusieurs d'entre eux voulurent dans la suite lui rendre leur rançon ; mais il la refusa et la leur remit à tous.

Peu de temps après, il fut rappelé à Rome par les prêtres pour y faire quelques sacrifices : il laissa, en partant, le commandement de l'armée à Minucius ; et non content de lui défendre, comme dictateur, de combattre et de rien tenter contre l'ennemi, il employa les conseils et même les prières pour l'y engager. Minucius ne tint compte ni des uns ni des autres, et le dictateur fut à peine hors du camp, qu'il se mit à harceler l'ennemi. S'étant aperçu un jour qu'Annibal avait envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes, il attaqua celles qui étaient restées, les poussa jusque dans leur camp, en tua un grand nombre, et leur fit craindre de se voir forcées dans leurs retranchements. Annibal ayant fait rentrer toute son armée, Minucius se retira sans être poursuivi. Un tel avantage lui donna une présomption sans bornes, et inspira à ses soldats une excessive témérité. La nouvelle de cet exploit, grossi par la renommée, étant parvenue à Rome, Fabius dit, en l'apprenant, qu'il ne craignait rien tant que les succès de Minucius ; mais le peuple en conçut les plus flatteuses espérances et courut, plein de joie, à la place publique, où le tribun Métilius, étant monté à la tribune, fit un discours dans lequel il exalta le général de la cavalerie, et accusa Fabius, non de mollesse et de lâcheté, mais de trahison. Il enveloppa dans la même accusation les premiers et les plus puissants d'entre les Romains, à qui il imputait d'avoir dès l'origine attiré cette guerre, afin de ruiner la puissance du peuple et de remettre la ville sous la domination absolue d'un dictateur qui, par ses lenteurs affectées, donnerait le

temps à Annibal de s'affermir, et de faire venir de l'Afrique une nouvelle armée pour conquérir toute l'Italie¹.

Fabius, s'étant présenté à l'assemblée du peuple, ne daigna pas se justifier des accusations du tribun ; il dit seulement qu'il fallait se hâter de finir les sacrifices, afin qu'il pût retourner promptement à l'armée, et punir Minucius d'avoir combattu contre son ordre. Ces paroles excitèrent un grand tumulte parmi le peuple, qui sentit tout le danger que courait Minucius ; car le dictateur a le pouvoir de faire emprisonner et mettre à mort sans aucune instruction préalable ; et l'on pensait que, puisque Fabius était sorti de ce caractère de douceur qu'il portait si loin, il devait être bien irrité, et qu'il serait inexorable. Tous les assistants furent saisis de crainte et gardèrent le silence. Le seul Métilius, que sa qualité de tribun rendait inviolable (le tribunat est la seule magistrature qui subsiste et qui conserve son autorité, lors même qu'on a nommé un dictateur, tandis que toutes les autres sont suspendues), le seul Métilius faisait au peuple les plus vives instances, et le suppliait de ne pas abandonner Minucius ; de ne pas souffrir qu'il éprouvât le même traitement que le fils de Manlius Torquatus, à qui son père avait fait trancher la tête pour avoir combattu malgré sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire et mérité la couronne ; il le pressait d'ôter à Fabius cette autorité tyrannique, et de confier le sort de la république à celui qui pouvait et qui voulait la sauver. Le peuple, ému par ces discours, n'osa pas cependant forcer Fabius, tout méprisé qu'il était, à se démettre de la dictature ; il ordonna seulement que Minucius partagerait le commandement de l'armée, et ferait la guerre avec un pouvoir égal à celui du dictateur ; ce qui ne s'était jamais vu.

On s'attendait à voir le dictateur abattu et humilié. Mais on ne connaissait pas Fabius ; il était loin de croire que l'ignorance des Romains fût un malheur pour lui. On disait un jour au sage Diogène : « Ces gens-là se moquent de toi. — Et moi, répondit-il, je ne me tiens pas pour moqué. » Il pensait avec raison qu'il n'y a réellement de moqués que ceux qui prêtent à la raillerie, et qui s'en laissent troubler. De même, Fabius supporta patiemment et sans amertume ce qui lui était personnel, et réalisa par sa conduite cette maxime des philosophes, qu'un homme honnête et

1. On peut lire ce discours dans Tite-Live, liv. XXII, ch. xxv.

vertueux ne peut être outragé ni déshonoré. Mais l'intérêt public lui faisait voir avec chagrin l'imprudencce du peuple, qui venait de donner à Minucius un moyen de satisfaire, en combattant, son ambition et sa témérité. Craignant donc qu'aveuglé par la présomption et par une fausse gloire, il ne se précipitât dans quelque démarche funeste, il partit de Rome à l'insu de tout le monde.

Arrivé au camp, il trouva que Minucius était devenu intraitable : enflé de l'avantage qu'il avait obtenu, il voulait commander alternativement avec Fabius ; mais le dictateur s'y refusa constamment, et persuadé qu'il y avait moins d'inconvénient à lui laisser toujours conduire une partie des troupes, qu'à lui en confier un seul jour le commandement général, il partagea l'armée en deux corps, garda pour lui la première et la quatrième légion, et donna à Minucius la seconde et la troisième ; ils partagèrent aussi par moitié les troupes des alliés. Minucius se glorifiait hautement de ce qu'on avait diminué et rabaisé pour lui la majesté de la charge la plus absolue de la république ; mais Fabius lui représentait que, s'il pensait sagement, il devait voir que ce n'était pas contre le dictateur, mais contre Annibal qu'il avait à combattre. « Au reste, ajouta-t-il, si tu veux absolument voir un rival dans ton collègue, montre, après avoir été si fort honoré par le peuple, et l'avoir emporté sur ton général, que tu n'as pas moins à cœur le salut et la sûreté de tes concitoyens, que moi qui ai succombé et que le peuple a si fort maltraité. » Minucius ne regarda ce conseil que comme une ironie de vieillard ; il prit la portion de troupes que le dictateur lui avait remise, et alla camper dans un lieu séparé. Annibal, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, épiait le moment d'en profiter.

Il y avait entre son camp et celui de Minucius une colline dont il n'était pas difficile de s'emparer, mais qui offrait, à celui qui en serait le maître, une assiette sûre et commode pour un camp. La plaine qui l'environnait paraissait de loin tout unie, parce qu'elle était entièrement découverte ; cependant elle avait d'espace en espace des creux et des ravins. Il eût été facile à Annibal de se saisir secrètement de la colline ; mais il ne le voulut pas, et il la laissa entre lui et l'ennemi, comme une amorce pour l'attirer au combat. Voyant Minucius séparé du dictateur, il dispersa, pendant la nuit, quelques troupes dans ces ravins ; et le lendemain, dès que le jour parut, il envoya à découvert un détachement s'emparer de

la colline, afin d'engager Minucius à la lui disputer ; ce qui arriva comme il l'avait prévu. Minucius détacha d'abord ses troupes légères, ensuite sa cavalerie. Enfin, voyant Annibal lui-même marcher au secours de ceux qui étaient sur la colline, il s'avança avec toute son armée en ordre de bataille, et chargea vigoureusement ceux qui défendaient la hauteur.

Le combat fut longtemps douteux ; mais lorsque Annibal eut vu que Minucius avait donné pleinement dans le piège, et que ses derrières étaient sans défense contre les troupes qu'il avait mises en embuscade, il leur donna le signal convenu. Elles se lèvent en même temps de tous les côtés, fondent sur les Romains avec de grands cris, taillent en pièces les derniers rangs, et jettent parmi les autres une frayeur et un désordre qu'il est impossible d'exprimer. L'audace de Minucius lui-même en fut abattue ; il regardait successivement tous ses capitaines, dont pas un n'osait rester à son poste ; ils ne songeaient qu'à fuir, et ils ne trouvaient pas même leur salut dans la fuite ; les Numides, déjà vainqueurs, couraient dans la plaine, et massacraient tous ceux qu'ils rencontraient dispersés.

Le danger extrême où se trouvaient les troupes de Minucius n'avait pas échappé à la prévoyance du dictateur, et il avait eu soin de tenir les siennes sous les armes : voulant même être instruit, non sur des rapports étrangers, mais de ses propres yeux, de tout ce qui se passerait, il s'était placé sur une hauteur voisine de son camp. Dès qu'il vit l'armée en désordre et enveloppée de toutes parts, qu'il entendit les cris des soldats, qui, saisis de frayeur, ne savaient plus se défendre et prenaient ouvertement la fuite, il frappa sur sa cuisse, et, poussant un profond soupir, il dit à ceux qui étaient près de lui : « O dieux ! que Minucius s'est perdu beaucoup plus tôt que je ne pensais, mais bien plus tard qu'il ne le voulait lui-même ! » En même temps il ordonna aux



FIG. 28. — Enseigne.

enseignes de marcher, et à toute l'armée de les suivre. « Soldats, s'écria-t-il, hâtons-nous d'aller au secours de Minucius ! souvenons-nous que c'est un homme de cœur et qui aime sa patrie. Si, par trop d'empressement à chasser l'ennemi, il a commis quelque faute, nous l'en reprendrons dans un autre moment. »

A peine arrivé, il fond sur les Numides qui voltigeaient dans la plaine, et les dissipe. De là, courant aux troupes qui battaient les Romains en queue, il taille en pièces ceux qui font résistance, et charge les autres, qui, pour n'être pas enveloppés à leur tour, comme les Romains l'avaient été, se hâtent de prendre la fuite. Annibal, voyant ce revers de fortune, et Fabius qui, avec une vigueur au-dessus de son âge, s'ouvrait un passage à travers les combattants pour aller sur la colline dégager Minucius, fait sonner la retraite, et ramène les Carthaginois dans son camp. Les Romains eux-mêmes ne demandaient pas mieux que de regagner leurs retranchements. On rapporte qu'Annibal, comme il s'en retournait, dit agréablement à ses amis : « Ne vous l'avais-je pas souvent dit, que ce nuage qui se tenait toujours sur les montagnes (il parlait de Fabius) finirait un jour par crever, et ferait fondre sur nous un violent orage ? »

Après le combat, Fabius fit enlever les dépouilles des ennemis qu'on avait tués, et rentra dans son camp sans proférer un seul mot d'insulte ou de reproche contre son collègue. Mais Minucius ayant aussitôt assemblé ses troupes : « Mes compagnons, leur dit-il, ne commettre jamais de fautes dans de grandes entreprises, c'est une perfection au-dessus de l'humanité ; mais tirer de ses fautes des leçons pour l'avenir, c'est le propre d'un homme vertueux et sage. Quant à moi, j'avoue que j'ai beaucoup moins à me plaindre de la fortune, que je n'ai sujet de m'en louer. Ce que j'avais ignoré si longtemps, quelques heures ont suffi pour me l'apprendre. Je me suis convaincu que, loin d'être en état de commander aux autres, j'ai besoin moi-même de quelqu'un qui me commande, et que je ne dois pas avoir l'ambition de l'emporter sur ceux à qui il est plus beau de céder. Le dictateur seul vous commandera désormais en tout. Il n'est plus qu'une seule circonstance où je veuille encore me trouver à votre tête : c'est pour aller lui témoigner notre reconnaissance ; c'est pour vous donner l'exemple de l'obéissance et de la soumission la plus entière à ses ordres. »

A peine a-t-il achevé, qu'il ordonne qu'on lève les aigles et que

toute l'armée les suive. Il marche le premier vers le camp de Fabius, et dès qu'il y est entré, il va droit au quartier du dictateur. Les troupes, étonnées, étaient dans l'attente de ce qui allait arriver. Fabius étant sorti, Minucius fait planter devant lui les enseignes, et lui donne hautement le nom de père. Ses soldats appellent ceux de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Lorsqu'on eut fait silence, Minucius, adressant la parole à Fabius : « Mon dictateur, lui dit-il, tu remportes aujourd'hui deux victoires, l'une sur les ennemis par ton courage, l'autre sur ton collègue par ta prudence et par ta bonté. La première de ces victoires nous a sauvés, la seconde nous a instruits. Ma défaite par Annibal a été honteuse et funeste ; ta victoire sur moi m'est glorieuse et salutaire. Je t'appelle donc mon père, parce que je n'ai point de nom plus honorable à te donner ; car je t'ai plus d'obligation qu'à celui de qui j'ai reçu le jour ; je ne lui dois que ma vie, et je te dois avec ma vie celle de tous ces Romains. » En finissant, il se jette dans les bras de Fabius ; tous ses soldats embrassent aussi leurs camarades ; ils se serrent étroitement les uns les autres, et se donnent tous les témoignages de l'affection la plus vive : le camp est rempli d'allégresse, et partout on voit couler des larmes de joie.

Fabius s'étant démis bientôt après de la dictature, on créa de nouveau des consuls. Les premiers qui furent nommés suivirent le même plan de guerre que Fabius ; évitant avec soin de combattre avec Annibal en bataille rangée, ils se contentèrent de secourir les alliés et de prévenir leur défection. Mais Térentius Varron, homme d'une naissance obscure, trop connu par sa témérité et par ses lâches flatteries envers le peuple, ayant été élevé au consulat, fit bientôt connaître que, par son audace et son inexpérience, il risquerait le salut de l'État dans une bataille. Il répétait dans toutes les assemblées que la guerre ne finirait pas tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées ; pour lui, il ne voulait, disait-il, qu'un jour pour voir les ennemis et pour les vaincre. En tenant ces discours présomptueux, il rassembla de plus grandes forces que les Romains n'en avaient encore mis sur pied dans aucune des guerres précédentes. On leva une armée de quatre-vingt mille



FIG. 29. — Porte-aigle.

hommes; ce qui donna les plus vives inquiétudes à Fabius et à tout ce qu'il y avait de citoyens sensés, qui ne voyaient plus pour Rome de moyens de se relever, si elle perdait une jeunesse si nombreuse, qui faisait tout son espoir.

Fabius s'adressa donc au collègue de Varron, Paul-Émile, homme d'une grande expérience dans la guerre, mais qui ne plaisait pas au peuple, et qui lui-même le craignait beaucoup, depuis la condamnation qu'il avait essuyée. Il l'exhorta à s'opposer autant qu'il pourrait à la folle témérité de son collègue; il le prévint qu'il n'aurait pas moins à défendre sa patrie contre Varron que contre Annibal lui-même; qu'ils auraient tous deux la même ardeur pour combattre: l'un, parce qu'il ne connaissait pas ses forces, l'autre, parce qu'il connaissait sa faiblesse. « Paul-Émile, ajouta-t-il, tu dois, sur ce qui concerne Annibal, t'en rapporter plutôt à moi qu'à Varron. Je te réponds que si personne ne combat contre lui cette année, il sera forcé d'abandonner l'Italie; ou, s'il s'obstine à y rester, il se ruinera nécessairement; car, jusqu'à présent, quoiqu'il paraisse victorieux et supérieur à nous, aucun de ses ennemis ne nous a quittés pour suivre son parti; et il n'a pas le tiers des troupes qu'il a amenées d'Afrique. — A ne considérer que moi, lui répondit Paul-Émile, j'aime mieux, Fabius, tomber sous les traits des ennemis, que de retomber entre les mains de mes concitoyens. Mais, puisque Rome est dans une conjoncture si fâcheuse, je ferai mon possible pour paraître à toi seul un sage capitaine, plutôt qu'à tous ceux qui voudront m'entraîner à prendre un parti contraire. »

Paul-Émile partit pour l'armée avec cette résolution; mais Varron, ayant arraché de lui qu'ils commanderaient chacun son jour, alla camper en présence d'Annibal, sur la rivière d'Aufide, près du bourg de Cannes; et le lendemain, dès le point du jour, il fit placer le signal de la bataille: c'est un manteau de pourpre qu'on déploie devant la tente du général. La hardiesse du consul, le grand nombre de ses troupes, deux fois plus fortes que celles des Carthaginois, intimidèrent d'abord ceux-ci. Annibal, leur ayant fait prendre les armes, alla lui-même à cheval, avec peu de monde, sur une petite hauteur, d'où il considéra les ennemis, qui étaient déjà rangés en bataille. Un de ceux qui l'accompagnaient, nommé Giskon, homme d'une naissance égale à celle d'Annibal, lui ayant témoigné son étonnement sur le grand nombre des ennemis:

« Giskon, lui dit Annibal en fronçant le sourcil, il y a une chose bien plus étonnante, et qui t'échappe. — Laquelle? lui demanda Giskon. — C'est, reprit Annibal, que, dans une si grande multitude d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giskon. » Cette saillie, à laquelle on ne s'attendait pas, fit rire ceux qui étaient présents; et quand ils furent descendus de la colline, ils contèrent cette plaisanterie à tous ceux qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Bientôt ce fut dans tout le camp une risée universelle; et Annibal lui-même ne pouvait s'empêcher de rire. Ce badinage rendit la confiance aux Carthaginois, qui pensèrent que leur général n'aurait pas songé à plaisanter au moment même du danger, s'il ne s'était pas cru assez fort pour mépriser l'ennemi.

Annibal, dans cette bataille, employa deux stratagèmes: le premier fut de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux et brûlant, qui, faisant élever, de cette plaine découverte et sablonneuse, une poussière échauffée, la portait, par-dessus les phalanges carthagoises, dans les bataillons des Romains, et la poussait dans les yeux de ceux-ci avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille: il mit sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et se plaçant lui-même au milieu avec les moins aguerris, il les disposa de manière que le centre de son armée s'avancât en pointe et débordait les ailes. Il avait ordonné à celles-ci que, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille, et qu'en s'attachant à la poursuite des fuyards, ils auraient pénétré jusqu'au centre, alors elles tombassent brusquement sur eux, les prissent en flanc et par derrière, et les enveloppassent de tous côtés. Ce fut surtout ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains; car, aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée, qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite qui occupaient les ailes les ayant fait se rapprocher de droite et de gauche, elles chargèrent les ennemis en queue, et firent main basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé par son cheval, qui vraisemblablement était blessé, les cavaliers qui étaient

après de lui mirent pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre de faire de même; et quittant ses chevaux, elle combattit à pied. Annibal l'ayant vu : « Je les aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds et poings liés. »

Des deux consuls, Varron, suivi d'un petit nombre des siens, se sauva à toute bride dans la ville de Venuse; Paul-Émile, entraîné par le torrent de cette déroute, le corps couvert des traits qui étaient restés dans ses blessures, et l'âme encore plus accablée d'un si grand désastre, s'assit sur une pierre, pour y attendre que quelqu'un des ennemis vint lui ôter la vie. Il avait le visage plein de sang, et tellement défiguré, que personne ne le reconnut; ses amis mêmes et ses domestiques passèrent devant lui sans s'arrêter. Il n'y eut qu'un jeune patricien, nommé Cornélius Lentulus, qui, l'ayant reconnu, sauta à bas de son cheval et le lui présenta, en le conjurant de s'en servir et de se conserver pour ses concitoyens, qui avaient besoin plus que jamais d'un bon consul. Paul-Émile refusa son offre; et malgré les larmes de Lentulus, il l'obligea à remonter à cheval; ensuite lui prenant la main, et se soulevant un peu : « Lentulus, lui dit-il, va trouver Fabius, et sois-lui témoin que Paul-Émile a suivi jusqu'à la fin ses conseils; qu'il n'a pas manqué à la parole qu'il lui avait donnée; mais qu'il a été vaincu d'abord par Varron, ensuite par Annibal. » Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia; et, se jetant dans la foule qu'on massacrait, il s'y fit tuer. Cinquante mille Romains périrent, dit-on, dans la bataille; quatre mille furent faits prisonniers; et, le combat fini, on n'en prit pas moins de dix mille dans les deux camps. Après une victoire si complète, les amis d'Annibal lui conseillaient de profiter de sa fortune et de marcher droit à Rome : il y entrerait, disaient-ils, avec les fuyards, et pourrait dans cinq jours souper au Capitole. Il n'est pas facile de dire quel motif l'empêcha de suivre ce conseil; mais il est vraisemblable que son irrésolution et ses craintes furent l'ouvrage d'un dieu ou d'un génie qui se mit au-devant de lui et l'arrêta. Ce fut alors qu'un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colère : « Tu sais vaincre, Annibal; mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Cependant cette victoire opéra dans ses affaires la plus heureuse révolution. Avant la bataille, il n'avait à lui, dans toute l'Italie, ni ville, ni magasin, ni port; ce n'était qu'avec les plus grandes dif-

ficultés et par des pillages continuels, qu'il faisait subsister son armée : n'ayant aucune provision d'assurée pour faire la guerre, il était obligé d'errer de côté et d'autre avec ses soldats, qui ressemblaient à une grande troupe de brigands. Mais alors il se vit maître de presque toute l'Italie. La plupart des peuples les plus puissants embrassèrent volontairement son parti; Capoue même, la ville la plus considérable après Rome, lui ouvrit ses portes. Cet exemple montre que les grands revers font connaître, non seulement les amis fidèles, comme dit Euripide, mais encore les généraux sages et prudents. Ce que l'on avait jusqu'alors regardé dans Fabius comme faiblesse et pusillanimité parut, après ce désastre, une prudence plus qu'humaine, une inspiration divine, qui lui avait fait prévoir de si loin des événements que ceux qui les éprouvaient pouvaient à peine croire. Aussi Rome, n'hésitant plus à mettre en lui ses dernières espérances, eut recours à ses conseils comme à ceux d'une divinité tutélaire; et si le peuple n'abandonna point la ville, s'il ne se dispersa point, comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, c'est surtout à son extrême prudence qu'on en fut redevable.

Quand on ne paraissait redouter aucun malheur, Fabius n'avait pas dissimulé ses craintes et ses alarmes; alors que la consternation était générale, que l'excès de la douleur et le trouble qui en était la suite empêchaient de pourvoir à rien, il marchait seul dans la ville, d'un pas modéré et avec un visage tranquille, parlait à tout le monde avec douceur, faisait taire les lamentations des femmes, et dissipait les attroupements de ceux qui se rendaient dans les places publiques pour y déplorer les malheurs communs. Il fit assembler le sénat, et redonna de la confiance aux magistrats, dont il était seul la force et le soutien, et qui tous avaient les yeux fixés sur lui. Il posa des gardes à toutes les portes, pour empêcher le peuple de sortir et d'abandonner la ville. Il limita à trente jours le temps du deuil, et ne voulut pas qu'on le portât hors de sa maison : ce terme expiré, chacun fut obligé de le quitter, afin que la ville n'offrit plus rien de cet appareil lugubre. La fête de Cérès arrivait dans ce temps-là : il jugea plus convenable de ne pas la



Fig. 30. — Cérès.

célébrer, d'omettre les sacrifices et la procession d'usage, pour ne pas montrer, par le petit nombre et par la tristesse de ceux qui y assisteraient, la grandeur des pertes qu'on avait faites. Il pensait d'ailleurs que la divinité reçoit avec plus de plaisir les hommages des personnes heureuses. Mais il fit exactement tout ce que les devins ordonnèrent pour apaiser les dieux et détourner les effets des prodiges. On envoya aussi Fabius Pictor, parent de Fabius Maximus, consulter l'oracle de Delphes.

On ne saurait trop admirer la magnanimité et la douceur des Romains dans la conduite qu'ils tinrent à l'égard de Varron. Lorsque, après la défaite la plus humiliante et la plus désastreuse qu'on eût encore éprouvée, ce consul revint à Rome dans un état de confusion et d'abattement, le sénat et le peuple allèrent le recevoir aux portes de la ville; et quand on eut fait silence, les magistrats et les principaux sénateurs, parmi lesquels était Fabius, le louèrent de n'avoir pas, dans une si grande calamité, désespéré de la république, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires, pour exécuter les lois et gouverner les citoyens, qu'il ne croyait pas perdus sans ressource; mais lorsqu'ils eurent appris qu'Annibal, après la bataille, au lieu de marcher sur Rome, avait mené son armée dans d'autres cantons de l'Italie, leur confiance se ranima; ils mirent des armées en campagne, et nommèrent des généraux, dont les plus illustres étaient Fabius et Claudius Marcellus, qui, par des qualités presque opposées, avaient acquis une égale réputation.

Marcellus, comme je l'ai dit dans sa vie, était doué d'une valeur active et brillante, d'un caractère hardi et entreprenant, toujours prêt à affronter les périls, tel enfin que ces hommes qu'Homère appelle fiers et belliqueux. Charmé d'avoir en tête un ennemi comme Annibal, qui, lui-même plein d'audace, ne demandait qu'à signaler son courage, il saisissait toutes les occasions qui s'offraient de le combattre. Fabius, au contraire, toujours invariable dans son plan de campagne, espérait que si tous les généraux s'accordaient à ne jamais combattre ni harceler Annibal, il se minerait, il se consumerait lui-même par une guerre continuelle; que son armée, épuisée de fatigues et de travaux, perdrait enfin toute sa vigueur, comme un athlète qui lutte sans cesse a bientôt usé toutes ses forces. De là vient que les Romains appelaient Fabius leur bouclier, et Marcellus leur épée. Ils disaient que la fermeté de

l'un, sa constance à ne rien hasarder, jointes à l'audace de l'autre, avaient sauvé Rome. Car Annibal, qui rencontrait toujours Marcellus comme un torrent impétueux, voyait ses forces s'affaiblir peu à peu par ces choes continuels; et il ne s'apercevait pas que Fabius, semblable à une rivière qui coule sans bruit, et dont l'action n'est jamais interrompue, le minait insensiblement et épuisait ses forces. Enfin il se trouva réduit à une telle extrémité, que, d'un côté, las de combattre Marcellus, il craignait, de l'autre, l'obstination de Fabius à ne pas combattre. Pendant tout le temps que cette guerre dura, il eut presque toujours à la soutenir contre ces deux généraux, qui commandèrent en qualité de préteurs, de proconsuls ou de consuls. Ils furent tous deux élevés cinq fois au consulat; mais enfin Marcellus, étant consul pour la cinquième fois, tomba dans une embuscade que lui tendit Annibal, et il y périt.

Annibal essaya souvent de surprendre Fabius; il imagina toutes sortes de ruses, mais toujours sans succès; une fois seulement il le fit donner dans une légère surprise. Il avait contrefait des lettres des principaux habitants de Métapont, et les avait envoyées à Fabius. On lui offrait de lui livrer la ville s'il voulait s'en approcher, et on l'assurait que ceux qui lui faisaient cette offre n'attendaient, pour l'effectuer, que de le voir au pied de leurs murailles. Fabius, sur la foi de ces lettres, se disposait à marcher la nuit suivante avec une partie de son armée; mais les auspices n'ayant pas été favorables, il changea de dessein: il sut bientôt après que les lettres avaient été contrefaites par Annibal, et qu'il était en embuscade près de la ville. On peut croire qu'il dut à la bienveillance des dieux d'avoir évité ce danger. Fabius aimait toujours mieux employer la douceur et la modération pour prévenir la défection des villes et retenir les alliés dans le devoir, que d'approfondir les soupçons et d'user de rigueur contre les personnes suspectes. On raconte à ce sujet qu'ayant su qu'un soldat marse, qui par sa naissance et sa valeur était un des premiers d'entre les alliés, avait proposé à d'autres soldats de passer dans le camp des ennemis; au lieu de l'irriter par des châtimens, il le fit venir, lui avoua qu'on avait eu tort de le négliger: « Je m'en prends, ajouta-t-il, à tes officiers, qui, dans la distribution des récompenses, ont plus d'égard à la faveur qu'au mérite; mais, à l'avenir, je m'en prendrai à toi seul, si tu as besoin de quelque chose, et que tu ne

t'adresses pas à moi. » En même temps il lui fit présent d'un cheval de bataille et lui donna d'autres marques d'honneur. Depuis, il n'eut pas de soldat plus fidèle ni plus affectionné.

Il trouvait extraordinaire que, tandis que les écuyers et les chasseurs qui veulent dompter la férocité des animaux les plus indociles et les plus rebelles, emploient le soin, le temps et la nourriture, plutôt que les fouets et les colliers ; au contraire, ceux qui gouvernent les hommes, au lieu de prendre, pour les corriger, les voies de la patience, de la douceur, usent de moyens plus durs et plus violents que ceux dont les jardiniers se servent pour la culture des figuiers, des poiriers et des oliviers sauvages, qu'ils adouçissent, qu'ils apprivoisent, pour ainsi dire, à force de travail, et auxquels ils font porter d'excellents fruits....

La ville de Tarente avait été enlevée aux Romains par trahison¹ ; Fabius la reprit de la même manière. Un jeune Tarentin, qui servait dans son armée, avait à Tarente une sœur dont il était tendrement chéri, et qui aimait un capitaine bruttien de la garnison qu'Annibal avait mise dans cette ville. Cette passion ayant fait concevoir au jeune homme un projet dont il espérait une heureuse issue, il le communique à Fabius, et de son aveu se rend à Tarente, où il feint d'avoir déserté pour venir retrouver sa sœur. Les premiers jours le Bruttien ne parut pas chez sa fiancée, qui croyait que son frère ignorait ses liaisons avec lui. Mais bientôt le Tarentin dit à sa sœur : « Pendant que j'étais à l'armée de Fabius, le bruit courait que tu recevais un des principaux officiers de cette garnison. Dis-moi quel homme c'est : si, comme on l'assure, il est honnête et brave, qu'importe le lieu de sa naissance ? La guerre confond tout, et quand la nécessité commande, il n'y a point de honte d'obéir à ses lois : on doit même se féliciter, dans un temps où la justice est sans vigueur, de trouver la douceur alliée avec la

1. « Ce fut par un curieux stratagème que les Carthaginois entrèrent dans Tarente. Treize jeunes nobles Tarentins, suivant comme chef un des leurs, Philémène, avaient projeté de livrer leur ville à Annibal. Philémène affecta auprès du gouverneur romain une grande passion pour la chasse, et dans ses fréquentes sorties qui avaient pour but, disait-il, de rapporter de la venaison, il allait conférer avec les Carthaginois. Les gardes avaient ordre de le laisser rentrer à toute heure, même de nuit. Or un soir, à minuit, il revint avec un sanglier d'une grandeur démesurée. Pendant que les Romains de garde admiraient cette bête monstrueuse, trente Carthaginois qui accompagnaient Philémène, costumés en chasseurs, se jetèrent sur les soldats romains, les tuèrent, et, par la poterne, firent entrer tout un corps de Carthaginois qui massacrèrent les Romains. » (DUNAN, *Histoire romaine*, p. 189.)



FIG. 31. — Tarente surprise de nuit par les Carthaginois.

force. » La jeune fille alors appelle près d'elle le Bruttien, et lui fait lier connaissance avec son frère. Celui-ci, en favorisant l'amour du barbare, en paraissant même rendre sa sœur plus affable pour lui, gagna tellement sa confiance, qu'il n'eut pas de peine à faire changer de parti un homme amoureux et une âme mercenaire, en lui promettant, de la part de Fabius, les plus grandes récompenses.

Pendant qu'on préparait l'exécution du complot, Fabius, pour éloigner Annibal, fit donner ordre à la garnison de Rhège d'entrer sur les terres des Bruttien, et de s'emparer de la forteresse de Caulonie. Cette garnison était composée de huit mille hommes, la plupart déserteurs ou du nombre de ces mauvaises troupes que Marcellus y avait fait transporter de Sicile, après les avoir notées d'infamie, et qu'on pouvait sacrifier sans que la république eût à regretter leur perte. Il espéra qu'en les offrant à Annibal comme un appât, il l'éloignerait de Tarente, et son espoir ne fut pas trompé. Annibal marcha droit à eux avec son armée; et Fabius ayant aussitôt mis le siège devant la ville, le jeune homme, qui par l'entremise de sa sœur avait tout disposé avec le Bruttien, vint, dès le sixième jour, trouver le consul dans sa tente, après avoir bien observé le poste où le Bruttien était de garde, et où il devait recevoir ceux des Romains qui attaqueraient de ce côté-là. Cependant Fabius, ne voulant pas s'en fier uniquement à la trahison, s'approcha lui-même de l'endroit convenu, et s'y tint en silence pendant que le reste de l'armée battait la ville par terre et par mer avec un bruit et des cris effroyables. Le plus grand nombre des Tarentins s'étant portés du côté de la ville où toute l'attaque paraissait dirigée, le Bruttien donna le signal à Fabius, qui escalada la ville et s'en rendit maître.

Il périt dans cette affaire un grand nombre de Tarentins, et on en vendit jusqu'à trente mille : la ville fut livrée au pillage, et l'on versa dans le trésor public trois mille talents. Comme on apportait de toutes parts un butin immense, le greffier demanda, dit-on, à Fabius, ce qu'on ferait des dieux; il appelait ainsi leurs statues et leurs images. « Laissons aux Tarentins, lui répondit Fabius, leurs dieux irrités. » Cependant il emporta le colosse d'Hercule, qui fut déposé dans le Capitole, et auprès duquel il fit placer sa propre statue équestre en bronze. Annibal, qui, sur la nouvelle du siège, accourait au secours de la ville, n'en était qu'à quarante stades*, lorsqu'il apprit qu'elle était au pouvoir de l'ennemi. « Les

Romains, dit-il tout haut, ont donc aussi leur Annibal : nous avons perdu Tarente comme nous l'avions prise. » Mais en particulier il convint, pour la première fois, avec ses amis, que depuis longtemps il avait senti la difficulté de se rendre maître de l'Italie avec les troupes qu'il avait, mais que maintenant il en voyait l'impossibilité.

Fabius triompha pour la seconde fois; et ce triomphe fut beaucoup plus glorieux que le premier : il l'obtint comme un vaillant athlète qui, en luttant avec avantage contre Annibal, avait su rendre tous ses efforts inutiles, et s'était joué de lui comme d'un adversaire qui n'avait plus la même force ni la même vigueur. En effet, l'armée d'Annibal, déjà diminuée et affaiblie par des combats continuels, était encore énermée par le luxe et par les richesses. Un Romain, nommé Marcus Livius, commandait à Tarente lorsque Annibal la prit; il se retira dans la citadelle, d'où on ne put le chasser, et il la conserva jusqu'à la reprise de la ville par les Romains. Il voyait avec chagrin les honneurs qu'on rendait à Fabius; et un jour, ne pouvant contenir sa jalousie et son ambition, il dit en plein sénat que c'était lui seul et non pas Fabius qui avait fait reprendre Tarente. « Tu as raison, lui dit Fabius en souriant; car si tu ne l'avais pas laissé prendre, je ne l'aurais pas reprise. »

Les Romains comblèrent Fabius d'honneurs, et nommèrent son fils consul. Pendant que celui-ci était en charge, un jour qu'il expédiait quelques affaires à son tribunal, Fabius, soit à cause de son grand âge et de sa faiblesse, soit pour éprouver son fils, monte à cheval pour aller lui parler, et s'avance à travers la foule. Le jeune magistrat, l'apercevant de loin, ne permit pas qu'il s'approchât ainsi, et envoya un licteur lui dire de descendre, et de venir à pied s'il avait affaire au consul. Cet ordre affligea tous les assistants; ils regardaient Fabius en silence, et paraissaient touchés d'un traitement si peu digne de sa gloire. Mais lui, mettant aussitôt pied à terre, courut à son fils, et l'embrassant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-il, tu penses et tu agis avec dignité; tu sens à quels hommes tu commandes et quelle autorité tu exerces. C'est ainsi que nous et nos ancêtres avons augmenté la puissance romaine, en préférant toujours notre patrie à nos pères et à nos enfants. » On dit en effet que le bisaïeul de Fabius, un des personnages les plus puissants et les plus honorés de Rome, qui avait été cinq fois consul, et avait obtenu cinq triomphes des plus

glorieux, pour autant de victoires remportées dans des guerres importantes, accompagna son fils, alors consul, en qualité de son lieutenant, dans une expédition contre les Samnites; et lorsque ce fils entra dans Rome en triomphe sur un char attelé de quatre chevaux, le père le suivait à cheval avec les autres officiers, et faisait gloire de ce qu'ayant son fils sous la puissance paternelle, et étant regardé comme le plus grand des Romains, il se soumettait le premier aux lois et aux magistrats de la république. Mais ce n'était pas seulement par ces qualités que Fabius se faisait admirer : son fils étant venu à mourir, il supporta cette perte avec la plus grande modération, en homme sage et en bon père. Il prononça lui-même dans la place publique son oraison funèbre, selon l'usage observé chez les Romains, où aux funérailles des personnes illustres le plus proche parent du mort fait publiquement son éloge.

C'est vers cette époque que Scipion fut envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois, qu'il chassa de tout le pays; et après avoir soumis aux Romains plusieurs nations, pris un grand nombre de villes, et mis les affaires de la république dans l'état le plus florissant, il revint à Rome, où il fut autant estimé et honoré qu'aucun autre capitaine. Nommé d'abord consul, il sentit que le peuple demandait et attendait de lui quelque grande entreprise; mais, ne regardant plus que comme un exploit suranné et digne d'un vieillard de combattre Annibal en Italie, il conçut le projet d'aller droit à Carthage, de remplir l'Afrique des légions et des armes romaines, d'en ravager les contrées, et de reporter dans son sein la guerre qu'elle avait elle-même allumée en Italie. Il travaillait avec la plus grande ardeur à faire approuver ce dessein au peuple; mais Fabius faisait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise; il leur représentait que l'imprudencé du jeune homme allait les précipiter dans les plus grands dangers et les perdre peut-être sans ressource. Il n'épargnait ni paroles ni démarches pour les en détourner. Il vint à bout de persuader le sénat; mais le peuple crut que Fabius ne s'y opposait que par jalousie des succès de Scipion; qu'il craignait que si le consul se signalait par quelque grand exploit, et qu'il parvint à terminer la guerre ou à l'éloigner de l'Italie, il ne parût lui-même s'être conduit avec mollesse et avec lâcheté en la faisant durer si longtemps.

Il est vraisemblable que Fabius, redoutant le péril où le projet

de Scipion mettrait la république, ne le combattit d'abord que par prudence et pour l'intérêt de son pays; mais qu'ensuite il y mit de l'entêtement; qu'il se laissa emporter trop loin, et que, par un sentiment d'ambition et de jalousie, il s'opposa à l'agrandissement de Scipion. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il persuada à Crassus, le collègue de Scipion, de ne pas lui céder le commandement de l'armée, de lui résister constamment, et, s'il le jugeait à propos, de passer lui-même à Carthage; enfin, il empêcha qu'on ne lui donnât des fonds pour cette guerre. Scipion, obligé de se procurer lui-même tout ce qui lui était nécessaire pour son expédition, le trouva dans les villes de Toscane, qui, favorablement disposées pour lui, s'empressèrent de lui fournir ses approvisionnements. Crassus se tint chez lui, soit par une suite de son caractère doux et ennemi de toute dispute, soit par respect pour la loi sacrée de son sacerdoce, car il était souverain pontife. Alors Fabius, prenant une autre voie pour s'opposer à Scipion, détourna de cette expédition les jeunes gens qui s'offraient avec empressement pour l'y accompagner. Il ne cessait de répéter, dans les assemblées du peuple, que Scipion, non content de fuir lui-même Annibal, emmenait au delà des mers ce qui restait de forces en Italie; qu'il séduisait les jeunes gens par de belles espérances, et leur persuadait d'abandonner leurs pères, leurs femmes et leur patrie, lorsqu'elle avait à ses portes un ennemi puissant et jusqu'alors invincible. Les Romains, effrayés par ces discours, arrêtrèrent que Scipion ne prendrait avec lui que les légions qui étaient en Sicile, et trois cents hommes à son choix, parmi ceux qui l'avaient servi le plus fidèlement en Espagne. En cela Fabius paraît avoir suivi son caractère timide et prudent.

Cependant Scipion fut à peine passé en Afrique, qu'il fit retentir Rome du récit des exploits les plus admirables, des victoires les plus brillantes et les plus extraordinaires. Ces nouvelles furent bientôt suivies et confirmées par une immense quantité de dépouilles. Un roi des Numides avait été fait prisonnier, et deux camps brûlés en un jour, où les flammes avaient consumé un nombre prodigieux d'hommes, de chevaux et d'armes. Les Carthaginois mêmes avaient envoyé des ambassadeurs à Annibal pour le rappeler en Afrique, pour le conjurer d'abandonner des espérances qui ne pourraient plus se réaliser, et de venir sauver sa patrie. On ne parlait plus à Rome que de Scipion et de ses exploits. Mais

Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut embarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers; qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que, quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille¹, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage: il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermisait leur empire.

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie: il mourut de maladie, vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête: non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

1. La bataille de Zama, 202 avant J.-C.

MARCELLUS¹

SUCCÈS CONTRE LES GAULOIS ET CONTRE ANNIBAL. — L'ÉPÉE DE ROME.
PRISE DE SYRACUSE.

Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus. Consummé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelles; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait désiré.

Il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule et par les prêtres à la dignité d'augure.

1. Syracuse est prise par Marcellus en 210 avant J.-C.

Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut embarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers; qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que, quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille¹, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage: il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermisait leur empire.

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie: il mourut de maladie, vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête: non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

1. La bataille de Zama, 202 avant J.-C.

MARCELLUS¹

SUCCÈS CONTRE LES GAULOIS ET CONTRE ANNIBAL. — L'ÉPÉE DE ROME.
PRISE DE SYRACUSE.

Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus. Consummé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelles; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait désiré.

Il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule et par les prêtres à la dignité d'augure.

1. Syracuse est prise par Marcellus en 210 avant J.-C.

C'est cette espèce de sacerdoce auquel la loi donne une inspection spéciale sur la divination qu'on tire du vol des oiseaux.

La première guerre punique, qui avait duré vingt-deux ans, venait à peine de finir, que les Romains virent naître une seconde guerre de la part des Gaulois. Les Insubriens, nation celtique qui habite au pied des montagnes de l'Italie cisalpine, déjà très puissants par eux-mêmes, avaient encore appelé à leur secours les peuples voisins, et en particulier ces Gaulois qui servent comme mercenaires, et qu'on appelle Gessates. Ce fut un effet admirable de la bonne fortune des Romains, que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois ; et que les Gaulois, comme s'ils n'eussent voulu que succéder aux vaincus, fussent restés spectateurs équitables de la guerre que se faisaient les deux partis, pour n'attaquer les vainqueurs que lorsqu'ils seraient débarrassés de tout autre soin. Cependant le voisinage de ces peuples, qui mettait la guerre aux portes de la ville ; l'ancienne réputation des Gaulois, si redoutés des Romains depuis la prise de Rome, que la loi même qui dispensait les prêtres du service militaire exceptait les cas d'invasion des Gaulois en Italie ; toutes ces circonstances leur faisaient craindre cette guerre. Les préparatifs qu'ils firent pour la soutenir prouvaient encore davantage leur frayeur. Jamais, ni avant ni depuis cette époque, on ne vit tant de milliers de Romains en armes. Ils donnèrent une preuve de leur effroi par les sacrifices extraordinaires auxquels ils eurent recours : jusqu'alors ils n'avaient rien admis dans leurs institutions d'étrange ni de barbare ; leurs opinions sur la divinité, conformes à celles des Grecs, respiraient la douceur et l'humanité. Mais à l'approche de cette guerre, forcés d'obéir aux oracles des livres sibyllins, ils enterrèrent tout vivants, dans le marché aux bœufs, deux Grecs et deux Gaulois, de l'un et de l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des sacrifices secrets qu'il n'est pas permis au peuple de voir.

Dans les premiers combats qui se donnèrent, les Romains eurent de grands succès, et éprouvèrent aussi plusieurs défaites d'où il ne résulta aucun traité qui terminât la guerre. Les consuls Flaminius et Furius étant partis avec une grande armée pour aller faire la guerre aux Insubriens, on rapporta que les eaux du fleuve qui traverse le Picénum avaient été changées en sang, et qu'au-dessus de la ville d'Arimini on avait vu en même temps trois

lunes. Les prêtres chargés d'observer le vol des oiseaux pour l'élection des consuls assurèrent qu'il y avait eu quelque défaut dans celle de Flaminius et de Furius, et qu'elle avait été faite contre les auspices. Aussitôt le sénat écrivit aux consuls pour les rappeler, et leur ordonner de venir promptement à Rome se démettre de leur charge, avec défense de rien entreprendre comme consuls contre les ennemis. Flaminius n'ouvrit ces lettres qu'après avoir livré une bataille dans laquelle il vainquit les Gaulois, dont il mit ensuite le pays à feu et à sang. Lorsqu'il revint à Rome chargé de dépouilles et de butin, le peuple ne sortit point au-devant de lui ; il voulait même lui refuser les honneurs du triomphe, parce qu'il n'avait pas obéi sur-le-champ, et qu'il avait ouvertement méprisé l'ordre du sénat qui le rappelait. Après même qu'il eut triomphé, il fut réduit à l'état de simple particulier, et obligé, ainsi que son collègue, de se démettre du consulat : tant les Romains avaient soin de tout rapporter à la volonté des dieux ! Persuadés que le salut de leur ville dépendait bien plus du respect de leurs magistrats pour les dieux que de leur victoire sur les ennemis, ils ne souffraient de leur part aucune négligence des anciens oracles et des usages religieux établis par leurs ancêtres, quelques succès qu'ils pussent alléguer pour excuse.

Lorsque Flaminius se fut démis du consulat, les magistrats qui avaient gouverné dans l'intervalle élurent pour consul Marcellus, qui, étant entré tout de suite en charge, se donna Cnéius Cornélius pour collègue. On dit que les Gaulois ayant fait des propositions de paix, et le sénat étant disposé à la leur accorder, Marcellus avait déterminé le peuple à faire la guerre. Cependant la paix fut conclue ; mais presque aussitôt les Gessates, renouvelant la guerre, passèrent les Alpes au nombre de trente mille, et, s'étant joints aux Insubriens, beaucoup plus nombreux encore, fiers de leur multitude, ils s'approchèrent de la ville d'Acerres, située au delà du Pô, et que les Romains assiégeaient. Là, Britomartus, leur roi, prenant avec lui dix mille Gessates, alla ravager tout le pays aux environs du fleuve ; Marcellus, averti de ces courses, laisse son collègue devant Acerres, avec son infanterie, toutes ses troupes pesamment armées et le tiers de cavalerie. Il prend lui-même le reste de la cavalerie et six cents hommes de pied des plus légèrement armés, se met à la poursuite des ennemis, et ne s'arrête ni nuit ni jour, jusqu'à ce qu'il ait atteint les

dix mille Gessates, près de Clastidium, petit bourg de la Gaule, que les Romains avaient soumis depuis peu. Marcellus n'eut pas le temps de laisser ses troupes se reposer et se refaire de cette marche forcée; car les barbares, instruits aussitôt de son arrivée, et voyant le peu d'infanterie qu'il avait amenée, en conçurent du mépris : ils ne faisaient aucun cas de sa cavalerie, étant eux-mêmes fort adroits à cette sorte de combats; ils se voyaient d'ailleurs supérieurs en nombre à Marcellus, et ne doutaient pas que leur cavalerie ne leur donnât tout l'avantage; ils marchèrent donc avec impétuosité, ayant leur roi à leur tête, en faisant aux Romains de grandes menaces, et se croyant sûrs de les enlever sans résistance.

Marcellus, craignant qu'ils n'enveloppassent sa petite armée, étendit les ailes de sa cavalerie, et leur fit occuper un grand espace, en les diminuant peu à peu de profondeur, jusqu'à ce qu'elles eussent un front à peu près égal à celui des ennemis. Comme on était sur le point de charger, son cheval, effrayé des cris confus de ces barbares, tourna tout à coup en arrière et l'emporta malgré lui. Pour empêcher que cet accident, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le trouble dans son armée, il tourne promptement son cheval à gauche, lui fait achever le tour, et, après l'avoir remis en présence de l'ennemi, il adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'avait pas été l'effet du hasard, mais qu'il avait fait ce tour exprès, afin d'adorer cet astre; car c'est l'usage des Romains d'adorer les dieux en tournant. Quand la mêlée commença, il fit vœu à Jupiter Férétrien de lui consacrer les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis. Dans cet instant même, le roi des Gaulois l'ayant aperçu, et jugeant aux marques dont il était décoré que c'était le général romain, pousse son cheval loin des rangs, et, brandissant une longue pique, l'appelle à haute voix au combat. Il surpassait par la hauteur de sa taille tous les autres Gaulois; et ses armes, enrichies d'or, d'argent, de pourpre et de plusieurs autres couleurs, jetaient un éclat aussi vif que le feu même des éclairs.

Marcellus parcourt des yeux tous les rangs de la phalange ennemie, et, ne voyant pas de plus belles armes que celles-là, il ne doute point que ce ne soient celles qu'il a vouées à Jupiter; il pousse droit à lui, et de sa pique il lui perce la cuirasse; le coup, dont la raideur fut augmentée par l'impétuosité du cheval, ren-

verse le Gaulois par terre; comme il vivait encore, Marcellus lui porte un second et un troisième coup qui l'achèvent. Il saute à bas

de son cheval, le dépouille de ses armes, et, les prenant dans ses mains, il élève les yeux vers le ciel : « Jupiter Férétrien, s'écria-t-il; toi qui du haut des cieux contemples dans les guerres et dans les combats les exploits des généraux et des capitaines, je te prends à témoin que je suis le troisième général romain qui, après avoir tué de sa main le roi et le général des ennemis, t'a consacré ses plus belles dépouilles. Daigne donc nous accorder dans tout le cours de cette guerre une fortune semblable. » Dès qu'il eut fini sa prière, la cavalerie romaine chargea celle des Gaulois, qui combattait pêle-mêle avec l'infanterie, et remporta une victoire si complète et si singulière,



FIG. 32. — Jupiter.

qu'elle paraît à peine croyable. On assure que jamais, ni avant ni depuis cette bataille, un si petit nombre de gens à cheval ne défit une cavalerie et une infanterie si nombreuses. Après en avoir tué la plus grande partie, et pris leurs armes avec tout leur bagage, il alla rejoindre son collègue, qui n'avait pas le même succès contre les autres Gaulois. Il était devant Milan, ville considérable, que son étendue et sa population font regarder par les Gaulois comme la métropole de tout le pays. Aussi la défendaient-ils avec la plus grande ardeur, et ils tenaient autant Scipion assiégé qu'il les assiégeait lui-même. Mais Marcellus fut à peine arrivé, que les Gessates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent. Milan fut pris; les Gaulois rendirent toutes leurs autres villes, et se remirent à la discrétion des Romains, qui leur accordèrent la paix à des conditions équitables.

Le sénat n'accorda qu'à Marcellus les honneurs du triomphe; et ce fut un des plus beaux qu'on eût vus, par la richesse et la beauté des dépouilles, par la taille prodigieuse des captifs, et par la magnificence de son appareil. Mais le spectacle le plus agréable et le plus nouveau pour les Romains fut le triomphateur lui-même, qui portait à Jupiter l'armure du roi barbare. Il avait fait couper le tronc d'un grand chêne, et, l'ayant taillé en forme de trophée, il l'avait revêtu de ces armes, placées chacune dans son rang avec beaucoup d'ordre. Quand toute la pompe se fut mise en marche, Marcellus monta sur un char à quatre chevaux et traversa la ville, chargé de ce trophée, qui ressemblait à un homme armé, et qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Son armée le suivait, couverte d'armes brillantes, et chantant des chansons et des airs de victoire faits, pour cette occasion, à la louange de Jupiter et du général. Arrivé au temple de Jupiter Férétrien, il dressa le trophée et le consacra à ce dieu. Il fut le troisième et le dernier général qui obtint cet honneur. Romulus remporta le premier ces dépouilles opimes, en tuant de sa main Acron, roi des Céniniens; le second qui les gagna fut Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; Marcellus fut le troisième pour avoir tué Britomartus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, aucun général n'a eu cette gloire.

Lorsque Annibal entra en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes, où il périt tant de milliers de Romains, le peu qui se sauvèrent de la bataille se reti-

rèrent à Canuse; et comme on s'attendait qu'Annibal, après avoir détruit les forces les plus considérables des Romains, marcherait sur-le-champ vers Rome, Marcellus envoya d'abord quinze cents hommes de sa flotte pour garder la ville; ensuite, sur un ordre du sénat, il se rendit à Canuse où, prenant avec lui les soldats qui s'y étaient réunis après la bataille, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas abandonner le pays aux ravages de l'ennemi. Les principaux d'entre les Romains et leurs meilleurs généraux avaient péri dans les combats. Parmi ceux qui leur restaient, Fabius Maximus jouissait d'une grande considération, à cause de sa sagesse et de sa capacité; mais son attention extrême à ne rien hasarder passait pour défaut de courage et d'activité; on le croyait très propre à la défense, et non à l'attaque. On eut donc recours à Marcellus; et, pour tempérer sa hardiesse et son ardeur par la lenteur et la prévoyance de Fabius, tantôt on les nomma tous deux ensemble consuls, tantôt on employa l'un comme consul, et l'autre avec le titre de proconsul. Aussi, selon Posidonius, appelait-on Fabius le bouclier et Marcellus l'épée des Romains. Annibal disait lui-même qu'il craignait le premier comme son gouverneur, et l'autre comme son adversaire; que Fabius l'empêchait de faire du mal, et que Marcellus lui en faisait.

La victoire d'Annibal avait rendu ses soldats si audacieux à la fois et si négligents, qu'ils s'éloignaient du camp et se répandaient dans la campagne. Marcellus, les attaquant ainsi dispersés, en tua un grand nombre et affaiblissait d'autant l'armée des ennemis. Étant allé ensuite au secours de Naples et de Nole, il affermit les Napolitains dans leur attachement pour Rome; mais il trouva Nole en dissension; le sénat ne pouvait modérer et contenir le peuple, qui voulait se déclarer pour Annibal. Il y avait dans la ville un homme nommé Bandius, des premiers de Nole par sa naissance, et non moins distingué par son courage; il avait combattu vaillamment à Cannes; et, après avoir tué de sa main un grand nombre de Carthaginois, il était tombé sur un monceau de morts, d'où on le retira le corps tout percé de traits. Annibal, qui avait admiré sa valeur, le renvoya non seulement sans rançon, mais comblé de présents, et se l'attacha par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Bandius, pour reconnaître un traitement si favorable, soutenait avec chaleur les intérêts d'Annibal, et fortifiait le parti du peuple, qu'il sollicitait à la défection. Marcellus eût cru

violier toute justice en faisant mourir un homme d'un mérite si distingué, et qui, dans les plus grandes occasions, avait partagé le péril des Romains. D'ailleurs, ce général était plein d'humanité; il possédait le talent de gagner les esprits, et surtout les ambitieux, par la douceur et les grâces de sa conversation.

Bandius étant venu le saluer, Marcellus lui demande qui il est; non qu'il ne le connût très bien depuis longtemps, mais il cherchait à lier un entretien avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi de l'apprendre, et plein d'admiration: « Quoi! lui dit-il, tu es ce Bandius dont on parle tant à Rome, qui as combattu si vaillamment à Cannes, qui seul, n'abandonnant pas le consul Paul-Emile, as reçu sur ton corps la plupart des traits qu'on lançait sur lui? » Bandius lui répondit que c'était lui-même, et lui montra les cicatrices de ses blessures. « Comment, reprit Marcellus, couvert de ces marques honorables de ton amitié pour les Romains, n'es-tu pas d'abord venu à nous? Nous crois-tu si ingrats que de ne pas récompenser la vertu de nos amis, nous qui savons l'honorer même de nos ennemis? » A ces paroles obligantes, qu'il accompagna de beaucoup de caresses, il ajouta le don d'un cheval de bataille et de cinq cents drachmes en argent. De ce moment, Bandius s'attacha tellement à Marcellus, qu'il ne l'abandonna plus, et qu'il mit le plus grand zèle à découvrir et à lui dénoncer ceux qui tenaient le parti d'Annibal. Ils étaient en grand nombre, et avaient formé le complot de piller le bagage des Romains la première fois qu'ils sortiraient contre les ennemis, et de leur fermer les portes de la ville.

Marcellus, instruit de ce projet, range son armée en bataille dans la ville, met le bagage près des portes, et fait publier à son de trompe une défense aux habitants de paraître sur les murailles. Annibal, à qui cette solitude fit croire qu'il y avait quelque sédition dans la ville, s'en approcha avec peu d'ordre et de précaution. Aussitôt Marcellus fait ouvrir la porte qui est devant lui, et, à la tête de sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi et le pousse avec vigueur. Un moment après, l'infanterie sort par une autre porte, et court sur les Carthaginois en jetant de grands cris. Pendant qu'Annibal partage ses troupes pour faire face à cette seconde attaque, on ouvre une troisième porte, et le reste des Romains, sortant avec rapidité, fondent sur les ennemis qui, étonnés de cette sortie imprévue, et pressés par ces nouvelles

troupes, se défendent faiblement contre les premières. Ce fut la première occasion où les soldats d'Annibal plièrent devant les Romains, et furent repoussés jusque dans leur camp avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils y perdirent plus de cinq mille hommes, et Marcellus n'en eut que cinq cents de tués. Ce combat couvrit Marcellus de gloire, et releva, après tant de malheurs, le courage des Romains, qui virent que l'ennemi qu'ils avaient à combattre n'était ni invulnérable ni invincible, et qu'il pouvait aussi éprouver des revers.

C'est pourquoi l'un des consuls désignés étant mort, le peuple rappela Marcellus, alors absent, pour le mettre à sa place, et força les magistrats de différer jusqu'à son retour les comices pour les élections.

Il fut nommé consul à l'unanimité des suffrages. Mais dans ce moment même le tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres jugèrent que les augures n'étaient pas favorables. Ils n'osèrent pas néanmoins s'opposer ouvertement à son élection, par la crainte qu'ils avaient du

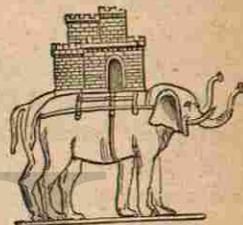


FIG. 33. — Elephants chargés de tours.

peuple; mais Marcellus fit une démission volontaire, qui ne le dispensa pourtant pas de la conduite de cette guerre. Il fut nommé proconsul, et repartit sur-le-champ pour Nole, où il fit punir tous ceux qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois. Annibal accourut à leur secours et présenta la bataille à Marcellus, qui ne l'accepta point. Mais ensuite Annibal, qui ne s'attendait plus à combattre, ayant envoyé la plus grande partie de son armée pour piller le pays, Marcellus alla brusquement l'attaquer: il avait donné à son infanterie de ces longues piques dont on se sert dans les combats de mer, et lui avait appris à en frapper de loin les Carthaginois, qui, peu adroits à lancer leurs javelots, ne se servaient guère que d'épées fort courtes. Aussi tous ceux qui tinrent tête aux Romains furent-ils enfin obligés de tourner le dos, et de prendre ouvertement la fuite après avoir perdu cinq mille hommes et quatre éléphants, dont deux furent tués et deux pris vivants. Mais un avantage plus important, ce fut la désertion de trois cents cavaliers espagnols et numides qui, trois jours après la bataille, vinrent se rendre aux Romains. C'était la première fois qu'Annibal éprouvait ce désa-

grément; jusqu'alors il avait su conserver dans un accord parfait une armée composée de plusieurs nations barbares aussi différentes de mœurs que de langage. Ces trois cents cavaliers restèrent toujours fidèles à Marcellus et aux généraux qui commandèrent après lui.

Marcellus, nommé à un troisième consulat, fit voile pour la Sicile, dont les Carthaginois, enflés des succès d'Annibal, pensaient à tenter de nouveau la conquête, surtout depuis que la mort d'Hiéronyme, tyran de Syracuse, avait mis le trouble dans cette ville. Les Romains y avaient déjà envoyé une armée, sous les ordres d'Appius Claudius, que Marcellus remplaça dans le commandement. Il fut à peine arrivé en Sicile, qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds, et implorer son secours dans le malheur qui les accablait, et dont voici l'occasion. De ceux qui avaient combattu à Cannes contre Annibal, les uns avaient pris la fuite, et les autres avaient été faits prisonniers : le nombre de ces derniers était si grand, qu'on croyait à peine qu'il restât aux Romains assez de soldats pour garder les murailles de leur ville. Mais ils avaient, dans ce désastre, conservé tant de confiance et de grandeur d'âme, qu'ils ne voulurent jamais racheter ces prisonniers, qu'Annibal leur offrait pour une rançon modique; ils décrétèrent même qu'on les laisserait ou tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine, et que ceux qui n'avaient dû leur salut qu'à la fuite seraient transportés en Sicile, et ne rentreraient pas en Italie tant qu'Annibal y ferait la guerre. Ils vinrent donc en foule trouver Marcellus, et, se prosternant à ses pieds en jetant de grands cris, en versant des torrents de larmes, ils le conjurèrent de les incorporer honorablement dans son armée, et lui promirent de faire voir, par leurs actions, que leur fuite avait été plutôt l'effet du malheur que de la lâcheté. Marcellus, touché de leur sort, écrivit au sénat pour lui demander la permission de prendre parmi eux de quoi recruter les légions. Après une longue délibération, le sénat finit par arrêter que la république n'avait aucun besoin de soldats lâches; que si Marcellus croyait pouvoir employer ces gens-là, il en était le maître, mais à condition que, quelque action de valeur qu'ils fissent, ils ne recevraient du général ni couronne ni aucune autre récompense. Ce décret mortifia Marcellus; et quand il fut de retour à Rome, après la guerre de Sicile, il se plaignit au sénat de ce que tant de services signalés qu'il avait rendus à la

république n'avaient pu lui faire obtenir de réparer l'infortune d'un si grand nombre de citoyens.

A son arrivée en Sicile, son premier soin avait été de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains, qui, pour faire sa cour aux Carthaginois et s'élever par leur moyen à la tyrannie de la Sicile, avait massacré près de Léontium un grand nombre de Romains. Marcellus prit cette ville d'assaut, et ne fit aucun mal aux habitants; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus de verges et mis à mort. Hippocrate fit porter cette nouvelle à Syracuse, en y ajoutant que Marcellus avait passé tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge, et, profitant du trouble où étaient les Syracusains, il s'empara de la ville. Marcellus, dès qu'il en eut été informé, se mettant en marche avec toute son armée, alla camper auprès de Syracuse, où il envoya des ambassadeurs pour instruire les habitants de ce qui s'était passé à Léontium. Mais tout ce que ces députés purent dire ayant été inutile, et les Syracusains, dominés par le parti d'Hippocrate, s'étant obstinés à ne pas les croire, Marcellus commença d'assiéger la ville par mer et par terre : Appius commandait l'armée de terre, et Marcellus, avec soixante galères à cinq rangs de rames, remplies de toutes sortes d'armes et de traits, outre une machine qu'il avait fait dresser sur huit galères liées ensemble, s'approcha des murailles, plein de confiance dans la force de ses batteries, dans la multitude de ses préparatifs, et plus encore dans sa propre réputation.

Mais Archimède ne tenait pas grand compte de toutes ces machines, qui en effet n'étaient rien auprès des siennes. Il avait avancé un jour au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée, on pouvait remuer un fardeau, de quelque poids qu'il fût. Plein de confiance en la force de sa démonstration, il se vanta que, s'il avait une autre terre, il remuerait à son gré celle-ci, en passant dans l'autre. Le roi, étonné de cette assertion, le pria de réduire en pratique son problème, et de lui faire voir une grande masse remuée par une petite force. Archimède ayant fait tirer à terre, avec un grand travail, et à force de bras, une des galères du roi, ordonna qu'on y mit la charge ordinaire, avec autant d'hommes qu'elle en pourrait contenir; ensuite, s'étant assis à quelque distance, sans employer d'effort, en tirant doucement de la main le bout d'une machine à plusieurs

poulies, il ramène à lui la galère, qui glissait aussi légèrement et avec aussi peu d'obstacle que si elle avait fendu les flots. Le roi, émerveillé d'un tel pouvoir de l'art, engagea Archimède à lui faire toutes sortes de machines et de batteries de siège soit pour l'attaque, soit pour la défense des places. Mais il n'en fit point usage, car il passa presque tout son règne sans faire la guerre et vécut dans une profonde paix. Tous ces préparatifs servirent alors aux

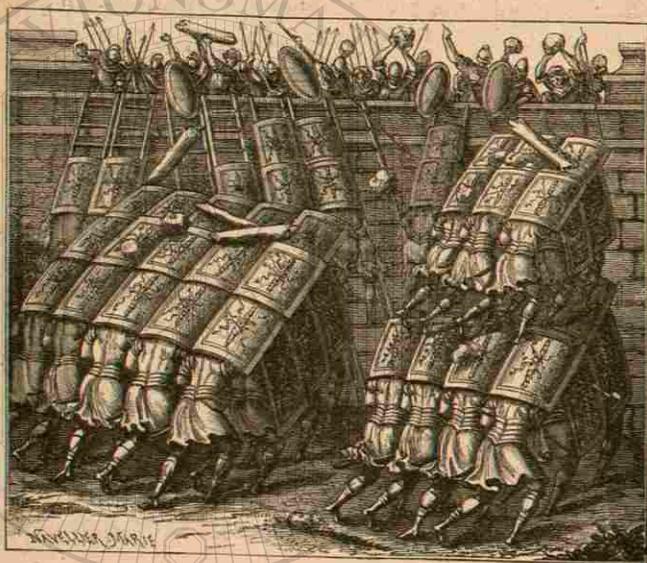


FIG. 34. — Soldats romains donnant l'assaut.

Syracusains, à qui ils furent d'un grand secours et qui, outre les machines, eurent l'artiste qui les avait faites.

Les Romains donc ayant donné l'assaut de deux côtés différents, les Syracusains, consternés, restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts et à une puissance si redoutable. Mais quand Archimède eut mis ses machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toutes espèces et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de raideur et de fracas, que rien n'en pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout

à coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs, et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contre-poids, les laissaient retomber ensuite, et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et, après les avoir dressés sur leur poupe, il les enfonçait dans la mer, ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres; là, après avoir pirouetté quelque temps, ils se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement. On voyait sans cesse des galères, enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité, et présenter un spectacle affreux; quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin, comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles; ou les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble était appelée *sambuce*, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom. Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança contre elle un rocher du poids de dix talents; ensuite un second, puis un troisième qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horribles, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses, qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus, ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères, et envoya l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite.

Il tint donc conseil, et il fut résolu que le lendemain, avant le jour, on s'approcherait, s'il était possible, des murailles, parce que les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits par-dessus leurs têtes; et que celles qu'il pourrait employer de près seraient sans effet, le coup n'ayant point de force à si peu de distance. Mais Archimède avait, de longue main, préparé pour cela même des machines qui portaient à toutes les distances, et des traits plus courts qui se succédaient presque sans interruption. Il avait fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avait placé des scorpions d'une médiocre portée, que les ennemis ne pouvaient apercevoir, et qui faisaient de fréquentes blessures à ceux qui s'en approchaient. Arrivés au pied des murailles, où ils se croyaient bien à couvert, ils furent encore

assaillis d'une grêle de traits, ou accablés de pierres, qui tombaient à plomb sur leurs têtes; il n'y avait pas un endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sur eux. Ils prirent donc le parti de reculer; mais ils s'étaient à peine éloignés, qu'Archimède fit pleuvoir sur eux, dans leur retraite, une si grande quantité de traits, qu'il leur tua beaucoup de monde et fracassa un grand nombre de leurs vaisseaux, sans qu'ils pussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis; car Archimède avait dressé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles; et les Romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où les coups partaient, semblaient combattre contre les dieux. Cependant Marcellus, échappé de ce danger, se mit à railler les ingénieurs et les ouvriers qu'il avait dans son camp, de ce qu'Archimède en se jouant plongeait ses vaisseaux dans la mer, comme des coupes à puiser de l'eau. Il est vrai que les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines d'Archimède, et que seul il était l'âme qui faisait tout mouvoir et agir. Tous les autres moyens de défense étaient suspendus, la ville ne se servait que de ceux d'Archimède, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin Marcellus, voyant les Romains si effrayés, qu'à la vue seule d'une corde ou d'un pieu de bois qui paraissaient sur la muraille, ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque nouvelle machine qu'Archimède allait lancer contre eux, cessa toutes les attaques, et changea le siège en blocus.

Pendant ce blocus il alla s'emparer de Mégare, une des plus anciennes villes de la Sicile; il prit ensuite le camp d'Hippocrate près d'Aciles, et étant tombé sur ses troupes pendant qu'elles travaillaient à se retrancher, il tua plus de huit mille hommes. Il parcourut une partie de la Sicile, reprit plusieurs villes sur les Carthaginois, et défit en divers combats tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Quelque temps après il fit prisonnier, devant Syracuse, un Spartiate nommé Damippus, qui sortait par mer de cette ville. Les Syracusains, qui désiraient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à cette occasion plusieurs entrevues et plusieurs conférences, pendant lesquelles Marcellus observa qu'une des tours était fort négligemment gardée, et qu'on pourrait y faire entrer secrètement quelques soldats, parce que la muraille de la ville était en cet endroit facile à escalader. Les rendez-vous fréquents qui eurent lieu près de cette

tour l'ayant mis à portée d'en juger la hauteur par estimation, il fit préparer des échelles; et, profitant d'une fête de Diane que les Syracusains célébraient au milieu des festins et des plaisirs, dès le matin il se saisit de la tour sans être aperçu, rempli d'hommes armés les murs des environs, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, réveillés par le bruit, commençaient à se mettre en mouvement avec beaucoup de trouble, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes: ce qui jeta une telle frayeur parmi les habitants, qu'ils prirent tous la fuite, persuadés qu'il n'y avait pas un quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Mais il leur restait encore l'Achradine, qui en était la plus grande, la plus forte et la plus belle portion: Marcellus n'avait pu s'en rendre maître, parce que ses murailles sont séparées du reste de la ville, qui est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle la Ville-Neuve, et l'autre Tyché.

Maître de ces deux quartiers, Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-Neuve; là, tous les officiers qui l'entourent le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut considéré, de la hauteur où il était, la grandeur et la beauté de cette ville, il ne put retenir ses larmes, et s'attendrit sur son malheur, en pensant au changement affreux qu'allait y causer dans un instant le pillage qu'en feraient ses soldats. Déjà ils demandaient qu'on le leur abandonnât, et aucun des chefs n'eût osé le leur refuser. Plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée et détruite de fond en comble; mais Marcellus en rejeta bien loin la proposition; il leur accorda seulement, et avec beaucoup de peine, les richesses qu'ils y trouveraient et les esclaves; il leur défendit expressément de toucher à aucune personne libre, de tuer, d'outrager ou de réduire en captivité aucun des citoyens. Mais, malgré cette modération, Syracuse lui paraissait traitée avec trop de rigueur; et, au milieu d'un si grand sujet de joie, il laissait voir sa compassion et sa douleur de ce que tant d'opulence et de prospérité allait s'évanouir dans un instant. On prétend que les richesses qu'on y enleva ne furent pas moins considérables que celles qui furent prises dans la suite à Carthage; car l'autre partie de Syracuse ne tarda pas à être prise par trahison, et livrée aussi au pillage, excepté le trésor des rois, qui fut porté à Rome dans le trésor public.

Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède.

Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie ; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout à coup il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue. D'autres disent qu'un soldat étant allé d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer, Archimède le pria instamment d'attendre un moment, afin qu'il ne laissât pas son problème imparfait ; et que le soldat, qui se souciait fort peu de sa démonstration, le perça de son épée. Un troisième récit, c'est qu'Archimède étant allé lui-même porter à Marcellus, dans une caisse, des instruments de mathématiques, tels que des cadrans solaires, des sphères, et des angles avec lesquels on mesure la grandeur du soleil, des soldats qui le rencontrèrent, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans cette caisse, le tuèrent pour s'en emparer. Mais ce qui est avoué de tous les historiens, c'est que Marcellus fut très affligé de sa mort, qu'il eut horreur du meurtrier comme d'un sacrilège, et qu'ayant fait chercher les parents d'Archimède, il les traita de la manière la plus honorable ¹.

Cependant Marcellus fut rappelé pour une guerre que les Romains avaient dans leur pays, et presque à leurs portes : en quittant la Sicile, il emporta de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, pour les faire servir d'abord à l'ornement de son triomphe, et ensuite à la décoration de la ville. Rome, à cette époque, n'avait et ne connaissait pas même encore ces curiosités superflues ; on n'y voyait point ces productions de la délicatesse et du goût, aujourd'hui si recherchées. Remplie d'armes enlevées aux barbares, couronnée des monuments et des trophées de ses triomphe, elle offrait un spectacle peu agréable, et qui ne supposait pas des spectateurs accoutumés au luxe ; c'était partout le tableau le plus menaçant. Épaminondas

1. Marcellus fit élever au savant grec un tombeau sur lequel était gravée une sphère inscrite dans un cylindre. Plus tard Cicéron, questeur en Sicile, retrouva, dans un cimetière de Syracuse, ce tombeau dont les habitants de la ville ignoraient même l'existence. Il le fit réparer. Lui-même nous a laissé, dans un de ses ouvrages, le récit de cette découverte.

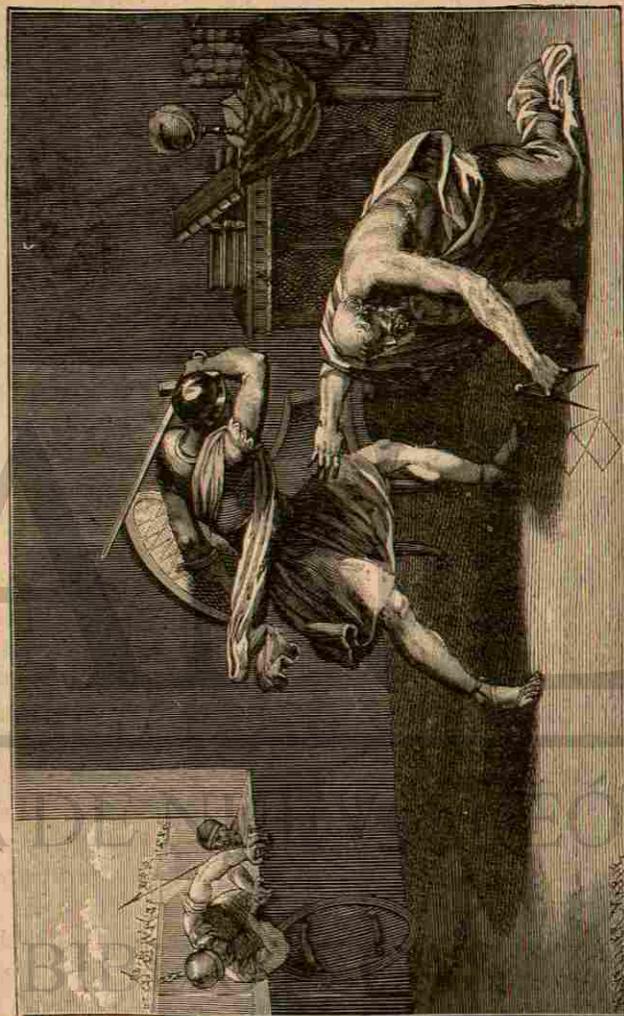


Fig. 35. — Mort d'Archimède.

disait de la Béotie qu'elle était le théâtre de Mars; Xénophon appelait la ville d'Éphèse l'arsenal de la guerre; on pouvait de même alors, suivant l'expression de Pindare, appeler Rome le domicile du dieu de la guerre. Aussi Marcellus se rendit-il très agréable au peuple, pour avoir orné la ville de ces ouvrages de l'art, qui, respirant toute la grâce, tout le bon goût des Grecs, étaient, par leur variété, une source de plaisirs continuels. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le suffrage des gens les plus âgés, lorsque, maître de Tarente, il ne déplaça, n'emporta aucun de ses ornements, et que, se bornant à prendre l'or et les autres richesses semblables, il laissa les statues à leurs places, en disant ce mot devenu si célèbre: « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » Ils reprochaient même à Marcellus d'abord d'avoir excité contre Rome la haine des autres peuples, lorsqu'il avait mené en triomphe non seulement les hommes, mais les dieux même captifs; en second lieu d'avoir altéré les mœurs d'un peuple qui, accoutumé à la guerre ou à l'agriculture, ignorant le luxe et la mollesse, était, comme l'Hercule d'Euripide,

Simple, grossier, mais fait pour les grandes choses;

et de l'avoir rendu oisif, babillard, parlant sans cesse des arts et des artistes, et perdant à ces entretiens inutiles la plus grande partie de la journée. C'était cependant l'action dont Marcellus se faisait le plus d'honneur, même auprès des Grecs; il se vantait d'avoir enseigné le premier aux Romains à estimer, à admirer ces chefs-d'œuvre de la Grèce, dont jusqu'alors ils n'avaient pas eu la moindre idée.

Quand il fut à Rome, ses ennemis s'opposèrent à son triomphe; et lui-même, voyant qu'il avait laissé un reste de guerre en Sicile, et qu'un troisième exciterait l'envie, il consentit à n'avoir le grand triomphe que sur le mont Albain, et à recevoir dans Rome les honneurs du petit triomphe, que les Romains appellent ovation. Dans ce triomphe, le général n'est ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes; il marche à pied, en pantoufles, accompagné de joueurs de flûte, et couronné de myrte; costume plus agréable que terrible, et qui est un symbole de paix. C'est une grande preuve, ce me semble, que les anciens avaient distingué ces deux triomphe, moins par

la grandeur des actions que par la manière dont elles étaient faites. Ceux qui avaient vaincu les ennemis en bataille rangée, et en avaient fait un grand carnage, obtenaient le premier triomphe, dont l'appareil était martial et terrible; où, comme dans la purification des armées, les hommes et les armes étaient couronnés de laurier. Mais les généraux qui sans presque employer la force, et par le seul pouvoir de la persuasion, par le seul charme de l'éloquence, avaient heureusement terminé leurs entreprises, la loi leur accordait cette seconde pompe, qui, pacifique et civile, se célébrait surtout par des chants de joie; car la flûte est l'instrument de la paix, et le myrte est l'arbrisseau de Vénus, qui, plus qu'aucune autre divinité, a en horreur la violence et la guerre.

De là Marcellus tourna ses armes contre Annibal. Depuis la déroute de Cannes, presque tous les consuls et tous les généraux n'usaient contre lui que d'un seul stratagème; c'était de fuir le combat: aucun n'osait ni lui livrer bataille, ni en venir aux mains avec lui. Marcellus prit une voie tout opposée: il pensait que le temps, qui paraissait devoir miner Annibal, finirait par ruiner insensiblement l'Italie; que Fabius, qui cherchait toujours la sûreté, ne connaissait pas le véritable traitement de la maladie qu'il était chargé de combattre; qu'à l'exemple des médecins ignorants et timides, qui, craignant d'employer des remèdes violents, mais nécessaires, attendent la guérison de l'épuisement des forces du malade, il attendait pour éteindre cette guerre que Rome fût entièrement épuisée. Il prit d'abord plusieurs villes considérables des Samnites, qui s'étaient révoltés; il y trouva de grandes provisions de blé, beaucoup d'argent, et trois mille hommes qu'Annibal y avait mis pour les garder, et qu'il fit prisonniers. Ensuite Annibal ayant tué dans la Pouille le proconsul Curius Fulvius, avec onze tribuns des soldats, et détruit la plus grande partie de son armée, Marcellus écrivit à Rome pour rassurer les citoyens, en leur annonçant qu'il était déjà en marche, et qu'il ne tarderait pas à chasser Annibal. Mais la lecture de ces lettres, au rapport de Tite Live, loin de diminuer la tristesse des Romains, ne fit qu'augmenter leur crainte; ils pensaient que le danger présent surpassait la perte passée autant que Marcellus était supérieur à Fulvius.

S'étant donc mis à la poursuite d'Annibal comme il l'avait écrit, il entra dans la Lucanie, où, le trouvant posté près de la

ville de Numistrum, sur des hauteurs très escarpées, il campa lui-même dans la plaine. Le lendemain, il rangea le premier son armée en bataille; et Annibal ayant descendu de ces hauteurs, ils se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif, mais qui fut rude et sanglant. Il avait commencé dès la troisième heure, et à peine la nuit put séparer les combattants. Le lendemain dès le point du jour Marcellus fait sortir ses troupes des retranchements, les met en bataille parmi des monceaux de morts, et provoque Annibal à combattre pour la victoire. Annibal ayant décampé, Marcellus dépouille les morts des ennemis, donne la sépulture aux siens et se remet en marche. Annibal lui dressa plusieurs embuscades, qu'il sut éviter; et, dans toutes les escarmouches qui eurent lieu, il eut toujours l'avantage. Ces succès donnèrent aux Romains une si grande idée de sa capacité, que, les comices pour l'élection des consuls approchant, le sénat aimait mieux faire venir de Sicile l'autre consul que de détourner Marcellus, qui serrait de si près Annibal. Dès que le consul fut arrivé, le sénat lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius; car ce magistrat n'est point à la nomination du peuple, ni du sénat; c'est l'un des consuls ou des généraux qui, dans l'assemblée du peuple, nomme qui il veut. Le consul voulait nommer un autre dictateur que celui que le sénat lui désignait; et, pour n'être pas forcé à l'élire contre son gré, il s'embarqua pendant la nuit et retourna en Sicile. Le peuple nomma donc dictateur Quintus Fulvius, et le sénat écrivit à Marcellus de le nommer aussi: Marcellus obéit et confirma le choix du peuple. Il fut lui-même nommé proconsul pour l'année suivante.

Il convint avec Fabius Maximus que celui-ci assiègerait Tarente, pendant que lui-même s'attacherait à Annibal, et le harcèlerait sans cesse pour l'empêcher de secourir cette place. Il alla donc le chercher près de Canusium; et comme Annibal, pour éviter le combat, changeait tous les jours de camp, Marcellus le suivait partout, et se présentait toujours en armes devant lui. Un jour enfin, l'ayant surpris pendant qu'il fortifiait son camp, il fit tant par ses escarmouches continuelles, qu'il le força d'en venir aux mains; mais la nuit les sépara. Le lendemain, au point du jour, Marcellus parut en bataille: Annibal, désespéré, assemble les Carthaginois, et les conjure de livrer encore ce combat, pour conserver la gloire de tous les précédents. « Vous voyez, leur dit-il, que, malgré tant

de victoires, nous ne pouvons pas respirer un instant; et que, tout vainqueurs que nous sommes, nous n'aurons jamais de repos tant que nous n'aurons pas chassé cet homme. » Après ce peu de mots, il les mène au combat; et il parut, par l'événement, que Marcellus n'eut du dessous dans cette occasion que pour avoir fait une manœuvre mal à propos. Comme il voyait son aile droite prête à plier, il fit passer une de ses légions de la tête à la queue; et ce mouvement, ayant mis du désordre parmi ceux qui combattaient, donna la victoire à l'ennemi. Il y périt deux mille sept cents Romains. Marcellus, rentré dans le camp, assemble son armée, et dit qu'il voit devant lui bien des armes et des corps, mais pas un seul Romain. Les soldats lui ayant demandé pardon de leur faute, il répliqua qu'il ne pardonnerait pas à des vaincus, mais qu'il leur ferait grâce s'ils étaient vainqueurs; que le lendemain ils recommenceraient le combat, afin que leurs concitoyens apprissent leur victoire plutôt que leur fuite. Après cette réprimande il ordonna qu'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avaient fui: elles en furent si humiliées, que dans le grand nombre de blessés qui souffraient cruellement, et dont la vie même était en danger, il n'y en eut pas un seul qui ne sentit plus vivement les reproches de Marcellus que ses propres blessures.

Le lendemain, le jour paraissait à peine, que la cotte d'armes d'écarlate, signal ordinaire du combat, fut exposée devant la tente du général. Ces bandes qu'il avait déshonorées demandèrent d'être placées au front de la bataille, et l'obtinrent. Les tribuns firent sortir les autres troupes, et les rangèrent dans leur ordre. Quand Annibal en fut averti: « Grands dieux! s'écria-t-il, que faire à un homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune? Il est le seul qui vainqueur ne donne aucun relâche à son ennemi, et vaincu n'en prend aucun pour lui-même. Il faudra donc toujours combattre contre lui, puisque après une victoire la confiance, et après une défaite la honte, le déterminent à de nouvelles tentatives. » Aussitôt les deux armées en viennent aux mains. Annibal, voyant pendant quelque temps que l'avantage est égal de part et d'autre, fait avancer les éléphants à la tête de l'armée, et les pousse contre les Romains. Leurs premiers rangs furent d'abord troublés et mis en désordre par ces animaux; mais un tribun nommé Flavius, saisissant une enseigne, va contre les éléphants; et, enfonçant dans le corps du premier la hampe de son enseigne,

il le fait tourner en arrière; l'animal se jette sur celui qui le suit, et le culbute avec les autres qu'on avait fait avancer. Marcellus, apercevant ce désordre, ordonne à sa cavalerie de tomber de toutes ses forces sur les ennemis déjà troublés, et de les renverser les uns sur les autres. La cavalerie charge avec la plus grande vigueur, enfonce les Carthaginois, les mène toujours battant jusque dans leurs retranchements, et en fait un grand carnage, qu'augmentèrent encore les éléphants, qui étant tués ou blessés, en écrasèrent un grand nombre. Il périt, dit-on, de leur côté, plus de huit mille hommes; les Romains en perdirent trois mille, et presque tous les autres furent blessés; ce qui donna le temps à Annibal de décamper pendant la nuit, et de s'en aller très loin de Marcellus, qui, hors d'état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessés, s'en alla à petites journées dans la Campanie, et passa l'été à Sinuesse, pour donner du repos à ses troupes.



Fig. 36. — Cavalier romain.

Annibal, délivré enfin d'un ennemi si redoutable, et pouvant se servir librement de ses troupes, courut le pays des environs avec une pleine sécurité, et mit tout à feu et à sang. Cela fit tenir dans Rome des discours désavantageux contre Marcellus; ses ennemis suscitèrent un tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme éloquent mais emporté, qui se chargea d'être son accusateur. Il assemblait souvent le peuple, et lui proposait de donner à un autre général le commandement de l'armée. « En effet, disait-il, Marcellus, après s'être exercé quelque temps à la guerre, en sort comme d'un gymnase, pour aller dans un bain chaud réparer ses fatigues. » Marcellus, averti des intrigues de ses ennemis, laissa l'armée à ses lieutenants, et revint à Rome pour se justifier de ces calomnies. En arrivant, il trouva qu'elles avaient servi de base à une accusation déjà formée contre lui. Le jour étant pris pour le jugement, et le peuple rassemblé dans le cirque de Flaminius, Bibulus monta à la tribune, et exposa ses chefs d'accusation. Marcellus se justifia avec autant de simplicité que de précision; mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens par-

lèrent avec chaleur pour sa défense; ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que le général ennemi qu'il avait eu à combattre, et de ne pas le condamner comme coupable de lâcheté tandis qu'il était le seul des généraux romains qu'Annibal évitât, et avec lequel il craignit aussi constamment de se mesurer qu'il en cherchait l'occasion avec les autres. Ces remontrances firent impression sur le peuple; et l'accusateur se vit tellement frustré de ses espérances, que non seulement Marcellus fut absous de tous les chefs d'accusation, mais qu'on le nomma consul pour la cinquième fois.

A peine entré en charge, il alla dans la Toscane, où sa seule présence arrêta dans plusieurs villes des mouvements considérables de révoltes qui commençaient à éclater. De retour à Rome, il voulut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, qu'il avait fait bâtir des dépouilles de la Sicile; mais les prêtres s'y étant opposés parce qu'il leur paraissait peu digne de la majesté des dieux d'en renfermer deux dans un seul temple, il en fit construire un second, qui tenait au premier. Il fut très blessé de l'opposition des prêtres, et la prit à mauvais augure. Il arriva dans le même temps plusieurs prodiges qui le troublèrent: des temples furent frappés de la foudre; des rats rongèrent l'or du temple de Jupiter. On rapporta même qu'un bœuf avait parlé, qu'un enfant était né avec une tête d'éléphant; et les sacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges ne donnèrent jamais des signes favorables. Aussi les devins le retenaient-ils à Rome, malgré l'impatience dont il brûlait pour se rendre à l'armée. Car jamais personne ne souhaita rien avec autant d'ardeur que Marcellus désirait de livrer contre Annibal un combat qui fût enfin décisif. Il y songeait la nuit et le jour; il ne parlait d'autre chose à ses amis et à ses collègues; il ne faisait d'autre prière aux dieux que de se trouver en présence d'Annibal, dans une bataille rangée. Je crois même qu'il aurait eu encore plus de plaisir à combattre seul avec lui, dans l'enceinte d'une ville ou d'un camp, entouré des deux armées; et, s'il ne se fût déjà comblé de gloire, s'il n'eût donné, autant qu'aucun autre général, des preuves frappantes de sa prudence et de sa maturité, je dirais qu'il était transporté d'une passion digne tout au plus d'un jeune homme, et dévoré d'une ambition qui ne convenait plus à son âge; car il n'avait pas moins de soixante ans à son cinquième consulat.

Cependant lorsqu'on eut fait les sacrifices et les expiations

prescrites par les devins, il sortit de Rome avec son collègue pour continuer cette guerre, et alla camper entre les villes de Bantia et de Vénuse, d'où il harcelait continuellement Annibal, qui refusait toujours le combat. Mais un jour, ayant su que les consuls avaient envoyé des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelés Épyzéphyriens, il leur dressa une embuscade près de la colline de Pétélie, il leur tua deux mille cinq cents hommes. Cet échec n'ayant fait qu'enflammer l'ardeur qu'avait Marcellus de combattre, il décampa sur-le-champ et s'approcha de l'ennemi. Il y avait entre les deux camps une colline assez forte d'assiette, cou-



Fig. 37. — Sacrificateurs.

verte de bois de toutes espèces; elle avait des deux côtés des creux et des ravins, d'où coulaient des fontaines et des ruisseaux. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, qui était arrivé le premier, ne se fût pas emparé d'un poste si avantageux, et l'eût laissé aux ennemis. Mais Annibal, qui l'avait trouvé commode pour un camp, le jugea encore plus propre à y placer une embuscade, et, préférant s'en servir à cet usage, parce qu'il ne doutait pas que la commodité du lieu n'y attirât les Romains, il remplit les bois et les ravins de gens de trait et de soldats armés de piques. Il ne fut pas trompé dans son attente; bientôt on ne parla plus dans tout le camp des Romains que d'aller s'emparer de ce poste; et comme si les soldats eussent été tous autant de généraux, ils raisonnaient sur les avantages qu'ils ôteraient à l'ennemi en occupant la colline, ou du moins en y plaçant un fort. Marcellus fut d'avis d'aller lui-même le reconnaître avec quelques cavaliers. Mais auparavant il fit venir le devin pour sacrifier aux dieux. A la première victime qu'on immola, le devin lui montra le foie, qui n'avait pas de tête; on en immola une seconde, dans laquelle la tête du foie se trouva prodigieusement grosse; mais toutes les autres parties parurent dans le meilleur état. On crut que cette seconde victime devait effacer les craintes qu'avait données la première; mais, au contraire, les devins assuraient que c'était une raison de craindre davan-

tage, parce que des signes si favorables, qui succédaient aux signes les plus malheureux, leur rendaient suspect un changement si extraordinaire. Mais, selon Pindare :

Rien ne peut arrêter la marche du destin.

Marcellus sort du camp avec Crispinus, son collègue; il était suivi de son fils, alors tribun des soldats, et de deux cents chevaux au plus, parmi lesquels il n'y avait pas un seul Romain; ils étaient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens, qui avaient donné en tout temps à Marcellus des preuves de leur valeur et de leur fidélité. Comme ce tertre était couvert de bois touffus, un soldat carthaginois, placé sur le sommet en sentinelle, ne pouvait être aperçu des ennemis, dont il voyait lui-même le camp. Il instruisit ceux qui étaient en embuscade de ce qui se passait; et ceux-ci, laissant approcher Marcellus jusqu'à eux, se lèvent alors brusquement, et l'enveloppant de toutes parts, ils font pleuvoir sur ses soldats une grêle de traits; ils les frappent de leurs épées, poursuivent les fuyards et combattent ceux qui leur font tête. Ces derniers étaient les quarante Frégellaniens dont j'ai parlé, qui, voyant dès le commencement de l'action les Toscans tourner le dos, se serrèrent tous ensemble, et défendirent les deux consuls jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût tourné bride pour se sauver, et que Marcellus, percé dans les flancs d'un coup de pique, fût tombé mort. Alors le peu qui restaient, laissant le corps de Marcellus, enlevèrent son fils qui était blessé et s'enfuirent dans le camp. Il n'y eut guère plus de quarante hommes de tués; cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus mourut peu de jours après de ses blessures. Il n'était pas encore arrivé aux Romains de perdre les deux consuls dans un seul combat.

Annibal fit peu de cas des autres morts et des prisonniers; mais lorsqu'il apprit que Marcellus avait été tué, il courut aussitôt sur le lieu, et, se tenant près du mort, il considéra longtemps sa force et sa bonne mine; il ne laissa pas échapper un seul mot d'outrage, et ne laissa paraître aucun signe de joie, comme il aurait pu faire en se voyant délivré d'un si redoutable et si dangereux ennemi. Mais, étonné d'une mort si extraordinaire, il lui ôta son anneau, et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il couvrit son corps

d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et, en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossements qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris dit à ceux qui étaient présents : « Il est donc impossible de rien faire contre la volonté divine. » Il châtia les Numides : mais il ne s'occupait plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais selon Tite-Live et César Auguste l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques.



FIG. 38. — Magistrat romain avec le manteau de guerre.

FLAMININUS¹

GUERRES CONTRE PHILIPPE DE MACÉDOINE ET CONTRE ANTIOCHUS. —
MORT D'ANNIBAL.

Flamininus fit ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa.

Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat, la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposèrent à son élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, fit violence aux lois pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Elius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année. La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune que les affaires dont il se trouvait chargé et les ennemis qu'il avait à

1. C'est en 196 avant J.-C. que Flamininus proclame la liberté de la Grèce.

d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et, en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossements qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris dit à ceux qui étaient présents : « Il est donc impossible de rien faire contre la volonté divine. » Il châtia les Numides : mais il ne s'occupa plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais selon Tite-Live et César Auguste l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques.



Fig. 38. — Magistrat romain avec le manteau de guerre.

FLAMININUS¹

GUERRES CONTRE PHILIPPE DE MACÉDOINE ET CONTRE ANTIOCHUS. —
MORT D'ANNIBAL.

Flamininus fit ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa.

Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat, la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposèrent à son élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, fit violence aux lois pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Elius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année. La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune que les affaires dont il se trouvait chargé et les ennemis qu'il avait à

1. C'est en 196 avant J.-C. que Flamininus proclame la liberté de la Grèce.

combattre demandassent un général qui voulût bien subjuguier par les armes et par la force que gagner par la douceur et la persuasion. Philippe avait dans son royaume de Macédoine assez de troupes pour suffire à quelques combats ; mais dans une guerre de longue durée c'était la Grèce qui faisait toute sa force : c'était d'elle qu'il tirait l'argent, les vivres et les provisions de son armée ; c'était elle enfin qui lui ouvrait une retraite assurée ; et tant qu'on ne l'aurait pas détachée de Philippe cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule bataille. La Grèce n'avait pas encore de grandes relations avec les Romains ; elle commençait seulement à avoir avec eux des rapports d'affaires ; et si leur général n'eût pas été un homme d'un naturel doux, qui préférât les voies de conciliation à celles de la violence, qui sût écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui ; qui cependant se montrât toujours rigide observateur de la justice, la Grèce n'aurait pas si facilement secoué un joug qu'elle portait depuis longtemps, pour embrasser une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir plus clairement dans le récit de ses actions.

Flamininus, qui savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius, ne s'étaient rendus que fort tard en Macédoine, et que, traînant la guerre en longueur, ils avaient consumé leurs forces en combats de postes, en escarmouches, pour forcer un passage ou enlever un convoi, ne voulait pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée que dans l'arrière-saison ; il ne chercha pas à gagner une année, outre celle de son consulat, en passant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. N'ayant d'autre ambition que d'employer à l'expédition de Macédoine l'année entière de son consulat, il renonça aux honneurs et aux distinctions que sa charge lui aurait procurés à Rome. Il demanda au sénat d'avoir avec lui son frère Lucius pour commander la flotte, et de prendre parmi les soldats qui, sous les ordres de Scipion, avaient défait Asdrubal en Espagne et Annibal en Afrique, trois mille hommes qui, encore en état de servir, et très disposés à le suivre, seraient la principale force de son armée. Il s'embarqua avec ces troupes, et arriva heureusement en Épire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, qui depuis longtemps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus,

tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux. Flamininus prit le commandement de l'armée ; et après avoir renvoyé Publius à Rome, son premier soin fut d'aller reconnaître le pays. Il n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé ; mais il n'a pas ces bois agréables, ces forêts d'une belle verdure, ces retraites et ces prairies qui rendent si délicieux les environs de Tempé. Il est formé à droite et à gauche d'une longue chaîne de hautes montagnes, dont les racines forment une vallée large et profonde, au travers de laquelle coule l'Apsus, qui, par sa forme et par la rapidité de son cours, ressemble au fleuve Pénée. Il couvre de ses eaux tout l'espace situé entre le pied des montagnes, excepté un chemin étroit taillé dans le roc, et si escarpé, qu'une armée y passerait difficilement, quand même il ne serait pas gardé ; et pour peu qu'il fût défendu, il deviendrait impraticable.

On conseillait à Flamininus de faire un long circuit par la Dassarèteide, près de la ville de Lynceus, où il trouverait un chemin large et facile. Mais il craignit que, s'il s'éloignait de la mer pour se jeter dans un pays maigre et mal cultivé, et que Philippe évitât toujours de combattre, les vivres ne vinssent à manquer aux Romains ; et qu'après être resté longtemps sans rien faire, comme son prédécesseur, il ne se vît obligé de regagner la mer : il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et d'en forcer le passage à quelque prix que ce fût. Elles étaient occupées par les troupes de Philippe, qui des deux côtés faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de flèches et de traits. Il se livra plusieurs combats où de part et d'autre il y avait beaucoup de morts et de blessés, et qui ne décidaient rien. Enfin des bergers, qui faisaient paître leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent dire à Flamininus qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils lui promettaient de faire passer son armée, et de le conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils lui donnèrent pour garant de leurs promesses Charops, fils de Machatas, le plus distingué des Épirotes, qui était fort attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parce qu'il craignait Philippe. Sur cette garantie, Flamininus envoya un de ses tribuns avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les bergers, chargés de fers, conduisaient les troupes, qui le jour se tenaient cachées dans

des endroits creux, couverts par des bois, et la nuit marchaient au clair de la lune, qui était alors dans son plein.

Flamininus depuis leur départ tenait son armée tranquille, se bornant à engager de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais dès le matin du jour que le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement toute son armée, la divisa en trois corps et, se plaçant lui-même au centre, il la conduisit le long du fleuve par le sentier le plus étroit, lui fit gravir la montagne; et, toujours assailli par les traits des ennemis, qui lui disputaient le passage, il en venait souvent aux mains avec eux au milieu des rochers. Les deux autres corps, qui marchaient sur les côtés, faisaient à l'envi des efforts extraordinaires, et montraient la plus vive ardeur pour franchir ces hauteurs escarpées, lorsque le soleil, en se levant, laisse apercevoir au loin une fumée, peu apparente d'abord, et semblable à ces brouillards qui se forment sur les montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir, parce que, causée par les troupes qui gagnaient déjà les hauteurs, elle s'élevait derrière eux. Les Romains, fatigués du combat et des difficultés de leur marche, quoique encore incertains de la vraie cause de cette fumée, espérèrent que c'était ce qu'ils désiraient. Mais quand ils l'eurent vue s'épaissir au point d'obscurcir l'air, et s'élever en gros tourbillons, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent des feux amis. Alors, redoublant d'efforts, ils se jettent sur les Macédoniens avec de grands cris, et les poussent dans les endroits les plus difficiles. Les Romains qui étaient parvenus au sommet des montagnes, derrière les ennemis, répondent à leurs cris; et les Macédoniens, effrayés, prennent ouvertement la fuite. Il n'y en eut pas plus de deux mille de tués, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

Les Romains pillèrent leur camp, prirent les tentes et les esclaves; et, s'étant rendus maîtres de tous les défilés, ils traversèrent l'Épire, mais avec tant d'ordre et de retenue que malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer, quoiqu'ils n'eussent pas reçu la distribution de leur mois de blé, et qu'il ne fût pas facile de s'en procurer, ils ne prirent cependant rien dans un pays où tout était en abondance. Mais Flamininus, qui savait que Philippe, en traversant la Thessalie comme un fuyard, forçait les habitants de quitter leurs demeures pour se retirer

dans les montagnes, qu'il brûlait les villes, livrait au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter, et semblait abandonner cette contrée aux Romains; Flamininus, dis-je, se fit un point d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la conserveraient, comme un pays qui leur était déjà acquis et que leur cédaient les ennemis eux-mêmes. La suite des événements leur fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thessalie, ils virent toutes les villes se donner à eux; les Grecs situés en deçà des Thermopylées désiraient ardemment voir Flamininus et se rendre à lui; les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêtaient, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains pour lui faire la guerre; les Opuntiens rejetèrent l'offre que les Étoliens, qui avaient embrassé avec chaleur le parti des Romains, leur faisaient de mettre une garnison dans leur ville et de se charger de sa défense. Ils appelèrent Flamininus lui-même, et se remirent à sa discrétion avec une entière confiance.

La première fois que Pyrrhus vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, il dit que cette ordonnance des barbares ne lui paraissait nullement barbare. Ceux qui voyaient Flamininus pour la première fois étaient forcés de tenir le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait une armée de barbares, avec un général qui subjuguait et détruisait tout par la force des armes; et ils voyaient un homme à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Ravis de tant de belles qualités, ils se répandaient dans les villes, qu'ils remplissaient des mêmes sentiments d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il se fut abouché avec Philippe, qui avait paru désirer la paix, et que Flamininus la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs villes, le refus que Philippe fit d'accéder à ces conditions convainquit ses meilleurs partisans même que les Romains étaient venus faire la guerre non aux Grecs, mais aux Macédoniens, pour la défense des Grecs; et toutes les villes allèrent se rendre volontairement à Flamininus.

Comme il traversait la Béotie sans y commettre aucune hosti-

lité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre : ils tenaient pour Philippe à cause de Brachyllas ; mais, pleins de respect et d'estime pour Flamininus, ils désiraient se conserver l'amitié des deux partis. Il les reçut avec beaucoup d'humanité, les embrassa, et poursuivit tranquillement son chemin avec eux, leur faisant plusieurs questions, leur racontant lui-même différentes choses, et donna ainsi à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le rejoindre. En avançant toujours, il arrive aux portes de la ville, et y entre avec les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir, mais qui n'osèrent résister, parce qu'il avait une escorte nombreuse. Quand il fut dans Thèbes, il assembla le conseil ; et comme s'il n'eût pas en la ville en son pouvoir, il les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attale, qui de son côté pressait vivement les Thébains de le faire. Mais comme ce prince, pour étaler sans doute son éloquence devant Flamininus, parlait pour lui avec plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge, tout à coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étourdissement qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse, et peu de jours après il fut transporté par mer en Asie, où il mourut. Les peuples de Bœotie embrassèrent le parti des Romains ; cependant Philippe ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Flamininus fit partir aussi des députés, pour représenter au sénat que s'il voulait faire la guerre il fallait lui proroger le commandement, ou lui donner le pouvoir de faire la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre qu'on n'envoyât pour continuer la guerre un autre général, qui lui aurait ravi toute sa gloire. Ses amis firent si bien que Philippe n'obtint rien de ce qu'il avait demandé et que Flamininus fut conservé dans le commandement.

Il en eut à peine reçu le décret, qu'enflé de nouvelles espérances, il marche vers la Thessalie pour pousser la guerre avec vigueur. Il avait plus de vingt-six mille hommes, dont les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était pas moins forte que la sienne. En s'avancant ainsi l'un contre l'autre, ils se rencontrèrent près de Scotuse, où ils résolurent de hasarder la bataille. Les généraux des deux armées ne parurent pas étonnés, comme il arrive souvent, de se voir si près l'un de l'autre ; leurs troupes elle-mêmes n'en sentirent que plus de courage et plus d'ardeur : les Romains, en pensant

à la gloire dont ils se couvriraient par leur victoire sur les Macédoniens, à qui les exploits d'Alexandre avaient donné une si haute réputation de valeur et de puissance ; les Macédoniens, en espérant que s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Flamininus anima ses troupes à bien faire, à déployer toute leur valeur, en combattant contre les plus braves de leurs ennemis au milieu de la Grèce, le plus beau théâtre qui pût s'offrir à leur courage. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parce que le temps le pressait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts. Il commençait de là à haranguer ses troupes, et à leur dire tout ce qui est d'usage en pareille occasion ; mais, les voyant découragées par l'augure sinistre du lieu d'où il parlait, et en étant lui-même tout troublé, il ne voulut point combattre ce jour-là.

Le lendemain dès le point du jour, après une nuit humide, les nuages s'étant épaissis en brouillards, toute la plaine fut couverte d'une sombre obscurité : dès que le jour eut paru, le brouillard tomba des montagnes, et, couvrant tout l'espace qui était entre les deux camps, il en déroba entièrement la vue. Les détachements que les deux armées avaient envoyés pour reconnaître les lieux et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, s'attaquèrent près de Cynocéphales, nom qu'on a donné à de petites éminences terminées en pointe, placées les unes devant les autres, et qui ressemblent assez à des têtes de chiens. Les événements de cette escarmouche variant beaucoup, comme il était naturel dans des lieux difficiles, chaque parti fuyait et poursuivait à son tour ; et des deux camps on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient : bientôt l'air, en s'éclaircissant, ayant laissé voir aux deux généraux ce qui se passait, ils en vinrent aux mains avec toutes leurs forces. Philippe, qui avec la phalange de son aile droite fondait de ses hauteurs sur les ennemis, fit plier les Romains, qui ne purent soutenir le poids de ce front de bataille, couvert de boucliers serrés l'un contre l'autre, et tout hérissés de piques. Mais à son aile gauche les rangs se trouvaient rompus et séparés par les enfoncements que formaient ces éminences. Flamininus, qui s'en aperçut, laissa son aile gauche qui était déjà vaincue ; et, passant avec rapidité à son aile

droite, il tombe vivement sur les Macédoniens que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui faisait toute leur force. D'un autre côté, embarrassés par la pesanteur de leurs armes, ils agissaient difficilement, et avaient de la peine à combattre d'homme à homme; car cette phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable. Mais vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle, soit par le poids de son armure, soit parce qu'il tirait des différentes parties de ce tout, qui se soutenaient mutuellement, plus de vigueur que de lui-même.

L'aile gauche des ennemis étant ainsi mise en fuite, une partie des Romains s'attache à sa poursuite; les autres, courant sur l'aile droite qui combattait encore, la chargent en flanc et en font un grand carnage. Bientôt cette aile, déjà victorieuse, est enfoncée, et prend la fuite en jetant ses armes. Il n'y eut pas moins de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Les Étoliens furent accusés d'avoir laissé échapper Philippe, parce qu'ils s'arrêtèrent à piller son camp, pendant que les Romains étaient à sa poursuite, en sorte qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien; ce qui donna lieu de leur part à des reproches qui dégénérèrent en une querelle ouverte. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Flamininus, en s'attribuant l'honneur de cette victoire et se hâtant de répandre dans toute la Grèce qu'elle était principalement leur ouvrage.

Flamininus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très sensible à cet affront, et depuis il fit seul toutes les affaires, sans tenir compte des Étoliens. Ils en furent très piqués; et peu de temps après, Flamininus ayant reçu une ambassade de Philippe pour des propositions de paix, qu'il parut écouter, ils parcoururent toutes les villes et se plaignirent hautement qu'on vendait la paix à Philippe, tandis qu'on pouvait déraciner entièrement cette guerre et anéantir une puissance qui, la première, avait mis la Grèce sous le joug. Ces plaintes jetaient le trouble parmi les alliés; mais Philippe, étant venu traiter lui-même de la paix, fit cesser tous les soupçons qu'on pouvait avoir, en se remettant à la discrétion de Flamininus et des Romains. Ainsi, ce général termina la guerre en laissant à Philippe le royaume de Macédoine,

en l'obligeant de renoncer à toute prétention sur la Grèce et de payer la somme de mille talents¹; il lui ôta tous ses vaisseaux, à l'exception de dix, et prit pour otage Démétrius, l'un de ses fils, qu'il envoya à Rome. En faisant cette paix, il se prêta sagement aux circonstances et sut prévoir l'avenir; car Annibal, cet implacable ennemi des Romains, banni de son pays et réfugié auprès d'Antiochus, le pressait d'aller au-devant de la fortune, en suivant le cours de ses brillantes prospérités. Ce prince, à qui ses exploits avaient mérité le surnom de grand, y était assez porté de lui-même. Il aspirait déjà à la monarchie universelle, et ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Flamininus, par une sage prévoyance de l'avenir, n'eût pas incliné à la paix; que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déjà dans la Grèce contre Philippe; que les deux plus grands et plus puissants princes qu'il y eût alors eussent uni leurs intérêts et leurs forces, Rome aurait eu à soutenir des combats aussi difficiles et aussi périlleux que dans ses guerres contre Annibal. Flamininus, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

Cependant les dix députés que le sénat avait envoyés à Flamininus lui conseillaient de déclarer libres tous les Grecs et d'excepter seulement Corinthe, Chalcis et Démétride, villes où il mettrait de bonnes garnisons, pour s'assurer d'elles contre Antiochus. Alors les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent pour porter les villes à la sédition. Ils pressaient Flamininus de délier les fers de la Grèce: c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes que nous venons de nommer. Ils demandaient aux Grecs si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais bien plus pesante, ils se trouvaient plus heureux; s'ils admiraient Flamininus et le regardaient comme leur bienfaiteur parce qu'il leur avait mis au cou les fers qu'ils avaient aux pieds. Flamininus piqué de ces imputations, et les supportant avec impatience, pressa si fort le conseil, qu'il obtint enfin qu'on retirât les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière. Peu de temps après, on célébra les jeux isthmiques, où se rendit

¹: Environ cinq millions.

une foule immense de peuple, pour voir les combats gymniques qu'on devait y donner ; car la Grèce, qui depuis quelque temps, délivrée de ces guerres, espérait bientôt sa liberté, célébrait déjà par des fêtes une paix dont elle était assurée.

Tout à coup, au milieu de l'assemblée, le son de la trompette ayant ordonné un silence général, le héraut s'avance au milieu de l'arène et proclame à haute voix : Que le sénat de Rome et Titus Quinctius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnésiens, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. D'abord tous les spectateurs n'entendirent pas, au moins distinctement, cette proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble ; les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit, et tous demandaient que le héraut répétât sa publication. Il se fit donc encore un silence universel ; et le héraut, ayant renforcé sa voix, renouvela sa proclamation, qui fut entendue de toute l'assemblée. Les Grecs, dans les transports de leur joie, poussèrent des cris si perçants qu'ils retentirent jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva et ne pensa plus aux jeux ; les assistants allèrent en foule saluer, embrasser Flamininus ; on l'appelait le défenseur, le sauveur de la Grèce. On vit alors s'effectuer ce qu'on a souvent dit, par exagération, de la grandeur et de la force des cris d'une foule nombreuse. Des corbeaux, qui dans ce moment volaient par hasard au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade.

Si à la fin de l'assemblée Flamininus, prévoyant le concours immense de peuple qui allait l'environner, ne se fût promptement dérobé à leur empressement, il eût couru risque d'être étouffé tant était grande la foule qui se répandait autour de lui ! Quand ils furent las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent, et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les embrassaient, ils les serraient étroitement, les menaient souper avec eux et faire bonne chère. Là redoublant de joie, ils ne parlaient que de la Grèce ; ils se rappelaient les grands combats qu'elle avait soutenus pour la liberté. « Après tant de guerres dont elle a été le théâtre, disaient-ils, elle n'a jamais reçu de salaire plus doux ni plus solide de ses travaux que

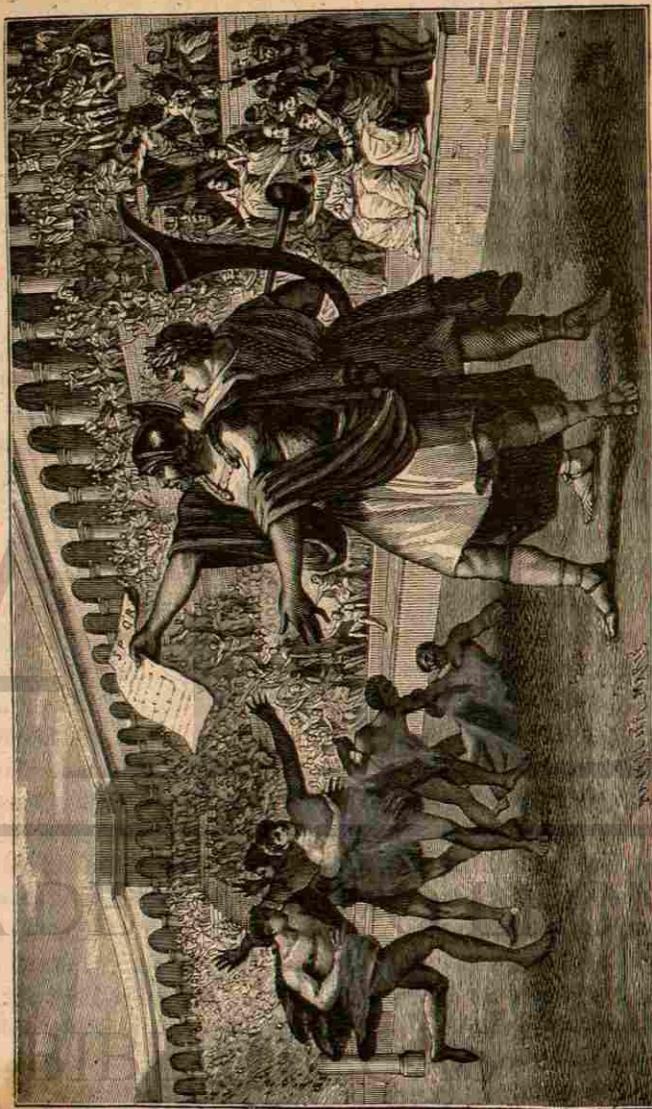


Fig. 36. — Flamininus fait proclamer la liberté des Grecs.

celui qu'elle doit à ces étrangers qui sont venus combattre pour elle. Sans qu'il lui en ait à peine coûté une goutte de sang, ou qu'elle ait eu à porter le deuil d'un seul homme, elle a obtenu le prix le plus glorieux, le plus digne d'être disputé par les hommes. Si la valeur et la prudence sont rares parmi les hommes, une vertu plus rare encore, c'est la justice. Les Agésilas, les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, savaient sans doute conduire habilement des guerres et remporter des victoires sur terre et sur mer ; mais ils n'ont jamais su faire servir leurs succès à une honnête et généreuse bienfaisance. En effet, si l'on excepte les batailles de Marathon, de Salamine, de Platée et des Thermopyles, les exploits de Cimon sur l'Eurymédon et auprès de Cypre, tous les autres combats que la Grèce a livrés se sont donnés contre elle-même, et l'ont fait tomber dans la servitude ; tous les trophées qu'elle a érigés ont été des monuments de ses malheurs et de sa honte ; la méchanceté et la jalouse rivalité de ses généraux l'ont presque ruinée. Et des étrangers qui n'ont plus, avec la Grèce, que de faibles étincelles d'une ancienne parenté presque effacée, de qui la Grèce eût dû s'étonner de recevoir seulement quelques conseils salutaires ; des étrangers sont venus supporter les plus grands travaux, s'exposer aux plus grands périls, pour arracher la Grèce à des maîtres durs, à des tyrans cruels, et lui rendre sa liberté !

Telles étaient les réflexions des Grecs sur leur situation présente : les effets suivirent cette proclamation ; car Flamininus envoya dans le même temps Lentulus en Asie, pour affranchir les Baryliates ; Titillius en Thrace, pour faire sortir des villes et des îles de cette contrée les garnisons de Philippe ; Publius Villius s'embarqua pour aller traiter avec Antiochus de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Flamininus lui-même passa à Chalcis, d'où il fit voile pour la Magnésie ; et, ôtant les garnisons de toutes les villes, il rendit à ces peuples leur gouvernement et leurs lois. De retour à Argos, il fut nommé pour présider les jeux néméens, qu'il fit célébrer avec la plus grande solennité, et où la liberté des Grecs fut de nouveau proclamée par un héraut, comme elle l'avait été aux jeux isthmiques. De là il parcourut les villes, leur prescrivit des réglemens sages, réforma la justice, apaisa les séditions, rétablit entre les habitants la concorde et l'harmonie, et rappela les bannis : aussi satisfait de réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, que d'avoir vaincu les Macédoniens par

la force des armes. Ces bienfaits de Flamininus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples ; ils leur méritèrent encore une confiance générale, et augmentèrent considérablement leur puissance. Les Grecs, non contents de recevoir les généraux romains qu'on leur envoyait, les demandaient, les appelaient eux-mêmes et remettaient entre leurs mains tous leurs intérêts. Ce n'étaient pas seulement les peuples et les villes, mais les rois eux-mêmes, qui, lorsqu'ils avaient reçu quelque tort des rois voisins, recouraient à la protection des Romains ; de sorte qu'en peu de temps, non, à la vérité, sans la faveur des dieux, toute la terre leur fut soumise.

Flamininus, après avoir commencé contre Nabis, oppresseur des Lacédémoniens, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit par tromper les espérances de la Grèce : au lieu de le faire prisonnier, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui et laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude, soit qu'il craignît que, la guerre venant à traîner en longueur, on n'envoyât de Rome un nouveau général qui lui enlèverait la gloire de l'avoir terminée, soit que son ambition l'eût rendu jaloux des honneurs qu'obtenait Philopèmen qui, s'étant montré dans toutes les autres occasions un des plus grands généraux qu'eussent eus les Grecs, avait surtout donné dans cette guerre des preuves étonnantes de courage et de capacité. Comme elles lui méritaient de la part des Grecs, dans leurs théâtres, les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Flamininus, ce général en était singulièrement blessé, il ne croyait pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres sur les frontières, dût être autant honoré qu'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Flamininus disait, pour se justifier, que s'il avait terminé la guerre contre Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour tous les Spartiates.

De tous les honneurs que les Achéens lui décernèrent, aucun ne parut égal à ses bienfaits que le présent qu'ils lui firent, et qu'il préféra à tout ce qu'on avait fait pour lui. La plupart des Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans diverses contrées où ils vivaient dans l'esclavage. Il y en avait dans la Grèce environ douze cents, que

leur malheur avait toujours rendus dignes de pitié, mais qui étaient bien plus à plaindre dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis, qu'ils voyaient libres et victorieux, tandis qu'ils avaient eux-mêmes à supporter la honte de leur défaite et le poids de l'esclavage. Flamininus, quoique touché de leur sort, ne voulut pas les enlever à leurs maîtres; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines par tête; et les ayant tous réunis dans un même lieu, ils les lui remirent au moment où il allait s'embarquer. Il partit comblé de joie de ce présent.

Ils firent le plus bel ornement de son triomphe : ils s'étaient tous rasés la tête, et, ayant pris des bonnets, comme font les esclaves qu'on affranchit, ils suivirent en cet état le char du triomphateur. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe frappaient les spectateurs par leur beauté; c'étaient des casques grecs, des boucliers macédoniens et de longues piques qu'ils nomment *sarisses*. On

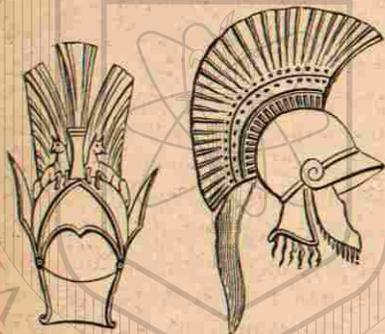


Fig. 40. — Casques grecs (face et profil).

y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent.

Quelque temps après, Antiochus, étant passé en Grèce avec une grande flotte et une armée nombreuse, sollicitait les villes à la défection, et excitait parmi elles des mouvements séditieux. Il était secondé par les Étoliens, qui, depuis longtemps ennemis des Romains, cherchaient une occasion de leur déclarer la guerre. Ils en donnaient pour cause le dessein de mettre en liberté les Grecs, qui n'en avaient nul besoin, puisqu'ils étaient libres; mais, faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui craignaient les suites de ces premiers mouvements et l'opinion qu'on avait des forces d'Antiochus, chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius, et lui donnèrent pour lieutenant Flamininus, à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut à peine paru, qu'il affermit dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et ceux que la contagion commençait à gagner, il

leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, que les Étoliens avaient déjà entièrement gagnés et corrompus. Tout irrité qu'il était contre eux, il les protégea après la bataille; car Antiochus, ayant été défait aux Thermopyles, prit sur-le-champ la fuite et s'embarqua pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté, les Dolopes, les Magnètes, les Athamanes et les Apérantes étaient fort maltraités par le roi de Macédoine; et de l'autre, Manius, après avoir saccagé la ville d'Héraclide, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

Flamininus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponèse par mer, pour parler au consul. D'abord il le blâma de ce qu'après la victoire il abandonnait à Philippe le prix de cette guerre, et de ce qu'aveuglé par son ressentiment il se consumait devant une seule place, tandis que le roi de Macédoine subjuguait des nations et des royaumes. Dès que les assiégés eurent aperçu Flamininus du haut de leurs murailles, ils l'appelèrent, en lui tendant les mains, et le conjurèrent de leur être favorable: il ne leur répondit rien, et, se retournant, les yeux baignés de larmes, il se retira. Mais ensuite il parla à Manius, et ayant calmé son ressentiment, il fit accorder aux Étoliens une trêve, pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome, pour tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Il lui en coûta bien davantage, et il eut plus de combats à livrer, quand il voulut parler en faveur des Chalcidiens. Ceux-ci, sauvés par sa protection, lui consacrèrent les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on voit encore les inscriptions. Encore aujourd'hui le peuple de Chalcis élit un prêtre de Flamininus; et dans les sacrifices institués en son honneur, après les libations, on chante un cantique à sa louange.

Tant que l'ambition naturelle de Flamininus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres que nous venons de raconter, elle fut généralement approuvée; on lui sut même gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats, sans en être sollicité. Mais quand son âge l'eut mit hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva mauvais que dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires il conservât encore un désir de réputation et une passion pour la gloire, ce qui convenait tout au

plus à un jeune homme. Cette ambition déplacée, en l'excitant à poursuivre Annibal avec acharnement, le rendit généralement odieux. Annibal, sorti secrètement de Carthage, s'était retiré d'abord auprès d'Antiochus; mais lorsque ce prince, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir; et, après avoir longtemps erré, il se fixa enfin en Bithynie, auprès du roi Prusias. Aucun Romain n'ignorait sa retraite; mais on fermait les yeux sur lui, parce qu'on méprisait un faible vieillard, abattu par la fortune. Flamininus, que le sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal à sa cour, fut indigné de le voir encore en vie; et malgré les prières, malgré les supplications vives que lui fit Prusias en faveur d'un vieillard, son suppliant et son hôte, il fut inexorable.

Comme Annibal se défiait de la faiblesse de Prusias, et qu'il craignait toujours les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains, qui de sa maison allaient tous aboutir de différents côtés fort loin du bourg, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors.

Dès qu'il sut l'ordre que Flamininus avait donné à Prusias, il voulut s'enfuir par ces souterrains; mais ayant donné dans les gardes que le roi y avait placés, il résolut de s'ôter la vie. On dit qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer le genou contre son dos, et de tordre avec force le manteau en le tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite Live raconte qu'il avait sur lui du poison dont il fit un breuvage, et qu'il dit, en prenant la coupe: « Délivrons les Romains de leur extrême frayeur, puisqu'ils trouvent trop long et trop dangereux d'attendre la mort d'un vieillard qui leur est odieux. Flamininus ne remportera pas ici une victoire honorable, ni digne de ces anciens Romains qui firent avertir Pyrrhus, leur ennemi et leur vainqueur, du dessein qu'on avait de l'empoisonner. » Telle fut, dit-on, la fin d'Annibal. La nouvelle en étant venue à Rome, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement Flamininus; ils regardèrent comme un excès de cruauté d'avoir fait mourir Annibal, tandis que le peuple romain le laissait vivre, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger; et de l'avoir fait mourir sans que personne l'y eût engagé, pour la vaine gloire d'être appelé l'auteur de la mort d'Annibal.

On citait à cette occasion la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain; et l'on admirait davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et encore redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda pas qu'il lui fût livré. Au contraire, avant le combat il avait eu avec lui une conférence dans laquelle il le traita honorablement; et après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable et n'insulta point à son malheur. Ils eurent depuis une seconde entrevue à Ephèse, où, en se promenant ensemble, Annibal prit la place la plus honorable: Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua sa promenade. La conversation était tombée sur les généraux, et Annibal ayant dit qu'Alexandre était le premier de tous, Pyrrhus le second et lui le troisième, Scipion lui dit en souriant: « Que dirais-tu donc si je ne t'avais pas vaincu? — Alors, Scipion, repartit Annibal, je ne me serais pas nommé le troisième, mais le premier. » Le souvenir de ces divers traits, si admirables dans Scipion, faisait encore plus blâmer Flamininus d'avoir porté les mains sur une espèce de cadavre qui n'appartenait pas aux Romains. D'autres pourtant le louaient, en disant que tant qu'Annibal vivait, c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé; que ce n'était ni son corps ni son bras qui, dans la force de l'âge, avaient fait trembler les Romains, mais sa capacité et son expérience, excitées encore par l'animosité et la haine qu'il avait contre eux; sentiments dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parce que le caractère se montre toujours dans les mœurs, que la fortune ne demeure pas constamment la même, et que, dans ses continuelles vicissitudes, elle appelle, par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises, ceux que la haine porte à faire la guerre à leurs ennemis.



FIG. 41. — Denier, monnaie d'argent.

main en passant dans les rues, et de les embrasser : non que la nature lui eût refusé les moyens de réussir par l'une et l'autre voie ; mais il préféra, comme une gloire bien supérieure, celle qui est le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi ; qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous les jeunes gens de son âge.

La première charge considérable qu'il demanda fut l'édilité ; il obtint la préférence sur douze concurrents, qui dans la suite furent tous élevés au consulat. Il fut ensuite élu au nombre des prêtres que les Romains appellent augures.

Les Romains faisaient alors la guerre au roi Antiochus, surnommé le Grand, et les premiers de leurs généraux étaient occupés contre ce prince lorsqu'il s'éleva tout à coup une nouvelle guerre du côté du couchant ; toute l'Espagne se souleva, et Paul-Émile y fut envoyé avec la qualité de préteur. Au lieu de six lieuteurs que les autres préteurs faisaient marcher devant eux, il en prit douze, et eut ainsi dans cette charge toute la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les barbares en bataille rangée et en tua environ trente mille. Ce succès brillant fut uniquement le fruit de l'habileté du général, qui, profitant de la position des lieux et passant à propos une rivière, procura à ses troupes une victoire aisée. Il conquit aux Romains deux cent cinquante villes qui lui ouvrirent leurs portes. Après avoir pacifié la province et s'être assuré de sa fidélité, il revint à Rome, sans avoir dans cette expédition augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Peu empressé d'amasser du bien, il dépensait généreusement son patrimoine, qui fut toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

Nommé consul, il alla faire la guerre aux Liguriens, situés au pied des Alpes, peuple fier et belliqueux, exercé par les longues guerres que lui avait attirées le voisinage des Romains. Ils occupent l'extrémité de l'Italie, au bout des Alpes baignées par la mer de Toscane, et situées vis-à-vis de l'Afrique. Ils sont mêlés avec les Gaulois et les Ibériens, qui habitent cette côte. Montés sur des vaisseaux corsaires, ils faisaient alors des courses dans toute cette mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et ruinaient le commerce des peuples voisins. Paul-Émile étant entré dans leur pays, ils l'attendirent avec une armée de quarante mille hommes ; il n'en avait en tout que huit mille à leur opposer, et cependant il attaqua des ennemis cinq fois plus nombreux, les mit en fuite, et, les ayant

PAUL-ÉMILE¹

GUERRE EN ESPAGNE. — GUERRE CONTRE PERSÉE, ROI DE MACÉDOINE.
— BATAILLE DE PYDNA. — TRIOMPHE DE PAUL-ÉMILE.

La maison des Émilii à Rome était patricienne et de la plus haute antiquité. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à leur amour de la vertu. L'infortune même de Lucius Paulus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa valeur. N'ayant pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat, il prit part à la bataille qui se donnait contre son avis, mais il ne partagea point la fuite de Varron. Ce consul, qui l'avait forcé de combattre, abandonna le champ de bataille, et Lucius Paulus, qui s'était opposé au dessein de Varron, demeura ferme à son poste et combattit jusqu'à la mort. Il laissa une fille nommée Émilie, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils nommé Paul-Émile ; c'est celui dont j'écris la vie. Il était encore dans sa première jeunesse lorsque les hommes les plus distingués faisaient fleurir Rome par leurs vertus et par leur gloire. Il parut au milieu d'eux avec beaucoup d'éclat, quoique dès son entrée dans le monde il n'eût pas suivi la même route ni adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de son rang. Au lieu de se former comme eux à l'éloquence du barreau, il s'interdit même ces témoignages d'empressement et de zèle que la plupart des patriciens faisaient servir à gagner la faveur du peuple et à s'insinuer dans ses bonnes grâces, tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la

1. Paul-Émile vécut de 207 à 158 avant J.-C. Ce fut en 168 qu'il défit Persée à Pydna.

renfermés dans leurs murailles, il leur fit des propositions pleines de douceur et d'humanité; car les Romains ne voulaient pas détruire la nation des Liguriens, qu'ils regardaient comme une forteresse et un boulevard contre les mouvements des Gaulois, qui ne cessaient de menacer l'Italie. Les Liguriens, se confiant à Paul-Émile, lui remirent à discrétion leurs vaisseaux et leurs villes. Il leur rendit les villes et se contenta d'en démolir les murailles; mais il prit tous les vaisseaux et ne leur laissa que des barques, dont les plus grandes n'avaient que trois rangs de rames. Il mit en liberté un grand nombre de prisonniers, tant Romains qu'étrangers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer.

Voilà les actions remarquables de son premier consulat. Quelque temps après il montra ouvertement le désir d'en obtenir un second, et se mit même sur les rangs; mais, ayant été refusé, il se tint tranquille et ne s'occupa que des fonctions de son sacerdoce et de l'éducation de ses enfants. Il les instruisit dans la discipline des Romains, comme il l'avait été lui-même, et les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il tenait toujours auprès d'eux non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs habiles. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique, il assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices; car c'était de tous les Romains celui qui aimait le plus ses enfants.

Les Romains faisaient alors la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Ils étaient mécontents de leurs généraux, dont l'inexpérience et la lâcheté livraient la république au mépris et à la risée, et qui éprouvaient de la part des ennemis bien plus de mal qu'ils ne leur en faisaient. D'autres généraux venaient depuis peu d'obliger Antiochus le Grand d'abandonner l'Asie, de se retirer au delà du mont Taurus, de se tenir renfermé dans la Syrie et de s'estimer heureux d'avoir acheté la paix au prix de quinze mille talents. Quelque temps auparavant ils avaient ruiné dans la Thessalie les forces de Philippe et affranchi les Grecs du joug de la Macédoine. Enfin, Annibal lui-même, à qui nul roi n'était comparable ni pour l'audace ni pour la puissance, avait été vaincu. Après tant de succès était-il supportable de ne combattre depuis si longtemps qu'à avantage égal contre Persée, comme si c'eût été un adversaire digne des Romains, lui qui ne leur faisait la guerre

qu'avec les restes des défaites de son père? Mais les Romains ignoraient que Philippe avait par sa défaite même rendu l'armée des Macédoniens plus forte et plus aguerrie. C'est ce que je vais expliquer en peu de mots, et pour cela je reprendrai les choses de plus loin.

Antigonus, le plus puissant des généraux et des successeurs d'Alexandre, ayant acquis pour lui et pour ses descendants le titre de roi, eut un fils appelé Démétrius, qui fut père d'Antigonus, surnommé Gonatas, dont le fils Démétrius mourut après un règne assez court, laissant Philippe, son fils, en bas âge. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, appelèrent Antigonus, neveu du dernier roi, dont ils lui firent épouser la veuve, le nommèrent d'abord tuteur du jeune prince et général de ses armées; ensuite, ayant connu sa modération et sa capacité pour les affaires, ils lui conférèrent le titre de roi. Il fut surnommé *Doson*¹, parce qu'il promettait toujours et ne donnait jamais rien. Philippe, encore fort jeune lorsqu'il lui succéda, eut de la réputation parmi les plus grands rois; il donna l'espérance qu'il rendrait à la Macédoine son ancienne dignité et qu'il arrêterait seul la puissance romaine, qui menaçait déjà toutes les nations. Mais, vaincu par Titus Flaminus dans une grande bataille qui se donna près de Scotuse, et abattu par ce revers, il remit son royaume au pouvoir des Romains, et se tint heureux d'en être quitte pour une modique amende. Bientôt impatient de son état, et sentant que devoir sa couronne à la grâce seule des Romains, c'était plutôt être un esclave content de vivre dans le luxe qu'un roi qui a du courage et de la grandeur d'âme, il ne songea plus qu'à recommencer la guerre, et il en fit les préparatifs avec autant d'adresse que de secret. Laissant les villes situées sur les grands chemins et sur les bords de la mer dans un état de faiblesse et d'abandon qui ne pouvait donner de l'ombrage, et rassemblant de grandes forces dans les hautes provinces de son royaume, il remplit les châteaux, les forteresses et les villes les plus avancées dans les terres, d'armes, d'argent et de bons soldats, engraisant pour ainsi dire la guerre, et la cachant avec soin dans l'intérieur de ses États. Il avait en réserve de quoi armer trente mille combattants, huit millions de médimnes de blé serrés dans ses magasins, et autant

1. *Doson* est un mot grec qui signifie littéralement devant donner.

d'argent comptant qu'il en fallait pour soudoyer pendant dix ans dix mille étrangers destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de mettre seulement la main à l'exécution de ces vastes projets; il mourut, accablé de tristesse et de regrets, quand il eut reconnu que, trompé par les calomnies d'un fils pervers, il avait



Fig. 42. — Général grec.

fait mourir injustement son autre fils, Démétrius. Persée, qui lui succéda, hérita de sa haine contre les Romains; mais la bassesse de son caractère et la dépravation de ses mœurs le rendaient inhabile à soutenir un si grand fardeau. Sujet à toutes les passions et à tous les vices, il était surtout dominé par l'amour de l'argent. On prétend même qu'il n'était pas fils de Philippe, et que la femme de ce prince le prit aussitôt après sa naissance, d'une couturière nommée Gnathénia, et le fit passer pour son propre fils. C'est, dit-on, ce qui porta cette reine à faire mourir Démétrius, de peur que la famille royale, qui avait un héritier légitime, ne vint à découvrir la supposition. Cependant, tout lâche et tout méprisable qu'il était, les forces considérables que son père lui avait laissées le déterminèrent à faire la guerre et la lui firent soutenir avec assez de succès. Il battit des consuls romains, défit des armées puissantes, vainquit de nombreuses flottes et prit plusieurs vaisseaux. Le consul Publius Licinius étant entré le premier dans la Macédoine, Persée le défit dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents de ses meilleurs soldats, et fit six cents prisonniers. Après cette victoire, il va surprendre la flotte romaine qui était dans la rade d'Orée, prend vingt vaisseaux de charge avec toute leur cargaison, coule à fond les autres, qui étaient chargés de blé, et s'empare de quatre galères de cinq rangs de rames. Dans un second combat, il repousse le consul Hostilius,

qui voulait forcer les passages d'Elimie pour entrer dans la Macédoine, et qui, ensuite, ayant pénétré à la dérobée dans la Thessalie, n'osa accepter le combat que Persée lui offrait. De là, affectant du mépris pour les Romains et cherchant à occuper son loisir, il alla faire une incursion dans le pays des Dardaniens, tailla en pièces dix mille de ces barbares, et emmena un butin immense. En même temps il sollicitait les Gaulois qui habitaient le long du Danube et qu'on appelle Bastarnes, peuple belliqueux et fort en cavalerie. Il faisait proposer aux Illyriens, par Gentius, leur roi, de s'unir avec lui pour cette guerre: le bruit même courut que ces barbares, qu'il avait gagnés à prix d'argent, se préparaient à descendre par la Gaule inférieure, le long de la mer Adriatique, pour entrer dans l'Italie.

Ces nouvelles fâcheuses firent sentir aux Romains qu'au lieu de donner le commandement de l'armée à la brigade et à la faveur, ils devaient y appeler eux-mêmes un général qui, par sa sagesse et son expérience, fût capable de conduire de grandes entreprises; cet homme était Paul-Émile, qui, dans la pleine maturité de l'âge, car il avait près de soixante ans, mais conservant encore toutes ses forces, entouré d'ailleurs de gendres et de fils qui étaient à la fleur de l'âge, soutenu par un grand nombre de parents et d'amis qui jouissaient d'un grand crédit, fut vivement sollicité de se rendre aux désirs du peuple, qui le portait au consulat. Il y montra d'abord la plus vive opposition et se refusa longtemps à l'empressement et aux vœux du peuple, sous prétexte qu'il n'était plus en état de commander; mais, voyant que la foule des citoyens venait chaque jour à sa porte, qu'ils l'appelaient à la place publique et se plaignaient hautement de ses refus, il se rendit enfin; et, lorsqu'il parut parmi les candidats, on crut qu'il venait bien moins recevoir le commandement qu'apporter la victoire et donner dans sa soumission aux volontés du peuple un gage certain du succès de la guerre. Il fut reçu par toute la multitude avec tant de satisfaction et de si grandes espérances, qu'après l'avoir nommé consul pour la seconde fois, on ne voulut pas faire tirer les provinces au sort et qu'on lui décerna sur-le-champ le gouvernement de Macédoine. On raconte que, le jour même où le peuple venait de lui déférer, d'un consentement unanime, la conduite de la guerre contre Persée, et l'avait reconduit par honneur jusqu'à sa maison, il trouva, en rentrant chez lui, sa fille Tertia,

encore enfant, qui pleurait. Il la prit entre ses bras et lui demanda le sujet de ses larmes. Tertia le serrant étroitement dans ses bras : « Eh quoi ! mon père, lui dit-elle, tu ne sais pas que Persée est mort ? » C'était un petit chien qu'elle élevait, et à qui l'on avait donné ce nom. « Tant mieux, mon enfant, lui dit Paul-Émile ; et j'accepte l'augure. » C'est ainsi que Cicéron le rapporte dans ses livres sur la *Divination*.

Il était d'usage que ceux qu'on avait nommés consuls fissent, de leur tribunal, un discours au peuple, pour le remercier et lui témoigner leur reconnaissance. Paul-Émile donc, ayant convoqué l'assemblée, dit au peuple qu'il avait demandé son premier consulat pour lui-même, comme un honneur dont il avait besoin, mais qu'il avait accepté le second, parce qu'ils avaient eux-mêmes besoin d'un général : qu'ainsi il ne leur en avait aucune obligation. « Si vous croyez, ajouta-t-il, qu'un autre soit plus capable que moi de bien conduire cette guerre, je suis prêt à lui céder le commandement ; mais, si vous avez confiance en moi, je vous prie de ne vous mêler en rien de ce qui regarde ma charge, mais de faire en silence tout ce que je croirai utile pour le succès de la guerre. Je vous déclare que, si vous voulez encore commander à vos généraux, vous vous rendrez plus ridicules dans vos expéditions que vous ne l'avez été précédemment. » Ce discours imprima le plus grand respect à tous les citoyens et leur donna pour l'avenir les plus hautes espérances. Ils se félicitèrent d'avoir écarté tous les compétiteurs qui les flattaient, pour choisir un général plein de grandeur d'âme, et qui leur parlait avec franchise : tant le peuple romain, pour acquérir la domination sur les autres peuples, était soumis lui-même à l'empire de la vertu ! La navigation favorable, et les facilités qu'il éprouva dans son voyage, doivent être attribuées à la fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sûreté. Mais, quand je vois que les succès qu'il eut dans cette expédition furent l'ouvrage de son audace et de son activité, de la sagesse de ses conseils, du zèle de ses amis à le seconder, de sa constance dans les dangers, enfin du choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables, je ne saurais imputer aucun de ses glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, comme je pourrais le faire pour d'autres généraux ; à moins qu'on ne regarde comme un effet du bonheur de Paul-Émile l'avarice de Persée, qui, par sa passion pour l'argent, renversa et

détruisit les grandes et belles espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

Il était venu en Macédoine, à la demande de ce prince, dix mille cavaliers bastarnes, et autant de fantassins qui combattaient à leurs côtés, tous vivant de la solde qu'on leur paye à la guerre ; car cette nation ne sait ni labourer ni élever des troupeaux, ni faire le commerce maritime, et n'a d'autre métier et d'autre occupation que de combattre et de vaincre. Lorsque ces mercenaires furent arrivés dans la Médique, et qu'ils y campèrent avec quelques troupes du roi, les Macédoniens, frappés de leur haute stature, de leur adresse merveilleuse dans tous les exercices, de leur fierté, de leurs discours pleins de bravades et de menaces contre les ennemis, furent remplis de confiance et se persuadèrent que les Romains, découragés à la vue de ces hommes terribles, de leurs mouvements si étranges et si effrayants, n'oseraient pas même les attendre. Persée avait ranimé par là le courage de ses soldats, et les avait remplis d'espérance ; mais, lorsque chaque capitaine de ces barbares lui eut demandé pour sa paye mille pièces d'or, ce prince, étourdi de cette demande exorbitante et en ayant comme perdu le sens, se laissa emporter à son avarice et refusa leur secours ; il semblait non un roi qui allait faire la guerre aux Romains, mais un économiste qui devait rendre un compte exact à tous ses ennemis de toutes les dépenses qu'il aurait faites. Cependant les Romains eux-mêmes lui donnaient la leçon et l'exemple de ce qu'il devait faire ; car, sans compter tous les autres préparatifs, ils avaient assemblé cent mille hommes tout prêts à agir au besoin. Et Persée, lorsqu'il avait en tête une armée formidable et des ennemis qui, pour soutenir cette guerre, entretenaient beaucoup plus de soldats qu'il n'en fallait, comptait, serrait son argent, et craignait autant d'y toucher que s'il eût appartenu à un autre. Voilà comment agissait un prince qui n'était pas né d'un roi de Lydie ou d'un Phénicien, mais qui se prétendait l'héritier du sang et de la vertu d'Alexandre et de Philippe, de ces deux princes qui, ayant toujours eu pour maxime qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination, étaient parvenus à subjuguier l'univers. On disait en effet que ce n'était pas Philippe, mais son or, qui prenait les villes de la Grèce. Alexandre, près de partir pour son expédition des Indes, voyant les Macédoniens tellement chargés du butin des

Perses, qu'ils pouvaient à peine le trainer, fit brûler le premier tous ses équipages et déterminâ les autres à en faire autant, afin que, dégagés de ce poids incommode, et comme des gens qui auraient brisé leurs chaînes, ils fussent plus propres aux travaux de la guerre. Persée, au contraire, qui couvrait d'or sa personne, ses enfants et son royaume, au lieu d'en sacrifier à son salut une partie, préféra être traîné captif avec toutes ses richesses, et faire voir aux Romains tout ce qu'il leur avait épargné. Non seulement



FIG. 43. — Alexandre, fils de Philippe.

il manqua de parole aux Gaulois et les renvoya; mais, après avoir engagé Gentiüs, roi des Illyriens, à faire alliance avec lui et à lui fournir des troupes moyennant la somme de trois cents talents, il fit compter l'argent devant les envoyés de ce prince, qui scellèrent les sacs de leur sceau. Gentiüs, qui se croyait assuré de la somme qu'il avait demandée, commit une perfidie atroce; il fit emprisonner les ambassadeurs que les Romains lui avaient envoyés. Persée, jugeant qu'il n'avait plus besoin de lui donner d'argent pour l'engager à déclarer la guerre aux Romains, et que cette violation du droit des gens était entre les deux peuples le garant d'une haine irréconciliable,

frustra ce malheureux prince des trois cents talents qu'il lui avait promis; et peu de temps après, le préteur L. Anicius, qu'on y avait envoyé avec une armée, l'ayant enlevé de son royaume, lui, sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid, Persée ne s'en mit point en peine et ne lui donna aucun secours.

Paul-Émile, arrivé en Macédoine pour faire la guerre à un tel ennemi, n'eut que du mépris pour sa personne; mais il fut étonné de ses préparatifs et de ses forces. Sa cavalerie était de quatre mille hommes, et sa phalange de près de quarante mille fantassins. Campé sur le bord de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux inaccessibles, et qu'il avait encore fortifiés par des retranchements de bois, il se croyait dans une entière sûreté et comptait voir Paul-Émile se consumer par la longueur du temps et par la dépense qu'il serait obligé de faire. Le général

romain, l'esprit en mouvement, cherchait tous les expédients et tous les moyens possibles pour tenter quelque entreprise; mais, voyant que ses soldats, par une suite de leur ancienne licence, supportaient impatiemment ses délais, et que chacun, tranchant du général, s'ingérait à dire ce que Paul-Émile aurait dû faire, il les en reprit fortement, leur défendit de se mêler de rien de ce qui ne les regardait pas, et de ne s'occuper d'autre soin que de tenir prêtes leurs personnes et leurs armes, pour s'en servir en Romains, quand le général leur en donnerait l'occasion. Il ordonna que les sentinelles de nuit fissent la garde sans pique, afin que, hors d'état de repousser l'ennemi qui les attaquerait, ils fussent plus attentifs à combattre le sommeil. Ses troupes souffraient beaucoup de la disette d'eau; car il n'y avait le long du rivage que quelques sources qui en fournissaient peu, et encore était-elle mauvaise. Mais Paul-Émile, considérant la hauteur du mont Olympe, et le voyant tout couvert d'arbres, conjectura, par la verdure de leur feuillage, qu'il devait y avoir, dans le sein de la montagne, des sources d'eau vive, et fit creuser au bas des souterrains et des puits; ils se remplirent aussitôt d'une eau pure, qui, des lieux où elle se trouvait pressée, coula rapidement dans les conduits qu'on lui avait ouverts.

Paul-Émile resta quelques jours sans rien faire, et l'on dit que jamais deux armées aussi considérables ne furent si longtemps en présence dans une telle inaction. A force de recherches et de tentatives, il apprit qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé, et qui menait, par la Perrhèbie, à la ville de Pythium et au fort de Pétra. Alors, l'espérance de franchir ce passage négligé par les ennemis l'emportant sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât, il mit l'affaire en délibération. Entre ceux qui composaient son conseil, Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à y conduire des troupes, pour tourner l'ennemi. Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul-Émile, qui était encore dans sa première jeunesse, se présenta le second et fit paraître la même ardeur. Paul-Émile, ravi de leur bonne volonté, leur donna un corps de troupes. Ils avaient trois mille hommes des cohortes italiennes, qui ne faisaient point partie des légions; l'aile gauche était composée de cinq mille hommes, auxquels Nasica joignit cent vingt cavaliers, et deux cents Crétois ou

Thraces, de ceux que Harpalus avait envoyés. Nasica prit avec ses troupes le chemin de la mer, et alla camper auprès d'Héraclée, comme s'il eût dû s'embarquer, pour aller tourner le camp des ennemis. Mais après le souper de ses soldats, dès que la nuit fut venue, il découvrit aux officiers sa véritable intention, et, prenant un chemin opposé à la mer, il marcha toute la nuit et ne s'arrêta que sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes.

Nasica passa la nuit dans cet endroit. Persée, qui voyait Paul-Émile tranquille dans son camp, était loin de s'attendre à ce qui le



Fig. 44. — Soldat thrace.

menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route et s'éloignant des troupes, vint lui apprendre le détour que prenaient les Romains pour venir l'envelopper. Cette nouvelle l'effraya, mais elle ne lui fit point remuer son camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille mercenaires et deux mille Macédoniens, avec ordre d'aller le plus promptement possible s'emparer des hauteurs. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe pendant qu'elle était endormie; mais Nasica raconte qu'il eut à soutenir, sur le haut de la montagne, un combat rude et périlleux; qu'il fut lui-même attaqué par un soldat thrace d'entre les mercenaires, qu'il tua d'un coup de sa javeline dans la poitrine; que les ennemis ayant été mis en déroule, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine.

Les fuyards, en arrivant au camp de Persée, y jetèrent une telle épouvante que ce prince, saisi de frayeur et confondu dans ses espérances, décampa sur-le-champ, et se retira sur les derrières. Cependant il n'y avait pas de milieu : il fallait ou rester devant Pydna et courir le risque d'une bataille, ou, en distribuant ses troupes dans les villes, voir pénétrer au cœur de ses États une guerre qui, une fois qu'elle y serait entrée, ne pourrait plus en sortir qu'à travers des flots de sang et des monceaux de morts. Enfin ses amis lui ayant représenté que son armée était supérieure en nombre à celles des ennemis; que ses soldats montraient la plus grande ardeur pour défendre leurs femmes et leurs enfants;

qu'ils seraient encore animés par la présence de leur roi qui combattrait à leur tête et serait témoin de toutes leurs actions; encouragé par leurs conseils, il reprit son camp et se prépara pour livrer bataille. Il visita lui-même tous les postes, et partagea les divers commandements entre ses capitaines, résolu d'attaquer les Romains aussitôt qu'ils arriveraient. Il était campé dans une plaine unie, très commode pour sa phalange, et coupée de plusieurs coteaux qui, se touchant les uns les autres, offraient des retraites sûres à l'infanterie légère et aux gens de trait, en même temps qu'ils leur donnaient la facilité d'envelopper l'ennemi. Elle était traversée par deux rivières, l'Éson et le Leucus, qui n'étaient pas alors bien profondes, car on était sur la fin de l'été, mais qui devaient embarrasser la marche des Romains.

Paul-Émile n'eut pas plus tôt rejoint Nasica qu'il marcha aux ennemis en ordre de bataille; mais, quand il vit leur disposition et leur nombre, il s'arrêta, saisi d'admiration, et se mit à réfléchir en lui-même. Les jeunes officiers, qui brûlaient d'ardeur de combattre, sortirent des rangs et vinrent le prier de ne pas différer la bataille. Scipion Nasica surtout, dont le succès sur le mont Olympe avait relevé le courage, lui faisait les plus vives instances: « Je donnerais la bataille, lui dit Paul-Émile en souriant, si j'avais ton âge; mais les victoires que j'ai déjà remportées, en m'ayant fait connaître les fautes des vaincus, m'empêchent d'aller, après une longue marche, attaquer une armée toute fraîche et disposée à nous bien recevoir. » En même temps il ordonne aux troupes qui occupaient le front de l'armée, et qui étaient en face de l'ennemi, de se diviser en cohortes, comme pour prendre l'ordre de bataille; et il commande à celles qui étaient à la queue de dresser le camp et de le fortifier. Ensuite, faisant retourner les derniers bataillons qui se trouvaient le plus près des travailleurs, et successivement tous les autres, il rompit peu à peu son ordre de bataille sans que les ennemis s'en doutassent, et fit rentrer toute son armée dans le camp sans aucune confusion. Quand la nuit fut venue, et lorsque les troupes, après leur repas, ne songeaient qu'à s'aller reposer, tout à coup la lune, qui était dans son plein et fort élevée, s'obscurcit, perdit peu à peu sa lumière, et, après avoir changé plusieurs fois de couleur, finit par s'éclipser entièrement. Les Romains, suivant leur coutume, se mirent à frapper avec un grand bruit sur des vases d'airain pour rappeler sa

lumière, et ils élevèrent vers le ciel une grande quantité de torches et de flambeaux allumés. Les Macédoniens ne firent rien de semblable ; tout leur camp était saisi d'horreur et d'épouvante ; et il se répandit même un bruit sourd que ce phénomène annonçait la mort du roi. Paul-Émile n'était pas entièrement neuf sur ces matières ; il avait quelques connaissances des anomalies de l'écliptique, qui font que la lune, après certaines révolutions réglées, se plonge dans l'ombre de la terre, et se cache à nos yeux jusqu'à ce qu'ayant traversé l'espace obscurci par cette ombre, elle reçoit de



FIG. 45. — Buste d'Hercule.

nouveau sa lumière de celle du soleil ; mais, comme il rapportait tout à la divinité, qu'il aimait les sacrifices et pratiquait la divination, dès qu'il vit la lune reprendre sa clarté, il lui sacrifia onze jeunes taureaux. Dès la pointe du jour il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs sans obtenir des signes favorables ; enfin, à la vingt et unième victime, il en eut qui lui promettaient la victoire s'il se tenait sur la défensive. Ayant donc voué à ce dieu une hécatombe et des jeux sacrés, il ordonne aux capitaines de ranger l'armée en bataille. Ensuite, pour éviter que ses soldats eussent le

soleil en face, en combattant le matin, il attendit qu'il eût baissé vers le couchant ; et pendant cet intervalle il se reposa dans sa tente, qui était ouverte sur la plaine et sur le camp des ennemis. On dit que vers le soir il eut recours à une ruse pour engager les ennemis à l'attaquer : il fit chasser vers leur camp un cheval débridé ; et, quelques Romains ayant couru pour le reprendre, ce premier mouvement engagea le combat. D'autres racontent que des soldats thraces, commandés par Alexandre, chargèrent des fourrageurs romains qui revenaient au camp ; que, sept cents Liguriens ayant couru à leur secours, on envoya de part et d'autre des renforts considérables, et le combat commença des deux côtés. Paul-Émile, comme un habile pilote, prévoyant, par le mouvement et

l'agitation qui régnaient dans les deux camps, qu'il se préparait une grande tempête, sortit de sa tente, et parcourut les rangs pour encourager ses soldats. Nasica, ayant poussé son cheval jusqu'au lieu de l'escarmouche, vit toute l'armée ennemie qui se disposait à en venir aux mains. Au premier rang marchaient les Thraces, dont l'aspect seul inspirait l'effroi ; ils étaient d'une très haute taille, et avaient des boucliers d'une blancheur éblouissante, avec de fortes bottines ; ils étaient vêtus de noir, et agitaient de leurs bras gauches, de pesantes piques revêtues de fer. Après eux marchaient les mercenaires, dont les armures étaient très diversifiées ; on y avait mêlé les troupes de Pèonie. Les Macédoniens naturels formaient le troisième rang ; ils étaient, par leur jeunesse et par leur valeur, l'élite de l'armée ; couverts d'armes dorées et vêtus de pourpre, ils jetaient le plus vif éclat. A mesure qu'ils se rangeaient en bataille, on voyait sortir des retranchements les chalcaspides¹, dont les armes de fer et de cuivre étincelaient au loin et remplissaient d'éclairs toute la plaine, tandis qu'en s'exhortant les uns les autres, ils faisaient retentir de leurs cris les montagnes voisines. Ils marchèrent à l'ennemi avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués ne tombèrent qu'à deux stades du camp des Romains.

Dès que l'attaque eut commencé, Paul-Émile courut aux premiers rangs, et s'aperçut que les capitaines macédoniens avaient enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvaient parvenir jusqu'à eux avec leurs épées. Mais, quand il eut vu leurs soldats prendre en main les boucliers qu'ils portaient suspendus à leurs épaules, et baissant tous à la fois leurs piques, les présenter à ses soldats ; cette haie impénétrable de boucliers serrés les uns contre les autres, ce front hérissé de piques, qui donnaient tant de force à leur première ligne, le frappèrent d'étonnement et de crainte. Il avoua n'avoir jamais vu de spectacle plus terrible ; et il parla souvent depuis de l'impression d'effroi que cette vue avait faite sur lui. Mais alors, pour soutenir le courage de ses troupes, il parcourut les rangs à cheval avec un air et un visage sereins, sans casque et sans armure. Pour le roi de Macédoine, il vit à peine l'action engagée, que n'étant pas maître de sa frayeur, il se sauva à toute bride dans la ville de

1. Qui portaient des boucliers d'airain.

Pydna, sous prétexte d'y sacrifier à Hercule ; mais ce dieu ne reçoit pas les sacrifices timides des cœurs lâches ; il n'exauce pas les vœux coupables qu'ils lui adressent. Serait-il juste, en effet, que celui qui ne tire pas frappât le but ? qu'il remportât la victoire quand il n'attend pas même l'ennemi ? L'homme oisif ou méchant doit-il réussir et être heureux ? Mais ce dieu écouta les vœux de Paul-Émile, qui lui demandait la victoire les armes à la main, et qui l'appelait à son secours en combattant. Cependant un certain Posidonius, qui dit avoir vécu dans ce temps-là et s'être trouvé même à cette bataille, raconte, dans l'histoire de Persée qu'il a écrite en plusieurs livres, que ce ne fut ni par lâcheté ni sous prétexte d'un sacrifice que ce prince se retira ; mais que la veille du combat il reçut à la jambe un coup de pied de cheval ; que, malgré l'incommodité de sa blessure et les instances de ses amis qui voulaient l'empêcher de se trouver à la bataille, il se fit amener un des chevaux qu'il montait ordinairement, et alla sans cuirasse se jeter au milieu de sa phalange. Là, les traits pleuvant sur lui de toutes parts, il fut atteint d'un javelot tout de fer, qui, à la vérité, ne le blessa point de la pointe, et glissa le long du côté gauche, mais avec une telle raideur, que sa tunique en fut déchirée, et qu'il eut une meurtrissure sanglante dont il porta longtemps la marque. Voilà ce que Posidonius allègue pour la justification de Persée.

Les Romains qui combattaient contre la phalange macédonienne ne pouvant parvenir à la rompre, un capitaine des Péligniens, nommé Salius, prend l'enseigne de sa cohorte et la jette au milieu des ennemis. A l'instant les Péligniens se précipitent vers cet endroit ; car il n'est pas de plus grande honte ni de plus grand crime pour les peuples d'Italie que d'abandonner leur drapeau. Il se fit là de part et d'autre des efforts prodigieux de valeur, et le carnage fut horrible : les Romains s'efforçaient de couper avec leurs épées les longues piques des Macédoniens, de repousser les ennemis en les pressant de leurs boucliers ou même d'écarter les piques avec leurs mains, pour se faire jour dans leur phalange ; les Macédoniens, de leur côté, tenant leurs piqués des deux mains, frappent ceux qui les approchent, percent leurs boucliers et leurs cuirasses, qui ne peuvent résister à la violence des coups, renversent les Péligniens et les Maruciniens, qui allaient tête baissée et comme des bêtes féroces s'enfermer d'eux-mêmes et se précipiter à une mort certaine. Le premier rang étant taillé en pièces, ceux qui

formaient la seconde ligne reculèrent de quelques pas ; et, sans prendre précisément la fuite, ils se retirèrent vers le mont Olocre. Paul-Émile, voyant ce mouvement rétrograde de la première ligne, et la crainte qu'inspirait aux Romains cette phalange qu'ils ne pouvaient entamer, et qui, présentant un front hérissé de piques, tel qu'un rempart impénétrable, résistait à tous les efforts de l'ennemi, déchira de douleur sa cote d'armes ; mais, comme l'inégalité du terrain et l'étendue de la ligne ne permettaient pas aux Macédoniens de conserver, sans aucune interruption, cette haie de boucliers, Paul-Émile s'aperçut que la phalange laissait des ouvertures et des intervalles, toujours inévitables dans de grandes armées, où, l'effort des combattants n'étant pas le même partout, la ligne avance dans quelques endroits et recule dans d'autres. Alors il se porte rapidement dans tous les rangs, et, partageant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans les vides que laissait la phalange ennemie, de ne plus l'attaquer tous ensemble et dans un même point, mais de faire de divers côtés plusieurs attaques séparées. Dès qu'il eut donné cet ordre aux officiers, et ceux-ci à leurs soldats, les Romains, pénétrant dans les intervalles de la phalange, prennent les ennemis en flanc et en queue, partout où ils les voient découverts, leur font perdre tout l'avantage qu'ils tiraient de leur union et de leur effort commun, et la phalange est bientôt rompue. Lorsqu'il fallut combattre d'homme à homme ou par petits pelotons, les Macédoniens, qui n'avaient que des épées courtes, frappaient des coups inutiles sur les boucliers longs et solides des Romains, qui s'en couvraient de la tête aux pieds ; tandis qu'eux-mêmes n'avaient que des boucliers petits et faibles à opposer aux épées des Romains, qui, par leur poids et leur raideur, pénétraient toute sorte d'armure ; aussi ne purent-ils résister longtemps à un choc si inégal, et ils furent renversés.

Ce fut dans cet endroit qu'on se battit de part et d'autre avec le plus d'acharnement. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton et gendre de Paul-Émile, en faisant des prodiges de valeur, perdit son épée. Ce jeune homme, nourri dans les meilleurs principes, et



FIG. 46. — Boucliers longs des Romains.

qui, né d'un père si illustre, lui devait des preuves d'un grand courage, persuadé qu'il valait mieux mourir que de laisser, lui vivant, au pouvoir de l'ennemi une telle dépouille, parcourt le champ de bataille, raconte son accident à tous ses amis, à tous les soldats de sa connaissance qu'il rencontre, et implore leur secours. Il rassemble autour de lui une troupe de braves qui, sous sa conduite, traversent rapidement les bataillons romains, fondent sur les ennemis; et, après des efforts incroyables et un carnage horrible, les poussent hors du champ de bataille: alors, restés dans un grand espace maîtres du terrain, ils cherchent cette épée, et la trouvent enfin, quoique avec peine, sous un tas d'armes et de morts. Transportés de joie et poussant des cris de victoire, ils s'élancent de nouveau sur ceux des ennemis qui font encore résistance, et ne cessent pas de combattre jusqu'à ce que trois mille Macédoniens, qui tenaient ferme et se défendaient vigoureusement, eurent tous été taillés en pièces. Aussitôt l'armée entière prit la fuite. Le massacre fut si grand, que la plaine jusqu'au pied de la montagne était toute jonchée de morts, et que le lendemain, lorsque l'armée romaine passa le fleuve Leucus, ses eaux étaient encore teintes de sang. Il périt, dit-on, du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes: les Romains n'en perdirent que cent, selon Posidonius, et quatre-vingts, suivant Nasicæ: une action si sanglante fut promptement décidée; elle avait commencé vers la neuvième heure, et la victoire était gagnée dès la dixième. Les Romains profitèrent du reste du jour pour courir après les fuyards jusqu'à la distance de cent vingt stades, et ils ne revinrent que fort tard.

Les valets de l'armée, sortis au-devant de leurs maîtres avec des flambeaux, et en poussant des cris de joie, les ramenèrent dans leurs tentes, qu'ils avaient illuminées et couronnées de lierre et de laurier¹. Le général seul était dans une inquiétude mortelle: des deux fils qu'il avait dans son armée, le plus jeune ne paraissait pas: c'était celui qu'il aimait le plus, parce qu'il montrait des dispositions plus heureuses pour la vertu qu'aucun de ses frères; et, comme il était plein d'ardeur et passionné pour la gloire, quoiqu'il fût encore dans sa première jeunesse², le père

1. C'était la coutume des Romains.

2. Il avait dix-sept ans.

ne doutait pas qu'entraîné par son peu d'expérience au milieu des ennemis, il n'eût été la victime de son courage. Tout le camp n'est pas plus tôt instruit de l'inquiétude et de l'affliction de Paul-Émile, que les soldats, qui prenaient leur repas, se lèvent de table, et courent avec des torches allumées, les uns à la tente du général, les autres devant les retranchements, pour chercher ce jeune homme parmi ceux qui avaient péri les premiers. Un profond silence régnait dans le camp, et la plaine retentissait des cris de ceux qui appelaient Scipion; car dès son entrée dans le monde il s'était fait généralement admirer, et l'on avait reconnu en lui plus que dans aucun autre Romain de son temps les qualités guerrières et les vertus politiques. Il était déjà tard, et l'on désespérait de le retrouver, lorsqu'il revint de la poursuite des ennemis avec trois ou quatre de ses camarades, tout couvert du sang encore fumant qu'il avait répandu: tel qu'un généreux chien qui s'acharne après la bête, il s'était laissé entraîner trop loin par le plaisir de la victoire. C'est ce Scipion qui dans la suite détruisit Numance et Carthage, et qui fut le premier des Romains par sa vertu comme par sa puissance. La fortune, remettant donc à un autre temps à satisfaire son envie contre le consul pour un succès si éclatant, lui laissa goûter sans mélange le plaisir de la victoire.

Cependant Persée s'enfuit de Pydna à Pella, suivi de sa cavalerie, qui s'était sauvée presque tout entière de la bataille. Lorsque les gens de pied les eurent atteints, ils les accusèrent de lâcheté, et allèrent jusqu'à les renverser de cheval et en blessèrent un grand nombre. Persée, qui craignait que ce tumulte n'allât plus loin, se détourna du grand chemin, et, pour n'être pas reconnu, il ôta son manteau de pourpre, qu'il plia et posa devant lui; il prit son diadème dans sa main, et, afin de s'entretenir librement avec ses amis, il mit pied à terre et mena son cheval par la bride. Mais ceux qui l'accompagnaient, sous prétexte, l'un de rattacher ses brodequins, l'autre de boire, un troisième de faire baigner son cheval, restèrent derrière et se retirèrent l'un après l'autre, redoutant bien moins la fureur des ennemis que la cruauté de ce prince, qui, troublé de ses revers, cherchait à rejeter sur les autres la cause de sa défaite. Lorsqu'il fut entré dans Pella, Euctus et Dudéus, ses deux trésoriers, vinrent au-devant de lui, et, ayant osé lui reprocher les fautes qu'il avait faites, et lui donner avec une liberté déplacée des conseils inutiles, Persée, transporté de

colère, les tua tous les deux avec son poignard. Alors il ne resta plus auprès de lui qu'Évandre de Crète, Archédamus d'Étolie et Néon le Béotien. De toutes ses troupes, les Crétois seuls le suivirent, non qu'ils lui fussent réellement attachés, mais ils étaient retenus par ses trésors, comme les abeilles par le miel, car il traînait après lui des richesses immenses, et il leur permit de piller des coupes, des cratères et d'autres vases d'or et d'argent qui en faisaient partie, jusqu'à la valeur de cinquante talents. Il alla d'abord à Amphipolis et de là à Galepsus; et, sa frayeur étant un peu diminuée, il retomba dans la plus invétérée de ses maladies, et qui était comme née avec lui, son avarice. Il se plaignit à ses amis que sans le vouloir il avait livré au pillage des Crétois des



Fig. 47. — Castor et Pollux.

vases d'or qui avaient appartenu à Alexandre le Grand, et il conjura avec larmes les soldats qui les avaient pris de les lui rendre pour le prix qu'ils valaient. Ceux qui le connaissaient parfaitement virent bien qu'il agissait en Crétois avec les Crétois¹, et ceux qui, se fiant à sa parole, lui rendirent les vases, les perdirent et n'en reçurent pas le prix. Après avoir ainsi gagné sur ses amis trente talents, dont les ennemis devaient

bientôt se rendre les maîtres, il fit voile pour Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux.

Les Macédoniens ont toujours passé pour aimer leurs rois; mais alors, comme si le dernier appui de cette affection eût manqué, elle tomba tout à coup; et, se remettant à la discrétion de Paul-Émile, ils le rendirent en deux jours maître de toute la Macédoine. Une conquête si facile favorise l'opinion de ceux qui attribuent tous ses succès à la fortune; et ce qui lui arriva à Amphipolis porte en effet un caractère divin. Comme il sacrifiait dans cette ville, et que la victime était déjà immolée, la foudre tomba sur l'autel et consuma le sacrifice. Mais rien n'est plus extraordinaire et ne marque autant la faveur des dieux que ce que fit alors pour lui la renommée. Le quatrième jour après la défaite de Persée à

1. C'était un proverbe qui signifiait employer le mensonge et la fraude contre les menteurs. Les Crétois avaient toujours eu cette mauvaise réputation. Epiménide, qui vivait cinq cents ans avant J.-C., le leur reproche dans un vers fort connu et cité par saint Paul, qui atteste pour son temps la vérité de ce reproche.

Pydna, pendant qu'à Rome le peuple assistait à des courses de chevaux, un bruit soudain se répandit à l'entrée du théâtre, que Paul-Émile avait remporté sur Persée une grande victoire, et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita les plus vifs transports de joie, suivis de cris et de battements de mains qui se continuèrent la journée entière dans toute la ville. Le lendemain, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait ne le savoir que par ouï-dire, cette joie s'évanouit bientôt. Mais peu de jours après on en eut des nouvelles certaines, et l'on ne put trop admirer ce bruit avant-coureur qui avait annoncé la vérité par un mensonge.

Cependant Cnéius Octavius, qui commandait la flotte de Paul-Émile, étant abordé à Samothrace, ne voulut point, par respect pour les dieux, violer l'asile de Persée; il lui ôta seulement tous les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Mais ce prince gagna secrètement un Crétois nommé Oroandès, qui avait un petit vaisseau, et l'engagea à le recevoir avec toutes ses richesses. Cet homme, par une perfidie digne d'un Crétois, mit le soir sur son bord tout ce que Persée avait de précieux, et lui fit dire de se rendre, vers le milieu de la nuit, sur le port, vers le promontoire de Démétrium, avec ses enfants et les personnes qui lui seraient absolument nécessaires; mais dès le soir il mit à la voile. Persée, sa femme et ses enfants eurent beaucoup à souffrir en descendant, par une petite fenêtre, le long du mur, car ils n'avaient jamais éprouvé une pareille fatigue. Mais quelle ne fut pas la douleur de ce prince, lorsqu'un homme, qui le rencontra errant sur le rivage, lui dit qu'il avait vu Oroandès cinglant en pleine mer! A cette nouvelle, il pousse un profond soupir, et, n'ayant plus d'espérance, voyant d'ailleurs que le jour commençait à poindre, il se met à fuir vers la muraille le long de laquelle il était descendu, non plus en se cachant, car il était découvert, mais pour gagner son lieu de refuge avant que les Romains pussent l'atteindre. Il y arriva, en effet, avant eux avec sa femme; pour ses enfants, il les avait remis lui-même à un nommé Ion, qui, après avoir été son favori, le trahit alors; et en livrant ses enfants aux Romains fut surtout cause que, comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, il se rendit lui-même à discrétion à ceux qui les tenaient en leur pouvoir. Il avait la plus grande confiance en Nasica, et il le demanda pour se rendre à lui; mais il ne se trouva pas sur la

flotte ; et Persée, après avoir déploré son malheur, et réfléchi quelque temps sur la nécessité pressante à laquelle il était réduit, se remit entre les mains d'Octavius.

Il montra dans cette occasion une autre maladie encore plus honteuse que celle de l'avarice, l'amour de la vie, qui lui fit perdre le seul avantage que la fortune ne puisse ôter aux malheureux, je veux dire la compassion. Car, ayant demandé d'être conduit à Paul-Émile, ce général, qui s'attendait à trouver en lui un grand prince que la colère des dieux avait précipité dans une disgrâce qu'il ne méritait pas, sortit de sa tente les yeux baignés de larmes, et alla au-devant de lui, accompagné de ses amis. Mais Persée, donnant le spectacle le plus indigne de son rang, se prosterna le

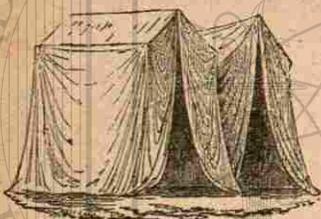


Fig. 48. — Tentes romaines.

visage contre terre, et embrassant les genoux de Paul-Émile, il proféra des paroles si déshonorantes et descendit à des prières si basses, que ce général ne put les souffrir ni les entendre, et que, le regardant d'un air triste et affligé : « Malheureux prince, lui dit-il, pourquoi justifies-tu la fortune du plus grand reproche que tu puisses lui faire ? pourquoi prouves-tu par ta conduite que tu mérites tes malheurs présents et que tu étais indigne de ta prospérité passée ? pourquoi abaisser ma victoire et diminuer la gloire de mes succès en nous montrant en toi un adversaire méprisable et si peu digne des Romains ? La vertu force, envers les malheureux, le respect de leurs ennemis ; la lâcheté, même heureuse, n'attire que le mépris des Romains. »

Cependant il le fit relever, et, le prenant par la main, il le remit à Tubéron. Ensuite ayant fait entrer dans sa tente ses fils, ses gendres, et les plus jeunes des officiers romains, il s'assit, et resta longtemps pensif sans rien dire ; ce qui étonna tous ceux qui étaient présents. Enfin il rompit le silence, et, se mettant à parler sur l'inconstance de la fortune, sur les vicissitudes des destinées humaines : « Est-il convenable à quelque homme que ce soit, leur dit-il, de s'enorgueillir de ses prospérités et de se glorifier d'avoir soumis une nation, un royaume ou une ville ? Ne doit-il pas plutôt craindre l'instabilité de la fortune, qui, mettant sous

les yeux de tout général d'armée un exemple si frappant de la faiblesse humaine, l'avertit de ne rien regarder comme durable et permanent ? En quel temps peut-on avoir une confiance assurée, lorsque le moment de la victoire est celui où nous devons le plus craindre les caprices de la fortune, et que dans la plus grande joie les révolutions de cette destinée, qui porte tour à tour ses faveurs de côté et d'autre, nous donnent de si justes sujets de défiance ? Quand vous avez vu en moins d'une heure tomber à vos pieds cette maison d'Alexandre, élevée à un si haut degré de puissance et maîtresse d'un si vaste empire ; quand des princes environnés il y a peu d'instants de tant de milliers de fantassins et d'une cavalerie si nombreuse sont réduits à recevoir leur nourriture journalière des mains de leurs ennemis ; pensez-vous que notre puissance ait un destin plus durable, et qu'elle soit toujours à l'épreuve du temps ? Réprimez donc, mes enfants, cette fierté, cette arrogance que donne la victoire : portez toujours, pour vous humilier, vos pensées sur l'avenir, et préparez-vous aux événements par lesquels Dieu fera expier un jour à chacun de vous votre prospérité présente. » Il tint encore plusieurs discours semblables, et renvoya ces jeunes gens dont il avait réprimé par ses remontrances, comme par un frein salutaire, la présomption et l'audace.

Après avoir mis son armée dans des quartiers pour l'y faire reposer, il alla lui-même visiter la Grèce, afin de se procurer un plaisir aussi honorable pour lui-même qu'utile à ce pays. En parcourant les villes, il en soulageait les habitants, il réformait leur gouvernement, et prenait dans les magasins du roi de quoi distribuer aux uns du blé, et aux autres de l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions, que ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquèrent avant qu'elles fussent épuisées. A Delphes, il vit une grande colonne carrée, de pierre blanche, disposée à recevoir une statue d'or de Persée ; il ordonna qu'on y mit la sienne, en disant que les vaincus devaient céder la place aux vainqueurs. Dans le temple d'Olympie, il dit cette parole, devenue depuis si célèbre : que Phidias avait représenté le Jupiter d'Homère. Quand les dix commissaires envoyés de Rome furent arrivés, il rendit aux Macédoniens leurs terres, déclara leurs villes libres, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Il ne leur imposa qu'un tribut annuel de cent talents ; ce n'était pas la moitié de ce qu'ils payaient à leur roi. Il fit célébrer ensuite, en l'honneur des dieux,

différentes sortes de jeux, et offrit des sacrifices, accompagnés de festins et de fêtes dont il prenait la dépense dans les trésors du roi ; mais il pourvut par lui-même au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude, que les Grecs ne pouvaient voir sans admiration que dans des choses de simple amusement il montrât tant de diligence et de soin, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât dans les plus petites jusqu'à la moindre bienséance.

Mais la satisfaction la plus douce qu'il goûta dans ces fêtes, ce fut qu'au milieu de tant d'appareils si magnifiques et si bien ordonnés, il était lui-même pour tous les assistants le spectacle le plus agréable et la jouissance la plus douce. Aussi disait-il à ceux qui admiraient dans ces occasions son goût et sa magnificence qu'il fallait la même intelligence pour bien ranger une armée en bataille et pour bien ordonner une fête, afin de rendre l'une plus redoutable aux ennemis, et l'autre plus agréable aux spectateurs. Mais on loua surtout sa grandeur d'âme et son désintéressement ; car il ne voulut pas même voir la



Fig. 49. — Le Jupiter de Phidias.

quantité immense d'or et d'argent qui se trouva dans les trésors du roi ; et il la fit remettre aux questeurs pour être portée au trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, de prendre les livres de la bibliothèque du roi ; et, en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à Tubéron, son gendre, qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce Tubéron qui, comme nous l'avons déjà dit, vivait lui seizième, dans une petite terre qui suffisait à l'entretien de sa famille. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Éliens ; et encore y fut-il introduit par l'honneur et par la vertu. Jusque-là eux et leurs femmes n'avaient connu ni l'or ni l'argent dans leurs meubles.

Après qu'il eut réglé avec tant de sagesse les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, et exhorta les Macédoniens à ne pas oublier qu'ils devaient aux Romains la liberté, à la conser-

ver par leur union et par la bonté de leur gouvernement. Il partit ensuite pour l'Épire, avec un ordre du sénat d'abandonner le pillage des villes de cette contrée aux soldats qui avaient fait avec lui la guerre de Macédoine. Voulant donc les surprendre toutes à la fois, en leur laissant ignorer son dessein, il fait venir de chaque ville dix des principaux citoyens ; et, après leur avoir donné l'ordre d'apporter, à jour marqué, tout l'or et tout l'argent qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples, il les renvoie chacun avec un centurion et un détachement de troupes, sous prétexte de chercher et de ramasser tout cet or. Le jour venu, toutes ces troupes, en un seul et même instant, se répandent dans les villes, pillent et enlèvent tout ; et en une heure soixante-dix villes sont saccagées et cent cinquante mille hommes réduits en servitude. Quand on partagea le butin, ce pillage affreux, cette destruction totale, ne produisirent aux soldats que onze drachmes* par tête. Il n'y eut personne qui ne frémit d'horreur de l'issue de cette guerre, où l'on avait ruiné une nation entière, pour ne procurer à chaque soldat romain qu'un gain si modique.

Paul-Émile, après cette expédition, qui répugnait à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum¹, où il s'embarqua avec son armée, et remonta le Tibre sur la galère du roi : elle était à seize rangs de rames, et il l'avait décorée des armes captives et des plus riches étoffes de pourpre. Les Romains, sortis en foule au-devant de lui, l'accompagnaient du rivage cette galère, qui voguait lentement ; et le cortège présentait le spectacle d'une pompe triomphale qu'on discernait d'avance à ce général. Mais les soldats qui avaient jeté un œil d'envie sur les trésors du roi, et qui n'y avaient pas eu autant de part qu'ils l'avaient espéré, étaient irrités contre Paul-Émile ; dans leur ressentiment, ils l'accusaient d'avoir eu un commandement dur et despotique, et se montraient peu disposés à lui procurer les honneurs du triomphe. Servius Galba, ennemi personnel de Paul-Émile, sous qui il avait servi en qualité de tribun, ayant reconnu cette disposition des troupes, osa dire ouvertement qu'il ne fallait pas le laisser triompher. Il aigrit encore le mécontentement des soldats par les accusations calomnieuses qu'il répandit parmi eux, et demanda aux tribuns du peuple de remettre l'assemblée à un autre jour, parce

1. Ville et port de mer de la Macédoine.

qu'on était déjà à la huitième heure¹, et que les quatre heures qui restaient ne lui suffiraient pas pour développer tous ses chefs d'accusation. Les tribuns lui ayant ordonné de proposer sur-le-champ ce qu'il avait à dire, il fit un long discours qui ne contenait que des injures et des calomnies, et qui consuma le reste de la journée. Quand la nuit fut venue, et que les tribuns eurent renvoyé l'assemblée, les soldats, devenus plus audacieux, s'attrouperent autour de Galba, et, ayant fait une ligue entre eux, ils s'emparèrent dès le matin du Capitole, où les tribuns avaient indiqué l'assemblée. Dès que le jour parut, on prit les suffrages, et la première tribu rejeta la proposition du triomphe. Le peuple et le sénat, en ayant été instruits, furent indignés de l'affront qu'on faisait à Paul-Émile; mais, tandis que le peuple ne témoignait son mécontentement que par des paroles inutiles, les principaux sénateurs, se récriant sur l'indignité d'un tel refus, s'excitent mutuellement à réprimer la licence et l'audace des soldats, qui se porteraient enfin aux violences les plus odieuses si on ne les empêchait en cette occasion de s'opposer à un triomphe aussi bien mérité que celui de Paul-Émile. Ils s'ouvrent donc un passage à travers la foule, montent en grand nombre au Capitole, et demandent aux tribuns de suspendre leurs suffrages jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs représentations aux soldats.

Toute l'assemblée s'arrête et garde un profond silence. Alors Servilius, homme consulaire, qui, provoqué à vingt-trois combats singuliers, avait tué tous ses ennemis, s'avance au milieu de l'assemblée: « Je connais aujourd'hui mieux que jamais, leur dit-il, tout le mérite militaire de Paul-Émile, en voyant quels grands exploits il a faits avec une armée si pleine d'insubordination et de licence. J'admire que ce peuple, qui s'applaudit tant de ses triomphes sur les peuples de l'Illyrie et de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de voir le roi de Macédoine, toute la gloire d'Alexandre et de Philippe, captifs des armes romaines et conduits en triomphe. N'est-ce pas une inconséquence bien étrange, qu'après avoir sacrifié aux dieux sur le premier bruit d'une victoire incertaine qui se répandit dans la ville; après les avoir priés de vous faire connaître promptement la vérité de cette nouvelle; aujourd'hui que votre général vous apporte lui-même une victoire bien avérée,

1. Deux heures de l'après-midi.

vous veuillez priver les dieux des actions de grâces et des honneurs qui leur sont dus, et vous-mêmes de la joie publique qui doit suivre un tel succès? Est-ce donc la grandeur de votre prospérité que vous craignez, ou voulez-vous ménager un roi captif? Encore vaudrait-il mieux que votre opposition à ce triomphe vint de la pitié pour ce prince que de l'envie contre votre général. Mais tel est l'excès de licence auquel votre faiblesse a laissé monter la malice de quelques particuliers, qu'un homme qui n'a jamais reçu de blessure, dont le teint frais et vermeil prouve qu'il a toujours été nourri délicatement à l'ombre, ose décider du talent de vos généraux et de leur droit au triomphe: et cela devant nous, qui avons appris par tant de blessures à juger du courage ou de la lâcheté de ceux qui nous commandent. » En disant ces mots, il ouvre sa robe, et montre sur sa poitrine les cicatrices sans nombre des blessures qu'il avait reçues. Ensuite, en se retournant, il se découvrit par mégarde plus que la bienséance ne le permettait; et voyant rire Galba: « Tu ris, lui dit-il, de l'état où tu me vois, et moi j'en fais gloire devant mes concitoyens; c'est en passant les jours et les nuits à cheval pour leur service, que j'ai reçu ces meurtrissures. Mais, ajouta-t-il, prends les suffrages des soldats; je vais descendre, et les suivre les uns après les autres, pour reconnaître les malveillants, les ingrats, et tous ceux qui dans leur service aiment mieux être flattés que commandés. »

On dit que ce discours en imposa si fort aux mutins et changea tellement leurs dispositions, que toutes les tribus discernèrent unanimement le triomphe à Paul-Émile. J'en décrirai l'ordonnance et la marche. On avait dressé dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, dans les places publiques et dans tous les lieux de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds, sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. On ouvrit tous les temples, on les couronna de festons, et on y brûla continuellement des parfums. Un grand nombre de licteurs et d'autres officiers publics, écartant ceux qui couraient sans ordre de côté et d'autre, ou qui se jetaient trop en avant, tenaient les rues libres et dégagées. La marche occupa trois jours entiers; le premier suffit à peine à voir passer les statues, les tableaux et les figures colossales, qui, portés sur deux cent cinquante chariots, offraient un spectacle imposant. Le second jour, on vit passer également sur un grand nombre de

chariots les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que d'acier, et qui, nouvellement fourbies, jetaient le plus grand éclat. Quoique rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient avoir été jetées au hasard par monceaux : c'étaient des casques et des boucliers, des cuirasses sur des bottines, des pavois de Crète, des targes de Thrace, des carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides ; des épées nues et de longues piques sortaient de tous les côtés, et présentaient leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâches ; et, le mouvement des chariots les faisant se froisser les unes contre les autres, elles rendaient un son aigu et effrayant ; la vue seule des armes d'un peuple vaincu



Fig. 50. — Soldats triomphateurs portant les dépouilles de l'ennemi.

inspirait une sorte d'horreur. A la suite de ces chariots marchaient trois mille hommes, qui portaient l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases dont chacun contenait le poids de trois talents¹, et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de gobelets et de flacons, disposés de manière à être bien vus, et aussi remarquables par leur grandeur que par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes se mirent en marche ; ils firent entendre non les airs qu'on a coutume de jouer dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux que les Romains sonnent pour exciter les troupes au combat. A leur suite étaient cent vingt taureaux qu'on avait engraisés ; leurs cornes étaient dorées, et leurs corps ornés de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs qui devaient les immoler étaient de jeunes garçons ceints de tabliers richement brodés, et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'or et d'argent pour les sacrifices. On avait placé derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or

1. C'était le petit talent romain, qui pesait soixante livres. Tout l'argent monnayé faisait la somme de onze millions quatre cent vingt et un mille cinquante francs. Les vases en forme de cornes, dont il est question, conservaient le souvenir de ces temps reculés où l'on faisait des vases à boire avec des cornes d'animaux.

monnayé ; il était distribué comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents ; il y en avait soixante-dix-sept. Ils étaient suivis de ceux qui portaient la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, que Paul-Émile avait fait faire, et enrichie de pierres précieuses. On portait à la suite les vases qu'on appelait antigonides, séleucides, thériclées, et toute la vaisselle d'or de Persée ; on voyait ensuite le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A peu de distance marchaient ses enfants captifs, avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers, qui, fondant tous en larmes, tendaient les mains aux spectateurs, et montraient à ces enfants à intercéder auprès du peuple et à lui demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille ; leur âge tendre les empêchait de sentir toute la grandeur de leurs maux, et un si grand changement de fortune les rendait d'autant plus dignes de pitié, qu'ils y étaient moins sensibles. Peu s'en fallut même que Persée ne passât sans être remarqué tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces tendres enfants, et leur arrachait des larmes ! Ce spectacle excitait un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, qui ne cessa que lorsque cette troupe fut passée. Persée venait après ses enfants et leur suite ; il était vêtu d'une robe noire et portait des pantoufles à la macédonienne ; on voyait à son air que la grandeur de ses maux lui en faisait craindre de plus grands encore, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi de la foule de ses amis et de ses courtisans, qui marchant accablés de douleur, baignés de larmes, et les regards toujours fixés sur Persée, faisaient juger à tous les spectateurs, que, peu sensibles à leur propre malheur, ils ne déploraient que l'infortune de leur prince. On dit que Persée avait fait prier Paul-Émile de ne pas le donner en spectacle et de lui épargner la honte d'être traîné au char du triomphateur. Ce général, méprisant sans doute sa lâcheté et son amour pour la vie, répondit : « Ce qu'il me demande était déjà en son pouvoir et l'est encore aujourd'hui, s'il le veut. » C'était lui faire entendre qu'il devait préférer la mort à la honte ; mais, trop lâche pour se la donner, et amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles qui relevèrent le triomphe de son vainqueur. Après cette dernière troupe, on vit passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avaient envoyées à Paul-Émile par des ambassadeurs, pour prix de sa victoire.

Enfin paraissait le triomphateur, monté sur un char magnifiquement paré ; mais il n'avait pas besoin de cette pompe majestueuse pour attirer tous les regards : vêtu d'une robe de pourpre brodée en or, il tenait dans sa main droite une branche d'olivier. Toute son armée en portait aussi, et suivait son char, rangée par compagnies, chantant, ou des chansons usitées dans ces sortes de pompes et mêlées de traits satiriques, ou des chants de victoire pour célébrer les exploits de Paul-Émile, qui, admiré et applaudi de tout le monde, ne voyait pas un seul homme de bien porter envie à sa gloire. Mais il est sans doute un dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes prospérités, et de faire un tel mélange dans la vie des hommes, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux ; en sorte que ceux-là, suivant Homère, soient réputés les plus heureux, pour qui les événements favorables compensent les accidents fâcheux.

Paul-Émile avait quatre fils, dont les deux aînés, Fabius et Scipion, étaient, comme on l'a déjà dit, passés par adoption dans des familles étrangères ; des deux autres qu'il avait eus d'une seconde femme, et qu'il élevait dans sa maison, l'aîné, âgé de quatorze ans, mourut cinq jours avant le triomphe de son père, et l'autre trois jours après, à l'âge de douze ans. Il n'y eut pas un Romain qui ne partageât sa douleur, qui ne frémit de crainte en voyant la cruauté de la fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un si grand deuil dans une maison où régnaient la prospérité et la joie, pleine de sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et de triomphe. Mais Paul-Émile, pensant avec sagesse que la force et le courage sont nécessaires à l'homme, non seulement contre les armes des ennemis, mais encore contre les attaques de la fortune, sut tellement balancer des événements si contraires, que, jugeant le mal effacé par le bien et ses pertes personnelles balancées par les prospérités publiques, il ne fit rien qui pût rabaisser ou ternir la grandeur et l'éclat de sa victoire. Après avoir rendu à l'aîné de ses fils les honneurs de la sépulture, il triompha comme je viens de le dire : et le second étant mort après son triomphe, il rassembla le peuple, et loin de parler en homme qui eût besoin de consolation, il consola lui-même ses concitoyens de la douleur que leur causaient ses propres infortunes.

« Je n'ai jamais craint, leur dit-il, aucun des accidents humains ;

mais entre ceux qui nous viennent des dieux, j'ai toujours redouté l'extrême inconstance et l'inépuisable variété de la fortune ; je la craignais surtout dans cette guerre, où, toujours porté par ses faveurs comme par un vent propice, je me suis continuellement attendu à quelque tempête qui amènerait pour moi un changement funeste. En effet, ajouta-t-il, en un seul jour j'ai traversé la mer Ionienne, et j'ai été de Brundusium à Coreyre ; je suis arrivé en cinq jours à Delphes, où, après avoir fait des sacrifices à Apollon, je me suis rendu en aussi peu de jours en Macédoine ; j'y ai purifié l'armée avec toutes les cérémonies d'usage ; et, commençant aussitôt mes opérations militaires, j'ai terminé en quinze jours une guerre si importante par la victoire la plus glorieuse. Ce cours rapide de prospérités m'inspirait une juste défiance de la fortune ; et, n'ayant plus aucun danger à courir de la part des ennemis, j'ai redouté son inconstance dans mon retour, où je ramenaient si heureusement une armée victorieuse avec des dépouilles immenses et des rois captifs. Arrivé sans aucun accident auprès de vous, et trouvant la ville dans la joie, dans les fêtes et les sacrifices, je ne m'en suis pas moins défié de la vicissitude du sort, sachant que ses faveurs ne sont jamais pures, et que l'envie manque rarement de mêler son amertume aux plus grands succès. Mon âme, toujours pleine d'inquiétudes, toujours tremblante sur ce que l'avenir réservait à Rome, n'a été délivrée de ses craintes que lorsque le destin a précipité ma maison dans un si grand malheur, et qu'il m'a fallu au milieu même des jours sacrés de mon triomphe ensevelir presque en un même jour deux fils qui me donnaient les plus grandes espérances, les seuls que je me fusse réservés pour héritiers de mon nom. Je suis maintenant à l'abri des grands dangers, et j'ai une ferme confiance que votre prospérité sera solide et durable. La fortune est assez vengée des faveurs que nous en avons reçues dans cette guerre, par les maux qu'elle a versés sur moi : elle a fait voir dans le triomphateur autant que dans le roi qu'il a amené en triomphe un exemple frappant de la fragilité humaine, avec cette différence que Persée vaincu a toujours ses enfants, et que Paul-Émile vainqueur a perdu les siens. »

Tel fut le discours qu'il prononça dans l'assemblée du peuple, et que lui inspira cette grandeur d'âme qui lui était naturelle et qui n'avait rien d'affecté. Quoiqu'il fût très touché des malheurs de Persée, et qu'il eût le plus grand désir d'adoucir son sort, la

seule chose qu'il put obtenir pour lui, ce fut de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus propre, où il pût mener une vie moins dure. Il y était gardé avec soin; et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. D'autres racontent sa mort d'une manière étrange, et qui peut-être est sans exemple. Ils disent que ses gardes, irrités contre lui pour quelque sujet de mécontentement qu'il leur avait donné, et ne pouvant pas le maltraiter autrement, imaginèrent de l'empêcher de dormir; qu'épiant avec soin les moments où il s'assoupissait, ils employaient toutes sortes de moyens pour le tenir éveillé, et qu'il mourut de cette insomnie continuelle. Deux de ses enfants moururent aussi; le troisième, nommé Alexandre, devint un habile tourneur, et faisait en ce genre les ouvrages les plus délicats. Il apprit aussi la langue romaine, qu'il parlait et qu'il écrivait si bien, qu'il fut nommé greffier, et qu'il remplit cette charge auprès des magistrats avec beaucoup d'intelligence et d'adresse.

La conquête de la Macédoine eut encore un grand avantage, qui mérita à Paul-Émile la reconnaissance du peuple: il rapporta dans le trésor public des sommes si considérables, que les Romains n'eurent plus à payer d'impôt jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls vers la première guerre d'Auguste et d'Antoine. Mais ce qu'il y a de particulier et de remarquable en lui, c'est que, singulièrement chéri et honoré du peuple, il resta toujours attaché au parti de la noblesse: il ne dit et ne fit jamais rien dans la vue de flatter la multitude; sur toutes les affaires publiques, il se concerta toujours avec les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens: c'est le fondement du reproche qu'Appius fit dans la suite à Scipion l'Africain, lorsque, étant tous deux les premiers personnages de Rome, ils briguaient ensemble la charge de censeur. Appius était porté par le sénat et par la noblesse, dont sa famille avait toujours suivi le parti. Scipion, déjà si grand par lui-même, jouissait encore de toute la faveur du peuple. Appius, le voyant arriver sur la place publique, entouré d'une foule de gens de la plus basse condition, qui tous avaient été esclaves, mais d'ailleurs très propres à cabaler, à soulever la populace, à tout arracher par des clameurs, par des intrigues, et même par des voies de fait, s'écria d'une voix forte: « O Paul-Émile! gémis dans les enfers de voir le héraut Émilium et le séditieux Licinius conduire ton fils à la dignité de censeur! »

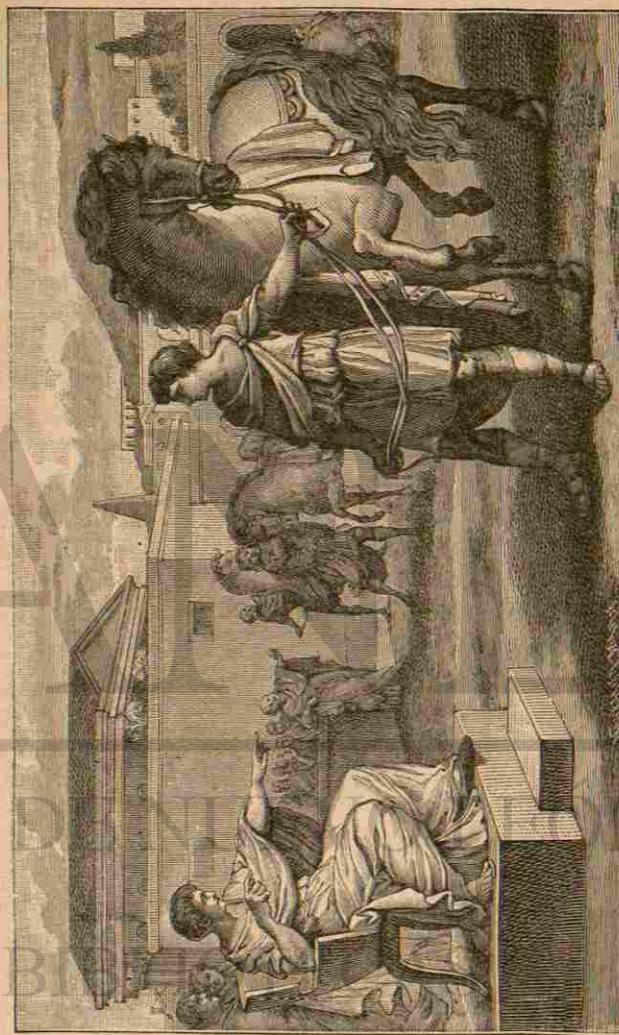


Fig. 51. — Censeur romain passant la revue des chevaliers.

Scipion gagna cette faveur du peuple, en faisant tout pour lui; Paul-Émile, au contraire, toujours attaché aux intérêts des nobles, ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui s'étudiaient le plus à les flatter et à leur complaire. C'est ce que le peuple fit voir par les différents honneurs qu'il lui décerna, et en particulier en l'élevant à la censure, dignité la plus sacrée de toutes, qui outre plusieurs autres droits dont elle jouit donne celui de s'enquérir de la vie et des mœurs des citoyens. Les censeurs peuvent chasser du sénat un sénateur qui se conduit mal, et y faire entrer ceux qu'ils en jugent dignes. Ils punissent aussi les jeunes gens débauchés, en leur ôtant leur cheval. Ces mêmes magistrats font l'estimation du bien des particuliers et le dénombrement du peuple. Dans la censure de Paul-Émile, le nombre des citoyens inscrits fut de trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux. Il nomma prince du sénat Émilienus Lépidus, décoré déjà quatre fois de ce titre honorable. Il dégrada trois sénateurs, qui n'étaient pas des plus distingués; il fut, ainsi que Marcius Philippe son collègue, très modéré dans la revue des chevaliers. Après avoir terminé les affaires les plus importantes de sa magistrature, il fut attaqué d'une maladie qui, après s'être annoncée d'abord comme très dangereuse, s'adoucit ensuite, et parut seulement devoir être longue et difficile. Il s'embarqua, par le conseil de ses médecins, pour aller à Élée, ville d'Italie, où il demeura longtemps dans une maison voisine de la mer, et y vécut fort tranquille. Les Romains eurent du regret de son absence; et dans les théâtres, ils témoignèrent souvent par leurs cris le désir extrême qu'ils avaient de le revoir.

Obligé enfin d'assister à un sacrifice solennel, et se croyant d'ailleurs assez bien rétabli, il revint à Rome et fit le sacrifice avec les autres prêtres, entouré d'une foule immense qui s'empressait de lui témoigner sa joie. Le lendemain, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces pour sa guérison; après quoi il rentra chez lui et se coucha. Mais tout à coup, avant qu'il pût s'apercevoir d'aucune altération dans sa santé, il perdit connaissance, tomba dans le délire et mourut au bout de trois jours, après avoir réuni dans sa personne tous les avantages qu'on regarde comme les sources d'une vie heureuse. On célébra ses funérailles avec la plus grande magnificence, et sa vertu y fut honorée des ornements les plus riches et les plus glorieux qui puissent décorer un convoi. Ces

ornements n'étaient ni l'or ni l'ivoire, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité, mais l'affection, le respect et la reconnaissance que lui témoignaient ses concitoyens et ses ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouvait alors à Rome d'Ibériens, de Liguriens et de Macédoniens, y assista. Les plus jeunes et les plus forts d'entre eux portèrent son lit funèbre, et les plus âgés le suivaient, en appelant Paul-Émile le bienfaiteur et le sauveur de leur patrie. Car non seulement dans le temps de ses conquêtes il les avait traités tous avec beaucoup de douceur et d'humanité, mais tout le reste de sa vie il n'avait cessé de leur rendre service et de leur montrer autant d'intérêt que s'ils eussent été ses amis et ses parents. On dit que tout le bien qu'il laissa montait à peine à trois cent soixante-dix mille drachmes, dont il fit héritiers ses deux fils. Mais Scipion, le plus jeune des deux, qui était passé par adoption dans la maison de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna toute la succession à son frère.



Fig. 52. — Les Parques.

CATON LE CENSEUR¹

SES PRINCIPES D'ÉCONOMIE. — PAROLES MÉMORABLES. — GUERRES EN ESPAGNE ET EN GRÈCE. — SA CENSURE.

Marcus Caton était, dit-on, originaire de Tusculum. Avant de servir dans les armées ou de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait dans les terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour des gens très obscurs; cependant il loue lui-même son père Marcus, comme un bon militaire et un homme de cœur; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois le prix de la valeur; et qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le peuple, pour honorer son courage, lui en rendit le prix du trésor public. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nouveaux ceux dont les ancêtres avaient vécu dans l'obscurité, et qui commençaient à s'illustrer par eux-mêmes: ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; mais il disait lui-même que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très ancien par les exploits et les vertus de ses ancêtres. Il ne porta pas d'abord le surnom de Caton, mais celui de Priscus; et ce fut à cause de sa grande sagesse qu'on le nomma Caton, nom que les Romains donnent aux hommes qui ont une grande expérience. Il était roux de visage et avait les yeux de couleur bleue, comme on le voit par cette épigramme, qu'un de ses ennemis fit contre lui:

Tu connaissais ce roux qui mordait tout le monde,
Et dont on redoutait les yeux bleus en couleur.
Aujourd'hui qu'il n'est plus, Proserpine en a peur,
Et défend que Caron le passe sur son onde.

1. On place la vie de Caton le censeur de 244 à 149 avant J.-C.

Un travail assidu, une vie frugale, et l'habitude du service militaire, dans lequel il était entré dès sa première jeunesse, lui lui avaient donné une complexion aussi saine que robuste.

Il regardait la parole comme un second corps, comme un instrument non seulement honnête, mais encore nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'éloignement des affaires. Il la cultiva donc avec soin et l'exerça habituellement, en allant de tous côtés, dans les bourgs et dans les petites villes voisines de la sienne, plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle, et devint ensuite un orateur distingué. Depuis ce temps-là ceux qui le fréquentaient reconnurent en lui une gravité de mœurs, une élévation d'esprit, qui le rendaient propre aux plus grandes affaires, et capable de s'exercer dans une grande administration. Non content de montrer toujours un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait, il ne regardait pas même la gloire qu'il en retirait comme digne de le satisfaire. Plus jaloux de s'acquérir de la réputation dans le métier des armes, en combattant contre les ennemis de la patrie, il eut dès sa jeunesse



FIG. 53. — Soldat romain.

le corps tout cicatrisé de blessures honorables qu'il avait reçues. Il dit lui-même qu'il fit à l'âge de dix-sept ans sa première campagne, lorsque Annibal, toujours vainqueur, mettait l'Italie à feu et à sang. Dans les combats, il demeurait inébranlable à son poste, portait des coups terribles, montrait à l'ennemi un visage redoutable, le menaçait d'un ton de voix effrayant, persuadé avec raison, et l'enseignant aux autres, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais il ne se mettait en colère contre lui, ou ne lui montrait de l'humeur, quelque chose qu'il lui servit pour ses repas; souvent même, après son service militaire, il l'aïdait à faire son ouvrage. A l'armée il ne buvait que de l'eau; seulement, lorsqu'il éprouvait une soif

ardente, il demandait du vinaigre; ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait, en petite quantité, du vin de médiocre qualité.

Sa maison de campagne était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius, celui qui obtint trois fois les honneurs du triomphe. Caton y allait souvent; et, lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphes, habita toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il le refusa, en leur disant qu'un homme qui se contentait d'un tel repas n'avait pas besoin d'or; et qu'il trouvait plus beau de vaincre ceux qui en avaient que de le posséder lui-même. Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées; et, examinant de nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu...

Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire: c'était Valérius Flaccus. Ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris, par ses esclaves, la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir que, dès le matin, il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient; que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu si c'était l'été, il labourait avec ses domestiques, et, après le travail, les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton, qu'ils lui citaient quelque une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis il l'invita souvent; et, ayant reconnu en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol, il lui persuada d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques.

Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs: il fut d'abord tribun des soldats, ensuite questeur. Sa conduite dans ses premières charges lui ayant acquis beaucoup de réputation et d'autorité, il exerça avec Valérius Flaccus les premiers emplois de la république, et fut son collègue dans le consulat et dans la censure...

Caton, envoyé questeur sous Scipion à la guerre d'Afrique, voyant que ce général vivait avec sa magnificence ordinaire, qu'il prodiguait sans ménagement l'argent à ses troupes, l'en reprit avec liberté, et lui dit que le plus grand mal n'était pas dans cette dépense excessive, mais dans l'altération de l'ancienne simplicité des soldats, qui employaient en luxe et en plaisirs le superflu de leur paye. Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact; que dans la guerre il allait à pleines voiles, et qu'il devait compte à la république non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait faits. Sur cette réponse, Caton le quitta dès la Sicile; et, de retour à Rome, il ne cessa de dire hautement dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, avec la légèreté d'un jeune homme, les journées entières aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il n'eût eu que des jeux à célébrer et non à faire la guerre. Ces plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome s'ils trouvaient que ces accusations eussent du fondement. Scipion leur ayant fait voir que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; que les amusements qu'il prenait avec ses amis dans ses moments de loisir et les dépenses qu'il faisait ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes, ils le laissèrent s'embarquer pour aller faire la guerre en Afrique.

L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit: on l'appelait le Démosthène romain; mais c'était surtout son genre de vie qu'on estimait et qu'on louait davantage; car le talent de la parole était dès ce temps-là un objet d'émulation pour les jeunes Romains, qui s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres. Mais de voir un citoyen qui, conservant l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains, se contentait d'un dîner préparé sans feu et d'un souper frugal, qui ne portait qu'un habit simple, habitait la maison la plus commune et aimait mieux n'avoir

pas besoin de superflu que de se le donner, rien n'était alors plus rare. La vaste étendue de la république lui avait déjà fait perdre l'antique pureté de ses mœurs; la multitude immense des affaires et le grand nombre de peuples qu'elle embrassait dans son empire avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs; et l'on y voyait les manières de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration publique, lorsqu'au milieu de tous les autres citoyens, qu'on voyait, amollis par les voluptés, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir, et cela, non seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il brigait les honneurs, mais dans sa vieillesse même, et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triomphe: il était comme un courageux athlète qui même après la victoire continue ses exercices, et ne les cesse qu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes; tant qu'il commanda les armées, et même pendant son consulat, il ne but d'autre vin que celui de ses esclaves; pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as* de provisions; et en tout cela il n'avait en vue que sa patrie, et ne se proposait que de se faire un tempérament plus robuste, plus propre à soutenir les fatigues de la guerre. Ayant trouvé, dit-il encore, dans la succession d'un de ses amis, une tapisserie de Babylone, il la fit vendre sur-le-champ; de plusieurs maisons de campagne qu'il avait, aucune n'était blanchie; il n'avait jamais acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes*, parce qu'il voulait non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent mener ses bœufs et panser ses chevaux; et même lorsqu'ils devenaient vieux il les faisait vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, il pensait que rien de superflu n'est à bon marché; qu'une chose dont on peut se passer ne coûtât-elle qu'une obole*, est toujours chère; qu'il faut préférer les terres où il y a beaucoup à semer et à faire de l'élevage à celles qui demandent d'être souvent ratissées et arrosées.

Les uns regardaient cette conduite comme un effet de son avarice; d'autres disaient qu'en se resserrant dans des bornes si étroites il avait en vue de corriger ses concitoyens et de les porter à la frugalité. J'avoue cependant que se servir de ses esclaves comme des bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est en agir trop durement; c'est avoir l'air

de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? que si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentiments qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous? Ainsi, nourrir des chevaux ou des chiens lors même qu'ils sont épuisés de travail, ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon, renvoya toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté tout le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du public. Près du tombeau de Cimon, on voit encore la sépulture des juments qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques. Plusieurs Athéniens ont fait enterrer les chiens qui avaient été comme nourris et élevés avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, et que l'ancien Xanthippe s'embarqua avec les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère de son maître, et expira en arrivant au rivage: Xanthippe le fit enterrer sur la côte, où l'on voit encore son tombeau. En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de souliers ou d'autres effets de cette espèce, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas même vendre un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu si longtemps et qu'il regarde comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumé; et cela pour une modique somme d'argent que je retirerais de la vente d'un homme qui ne serait pas plus utile à celui qui l'aurait acheté qu'à moi qui l'aurais vendu. Mais Caton semblait en faire gloire; et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république ce que

son passage par mer aurait coûté. Cette manière d'agir doit-elle être attribuée à de la magnanimité ou à de la mesquinerie? J'en laisse la décision au jugement du lecteur...

Voici quelques-unes de ses paroles les plus mémorables.

Un jour le peuple romain demandait instamment et hors de propos qu'on lui fit une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours: « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois il blâmait la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table, et disait qu'il n'était pas facile de sauver une ville où un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf. Il comparait les Romains aux moutons, qui chacun en particulier n'obéissent pas au berger, mais suivent les moutons qui les précèdent. « De même, disait-il aux Romains, quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire par des hommes dont chacun de vous séparément ne voudrait pas suivre les avis. » Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes: « Tous les hommes, dit-il, commandent aux femmes, nous, nous commandons à tous les hommes, et nos femmes nous commandent! » Ce mot semble pris des Apophthegmes de Thémistocle, à qui son fils faisait faire ce qu'il voulait par le moyen de sa mère. « O femme! disait-il, les Athéniens, gouvernent les autres Grecs, je gouverne les Athéniens; tu me gouvernes, et tu es gouvernée par ton fils! qu'il use donc sobrement d'une puissance qui, tout fou qu'il est, le met au-dessus de tous les Grecs. »

Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voulaient, de peur de s'égarer, avoir toujours des licteurs devant eux pour les conduire. Il les blâmait de nommer souvent les mêmes magistrats. « Il faut, leur disait-il, ou que vous regardiez les fonctions de la magistrature comme bien peu importantes, ou que vous trouviez bien peu de gens capables de les remplir. »

Les Romains avaient choisi pour envoyer en Bithynie trois ambassadeurs, dont l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième passait pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. L'affaire des bannis d'Achaïe était fort agitée dans le sénat: les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient; Caton, que

Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu intéresser en faveur de ces bannis, se lève et prend la parole. « Il semble, dit-il, que nous n'ayons rien à faire, à nous voir disputer ici une journée entière pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays. » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe peu de jours après demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment. « Il me semble, Polybe, lui répondit Caton en riant, qu'échappé, comme Ulysse, de l'ancre du Cyclope, tu veux y rentrer pour prendre ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous que ceux-ci ne sont instruits par les sages: parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous, et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rongir que pâlir les jeunes gens; il ne voulait pas qu'un soldat remuât les mains en marchant ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme qui était d'une grosseur extraordinaire. « A quoi, dit-il, peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre? » Un homme voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa. « Je ne saurais, lui dit-il, vivre avec un homme qui a le palais plus sensible que le cœur. »

Il disait que l'âme d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger; et que dans toute sa vie il ne s'était repenti que de trois choses: la première d'avoir confié son secret à une femme, la seconde d'être allé par eau où il eût pu aller par terre, la troisième d'avoir passé un jour entier sans rien faire. « Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse: « Le combat, lui dit-il, est inégal entre toi et moi; tu écoutes volontiers les sottises, et tu en dis avec plaisir: moi, je les entends avec peine, et je n'ai pas l'habitude d'en dire. » Voilà le genre de ses réponses; elles font juger de son caractère.

Nommé consul avec Valérius Flaccus, son ami, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent citérieure lui échut par le sort. Là il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une nombreuse armée de barbares, et se

vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya demander du secours aux Celtibériens qui étaient dans son voisinage, et qui exigèrent deux cents talents¹ pour aller à son secours. Tous ses capitaines regardaient comme indigne des Romains d'acheter à prix d'argent l'alliance des barbares. « Ce marché, leur dit Caton, n'est pas aussi déshonorant que vous le pensez ; si nous remportons la victoire, nous payerons avec l'argent des ennemis ; si nous sommes vaincus, ni ceux qui exigent cette somme ni ceux qui nous la demandent n'existeront plus. » Il remporta une victoire complète et eut depuis les plus grands succès. Polybe rapporte qu'il fit raser en un seul jour les murailles de toutes les villes qui sont en deçà du fleuve Bétis : ces villes étaient en grand nombre, et peuplées d'hommes belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours ; et ce n'était pas une forfanterie, car il en avait réellement soumis quatre cents. Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent², et dit qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il assure que de tout le butin fait à cette guerre il n'avait eu que ce qu'il avait bu et mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent de ces occasions pour s'enrichir ; mais j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus vertueux que de richesse avec les plus opulents et d'avidité avec les plus avares. » Non content de se conserver pur de toute concussion, il exigea la même exactitude de ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené dans son gouvernement cinq esclaves, dont l'un, nommé Paccus, acheta trois jeunes enfants d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit, et il aima mieux se pendre que de reparaitre devant lui. Caton fit vendre les trois enfants et en mit le prix dans le trésor public.

Caton, après avoir reçu les honneurs du triomphe, n'imita pas la plupart des généraux qui, combattant moins pour la vertu que pour la gloire, n'ont pas plus tôt obtenu les premières charges de l'État, le consulat et les triomphe, que, renonçant aux affaires, ils passent le reste de leurs jours dans l'oïveté et dans les délices. Il se montra toujours prêt à servir ses amis et les autres

1. Environ un million de notre monnaie.

2. Environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

citoyens, soit pour les défendre en justice, soit pour les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi il suivit, en qualité de lieutenant, le consul Tibérius Sempronius, qui allait faire la guerre en Thrace et sur le Danube ; il accompagna ensuite¹, comme tribun des soldats, le consul Manius Acilius, qui allait en Grèce contre Antiochus le Grand, l'ennemi le plus redoutable des Romains après Annibal. Ce prince avait conquis toutes les possessions de Séleucus Nicanor en Asie, et réduit sous son obéissance plusieurs nations barbares et belliqueuses. Enflé de tant de succès, il déclara la guerre aux Romains, comme aux seuls ennemis qui fussent désormais dignes de lui. Il donnait à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs, qui, délivrés depuis peu par les Romains du joug de Philippe et des Macédoniens, étaient parfaitement libres, et qui, vivant selon leurs lois, n'avaient nul besoin de la liberté qu'il leur offrait. Il passa donc en Grèce avec une armée.

S'étant saisi du détroit des Thermopyles et aux fortifications naturelles du lieu ayant ajouté des retranchements et des murailles, il se tint fort tranquille, persuadé qu'il avait de ce côté fermé tout accès aux Romains, qui eux-mêmes désespéraient de forcer jamais de front ces passages. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses pour entrer par là dans la Grèce, partit de nuit avec une partie de l'armée. Quand il fut au sommet de la montagne, le prisonnier qui lui servait de guide, s'étant trompé de chemin, s'égara dans des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur et le désespoir : Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très lesté à gravir les montagnes ; et, marchant avec autant de danger que de peine dans une nuit où la lune n'éclairait pas, il grimpe à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers qui arrêtaient la vue et les empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit qui paraissait conduire au bas de la montagne où était le camp des ennemis. Après avoir placé des signaux sur les pointes des rochers les plus faciles à distinguer et qui dominaient le mont Callidrome, ils retournent sur leurs pas, vont rejoindre le gros de l'armée ; et, se remettant en marche, toujours guidés par leurs signaux, ils regagnent le

1. Trois ans après, l'an de Rome 563, 190 ans av. J.-C.

peût sentier, où ils se mettent en ordre pour continuer leur marche.

Ils n'avaient fait encore que peu de chemin lorsque, le sentier leur manquant, ils ne virent devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude : ils ignoraient et ne se doutaient même pas qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un d'entre eux crut entendre du bruit et un instant après voir le camp des Grecs et leurs gardes avancées au-dessous des rochers. Caton fait arrêter la marche et envoie dire aux Firmaniens de venir seuls lui parler. C'étaient des soldats dont il avait toujours éprouvé l'ardeur et la fidélité. Ils accourent aussitôt, et se rangent autour de lui. « Je voudrais, leur dit-il, prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui quelles sont ces gardes avancées, quel est leur nombre, la disposition et l'ordre de toute l'armée, et les préparatifs avec lesquels ils nous attendent. Cet enlèvement veut de la célérité et une audace de lions qui se jettent sans armes sur des animaux timides. » Il avait à peine fini que les Firmaniens, s'élançant tels qu'ils sont du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent et enlèvent un soldat tout armé, qu'ils mènent à Caton. Il apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé dans les détroits avec Antiochus et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

Caton, méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner; et, mettant le premier l'épée à la main, il marche à eux avec de grands cris. Dès qu'ils voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite et gagnent leur camp, qu'ils remplissent de trouble et d'épouvante. En même temps Manius, au bas des montagnes, donne l'assaut, avec toutes ses troupes, aux retranchements d'Antiochus et les emporte. Ce prince, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, est forcé, par la douleur, de tourner bride et de se retirer. Dès lors aucune partie de son armée n'ose tenir tête aux Romains; et quelque difficile que soit la fuite dans des lieux escarpés et presque impraticables, environnés de marais profonds et de rochers à pic, le long desquels ils glissaient et ne pouvaient se soutenir, ils se jettent dans ces détroits, se poussent les uns les autres; et la peur qu'ils ont du fer des ennemis les fait courir à

une mort inévitable. Caton, qui jamais, à ce qu'il me paraît, ne se ménageait les louanges, et qui regardait les éloges qu'on faisait de soi-même comme la suite naturelle des grandes actions, relève avec beaucoup de faste ces derniers exploits. Il dit que ceux qui l'avaient vu poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait encore moins au peuple romain que le peuple romain ne devait à Caton; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint longtemps serré entre ses bras, et s'écria de joie que ni lui ni le peuple romain ne pourraient jamais égaler leurs récompenses à ses services. Aussitôt après le combat, Manius l'envoya porter à Rome la nouvelle de ses propres succès : il eut une heureuse traversée jusqu'à Brindes; de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche, il arriva à Rome le cinquième jour après son débarquement, et y porta le premier la nouvelle de cette victoire, qui remplit la ville de joie et de sacrifices. Le peuple en conçut la plus haute opinion de lui-même; il se crut capable de conquérir l'empire de la terre et de la mer. Telles sont à peu près les actions de guerre de Caton les plus dignes de mémoire.

Dix ans après son consulat, il brigua la censure. Cette charge était le comble des honneurs et comme la perfection de toutes les dignités de la république : investie d'un très grand pouvoir, elle donnait surtout le droit de rechercher la vie et les mœurs des citoyens; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, d'avoir des enfants, de choisir un genre de vie, de faire des festins; enfin, de suivre ses désirs et ses goûts, sans être soumis au jugement et à l'inspection de personne. Persuadés que c'est dans ces actions privées, plutôt que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les inclinations des hommes, ils avaient créé deux magistrats chargés



FIG. 51. — Soldat grec.

de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, afin que personne ne se laissât entraîner hors du chemin de la vertu, dans celui de la volupté, et n'abandonnât les institutions anciennes et les usages reçus. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple et leur donnaient le nom de censeurs. Ces magistrats avaient le droit d'ôter le cheval à un chevalier romain, de chasser du sénat un sénateur lorsqu'il menait une vie licencieuse; ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens; et, d'après le cens, ils distinguaient les familles et les divers états de la république. Cette charge avait encore d'autres prérogatives considérables.

Aussi, lorsque Caton se mit au rang des candidats, les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs firent tous leurs efforts pour traverser sa nomination. Les patriciens s'y opposaient par un sentiment d'envie qui leur faisait regarder comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. D'autres qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui serait dur et inexorable dans l'exercice de sa charge. Ayant donc réuni leurs forces et leurs intrigues, ils lui opposèrent sept compétiteurs, qui tous flattaient le peuple de belles espérances, comme s'il eût désiré être gouverné avec mollesse et par le seul appât du plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement de son tribunal tous les méchants, et criait à haute voix que la ville avait besoin d'une grande épuration: il conseillait au peuple de choisir, s'il voulait agir sagement, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins; qu'il en trouverait de tels, d'abord en lui et parmi les patriciens, dans Valérius Flaccus, le seul avec lequel, employant tout contre le luxe et la mollesse, il pourrait faire le bien de la république. « Tous les autres, disait-il, ne s'efforcent de parvenir à la censure, avec le projet de s'y mal conduire, que parce qu'ils craignent ceux qui l'exerceraient avec justice. » Le peuple romain dans cette occasion se montra véritablement grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner; car loin de redouter la raideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux qui paraissaient disposés à lui complaire en tout, et il nomma Valérius Flaccus avec Caton, qu'il regardait moins comme préten-

dant à la censure que comme l'exerçant déjà et donnant des ordres qu'on respectait.

Caton commença l'exercice de sa magistrature en nommant prince du sénat Valérius Flaccus, son collègue et son ami, il chassa de ce corps plusieurs sénateurs, puis il travailla à la réforme sur les objets de luxe. L'impossibilité qu'il vit à le détruire, en l'attaquant de front dans une si grande multitude qui en était infectée, l'obligea, pour ainsi dire, de le prendre de biais, et de l'attaquer en détail. Il fit estimer les habillements, les voitures, les ornements de femmes, avec tous leurs autres meubles; chacun de ces objets qui valait plus de quinze cents drachmes*, était porté à une valeur décuple; et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as*, il en faisait payer trois d'imposition, afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et voyant que les citoyens simples et modestes, quoiqu'ils eussent autant de bien qu'eux, payaient beaucoup moins au trésor public, se réformassent eux-mêmes. Il encourut donc la haine de ceux qui se soumettaient à cette taxe pour ne pas renoncer au luxe, et celle de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer; car ils ne les étalent que dans le superflu, et jamais dans les choses nécessaires. Un ami de Scopas le Thésalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, lui répondit Scopas, c'est par ces choses inutiles et superflues que je suis riche et heureux. » Tant il est vrai que le désir des richesses ne vient pas d'une affection qui nous soit naturelle, et qu'il naît en nous d'une opinion vulgaire qui s'y glisse du dehors.

Mais Caton, peu touché de toutes ces plaintes, n'en devint que plus rigide. Il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il fit démolir tous les bâtiments qui étaient en saillie sur les rues, diminua le prix des entreprises données à bail par l'Etat, et porta au plus haut taux possible les fermes et les revenus de la république; ce qui lui attira la haine d'un bien plus grand nombre de personnes. Aussi la faction de Titus Flaminus



Fig. 55. — Dame romaine.

fit-elle casser dans le sénat les baux et les marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics, comme désavantageux à la république; ils excitèrent même les plus audacieux des tribuns à le citer devant le peuple, et à le faire condamner à une amende de deux talents*. Ils firent aussi tous leurs efforts pour empêcher la construction d'une basilique qu'il élevait aux dépens du public, au-dessous du lieu où le sénat s'assemblait; mais elle fut achevée, et on lui donna le nom de basilique Porcia.

Il paraît cependant que le peuple approuva singulièrement la manière dont il avait exercé la censure; car sur la statue qu'il lui érigea dans le temple de la Santé il ne fit graver ni ses exploits militaires ni son triomphe, mais seulement l'inscription suivante, dont voici la traduction littérale: « A l'honneur de Caton, pour avoir, par de salutaires ordonnances, par des établissements et des institutions sages, relevé, dans sa censure, la république romaine, que l'altération des mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait-il, qu'ils mettent leur gloire dans les ouvrages des statuaires et des peintres; pour moi, je me glorifie de ce que mes concitoyens portent empreintes dans leur âme les plus belles images de moi-même. » Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait pas élevé de statue, tandis qu'on en avait élevé à tant de gens obscurs. « J'aime mieux, leur répondit-il, qu'on demande pourquoi on n'a pas élevé de statue à Caton, que si on demandait pourquoi on lui en a dressé une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrit une louange qui ne tournait pas à l'utilité publique. C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même; au point que lorsque des citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait: « Il faut, disait-il, les excuser, car ils ne sont pas des Catons. » Quand il voyait des gens vouloir imiter quelques-unes de ses actions et le faire maladroitement, il disait que c'étaient des Catons bien gauches. Il se vantait que dans les conjonctures critiques le sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme dans la tempête les passagers les tiennent fixés sur le pilote; et que souvent en son absence on remettait jusqu'à son retour les affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoi-

gnage que tout le monde lui rendait; car la sagesse de sa conduite, son éloquence et sa vieillesse lui avaient acquis dans Rome une grande autorité.

Il fut bon père, bon mari, et économe très entendu. Comme il ne croyait pas que la sage administration de son bien fût une chose petite ou basse qu'on dût faire par manière d'acquit, il ne sera pas, je crois, hors de propos d'en dire ici ce qui convient à mon sujet. Il avait épousé une Romaine plus noble que riche, persuadé que la noblesse et l'opulence inspireraient également à une femme l'orgueil et la fierté; au lieu qu'une femme d'une naissance illustre aurait plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfants portait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus sacré. Il pensait qu'il y avait plus de mérite à être bon mari que grand sénateur. Il n'admirait rien tant dans Socrate que la douceur et la complaisance qu'il avait toujours conservées avec une femme acariâtre et des enfants emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais l'affaire la plus pressée, à moins qu'elle ne regardât la république, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme quand elle lavait et emmaillottait son enfant. Elle le nourrissait de son lait; souvent même elle donnait le sein aux enfants de ses esclaves, afin que, nourris du même lait, ils conçussent pour son fils une bienveillance naturelle.

Dès que ce fils eut atteint l'âge de raison, il le prit auprès de lui pour l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave honnête, nommé Chilon, qui était bon grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, dit-il lui-même, qu'un esclave fit des réprimandes à son fils, qu'il lui tirât les oreilles pour avoir été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un mercenaire un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire du jeune Caton, son guide dans l'étude des lois, et son maître d'exercice. Il lui enseigna non seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé, à monter à cheval, mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser à la nage le courant le plus rapide. Il rapporte qu'il lui avait transcrit, de sa propre main, des traits d'histoire en gros caractères, afin qu'il profitât dans la maison même des traits vertueux des anciens Romains.

Il avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi

les prisonniers ; il choisissait les plus jeunes, et par là les plus susceptibles d'éducation, comme de jeunes chiens ou des poulains sont plus faciles à dresser. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme ; et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il répondait : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison, ou qu'il dormît. Il aimait les esclaves dormeurs, parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller, et qu'après que le sommeil avait réparé leurs forces, ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Dans les commencements, lorsqu'il était encore pauvre et qu'il servait comme simple soldat, il ne se sachait jamais



Fig. 36. — Romains à table.

contre ses esclaves et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite, quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée, il faisait aussitôt après le dîner, donner les étrivères à ceux de ses domestiques qui avaient servi négligemment ou mal apprêté quelques mets. Il avait soin d'entretenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence et en craignait les effets. Si un esclave avait commis un crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres ; et s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux.

Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses, il négligea l'agriculture, qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus, et, voulant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier, il acheta des étangs, des terres où il y eût des sources d'eaux chaudes, des lieux propres à des foulons, des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pâturages et des bois, dont il retirât beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme il disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime ; et voici comment il la faisait. Il exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent, au nombre de cinquante, une

société de commerce, et qu'ils équipassent autant de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis, nommé Quintion, qui, étant comme son facteur, s'embarquait avec les autres associés, et avait sa part dans tous les bénéfices. Par là il ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion, dont il tirait de gros intérêts. Il prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour en acheter de jeunes garçons ; et, après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire, en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine ; mais ce qu'il a dit de plus fort, et qui caractérise le plus son avarice, c'est que l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, était celui qui prouvait par ses comptes qu'il avait acquis plus de bien qu'il n'en n'avait eu de ses pères.

Caton était déjà vieux lorsque Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents¹, à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace, à la poursuite des habitants d'Orope. Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient du goût pour les lettres étant allés les voir en furent ravis d'admiration, et ne pouvaient se lasser de les entendre. La grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation, qui n'était pas au-dessous de son talent, l'avantage qu'il eut d'avoir pour auditeurs les plus distingués et les plus polis des Romains, firent le plus grand bruit dans Rome : c'était comme un souffle impétueux qui retentit dans toute la ville : on disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science, que, renonçant à tout autre plaisir et à toute autre occupation, ils étaient saisis d'une sorte d'enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient dans l'enchantement, et voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer à l'étude des lettres grecques et rechercher avec avidité ces hommes admirables.

Mais Caton vit avec peine cet amour des lettres s'introduire

1. Deux millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

dans Rome. Il craignait que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes. Mais lorsque la réputation de ces philosophes se fut répandue dans toute la ville, et que leurs premiers discours eurent été traduits en latin par un des principaux sénateurs, Caius Acilius, à qui l'on avait demandé ce travail, et qui lui-même s'y était porté avec empressement, Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous ces philosophes. Il se rendit au sénat, et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient depuis longtemps ces ambassadeurs, sans leur donner de réponse. « Ce sont, ajouta-t-il, des hommes capables de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc connaître au plus tôt leur affaire, et la décider, afin que ces philosophes retournent à leurs écoles pour y instruire les enfants des Grecs, et que les jeunes Romains n'obéissent, comme auparavant, qu'aux magistrats et aux lois. » En cela il agissait non, comme on l'a cru, par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il faisait gloire, pour les muses et les lettres grecques.

Il traitait Socrate lui-même de babillard, d'homme violent et injuste, qui avait entrepris, autant qu'il l'avait pu, de devenir le tyran de sa patrie, en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence que tenait Isocrate, et disait que ses disciples vieillissaient auprès de lui, comme s'ils ne devaient exercer leur art et leur talent pour plaider que dans les enfers. Pour détourner son fils de l'étude des lettres grecques, il prit un ton de voix bien au-dessus de son âge, et lui dit, comme s'il eût été inspiré par un esprit prophétique, que les Romains perdraient toute leur puissance lorsqu'ils se seraient remplis de cette érudition grecque. Le temps a fait voir la fausseté de cette prédiction sinistre; car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome, que cette ville est parvenue au plus haut degré de grandeur et de gloire.

On croit que le dernier de ses actes politiques fut de faire décider la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consumma l'ouvrage; mais ce fut par le conseil et aux instances de Caton qu'on entreprit cette guerre; et voici quelle en fut l'occa-

sion. Envoyé, comme ambassadeur, auprès des Carthaginois et de Massinissa, roi de Numidie, qui se faisaient la guerre, il était chargé d'examiner les causes de leurs différends. Massinissa avait été de tout temps l'ami du peuple romain; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix par un traité qui, en leur imposant un tribut énorme, les avait en même temps dépouillés d'une partie de leur empire. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, pleine de confiance dans toutes ces ressources, et nourrissant les plus hautes espérances. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa; et que, s'ils ne se hâtaient de détruire cette ville, leur ancienne ennemie, qui conservait toujours un profond ressentiment du passé, et qui dans si peu de temps avait repris un accroissement qu'on pouvait à peine croire, ils allaient retomber dans les périls où ils s'étaient vus autrefois.

Il retourna donc promptement à Rome, et représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs forces que guéri leur imprudence. « Les guerres qu'ils ont eues contre les Romains, ajouta-t-il, les ont plutôt aguerris qu'affaiblis; celle qu'ils font aux Numides est le prélude des entreprises qu'ils méditent contre les Romains; tous les traités de paix qu'on a faits avec eux n'ont rien de solide, et ne sont que de simples suspensions d'armes pour attendre une occasion favorable. » En finissant, il laissa tomber des figes de Libye qu'il avait dans le pan de sa robe. Les sénateurs en ayant admiré la grosseur et la beauté: « La terre qui les produit, leur dit Caton, n'est qu'à trois journées de Rome. » Une preuve plus forte encore de sa haine contre Carthage, c'est que depuis ce jour-là sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots: « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi toutes ses opinions: « Et je suis d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion voyant le peuple livré à la licence, enflé d'orgueil pour ses prospérités, et peu docile aux conseils du sénat, entraîner par sa puissance toute la

ville dans les divers partis où le poussait son caprice; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût pour les Romains comme un frein qui gourmandât leur audace; qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux, pour un peuple, que sa grande puissance portait aux plus grands excès, d'avoir comme une perpétuelle menace une ville de tout temps très puissante, et alors devenue plus sage par les malheurs dont elle avait été châtiée; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique. Elle commençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait: c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria:

Seul il a du bon sens parmi les ombres vaines.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès. Caton laissa d'une seconde femme un fils qui fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère. Saloninus mourut dans sa préture: il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat; et il fut l'aïeul de Caton le philosophe, l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.



FIG. 57. — Quadriga.

LES GRACQUES¹

LOIS AGRAIRES ET PROJETS DE RÉFORME DE TIBÉRIUS
ET DE CAIUS GRACCHUS.

Tibérius et Caius Gracchus étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tira de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant assez âgé, et Cornélie encore jeune c'était à lui de mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle: il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort

1. Tibérius meurt en 133 et Caius Gracchus en 121 avant J.-C.

ville dans les divers partis où le poussait son caprice; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût pour les Romains comme un frein qui gourmandât leur audace; qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux, pour un peuple, que sa grande puissance portait aux plus grands excès, d'avoir comme une perpétuelle menace une ville de tout temps très puissante, et alors devenue plus sage par les malheurs dont elle avait été châtiée; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique. Elle commençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait: c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria:

Seul il a du bon sens parmi les ombres vaines.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès. Caton laissa d'une seconde femme un fils qui fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère. Saloninus mourut dans sa préture: il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat; et il fut l'aïeul de Caton le philosophe, l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.



FIG. 57. — Quadriga.

LES GRACQUES¹

LOIS AGRAIRES ET PROJETS DE RÉFORME DE TIBÉRIUS
ET DE CAIUS GRACCHUS.

Tibérius et Caius Gracchus étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tira de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant assez âgé, et Cornélie encore jeune c'était à lui de mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle: il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort

1. Tibérius meurt en 133 et Caius Gracchus en 121 avant J.-C.

à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caius Gracchus, dont nous écrivons la vie; elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Tibérius avait neuf ans de plus que son frère; ce qui mit entre son administration et celle de Caius un intervalle considérable; et rien ne contribua davantage à renverser toutes leurs entreprises: comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent réunir leur puissance; ce qui l'aurait considérablement augmentée et peut-être rendue invincible. Je vais donc écrire séparément la vie de chacun d'eux, et je commence par l'ainé. Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante, qu'il fut jugé digne d'être associé au collège des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui par sa grandeur d'âme surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta, sans balancer, une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte. « Antistia, lui cria-t-il, je viens de promettre en mariage notre fille Claudia. — Pourquoi donc cet empressement? lui répondit sa femme avec surprise; et qu'était-il besoin de précipiter ce mariage, à moins que tu ne lui aies trouvé pour mari Tibérius Gracchus¹? »

Le jeune Tibérius, servant en Afrique sous le second Scipion, qui avait épousé sa sœur, vivait dans la tente de son général, dont il reconnut bientôt l'excellent naturel, et ces qualités admirables si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le désir de l'imiter. Pour lui, il surpassa en peu de temps tous les

1. Tibérius n'avait alors que vingt ans.

jeunes gens de l'armée en valeur et en soumission à la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie. Après cette guerre, il fut nommé questeur, et le sort l'envoya servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus, homme qui ne manquait pas de talents, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que ses malheurs et les événements funestes qu'il éprouva ne servirent qu'à faire éclater non seulement la prudence et le courage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, son respect et sa déférence pour son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait fait presque oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, il tenta de se retirer à la faveur de la nuit et d'abandonner son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, commencèrent par s'emparer du camp; ensuite, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers, et, enveloppant toute l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles, d'où il était impossible de la dégager. Mancinus, désespérant de forcer les passages, envoya un héraut aux ennemis, pour entrer avec eux en composition. Ils répondirent qu'ils ne se fieraient à personne qu'à Tibérius, et demandèrent qu'on le leur envoyât. Ils avaient conçu cette estime pour ce jeune homme, et sur la réputation dont il jouissait dans l'armée, et par le souvenir qu'ils conservaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne, après avoir soumis plusieurs peuples, avait accordé la paix aux Numantins et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait exécuté avec une religieuse exactitude.

On leur envoya donc Tibérius, qui, s'étant abouché avec les principaux officiers, en obtenant d'eux certaines conditions, en leur cédant sur d'autres, conclut un traité qui sauva évidemment vingt mille citoyens, outre les esclaves et ceux qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de tout ce qui était dans le camp romain et le pillèrent. Les registres de Tibérius se trouvèrent parmi le butin; ils contenaient ses comptes de recette et de dépense pendant sa questure; et comme il attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée, qui était déjà en marche, et s'en alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Il appela les commandants de la place, et les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'à Rome ses ennemis ne prissent pas sujet de le calomnier, cette perte le mettant hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis

de l'occasion qui se présentait de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans Numance; et le voyant s'arrêter pour délibérer sur ce qu'il devait faire, ils sortirent de la ville, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, le conjurèrent avec instance de ne plus les regarder comme des ennemis et de prendre en eux toute confiance. Tibérius crut devoir le faire, soit par le désir de recouvrer ses registres, soit par la crainte de les offenser s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré, les magistrats lui firent servir à diner, le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendirent ses registres, et l'invitèrent ensuite à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Il ne prit que l'encens, dont il se servait pour les sacrifices publics; et il les quitta après les avoir remerciés et leur avoir donné des marques sensibles de confiance et d'amitié.

Lorsqu'il fut de retour à Rome, la paix dont il avait été l'agent fut généralement blâmée, comme déshonorante pour la dignité de Rome; mais les parents et les amis des soldats qui avaient servi dans cette guerre et qui formaient une grande partie du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius, et, attribuant au général seul ce qu'il y avait de honteux dans le traité, ils disaient hautement que c'était à Tibérius qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens. Ceux qui étaient mécontents de cette paix voulaient qu'on suivit l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites des généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper à ce peuple par un accord honteux, et leur livrèrent aussi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, tels que les questeurs, les tribuns des soldats, pour faire ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix. Le peuple fit paraître en cette occasion sa bienveillance et son affection pour Tibérius; il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins nu et chargé de fers, et il fit grâce à tous les autres en faveur de Tibérius. On croit que la considération de Scipion, alors le plus grand des Romains, fut fort utile à Tibérius; mais on blâma Scipion de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et fait confirmer la paix conclue avec les Numantins, dont Tibérius, son parent et son ami, était l'auteur...

Les Romains avaient coutume de vendre une partie des terres qu'ils avaient conquises sur les peuples voisins, d'annexer les autres au domaine et de les donner à ferme aux citoyens qui ne

possédaient aucun fonds, à la charge d'une légère redevance au trésor public. Les riches ayant porté ces rentes à un plus haut prix, avaient évincé les pauvres de leurs possessions: on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen d'avoir en fonds plus de cinq cents plèthres* de terre. Cette loi contint quelque temps la cupidité des riches et vint au secours des pauvres, qui par ce moyen demeurèrent sur les terres qu'on leur avait affermées, et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Dans la suite, les voisins riches se firent adjudger ces fermes sous des noms empruntés; et enfin il les tinrent ouvertement en leur propre nom. Alors les pauvres, dépouillés de leurs possessions, ne montrèrent plus d'empressement pour faire le service militaire, et ne désirèrent plus élever des enfants. Ainsi l'Italie allait être bientôt dépeuplée d'habitants libres et remplie d'esclaves barbares, que les riches employaient à la culture des terres, pour remplacer les citoyens qu'ils en avaient chassés. Caius Lélius, l'ami de Scipion, entreprit de remédier à cet abus; mais les Romains les plus puissants s'y étant opposés, il craignit une sédition et abandonna son projet. Cette modération lui mérita le surnom de sage ou de prudent; car le mot latin signifie, ce me semble, l'un et l'autre.

Tibérius, nommé tribun du peuple, reprit le projet de Scipion. Quelques écrivains disent qu'il était poussé par sa mère Cornélie, qui ne cessait de reprocher à ses fils que les Romains l'appelaient la belle-mère de Scipion, et pas encore la mère des Gracques. Caius, son frère, dans un mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller de Rome à Numance, vit ce beau pays désert, et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des barbares; et que ce tableau affligeant lui donna dès lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. Mais ce fut réellement le peuple lui-même qui alluma le plus son ambition, et qui le détermina à cette entreprise, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine. Au reste, il ne rédigea pas seul la loi: il prit conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu. C'était d'ailleurs la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Ces hommes qui méritaient d'être punis de leur

désobéissance, et chassés, après avoir payé l'amende, des terres qu'ils possédaient contre la disposition des lois, il leur ordonnait seulement de s'en dessaisir, en recevant le prix des fonds qu'ils retenaient injustement, et de les céder aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contenta et consentit à oublier le passé, pourvu qu'on ne lui fit plus d'injustice à l'avenir; mais les riches et les grands propriétaires, révoltés par avarice contre la loi et contre le législateur, par dépit et par opiniâtreté, voulurent détourner le peuple de la ratifier; ils lui peignirent Tibérius comme un séditionnaire, qui ne proposait un nouveau partage des terres que pour troubler le gouvernement et mettre la confusion dans toutes les affaires. Leurs efforts furent inutiles: Tibérius soutenait la cause la plus belle et la plus juste avec une éloquence qui aurait pu donner à la plus mauvaise des couleurs spécieuses. Il se montrait redoutable et invincible lorsque du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres.

« Les bêtes sauvages, disait-il, qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer, et ceux qui combattent, qui versent leur sang pour la défense de l'Italie, n'y ont d'autre propriété que la lumière et l'air qu'ils respirent; sans maison, sans établissement fixe, ils errent de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux les trompent quand ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples; mais dans un si grand nombre de Romains en est-il un seul qui ait un autel domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres? Ils ne combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui; on les appelle les maîtres de l'univers, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. »

Ce discours, qu'il prononça avec un grand courage et beaucoup

1. La tribune aux harangues, située dans le Forum, était une grande construction circulaire, surmontée d'une plate-forme que supportaient des arcades dont les piliers étaient ornés d'éperons de navires pris sur l'ennemi. Dans la figure, faite d'après une médaille, les éperons, vus de côté, doivent être supposés placés de face.



Fig. 38. — La tribune aux harangues.

de pathétique, remplit le peuple d'un enthousiasme qu'il ne pouvait contenir, et ne fut contredit par aucun de ses adversaires. Laissant donc toute discussion, ils s'adressèrent au tribun Marcus Octavius, jeune homme grave et modéré dans ses mœurs, et d'ailleurs l'ami particulier de Tibérius. Aussi, par égard pour son collègue, Octavius refusa-t-il d'abord de mettre opposition à sa loi; mais, pressé vivement par les plus puissants d'entre les Romains et comme forcé dans sa résistance, il se déclara contre Tibérius et s'opposa à la ratification de sa loi. Parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'emporte; l'accord de tous les autres est sans force quand un seul refuse son consentement. Tibérius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si douce pour les riches, et en proposa une seconde plus agréable au peuple et plus rigoureuse pour leurs injustes oppresseurs: elle ordonnait à ceux-ci de quitter sur-le-champ les terres qu'ils occupaient au mépris des anciennes lois. Cette nouvelle ordonnance fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune; et quoiqu'ils y parlassent l'un et l'autre avec autant de véhémence que d'obstination, il ne leur échappa jamais une parole injurieuse ni un seul mot que la colère eût dicté: tant il est vrai que non seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais encore dans les emportements de la colère, un bon naturel, une sage éducation modèrent l'esprit et le retiennent dans les bornes de l'honnêteté!

Tibérius, voyant que sa loi intéressait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres du domaine, lui offrit, pour faire cesser son opposition, de lui rendre, de son propre bien, qui n'était pas fort considérable, le prix de ses terres. Octavius ayant rejeté cette offre, Tibérius rendit une ordonnance qui suspendait l'exercice des fonctions de toutes les magistratures jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre ni rien y porter; il prononça de fortes amendes contre ceux des préteurs qui désobéiraient à son ordonnance, et la crainte de les encourir força tous les magistrats de suspendre l'exercice de leurs charges. A l'instant les possesseurs de terres prirent des habits de deuil et se présentèrent sur la place dans l'état le plus triste et le plus abattu. Ils tendirent secrètement des embûches à Tibérius et apostèrent des meurtriers pour l'assassiner; et comme

il en fut averti, il porta un poignard sous sa robe, au vu de tout le monde. Le jour de l'assemblée, Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, lorsque les riches enlevèrent les urnes et causèrent par là une grande confusion. Mais comme les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, l'auraient emporté de force, que déjà même ils se rassemblaient en foule autour de lui, Manlius et Fulvius, deux personnages consulaires, tombant aux genoux de Tibérius et lui serrant les mains, le conjurèrent, les larmes aux yeux, de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentit de quel danger la ville était menacée, qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fit. Ils lui répondirent qu'ils ne se croyaient pas capables de lui donner conseil dans une affaire si importante, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat; ce qu'il leur accorda sur-le-champ.

Le sénat, qui déjà s'était assemblé, n'ayant pu rien terminer à cause du grand crédit que les riches avaient dans ce corps, Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi et contraire aux lois, mais auquel il se détermina par le désespoir de faire passer autrement sa loi; ce fut de déposer Octavius du tribunat. Il lui parla d'abord en public et le conjura, avec les paroles et les manières les plus insinuantes, de lever son opposition, d'accorder cette grâce au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui n'obtiendrait même qu'une faible récompense de tous ses travaux et de tous les dangers auxquels il était chaque jour exposé. Octavius, ne se laissant point fléchir à ses prières : « Je vois, lui dit Tibérius, qu'ayant tous deux, comme tribuns du peuple, un pouvoir égal, le différend que nous avons ensemble ne pourrait se terminer que par les armes : je n'y connais qu'un seul remède : c'est que l'un de nous soit déposé de sa charge. » En même temps il ordonna à Octavius de demander d'abord les suffrages du peuple sur son collègue, ajoutant qu'il descendrait sur-le-champ de la tribune et rentrerait dans la classe des simples citoyens si c'était la volonté du peuple. Octavius n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement : « Je demanderai, lui dit Tibérius, que le peuple donne sur toi ses suffrages, à moins qu'après avoir eu le temps de la réflexion, tu n'aies changé d'avis » ; et il congédia l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monte à la tribune et tente un dernier effort pour gagner Octavius; mais, le trouvant toujours inflexible, il rend une ordonnance qui le destitue

du tribunat et appelle aussitôt le peuple aux suffrages pour une nouvelle élection. Le nombre des tribus était de trente-cinq; dix-sept avaient déjà donné leur voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une pour qu'il fût réduit à l'état de simple particulier. Tibérius fit arrêter les suffrages; et, s'adressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement serré dans ses bras, à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, et de ne pas le charger lui-même de l'odieux d'une ordonnance si dure et si sévère. Octavius, dit-on, fut ému et attendri de ces prières; ses yeux se remplirent de larmes, et il garda longtemps le silence; mais enfin ses regards s'étant portés sur les riches et les possesseurs des terres, qui étaient en fort grand nombre, la honte et la crainte des reproches qu'ils pourraient lui faire le retinrent; et, s'exposant avec courage à tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, il dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition ayant été prononcée par le peuple, Tibérius commanda à un de ses affranchis (car c'étaient ses affranchis qui lui servaient de licteurs) de le faire sortir de la tribune : cette circonstance ajouta encore à la compassion qu'excitait Octavius, qu'on voyait si ignominieusement arraché de son siège. Le peuple voulut même se jeter sur lui; mais les riches, accourus pour le défendre, repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius ne se sauva qu'avec peine de la fureur du peuple; un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant lui pour parer les coups, eut les yeux arrachés. Ce fut contre l'intention de Tibérius, qui, informé de ce désordre, courut précipitamment pour en prévenir les suites.

La loi sur le partage des terres passa donc sans résistance; on nomma trois commissaires pour en faire la recherche et la distribution; ce fut Tibérius lui-même avec Appius Claudius, son beau-père, et son frère Caius Gracchus, qui n'était pas alors à Rome; il servait au siège de Numance, sous Scipion l'Africain. Tibérius, ayant terminé cette affaire paisiblement et sans trouver d'opposition, fit nommer un tribun à la place d'Octavius; mais au lieu de le choisir dans la classe des citoyens les plus distingués, il prit un de ses clients, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix et craignant tout de l'accroissement de sa puissance, ne cessaient de lui attirer des mortifications dans le sénat. Il avait demandé qu'on lui fournit suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour

aller faire le partage des terres : ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été toujours accordée pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neufoboles* par jour, sur le rapport de Scipion Nasica, qui dans cette occasion se déclara sans aucun ménagement l'ennemi de Tibérius, parce qu'il possédait une grande partie de ces terres domaniales et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être forcé de s'en dessaisir.

La haine des riches contre le tribun ne faisait qu'enflammer davantage le peuple. Un des amis de Tibérius étant mort subitement, il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude ne doutant pas qu'il n'eût été empoisonné, courut à son convoi en poussant de grands cris ; et, s'étant chargée de son lit funèbre, se

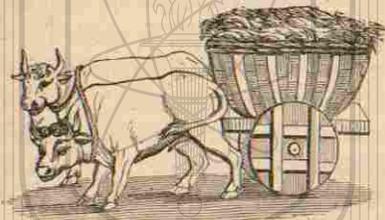


Fig. 59. — Chariot rustique.

répandit autour du bûcher. Le soupçon de son empoisonnement se confirma lorsqu'on vit son cadavre crever et rendre une si grande quantité d'humeurs corrompues, que le feu en fut éteint. On voulut inutilement le rallumer : le bûcher ne s'enflamma qu'après qu'on l'eut transporté dans un autre endroit ; et ce ne fut qu'avec

beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter davantage le peuple, prit un habit de deuil, et, ayant conduit ses enfants sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, parce qu'il désespérait de leur salut.

Cependant Attalus Philopator, roi de Pergame, étant mort, et Eudème le Pergaménien ayant apporté à Rome le testament de ce prince, qui instituait le peuple romain son héritier, Tibérius, qui cherchait toujours à flatter la multitude, proposa sur-le-champ, par une nouvelle loi, que l'argent de la succession d'Attalus qu'on avait apporté à Rome, fût partagé entre les citoyens à qui il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se fournir d'instruments aratoires et faire les premières avances de la culture. Il ajoutait que la destination des villes qui avaient appartenu à ce prince n'était pas de la compétence du sénat, et qu'il en ferait lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singu-

lièrement ce premier corps de l'Etat. Un sénateur, nommé Pompéius, dit qu'étant voisin de Tibérius, il savait très certainement qu'Eudème de Pergame lui avait apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme devant un jour régner à Rome...

Ses amis, voyant la ligue des nobles contre lui, et les menaces qu'ils ne cessaient de lui faire, crurent qu'il importait à sa sûreté de demander un second tribunat. Il recommença donc à flatter le peuple par des lois qui abrégeaient les années du service militaire, qui permettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux, qui joignaient aux sénateurs, chargés seuls alors de tous les jugements, un pareil nombre de chevaliers ; qui affaiblissaient de toutes manières la puissance du sénat : et en cela il cherchait moins à faire prévaloir les véritables intérêts du peuple qu'à satisfaire son ressentiment et son obstination. Quand il recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors ses partisans commencèrent à dire des injures aux autres tribuns, afin de gagner du temps ; enfin Tibérius congédia l'assemblée et la remit au lendemain. Il se rendit sur la place publique dans une contenance triste et abattue, et il supplia le peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parce qu'il craignait que dans la nuit suivante, ses ennemis ne vinssent forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes échauffèrent tellement le peuple, qu'un grand nombre de citoyens allèrent lui servir de gardes et passer la nuit autour de sa maison.

Le lendemain, à la pointe du jour, celui qui avait la garde des poulets sacrés, dont les Romains se servent pour la divination, les apporta sur la place et leur jeta la nourriture ordinaire ; mais il n'en sortit qu'un seul de la cage, après que l'officier l'eut longtemps secouée ; encore ne voulut-il pas manger : il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse et rentra dans la cage. Ce présage sinistre en rappela à Tibérius un autre qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magoïquement orné et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats ; des serpents s'y étant glissés sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage le présage des poulets ; il sortit cependant pour monter au Capitole, lorsqu'il sut que le peuple s'y était assemblé. En passant le seuil de sa porte, il se heurta si rudement, que l'ongle du gros doigt du pied se

fendit et que le sang coula à travers le soulier. Il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'il vit, à sa gauche, sur un toit, des corbeaux qui se battaient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse, une pierre poussée par un de ces oiseaux vint tomber à ses pieds: cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans.

Mais Blossius de Cumes, qui se trouvait dans cette foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain et magistrat du peuple romain, refusât, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'invitation de ses concitoyens; que ses ennemis ne le railleraient pas de cette faiblesse honteuse, mais qu'ils le diffameraient auprès du peuple, comme un tyran qui insultait à la dignité publique. Dans le même temps, il reçut du Capitole plusieurs messages de ses amis, qui le pressaient de s'y rendre, en l'assurant que tout allait bien pour lui. On lui fit en effet l'accueil le plus flatteur; dès qu'il parut, il fut reçu avec les acclamations les plus affectueuses; et quand il monta au Capitole, on lui prodigua les témoignages du plus grand zèle, et l'on veilla à ce que personne ne l'approchât s'il n'était bien connu. Mucius ayant commencé à prendre les suffrages, on ne put rien faire de ce qui était d'usage dans ces occasions; tant les derniers excitaient de tumulte, en se poussant tour à tour et se mêlant confusément les uns avec les autres, dans les efforts qu'ils faisaient pour pénétrer.

Dans ce moment, le sénateur Flavius Flaccus, étant monté sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, comme il lui était impossible de se faire entendre, fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna au peuple de lui ouvrir le passage; et Flavius, qui eut bien de la peine à l'approcher, lui déclara que dans l'assemblée du sénat, les riches n'ayant pu attirer le consul à leur parti, avaient formé le dessein de tuer eux-mêmes Tibérius, et qu'ils avaient auprès d'eux, pour cela, un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés. Tibérius ayant fait part de cet avis à ceux qui l'entouraient, ils ceignirent aussitôt leurs robes, brisèrent les demi-piques avec lesquelles les licteurs écartaient la foule, et en prirent les tronçons pour se défendre contre ceux qui viendraient les assaillir. Ceux à qui leur éloignement n'avait pas permis d'entendre Tibérius, surpris de tout ce qu'ils voyaient, en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour faire connaître, par ce geste,

à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre, le danger qui le menaçait.

Ses ennemis ayant vu ce geste, coururent au sénat, annoncèrent que Tibérius demandait le diadème, et ils en donnèrent pour preuve le mouvement qu'il avait fait de porter la main à sa tête. Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome et d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. « Si le peuple, ajouta-t-il, ou gagné ou forcé par Tibérius, rend quelque ordonnance qui soit contraire aux lois, je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place: « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, trahit la république, que ceux qui veulent aller au secours des lois me suivent! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa robe et marche au Capitole. Tous ceux dont il est suivi s'envelopant le bras de leur robe, poussent tous ceux qui se trouvent devant eux, sans que personne leur oppose la moindre résistance: frappés de la dignité de ces personnages, ils prennent la fuite et se renversent les uns sur les autres. Les gens de la suite de ces sénateurs étaient armés de massues et de gros bâtons qu'ils avaient pris dans leurs maisons; et leurs maîtres, saisissant les débris et les pieds des bancs que la foule avait rompus dans sa fuite, montaient vers Tibérius, en frappant tous ceux qui leur faisaient un rempart de leur corps; il y en eut plusieurs de tués, et tous les autres prirent la fuite.

Tibérius, ayant pris lui-même le parti de s'enfuir, fut saisi par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait, et comme il fuyait en simple tunique, il fit un faux pas et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la tête, au vu de tout le monde, avec le pied d'un banc; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les autres partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Les historiens assurent que ce fut la première sédition à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui eût fini par le meurtre et le sang des citoyens: toutes les autres, quoique graves dans leurs motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs

prétentions : les nobles, parce qu'ils craignaient le peuple, et le peuple, parce qu'il respectait le sénat. Dans celle-ci même il paraît que si l'on eût employé la douceur avec Tibérius, il n'aurait pas eu de peine à céder; il l'aurait fait même plus facilement, si l'on ne fût pas venu l'attaquer à force ouverte et les armes à la main; car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on alléguait, que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit; et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas même là leur vengeance; de ses amis, les uns furent condamnés au bannissement sans aucune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter.

Le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, ne s'opposa plus au partage des terres et lui permit de nommer un autre commissaire à la place de Tibérius : les suffrages tombèrent sur Publius Crassus, allié des Gracques. Cependant le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, paraissait n'attendre que le moment de le venger; déjà même il menaçait Nasica de le traduire en jugement; et le sénat, qui craignit pour sa vie, lui donna, sans aucune nécessité, une commission en Asie : car le peuple ne laissait passer aucune occasion de faire éclater contre lui son ressentiment : partout où il le rencontrait, il le poursuivait à grands cris, il le traitait de maudit, de tyran qui avait souillé du sang d'un personnage sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus respecté de la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, quoique, par sa qualité de grand pontife, il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut peu de temps après à Pergame.

Caïus Gracchus, dans les temps qui suivirent la mort de son frère, soit par crainte de ses ennemis, soit par désir d'attirer sur eux la haine du peuple, ne parut plus sur la place publique et vécut retiré dans sa maison, comme s'il eût pris la résolution de passer le reste de sa vie dans l'état d'abaissement où il se trouvait : il fit croire par là à quelques personnes qu'il blâmait, qu'il avait

même en horreur la conduite de son frère. Il était encore dans sa grande jeunesse; car il avait neuf ans de moins que Tibérius, qui, à sa mort, n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans. Mais dans la suite il fit peu à peu connaître son caractère et ses mœurs, et il parut très éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, des plaisirs et de l'amour des richesses; on vit qu'il exerçait les dispositions qu'il avait à l'éloquence comme des ailes pour s'élever au gouvernement, et l'on jugea qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

Il défendit dans les tribunaux un de ses amis, nommé Vettius; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de sa joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai que dans cette occasion les autres orateurs ne parurent que des enfants auprès de Caïus. Ce début inspira de la crainte aux riches, qui se concertèrent entre eux pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Il fut nommé par le sort pour aller en Sardaigne en qualité de questeur avec le consul Oreste. Cette commission fit plaisir à ses ennemis, et ne déplut pas à Caïus. Né avec des talents pour la guerre, également exercé au métier des armes et à l'éloquence, n'envisageant d'ailleurs qu'avec horreur l'administration des affaires et la tribune, il fut charmé d'avoir dans ce voyage un moyen de résister au désir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale, qu'il était plus ardent démagogue que son frère, et qu'il recherchait avec plus d'ambition que lui la faveur populaire. Mais cette opinion n'est pas fondée; et il paraît que ce fut par nécessité plutôt que par choix qu'il se jeta dans l'administration. Cicéron lui-même raconte que pendant qu'il fuyait toute espèce de charges, et qu'il avait pris la résolution de vivre tranquille loin des affaires, son frère lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi, Caïus, différer si longtemps? tu ne saurais éviter ton sort. Les destins nous ont marqué à tous deux une même vie et une même mort; elles doivent être consacrées à l'utilité du peuple. »

Caïus, arrivé en Sardaigne, y donna les plus grandes marques de valeur, et se montra supérieur à tous les autres jeunes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers ses inférieurs, par son affection et son respect pour son général; il surpassa même ceux qui étaient plus âgés que lui par sa tempérance, sa simplicité et son amour pour le travail. L'hiver rigoureux et malsain qu'on éprouva cette année en Sardaigne ayant obligé le

consul Oreste de demander aux villes de son gouvernement des vêtements pour ses soldats, elles députèrent à Rome pour solliciter la décharge de cette contribution : leur demande fut accueillie du sénat, qui enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs d'habillements pour ses troupes. Le général ne sachant où en prendre et les soldats souffrant beaucoup de la rigueur du froid, Caius alla de ville en ville et déterminait les habitants à venir au secours des soldats et à leur envoyer des habits. La nouvelle de ce succès apportée à Rome parut comme l'essai et le prélude de Caius pour gagner la faveur populaire, et le sénat en fut alarmé.

Dans le même temps il arriva d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa, qui venaient faire part au sénat d'un envoi de blé que ce prince avait fait en Sardaigne au général romain par considération pour Caius Gracchus. Les sénateurs, de dépit, chassèrent les ambassadeurs et ordonnèrent que les troupes qui servaient en Sardaigne seraient relevées ; mais que le consul Oreste serait continué dans le commandement, car ils ne doutaient pas que Caius n'y restât aussi pour exercer la questure. Mais à la première nouvelle de ce décret, n'écouterant que sa colère, il s'embarqua et parut à Rome, contre l'attente de tout le monde. Ses ennemis lui en firent un crime, et le peuple lui-même trouva fort extraordinaire qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il demanda à se défendre et changea tellement les dispositions de ceux qui l'écoutaient, qu'il fut absous, et qu'il n'y eut personne qui ne sortit de l'audience persuadé qu'on lui avait fait la plus grande injustice. Il dit aux censeurs qu'obligé seulement par les lois à dix campagnes, il en avait fait douze ; qu'il était resté trois ans questeur auprès de son général, tandis que la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de toute cette armée, ajouta-t-il, qui, étant parti de Rome ma bourse pleine, l'ai rapportée vide ; et tous les autres, après avoir vidé leurs amphores, les ont rapportées pleines d'or et d'argent. »

On lui suscita depuis plusieurs autres procès ; on l'accusa d'avoir fait révolter les alliés, d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Frégelles ; mais il se justifia de ces accusations, jusqu'à détruire tout soupçon, et, plein de confiance en la pureté de sa conduite, il se mit sur les rangs pour le tribunat, sans être arrêté par l'opposition que tous les nobles firent éclater contre lui. Mais

il vint de toute l'Italie une multitude de citoyens pour prendre part à son élection ; et l'affluence fut telle dans Rome, qu'un très grand nombre n'y put trouver de logement. Le champ de Mars même ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles par leurs intrigues purent arracher au peuple et rabattre des espérances de Caius, c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun, comme il s'y attendait, il ne fut nommé que le quatrième. Mais dès qu'il eut pris possession de sa charge il fut réellement le premier, et par la force de son éloquence, qui effaçait celle de tous ses collègues, et par la confiance que lui donnait l'accident funeste de son frère, dont il déplorait la mort devant le peuple. Il l'y ramenait en toute occasion ; il le faisait ressouvenir de tout ce qui s'était passé, et opposait à la conduite du sénat celle de leurs ancêtres. « Vos pères, disait-il, déclarèrent la guerre aux Falisques pour avoir insulté le tribun du peuple Genucius ; ils condamnèrent à mort Caius Véturius parce que, un tribun traversant la place publique, il avait refusé seul de se ranger devant lui : et ces hommes ont sous vos yeux mêmes assommé Tibérius à coups de bâtons ; son corps a été traîné du Capitole dans les rues de la ville et jeté dans le Tibre. Tous ceux de ses amis qu'on a pu arrêter ont été mis à mort sans aucune formalité de justice ; cependant c'est une des plus anciennes lois de Rome, que lorsqu'un citoyen accusé d'un crime capital ne se présente pas au jugement, un officier public aille dès le matin à la porte de sa maison le sommer, à son de trompe, de comparaître ; et les juges ne vont jamais aux voix que cette formalité n'ait été remplie, tant nos ancêtres portaient loin les précautions et les formes conservatrices de la vie des citoyens ! »

Caius, dont la voix forte et étendue se faisait aisément entendre de toute la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois, dont l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer d'autre charge ; la seconde, qu'un magistrat qui aurait banni un citoyen sans observer les formalités ordinaires de la justice, serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces deux lois dégradait ouvertement Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat ; et la seconde frappait directement sur Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius ; aussi, sans attendre l'issue du juge-

ment, Popilius s'exila de l'Italie. Pour l'autre loi, Caius lui-même la révoqua et en donna pour motif sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grâce d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation, par égard pour Cornélie, qu'il n'honorait pas moins par rapport à ses enfants qu'à cause de Scipion son père; et lorsque dans la suite il lui éleva une statue de bronze, il y mit cette inscription : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat, l'une avait pour objet l'établissement de colonies et la distribution des terres domaniales aux pauvres citoyens qu'on y enverrait. La seconde était en faveur des soldats; elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée; elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés, et donnait à tout le peuple de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux citoyens pauvres. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caius ajoutait aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux autant de chevaliers romains, et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès. En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires; mais, au lieu que les orateurs avant lui se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices lorsqu'ils parlaient devant le peuple, lui, au contraire, commença à se tourner vers la place publique, qui était du côté opposé, et conserva depuis cet usage : ainsi, par un léger changement de situation et de direction de ses regards, il produisit un très grand effet; et d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit, en quelque sorte, démocratique, en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple et non au sénat qu'ils devaient adresser la parole.

Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, conféra à Caius le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges, droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi le sénat l'admit à ses

délibérations et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne : il déterminait le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissements et la bienveillance des provinces. Il fit aussi des lois pour le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises, et, loin de succomber à tant et de si grands travaux, il les fit exécuter avec une incroyable célérité, et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite : ceux mêmes qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient étonnés de son intelligence et de son activité.

Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer, en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres; leur parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières, où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux, que ceux qui l'accusaient d'être violent, emporté, insupportable dans ses manières, étaient convaincus de la plus insigne calomnie; tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les actions communes de la vie, bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune! L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur fut la construction des grands chemins; il y réunit à la commodité la beauté et la grâce. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres, et paver de grandes pierres de taille qu'on liait avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et des ravins formés par des torrents ou des eaux stagnantes, il les faisait combler ou couvrir de ponts, ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle, et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi mesurer tous les chemins par des intervalles égaux, que les Latins appellent milles; et chaque mille était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça de chaque côté du chemin, et à des distances plus

rapprochées, d'autres pierres, qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne.

Comme il vit que le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux, et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait désirer, il dit un jour, dans une de ses harangues publiques, qu'il avait à demander au peuple une seule grâce, dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout, et dont le refus n'exciterait de sa part aucune plainte. Tout le monde crut qu'il allait demander le consulat; on imagina même qu'il voulait le réunir avec la charge de tribun; mais le jour des comices consulaires, au milieu de l'attente générale, il parut au champ de Mars; menant Fannius par la main, et, secondé de tous ses amis, il sollicita pour lui le consulat. Cette brigue emporta la grande pluralité des suffrages; Fannius fut élu consul, et Caius nommé tribun du peuple pour la seconde fois, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, et par le seul effet de l'affection du peuple. Mais voyant que le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui, que le consul Fannius lui-même se refroidissait à son égard, il rechercha de nouveau, par d'autres lois, la faveur du peuple: il proposa d'envoyer des colonies à Tarente et à Capoue, et d'étendre à tous les peuples latins le droit de bourgeoisie.

Le sénat, craignant qu'il n'acquiescât enfin un pouvoir qui le rendrait invincible, essaya un moyen nouveau, et jusqu'alors sans exemple, de détourner la faveur du peuple: ce fut de flatter à son tour la multitude et de chercher à lui complaire dans les choses même les moins justes. Parmi les collègues de Caius était Livius Drusus, qui, par la bonté de son naturel et l'excellente éducation qu'il avait reçue, n'était inférieur à aucun des Romains, et qui, par son éloquence et par ses richesses, pouvait le disputer aux plus puissants, aux plus estimés d'entre eux. Les principaux de Rome, s'adressant à lui, le conjuraient de s'opposer à Caius et de s'unir avec eux et contre lui, non en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés, mais en employant toute l'autorité de sa charge à lui complaire, à lui accorder des choses dont le refus aurait pu attirer la haine à celui qui l'aurait fait, mais eût été bien plus honorable pour lui. Livius, abandonnant donc au sénat l'exercice de son tribunat, fit des lois qui, sans offrir aucun motif d'honnêteté et d'utilité, n'avaient d'autre but que de surpasser Caius en complaisance et en flatterie pour le peuple, comme dans

les comédies les poètes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux le spectateur.

Cette conduite fit voir évidemment que le sénat était irrité, non contre les lois de Caius, mais contre sa personne, et qu'il voulait ou le faire périr, ou le réduire à un état de faiblesse dont les sénateurs n'eussent rien à craindre. Caius avait proposé l'établissement de deux colonies, qu'il composait des citoyens les plus honnêtes, et le sénat l'avait accusé de vouloir corrompre le peuple: Livius ordonna d'en établir douze, chacune de trois mille citoyens indigents, et les sénateurs appuyèrent sa loi. Caius avait assujéti à une rente annuelle pour le trésor public les terres distribuées aux citoyens pauvres, et le sénat en avait pris sujet de le haïr, comme corrupteur de la multitude: Livius déchargea les terres de cette imposition, et le sénat lui en sut gré. Caius avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du nom latin, et cette concession avait déplu au sénat: Livius défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin, et sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius, toutes les fois qu'il haranguait le peuple, avant de proposer ses lois, disait-il qu'elles avaient l'approbation du sénat, qui n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Le seul avantage qui en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat; qu'à cette haine ancienne qui rendait tous les nobles suspects à la multitude, Livius fit succéder des sentiments de modération, qu'il éteignit toute son animosité et lui persuada que c'était par les conseils du sénat qu'il proposait toutes ces lois, dont le seul but était de complaire au peuple et de le satisfaire. Ce qui donnait surtout à la multitude la plus grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il n'était jamais pour rien dans ses lois et qu'il n'en retirait aucun avantage. Il nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies, et il ne voulut jamais se charger de l'emploi des deniers publics; au lieu que Caius s'attribuait la plupart et les plus importantes de ces commissions.

Rubrius, un des tribuns du peuple, ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caius, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime

de Caius, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. C'était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat et suspect même au parti contraire, parce qu'il passait pour s'entendre avec les alliés du peuple romain et pour exciter secrètement à la révolte les peuples de l'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la conduite de Fulvius, qui ne prenait jamais de parti raisonnable et qui se montrait toujours l'ennemi de la paix. Ce fut la principale cause de la perte de Caius; il partagea la haine qu'on portait à Fulvius; et lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, sans aucune cause apparente d'une fin si subite, les traces de coups qu'on aperçut sur son corps, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, en firent accuser Fulvius, qui s'était déclaré l'ennemi de Scipion, et qui ce jour-là même l'avait insulté dans la tribune. Caius lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible commis sur le premier et le plus grand des Romains ne fut point vengé, et l'on ne fit aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caius; mais cette mort était arrivée quelque temps auparavant.

Caius était encore en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia, lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux et par la résistance même que fit l'officier pour la retenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déjà posées sur l'autel, et les transporta hors des palissades qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades et les remportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caius eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie; après quoi il s'embarqua pour Rome, où il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus et que les affaires exigeaient sa présence. Lucius Opimius, homme très attaché à l'oligarchie et puissant dans le sénat, qui l'année précédente avait été écarté du consulat par la brigue que Caius avait faite pour Fannius; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer de l'obtenir; et l'on ne doutait pas qu'une fois consul il ne renversât Caius, dont la

puissance commençait à s'affaiblir, parce que le peuple, environné des gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire et dont le sénat approuvait toujours les propositions, le peuple, dis-je, était rassasié de ces lois populaires.

Caius, à peine rentré dans Rome, quitta la maison qu'il avait sur le mont Palatin pour aller prendre au-dessous de la place un logement qui annonçait plus de popularité, parce qu'il était dans un quartier habité par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu à les faire ratifier par les suffrages du peuple. Comme il se rassemblait autour de lui une foule nombreuse, le sénat engagea le consul à renvoyer tous ceux qui n'étaient pas naturels romains. Cet ordre, aussi étrange qu'inusité, par lequel il était défendu à tous les alliés et amis du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caius fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours s'ils voulaient rester dans Rome, mais il ne fit rien pour eux, car, ayant vu un de ses amis et de ses hôtes trainé en prison par les licteurs du consul, il ne prit point sa défense et passa



Fig. 60. — Gladiateur.

outre; soit qu'il craignit de faire connaître par une tentative inutile l'affaiblissement de son pouvoir, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient de prendre les armes et d'en venir à des voies de fait. Il eut cependant, à l'occasion suivante, une dispute avec ses collègues. On devait donner au peuple un combat de gladiateurs sur la place publique; et la plupart des magistrats avaient fait dresser autour de la place des échafauds qu'ils voulaient louer. Caius leur ordonna de les ôter, afin que les citoyens eussent les places libres pour voir le spectacle sans payer. Aucun des magistrats n'ayant obéi à cet ordre, Caius attendit à la veille des jeux, et pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers dont il pouvait disposer, il fit enlever ces échafauds; et le lendemain il montra au peuple la place vide, d'où il pourrait voir les jeux à son aise. Cette action lui donna dans le peuple la réputation d'un homme de courage :

mais ses collègues en furent offensés et le regardèrent comme un esprit audacieux et emporté. On croit même qu'elle lui fit manquer un troisième tribunat : non qu'il n'eût obtenu la pluralité des suffrages, mais on prétend que les autres tribuns en firent un rapport infidèle et faux ; mais le fait ne fut pas avéré dans le temps.

Caius ne sut pas supporter ce refus avec modération ; et voyant ses ennemis rire ouvertement de l'affront qu'il recevait, il leur dit avec une arrogance déplacée que c'était de leur part un rire sardonien¹, faute de sentir de quelles ténèbres ses lois les couvraient. Opimius, nommé consul, commença l'exercice de sa charge par abroger plusieurs des lois de Caius, et par faire des recherches sur l'établissement de la colonie de Carthage. On cherchait à l'irriter, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience ; mais enfin ses amis et surtout Fulvius l'aigrirent tellement qu'il rassembla de nouveau assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, dit-on, entra dans ce projet séditionnaire, et soudoya secrètement un certain nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs : on trouve ce fait obscurément énoncé dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. D'autres, au contraire, assurent que ce fut contre le gré de sa mère qu'il se rengagea dans cette lutte politique. Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caius, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin ; après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, qui portait les entrailles des victimes, nommé Antyllius, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites place aux honnêtes gens, méchants citoyens que vous êtes ! » A l'instant même ce licteur fut tué sur la place à coups de poinçons, qu'on avait faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple ; mais les chefs des deux partis en furent différemment affectés. Caius en eut un véritable chagrin, et reprocha avec aigreur à ceux qui l'entouraient d'avoir donné à leurs ennemis, contre eux-mêmes, un prétexte qu'ils cherchaient depuis longtemps. Opimius saisit avec complaisance l'occasion qui se présentait ; il en prit plus de confiance et excita le peuple à la vengeance : mais il survint une pluie qui les sépara.

Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat ; et, pendant qu'on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cela mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius, et le portèrent

à travers la place jusqu'au sénat, en poussant de grands cris et des gémissements affectés. Opimius était instruit de tout ; mais il feignait de l'ignorer et en témoignait de l'étonnement. Les sénateurs étant sortis pour prendre connaissance du fait, et voyant ce lit posé au milieu de la place, quelques-uns d'entre eux en parurent vivement touchés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette vue ralluma la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir tué de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, avaient fait jeter son corps dans le Tibre ; et lorsque Antyllius, un misérable licteur qui pouvait bien ne pas mériter la mort, mais qui du moins n'y avait que trop donné lieu par son imprudence, était exposé sur la place, le sénat du peuple romain environnait son lit funèbre, l'arrosait de ses larmes, honorerait de sa présence le convoi d'un simple mercenaire, et cela pour se ménager une occasion de faire périr le seul des protecteurs du peuple qui restât encore.

Le sénat étant rentré, chargea par un décret le consul Opimius d'employer tout ce qu'il y avait de pouvoir à maintenir la sûreté publique, et à exterminer les tyrans¹. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers d'amener le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule nombreuse. Caius, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père ; et, après l'avoir longtemps considérée sans proférer une seule parole, il s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché ; et, se reprochant les uns aux autres leur lâcheté d'abandonner, de trahir un homme si dévoué à leur intérêt, ils le suivirent, et passèrent la nuit devant sa maison, qu'ils gardèrent avec bien plus de soin que ceux qui veillaient auprès de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, que pousser des cris de joie, et tenir dans la débauche les propos les plus audacieux ; Fulvius lui-même, qui le premier s'était plongé dans l'ivresse, se permit des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caius gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique ; ils songeaient

1. La formule usitée dans ces occasions était celle-ci : « Que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage. »

aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

Le lendemain, à la pointe du jour, on eut bien de la peine à réveiller Fulvius, que l'ivresse avait plongé dans un sommeil profond ; toute sa suite s'arma des dépouilles qu'il avait dans sa maison, et qui venaient de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois l'année de son consulat ; elle se mit en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, afin d'aller s'emparer du mont Aventin. Caius ne voulut point s'armer ; il sortit avec sa toge, comme il allait ordinairement sur la place, sans autre précaution que de porter un petit poignard. Il était sur le seuil de sa porte, lorsque sa femme l'arrêta et se jeta à ses genoux, en le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant : « Mon cher Caius, lui dit-elle, je ne te vois point partir aujourd'hui, pour aller à la tribune aux harangues y proposer des décrets, comme tribun et comme législateur. Tu ne vas pas à une guerre glorieuse, qui pourrait, il est vrai, me priver de mon époux, mais qui me laisserait du moins un deuil honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te livrer ; et tu y vas sans armes, dans la disposition vertueuse de tout souffrir plutôt que de te porter à aucun acte de violence. Tu périras, et ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le parti des méchants triomphe ; déjà c'est la violence et le fer qui décident de tout dans les tribunaux. Si ton frère fût mort devant Numance, on eût, par une trêve, obtenu son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Et moi, peut-être, je serai réduite à aller sur les bords d'un fleuve ou d'une mer, leur redemander ton corps que les eaux auront longtemps couvert : car, après le massacre de Tibérius, quelle confiance peut-on avoir dans les lois et dans les dieux eux-mêmes ? »

Pendant que Licinia exprimait ainsi ses tristes plaintes, Caius se tira doucement d'entre ses mains, et sortit en silence avec ses amis. Sa femme, en voulant le retenir par sa robe, tomba sur le seuil de la porte, et y resta longtemps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin l'enlever ; et, la voyant privée de connaissance, ils la portèrent chez son frère Crassus. Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya sur la place, par le conseil de Caius, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Ce jeune homme était d'une beauté ravissante, plus intéressant alors par sa contenance modeste, par la rougeur

qui couvrait son front, et par les pleurs dont son visage était baigné ; il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs n'étaient pas éloignés de les accepter ; mais Opimius leur représenta que ce n'était point par des hérauts que des citoyens coupables devaient traiter avec le sénat. « Il faut, ajouta-t-il, qu'ils descendent de leur montagne et viennent en personne subir leur jugement, et, en se livrant à la discrétion du sénat, désarmer sa juste colère. » Il défendit au jeune Fulvius de revenir, à moins que ce ne fût pour accepter ces conditions. Caius, dit-on, voulait aller au sénat pour l'amener à des sentiments de paix ; mais personne n'y ayant consenti, Fulvius envoya une seconde fois son fils aux sénateurs, pour leur faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme ; et, l'ayant remis à des gardes, il marcha contre Fulvius avec une infanterie nombreuse, et un corps d'archers crétois qui tirèrent sur les factieux, et, après en avoir blessé plusieurs, mirent les autres en désordre et les obligèrent à prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public qui était abandonné, où il fut découvert peu de temps après, et massacré avec l'aîné de ses enfants.

Caius ne fut vu par personne les armes à la main : vivement affligé de tout ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane résolu à se donner la mort ; mais il en fut empêché par ses deux amis les plus fidèles, Pomponius et Licinius, qui lui arrachèrent le poignard des mains, et lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors s'étant mis, dit-on, à genoux, il tendit les mains vers la déesse, et la pria de punir par une servitude perpétuelle cette ingratitude et cette trahison des Romains, qui l'avaient presque tous abandonné dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Caius avait pris la fuite ; mais il fut atteint près du pont de bois par quelques-uns de ses ennemis. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants ; et, s'étant tournés contre ceux qui le poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'au moment où ils tombèrent morts sur la place. Caius avait pour compagnon de sa fuite un esclave



Fig. 61. — Archer.

nommé Philocrate : tous les autres l'encourageaient, comme s'il eût été question de disputer le prix des jeux ; mais personne ne lui donnait du secours, et ne lui présentait un cheval, quoiqu'il le demandât avec instance ; car les ennemis le suivaient de très près. Il les devança néanmoins un peu, et il eut le temps de se jeter dans un bois consacré aux Furies, où il reçut la mort de la main de son esclave Philocrate, qui se la donna ensuite lui-même. Quelques historiens racontent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras qu'on ne put porter aucun coup à Caius avant que son esclave eût péri des blessures qu'il avait reçues.

On dit qu'un homme, qu'on ne nomme pas, coupa la tête de Caius, et qu'il la portait au consul, lorsqu'elle lui fut enlevée par un ami d'Opimius, nommé Septimuléius, parce qu'avant le combat le consul avait fait une proclamation dans laquelle il promettait, à quiconque apporterait les têtes de Caius et de Fulvius, leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul celle de Caius au bout d'une pique : on prit des balances, et elle se trouva peser dix-sept livres huit onces. Septimuléius, non content de s'être souillé d'un crime, avait encore commis la fraude d'en ôter la cervelle, et de faire couler dans le crâne du plomb fondu. Les corps de Fulvius et de Caius et ceux de tous leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au trésor public ; on défendit à leurs femmes d'en porter le deuil, et Licinia fut en outre privée de sa dot. Les ennemis de Caius, par la plus cruelle inhumanité, firent périr le plus jeune des fils de Fulvius, qu'ils avaient arrêté avant le combat, qui n'avait point pris les armes, ne s'étant point mêlé parmi les combattants, et n'avait été envoyé vers le consul que pour offrir un accommodement.

Mais ce qui offensa, ce qui affligea bien plus le peuple que tous ces actes de cruauté, c'est qu'Opimius eût élevé un temple à la Concorde. C'était s'enorgueillir et tirer vanité de ce qu'il venait de faire, et regarder, en quelque sorte, comme un triomphe le meurtre de tant de citoyens. Aussi, la nuit qui suivit la dédicace de ce temple, on écrivit ce vers au-dessous de l'inscription :

La fureur éleva ce temple à la Concorde.

Opimius fut le premier Romain qui porta dans le consulat toute l'autorité de la dictature, en faisant mourir sans aucune des forma-

lités de la justice trois mille citoyens, et avec eux Caius Gracchus et Fulvius : l'un, personnage consulaire, honoré du triomphe ; l'autre, jeune encore, et supérieur à tous ceux de son âge par sa gloire et sa vertu. Mais Opimius finit lui-même par prévariquer : envoyé en ambassade vers Jugurtha, il se laissa corrompre à prix d'argent ; et condamné pour ce crime par la sentence la plus flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple, que la cruauté de ce consul avait jeté dans l'abattement et dans la consternation.

Mais le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques ; il leur fit faire des statues qui furent exposées publiquement ; il consacra les lieux où ils avaient péri, et il alla y porter les prémices des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices, et s'y acquittaient des mêmes devoirs religieux que dans les temples. Leur mère, Cornélie, supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme ; elle dit en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'elle avait près du mont Misène, sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres ; les rois même lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain, son père ; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une larme, elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert, comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui eussent été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux lui en avait ôté le sentiment ; mais ils manquaient plutôt de sens eux-mêmes qui ignoraient combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressources à l'homme pour surmonter ses chagrins, et que si la vertu heureuse est souvent vaincue par la fortune, elle ne perd pas dans l'adversité le courage de supporter ses malheurs.

l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci » ; tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme !

Ce mot de Scipion fut, dit-on, pour Marius comme une voix divine qui, l'élevant aux plus hautes espérances, le porta à se livrer à l'administration des affaires ; et la faveur de Cécilius Métellus, dont la maison avait toujours protégé la famille de Marius, le fit nommer tribun du peuple.

Après son tribunat, il se mit sur les rangs pour la grande édilité ; car il y a deux ordres d'édiles : le premier est celui des édiles curules, ainsi nommés des sièges à pieds courbés sur lesquels ils s'asseyaient pour donner audience ; le second, bien inférieur en dignité, est celui des édiles plébéiens. Après qu'on a élu les grands édiles, on procède tout de suite à l'élection des autres. Marius, voyant bien qu'il allait être refusé pour la première édilité, se présenta sur-le-champ pour la seconde. On vit dans cette conduite une obstination et une audace qui le firent encore rejeter. Deux refus essuyés en un jour, ce qui était sans exemple, ne lui firent rien rabattre de sa fierté. Peu de temps après il brigua la prêture, et se vit sur le point d'être refusé. Il fut élu enfin le dernier.

En sortant de charge, il alla commander dans l'Espagne ultérieure, qu'il délivra des brigandages dont elle était le théâtre. Cette province avait encore des mœurs sauvages et barbares, et les Espagnols, dans ce temps-là, ne connaissaient rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines. Revenu à Rome, il prit part aux affaires publiques ; mais il n'y apporta ni richesse ni éloquence, deux des plus puissants moyens qu'eussent alors, pour gouverner, ceux qui avaient le plus de considération parmi le peuple. Ses concitoyens, néanmoins, lui ayant tenu compte de la force de son caractère, de sa constance infatigable dans les travaux, de sa manière de vivre toute populaire, il parvint bientôt aux premiers honneurs, et acquit une telle puissance, que, par l'alliance la plus honorable, il entra dans l'illustre maison des Césars : il épousa Julie, tante de ce Jules César qui fut dans la suite le plus grand des Romains, et qui, à raison de cette parenté, se fit gloire de rétablir les honneurs de Marius. A la tempérance dont Marius faisait profession il joignait, dit-on, une patience invincible dans

MARIUS¹
 SES PREMIÈRES CAMPAGNES. — GUERRES CONTRE JUGURTHA. — LES
 CIMBRES. — MITHRIDATE. — GUERRE SOCIALE ET GUERRE CIVILE.

Marius naquit de parents obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait, comme lui, Marius, et sa mère, Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Arpinum, nommé Cirréaton, où il menait, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, une vie grossière, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens, pendant que Scipion l'Africain faisait le siège de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens ; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs ; et, un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur

1. Marius vécut de 156 à 86 av. J.-C.

la douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien, il lui présenta une de ses jambes sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré, et dans un profond silence; mais, quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois que la guérison ne vaut pas la douleur qu'elle cause. »

Vers ce temps-là, le consul Cécilius Métellus, ayant été chargé d'aller en Afrique faire la guerre contre Jugurtha, choisit Marius pour son lieutenant. Marius, qui vit dans cette expédition un vaste champ à de grands combats et à des actions glorieuses, n'eut garde, comme les autres lieutenants, de servir à l'élévation de Métellus, et de travailler pour sa gloire. Persuadé que c'était moins Métellus qui l'avait choisi pour cet emploi, que la fortune elle-même, qui, lui ménageant l'occasion la plus favorable, l'avait placé sur un vaste et magnifique théâtre, où il pourrait se signaler par les plus belles actions, il y déploya tout ce qu'il avait de talents militaires. Dans le cours de cette guerre, qui offrait les plus grandes difficultés, on ne le vit jamais ni craindre les travaux les plus rudes, ni dédaigner les fonctions les moins importantes. Supérieur à tous ses égaux en bon sens et en prudence pour tout ce qui pouvait contribuer à l'utilité commune, il disputait avec les simples soldats de patience et de frugalité, et il acquit ainsi la bienveillance de toute l'armée. C'est, en général, un grand soulagement dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et qui semblent par là en ôter la contrainte et la nécessité. Il n'est pas pour le soldat romain de spectacle plus doux que de voir son général manger publiquement le même pain que lui, coucher sur un grabat, travailler avec lui à ouvrir une tranchée ou à fortifier un camp. Il estime bien moins les capitaines qui lui donnent de l'argent ou qui l'élèvent aux charges que ceux qui s'associent à ses travaux et à ses dangers; il aime qu'ils partagent ses fatigues, et non qu'ils le laissent vivre dans l'oisiveté. Marius, en suivant cette conduite, gagna l'affection de tous les soldats, et remplit bientôt l'Afrique entière et l'Italie même du bruit de son nom et de sa gloire. Tous

ceux qui de l'armée écrivaient à Rome, ne cessaient de répéter qu'on ne verrait la fin de cette guerre contre ce roi barbare que lorsque Marius, nommé consul, en aurait seul la conduite.

Une préférence si marquée déplaisait fort à Métellus; mais rien ne lui causa plus de chagrin que l'aventure de Turpilius. C'était un ami de Métellus, et les deux familles étaient depuis longtemps liées par les nœuds de l'hospitalité. Turpilius avait alors à l'armée la charge d'intendant des ouvriers. Préposé par Métellus à la garde d'une ville considérable, nommée Vacca, il crut qu'en ne faisant aucune injustice aux habitants, en les traitant même avec beaucoup de douceur et d'humanité, il s'assurerait de leur fidélité; mais leur perfidie le livra, sans qu'il s'en doutât, entre les mains des ennemis. Ils reçurent Jugurtha dans leur ville; mais ils ne firent point de mal à Turpilius, et obtinrent pour lui, de ce prince, la vie et la liberté. Cité en justice comme coupable de trahison, il eut pour un de ses juges Marius, qui, très indisposé contre lui, aigrit tellement la plupart des autres, que Métellus se vit forcé malgré lui, par la pluralité des suffrages, de le condamner à mort. Peu de temps après, l'accusation ayant été reconnue fautive, et tous les autres juges partageant la vive douleur de Métellus, Marius, au contraire, en témoigna publiquement sa joie; il se vanta que cette condamnation était son ouvrage, et il n'eut pas honte de dire partout qu'il avait attaché à l'âme de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait mourir son hôte. Il éclata dès lors entre eux une haine implacable; et Métellus lui dit un jour en le raillant : « Tu veux donc nous quitter, homme de bien; tu penses à t'embarquer pour Rome et à y briguer le consulat; car tu n'aurais garde d'attendre à être consul avec mon fils? » Ce fils de Métellus était encore dans sa première jeunesse.

Cependant Marius sollicitait vivement son congé, que Métellus différait toujours et qu'il lui accorda enfin, lorsqu'il ne restait plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls. Marius se rendit en deux jours et une nuit à Utique, sur mer, quoiqu'elle fût à une distance considérable du camp. Avant de s'embarquer, il fit un sacrifice, et le devin lui assura, dit-on, que le dieu lui promettait des prospérités extraordinaires et bien supérieures à ses espérances. Le cœur enflé de ces promesses, il mit à la voile; et ayant eu constamment le vent le plus favorable, il fit la traversée en quatre jours. Le peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie.

Conduit aux comices par un des tribuns, après avoir présenté plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, en promettant de tuer de sa main Jugurtha, ou de l'amener prisonnier à Rome. Il fut nommé consul sans opposition; et aussitôt, au mépris des lois et des coutumes des Romains, dans les nouvelles levées qu'il fit, il enrôla des esclaves et des gens sans aveu. Tous les généraux avant lui n'en recevaient pas dans les troupes; ils ne confiaient les armes comme les autres honneurs de la république qu'à des hommes qui en fussent dignes et dont la fortune connue répondit de leur fidélité. Ce ne fut pas néanmoins cette nouveauté qui décria le plus Marius: il offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des patriciens et des riches; que, pour lui, il se glorifiait auprès du peuple non de vains monuments et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux, issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience: « Croyez-vous, demandait-il à ceux qui étaient présents, que les ancêtres de ces deux généraux n'auraient pas préféré de laisser des descendants qui me ressemblassent? Ne se sont-ils pas eux-mêmes rendus illustres bien moins par leur noblesse et par leur rang que par leurs vertus et par leurs exploits? » Tous ces discours ne lui étaient pas inspirés seulement par sa présomption et sa vanité, par l'envie de s'attirer gratuitement la haine des patriciens; il était encore excité par le peuple qui, charmé du mépris que ces propos attiraient au sénat, et mesurant toujours l'élévation de l'âme à la fierté des paroles, portait Marius jusqu'aux nues, et le poussait à ne pas épargner les nobles pour faire plaisir à la multitude.

Quand il fut repassé en Afrique, Métellus, dominé par l'envie, et outré de dépit de ce qu'après avoir terminé la guerre, lorsqu'il n'avait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius, qui ne devait son élévation qu'à son ingratitude, venait lui enlever la couronne et le triomphe, ne put se résoudre à le voir, et se retira de l'armée, dont Rutilius, un de ses lieutenants, remit le commandement à Marius. Mais avant la fin de la guerre la vengeance céleste punit Marius de sa perfidie. Sylla vint lui ravir la

gloire de la terminer, de la même manière qu'il l'avait enlevée lui-même à Métellus. J'ai raconté ce fait dans la vie de Sylla¹.

Ce fut le premier germe de cette haine implacable et cruelle qui éclata bientôt entre Marius et Sylla, et qui manqua de renverser Rome. Ceux qui portaient envie à Marius attribuaient à Sylla la prise du roi de Numidie; et Sylla lui-même avait fait graver un anneau qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus: rien n'irritait tant Marius, l'homme le plus ambitieux et le moins disposé à partager avec un autre la gloire de ses actions. Sylla d'ailleurs, était excité par les ennemis de Marius, qui affectaient de faire honneur à Métellus des premiers et des plus grands succès de cette guerre, et de mettre les derniers sur le compte de Sylla, qui avait eu la gloire de la terminer; ils avaient pour but d'empêcher que le peuple n'admirât tant Marius et ne le regardât comme le premier des capitaines romains.

Mais cette envie et cette haine, ces invectives contre Marius furent bientôt assoupies et dissipées par le danger qui, du côté du couchant, vint menacer tout à coup l'Italie. Rome n'eut pas plus tôt senti le besoin qu'elle avait d'un général habile et cherché des yeux quel était le pilote qui pouvait la sauver dans une guerre qui s'élevait sur elle comme une affreuse tempête, que, voyant les citoyens des maisons les plus nobles et les plus riches refuser de se mettre sur les rangs pour demander le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix. A peine on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir; car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie. Comme ces barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples, et qu'ils habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient et de quelles

1. Voir plus loin, page 314.

contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs, et le nom de Cimbres, que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'Océan septentrional...

Leur courage et leur audace, leur force et leur vivacité dans les combats, étaient comparables à la violence et à l'impétuosité de la foudre; rien ne pouvait ni leur résister ni s'opposer à leur marche: tous les peuples, sur leur passage, étaient entraînés comme une proie facile. Plusieurs généraux romains, envoyés avec des armées puissantes pour commander dans la Gaule Cisalpine, avaient été honteusement enlevés, et ce fut la lâcheté que ces chefs montrèrent contre les premières attaques de ces barbares qui les enhardit à marcher vers Rome, encouragés par la facilité de leurs victoires sur tous les généraux qu'ils avaient eu à combattre, et par les richesses immenses qu'ils avaient amassées. Ils résolurent de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent détruit Rome et ravagé toute l'Italie. Les Romains, à qui la nouvelle de cette résolution venait de toutes parts, appelèrent Marius à la conduite de cette guerre et le nommèrent consul pour la seconde fois, quoiqu'il fût défendu d'élire quelqu'un qui serait absent, et qui n'aurait pas mis entre les deux consulats l'intervalle prescrit par la loi. Ceux qui voulurent s'opposer à son élection, en alléguant cette défense, furent repoussés par le peuple. « Ce n'était pas, disait-on, la première fois que la loi cédait à l'utilité publique; et le motif qui y faisait déroger en cette circonstance n'était pas moins pressant que celui qui avait déterminé leurs ancêtres à nommer, contre les lois, Scipion consul; et lorsqu'ils l'avaient élu, ils n'avaient pas à craindre la ruine de leur ville, ils ne voulaient que détruire Carthage. » Le peuple donc passa outre et confirma sa nomination.

Marius, ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier jour de janvier, jour où commence l'année romaine; il entra dans Rome en triomphe, et fit voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient peine à croire: c'était Jugurtha captif. Personne n'aurait osé se flatter de voir finir cette guerre du vivant de ce prince, tant il savait se plier avec souplesse à toutes les variations de la fortune, tant son courage était secondé par sa finesse! On dit que pendant la marche du triomphe il perdit le sens, et que, la pompe finie, il fut conduit dans une prison, où les

licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles, pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant: « Par Hercule, que vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le désir et l'espérance de vivre, il trouva enfin dans une mort misérable la juste punition de ses forfaits.

Marius, après son triomphe, assembla le sénat, et, soit distraction, soit abus insolent de sa fortune, il entra dans la salle avec sa robe de triomphateur; mais, s'étant aperçu sur-le-champ de l'indignation de tout le sénat, il sortit; et, ayant remis sa robe prétexte, il revint prendre sa place. Quand il partit pour son expédition, il exerça ses troupes jusque dans leur marche; il les accoutuma à faire toutes sortes de courses et des traites fort longues; il les obligea de porter leur bagage et de préparer elles-mêmes leur nourriture: aussi, longtemps après, appelait-on *mulets de Marius* les soldats qui aimaient le travail et exécutaient en silence tout ce qu'on leur ordonnait.

Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius une grande faveur de la fortune, que les barbares, par une sorte de reflux, lassés d'abord inonder l'Espagne: ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace; et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportements, l'apreté de sa voix, l'air farouche de son visage, n'étaient plus redoutables pour eux et ne le seraient que pour les ennemis. Mais rien ne les charmait tant que sa droiture dans les jugements.

Elle ne contribua pas peu à lui faire obtenir un troisième consulat; d'ailleurs, on attendait les barbares au printemps, et les soldats ne voulaient pas s'exposer à combattre contre eux sous un autre général que Marius. Mais ils ne vinrent pas aussi tôt qu'on l'avait cru; et le troisième consulat de Marius expira avant qu'ils



FIG. 62. — Soldat chargé de son bagage.

fussent arrivés. Quand le temps des comices approcha, la mort de l'autre consul obligea Marius de laisser le commandement de l'armée à Manius Acilius, et de se rendre à Rome. Plusieurs Romains des plus distingués s'étaient mis sur les rangs; mais Lucius Saturninus, celui des tribuns qui avait le plus de pouvoir sur le peuple, gagné par Marius, haranguait dans toutes les assemblées pour persuader aux citoyens de continuer Marius dans le consulat; et comme celui-ci faisait semblant de le refuser, qu'il affectait même de ne pas s'en soucier, Saturninus l'accusait de trahir sa patrie, en ne voulant pas, dans un danger si pressant, accepter le commandement de l'armée. On voyait bien que ce n'était qu'une feinte, dans laquelle Saturninus jouait assez maladroitement son rôle; mais le peuple, qui sentait que dans cette conjoncture on avait besoin de la capacité et de la fortune de Marius, lui décerna ce quatrième consulat, et lui donna pour collègue Catulus Lutatus, homme estimé des nobles, et qui n'était pas désagréable au peuple. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes; et, ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche, que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais, comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; sa rive était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et qui en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jusqu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie, et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui la fosse Mariane.

Les barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la haute Germanie, pour aller par la Norique forcer les passages que gardait Catulus; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie, en côtoyant la mer, et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez longtemps leur départ; mais les Teu-

tons et les Ambrons étant partis sans différer, et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense, et dès qu'il fut établi ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs défis, retint ses soldats dans le camp, et fit de sévères réprimandes à ceux qui, témoignant une fierté déplacée et n'écoutant que leur colère, voulaient aller combattre. Il les appelait traîtres à la patrie et leur représentait que l'objet de leur ambition devait être non d'obtenir des triomphes et d'élever des trophées, mais de dissiper cette nuée foudroyante qui les menaçait et de sauver l'Italie. C'était le langage qu'il tenait en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les plaçait les uns après les autres sur les remparts du camp, d'où ils pouvaient voir les ennemis, afin de les accoutumer à leur figure, au ton rude et sauvage de leur voix, à leur armure et à leurs mouvements extraordinaires. Il leur rendit ainsi familier par l'habitude ce qui d'abord leur avait paru si effrayant; car il savait que la nouveauté fait souvent illusion et exagère les choses que l'on craint, au lieu que l'habitude ôte même à celles qui sont redoutables une grande partie de l'effroi qu'elles inspirent. Cette vue continuelle des ennemis diminua peu à peu l'étonnement dont ils avaient été d'abord frappés; et bientôt leur colère, ranimée par les menaces et les bravades insupportables de ces barbares, échauffa et enflamma leur courage. Car les ennemis, non contents de piller et de ravager tous les environs, venaient les insulter jusque dans leur camp, avec une audace et une insolence si révoltantes, qu'indignés de leur inaction, ils se livrèrent à des plaintes qui parvinrent enfin jusqu'à Marius: « Quelle lâcheté, disaient-ils, Marius a-t-il donc reconnue en nous, pour nous empêcher de combattre; pour nous tenir, comme des femmes, sous des clefs et des geôliers? Osons lui faire voir que nous sommes des hommes libres; allons lui demander s'il attend d'autres soldats qui combattent pour la liberté, et s'il compte ne jamais nous employer que comme de simples travailleurs, pour creuser des fossés, nettoyer des bourbiers ou détourner des rivières. C'est sans doute pour ces glorieux ouvrages qu'il nous a exercés à tant de travaux; ce sont là les exploits de ses deux consulats qu'il se pro-

pose de présenter à ses concitoyens. Craint-il le sort de Carbon et de Cépion, que les ennemis ont vaincus? Mais ces généraux étaient bien au-dessous de Marius en réputation et en courage, et leurs armées étaient moins fortes que la sienne. Encore vaudrait-il mieux essayer quelque perte en combattant, que de rester dans l'inaction, spectateurs des dégâts que souffrent nos alliés.»

Marius, charmé de ces plaintes, s'étudiait cependant à les calmer, en les assurant qu'il était bien éloigné de se défier d'eux; mais que pour obéir à certains oracles il attendait le temps et le lieu qui devaient lui donner la victoire...

Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer; mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchements, et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit surtout connaître combien leur nombre était prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défilier sans interruption devant les retranchements de Marius; et comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes; qu'ils seraient bientôt auprès d'elles. Quand ils furent tous passés, et qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi et se mit à leur suite. Il se postait toujours près d'eux, choisissait pour camper des lieux forts d'assiette, qu'il fortifiait encore par de bons retranchements, afin de passer les nuits en sûreté. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les Eaux de Sextius¹, d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre; il prit un poste très avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plaignirent qu'ils allaient souffrir une cruelle soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des barbares: «C'est là, leur dit-il, qu'il faut aller acheter de l'eau au prix de votre sang. — Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous y mènes-tu pas tout à l'heure, pendant que le sang coule encore dans nos veines? —

1. Aujourd'hui Aix en Provence.

Il faut auparavant, reprit Marius avec douceur, fortifier notre camp.» Les soldats, quoique mécontents, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendent en foule vers la rivière avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques-uns d'épées ou de piques, parce qu'ils s'attendaient à être obligés de combattre pour avoir de l'eau. Ils furent en effet attaqués par les barbares, qui ne vinrent d'abord qu'en petit nombre, parce que la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des barbares, attirés par la beauté du lieu et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

Les cris des combattants en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre les barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Manlius et de Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître, ils répétaient souvent le nom d'Ambrons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri; et comme ils donnent généralement à toute leur nation le nom d'Ambrons, ils répondirent aux barbares par le même cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Les officiers ayant des deux côtés joint leurs cris à ceux de leurs soldats, et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Liguriens chargèrent les premiers

rangs avec vigueur, et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les barbares et les heurtèrent avec tant de raideur, qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés, et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Leurs femmes, étant sorties au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappent également et les fuyards et ceux qui les poursuivent, les premiers comme traitres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, et de leurs mains nues s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat, donné sur le bord du fleuve, fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste, la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leur repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible; ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture ni retranchement. Il restait encore plusieurs milliers de barbares qui n'avaient pas combattu; et ceux des Ambrons qui s'étaient sauvés de la défaite s'étant joints à eux, ils poussèrent toute la nuit des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes ou à des gémissements humains, mais à des hurlements, à des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve. Ce bruit affreux remplissait toute la plaine; les Romains étaient saisis de terreur, et Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp ni cette nuit ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer et à se

disposer pour la bataille. Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et ensuite de se reposer. Le lendemain dès la pointe du jour il les range en bataille devant les retranchements, et envoie sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'attendirent pas que les Romains fussent descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni. Frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait; de lancer alors leurs javalots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les barbares n'auraient point de force, et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parce que leurs corps seraient sur ce terrain inégal comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

Marius, aussi adroit que personne à manier les armes, et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les barbares, arrêtés par les Romains, qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur, pressés ensuite vivement, lâchèrent pied et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout à coup on entendit de grands cris partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et le désordre. Marcellus avait saisi le moment favorable: le bruit de la première attaque n'était pas plus tôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait, que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les barbares en poussant de grands cris, et, les prenant en queue, il avait fait main basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tête et en queue, ils ne purent résister longtemps à ce double choc; ils

furent mis en déroute, et prirent ouvertement la fuite. Les Romains, s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille. Devenus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils arrêtrèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie, en la délivrant d'un si grand danger. Quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles ni du nombre des morts ; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclorre leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués ; que les corps consumés dans les champs, par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraisèrent tellement la terre et la pénétrèrent à une si grande profondeur, que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits ; ce qui vérifie ce mot d'Archiloque, que rien n'engraisse plus la terre que les corps qui y pourrissent. On dit aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que les grandes batailles sont presque toujours suivies de pluies abondantes : soit qu'un dieu bienfaisant, pour laver et purifier la terre, l'inonde de ces eaux pures qu'il lui envoie du ciel, ou que l'air, qui s'altère facilement et éprouve de plus grands changements pour la plus légère cause, se condense par les vapeurs humides et pesantes qui s'exhalent du sein de cette corruption.

Après la bataille, Marius, ayant choisi parmi les armes et les dépouilles des barbares les plus belles, les mieux conservées, les plus propres à relever la pompe de son triomphe, fit entasser tout le reste sur un grand bûcher et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée environnait le bûcher, couronnée de laurier ; lui-même, vêtu de pourpre et ceint à la romaine, prit un flambeau allumé, et, l'élevant de ses deux mains vers le ciel, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit venir à toute bride quelques-uns de ses amis, dont l'arrivée fit faire un grand silence, dans l'attente des nouvelles qu'ils apportaient. Dès qu'ils furent près de Marius, ils sautèrent à terre, et, courant l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois et lui remirent les lettres qui lui annonçaient sa nomination. La joie vive que causa cette nouvelle mit le comble à celle qu'on ressentait déjà d'une si grande victoire. Toute l'armée témoigna

le plaisir qu'elle en avait par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes ; et les officiers ayant de nouveau couronné Marius de laurier, il mit le feu au bûcher et acheva le sacrifice.

Mais la puissance qui ne souffre jamais que la joie des plus grands succès soit pure et sans mélange, qui jette tant de variété dans la vie humaine par des vicissitudes continuelles de bien et de mal, soit qu'on l'appelle fortune, vengeance divine, ou enfin nécessité naturelle des choses humaines, lit arriver peu de jours après à Marius de tristes nouvelles de Catulus, son collègue, dont le malheur fut pour la ville de Rome un nouveau sujet de terreur et comme un nuage funeste, une tempête menaçante, au milieu d'un temps calme et serein. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre les Cimbres le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, et craignant, s'il était obligé de diviser son armée en plusieurs corps, qu'elle ne fût trop affaiblie, redescendit en Italie, et, mettant devant lui la rivière d'Adige, il éleva des deux côtés de bons retranchements, afin d'en empêcher le passage, et bâtit un pont qui lui donnât la facilité de couvrir les places qui étaient au delà du fleuve, si les Cimbres, après avoir franchi les détroits, allaient les attaquer. Mais ils méprisaient tellement leurs ennemis et les insultaient si ouvertement, que, sans aucune nécessité, et seulement pour faire parade de leur audace et de leur force, ils s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace ; et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers, et, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante. Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui des Romains et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc, comme autrefois les géants, les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps au-dessus du pont que les Romains avaient construit des masses d'un grand poids qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont et en ébranlaient les fondements. La plupart des soldats romains, effrayés d'une pareille entreprise, abandonnèrent le grand camp et se retirèrent. Catulus

se conduisit alors en habile et parfait général, qui préfère à sa propre gloire celle de ses concitoyens. Quand il vit qu'il ne pouvait persuader à ses soldats de rester, et que, cédant à leur frayeur, ils pliaient bagage, il ordonna qu'on levât l'aigle, et, courant aux premiers rangs qui étaient déjà en marche, il se mit à leur tête, aimant mieux que la honte de cette retraite tombât sur lui seul plutôt que sur sa patrie, et que les soldats eussent l'air, non de prendre la fuite, mais de suivre leur général. Les barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris après la bataille et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de sa victoire. Les barbares, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât.

Cette conjoncture fâcheuse fit appeler Marius à Rome ; en l'y voyant arriver, tout le monde crut qu'il allait recevoir les honneurs du triomphe, et le sénat s'empressa de les lui décerner ; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de leur part de cette gloire les soldats qui avaient partagé ses périls, ou que son motif fût de rassurer le peuple sur ses craintes, en déposant, entre les mains de la fortune de Rome, la gloire de ses premiers succès, et se promettant de l'en retirer plus brillante après de nouveaux exploits. Il tint dans le sénat les discours qu'exigeait la circonstance, après quoi il se hâta d'aller joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence ; il fit venir son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô, afin d'empêcher les barbares de pénétrer dans l'Italie cispadane. Mais ceux-ci différèrent de combattre, parce qu'ils attendaient, disaient-ils, les Teutons, dont le retard les étonnait fort, soit qu'ils ignorassent réellement leur défaite, soit qu'ils voulussent paraître n'y pas croire ; car ils accablaient d'outrages ceux qui venaient leur en porter la nouvelle. Ils envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius ayant demandé aux ambassadeurs de quels frères ils voulaient parler, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Tous ceux qui étaient présents éclatèrent de

rire, et Marius leur dit en plaisantant : « Ne vous inquiétez plus de vos frères ; ils ont la terre que nous leur avons donnée et qu'ils conserveront à jamais. » Les barbares, ayant senti l'ironie, s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius ; et il serait peu honnête de vous en aller sans avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens avaient faits prisonniers, comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

Les Cimbres, dès qu'ils eurent entendu le rapport de leurs ambassadeurs, marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp et se contentait de le garder. Ce fut, dit-on, pour cette bataille, que Marius fit au javelot un changement utile. Jusqu'alors le fer et la hampe étaient cloués ensemble par deux chevilles de fer ; Marius n'en laissa qu'une, et à la place de l'autre, il en mit une de bois, beaucoup plus aisée à rompre : changement bien imaginé, afin que la pique, en s'attachant au bouclier de l'ennemi, n'y restât pas droite, mais que la cheville de bois, en se rompant, fit plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi. Boiorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre ; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil, lieu commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux barbares pour étendre leur nombreuse armée. Les deux partis, arrivés au rendez-vous, se mirent en bataille. Catulus avait sous ses ordres vingt mille trois cents hommes, et Marius, trente-deux mille, qui, placés aux deux ailes, environnaient Catulus, dont les troupes occupaient le centre. C'est ainsi que l'écrivit Sylla, qui fut présent à cette bataille. On dit que Marius donna cette disposition aux deux corps de son armée, parce qu'il espérait tomber avec ses deux ailes, sur les

phalanges ennemies, et ne devoir la victoire qu'aux troupes qu'il commandait, sans que Catulus y eût aucune part et pût même se mêler avec les ennemis. En effet, lorsque le front d'une bataille est fort étendu, il est d'ordinaire que les ailes débordent sur le centre, qui se trouve alors très enfoncé. On ajoute que Catulus en fit l'observation dans l'apologie qu'il fut obligé de faire, et qu'il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

L'infanterie des Cimbres sortit en bon ordre de ses retranchements; et, s'étant rangée en bataille, elle forma une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en musles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes: ils ajoutaient encore à la hauteur de leur taille. Ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes. Dans cette bataille, ils n'attaquèrent pas les Romains de front; mais s'étant détournés à droite, ils s'étendirent insensiblement, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qui occupait la gauche. Les généraux romains s'aperçurent à l'instant de leur ruse; mais ils ne purent retenir leurs soldats, dont l'un, s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite. Cependant l'infanterie des barbares s'avancait, semblable aux vagues d'une mer immense. Marius, après s'être lavé les mains, les éleva au ciel et fit vœu d'offrir aux dieux une hécatombe. Catulus, de son côté, ayant levé les mains au ciel, promit de consacrer la fortune de ce jour et de lui bâtir un temple. Marius fit aussi un sacrifice: et lorsque le prêtre lui eut montré les entrailles de la victime, il s'écria: « La victoire est à moi. » Mais à peine les deux armées commençaient à charger, qu'il survint un accident qui, au rapport de Sylla, parut l'effet de la vengeance céleste sur Marius. Le mouvement d'une multitude si prodigieuse fit lever un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius, qui s'était avancé le premier avec ses troupes, pour tomber sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et, ayant poussé bien au delà de leur bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que la fortune conduisait les barbares vers Catulus, qui seul eut à sou-

tenir tout leur effort avec ses soldats, au nombre desquels était Sylla. L'ardeur du jour et les rayons brûlants du soleil, qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Ces barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers, pour se défendre de l'ardeur du soleil; car cette bataille se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, appelé alors *sextilis*. Ce nuage de poussière servit même à soutenir le courage des Romains, en leur cachant la multitude des ennemis; chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en vinrent aux mains avant que la vue du grand nombre des barbares eût pu les effrayer. D'ailleurs l'habitude du travail et de la fatigue avait tellement endurci leurs corps, que, malgré l'extrême chaleur et l'impétuosité avec laquelle ils étaient allés à l'ennemi, on ne vit pas un seul Romain suer ou haleter: c'est le témoignage que Catulus lui-même leur rend en faisant l'éloge de ses troupes.

La plupart des ennemis, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés en pièces; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, dont les uns étaient leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères; elles étouffaient leurs enfants de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, à ce qu'on assure, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants, qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et, les piquant ensuite pour les faire courir, ils périssaient étranglés, ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant. Les soldats de Marius pillèrent le bagage; mais les dépouilles, les étendards et les trompettes furent portés, dit-on, au camp de Catulus: ce qu'il alléga

comme une preuve certaine que la victoire était son ouvrage. Il s'éleva à cette occasion une vive dispute entre ses troupes et celles de Marius ; afin de la terminer à l'amiable, on prit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui étaient alors au camp. Les soldats de Catulus les menèrent au milieu des morts restés sur le champ de bataille, et leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs piques : il était facile de les reconnaître, parce que Catulus avait fait graver son nom sur les bois des piques de tous ses soldats. Cependant on fit honneur à Marius de ce succès, soit à cause de sa première victoire, soit par égard pour sa dignité. Le peuple même lui donna le titre de troisième fondateur de Rome, parce qu'il avait délivré sa patrie d'un aussi grand danger que celui dont les Gaulois l'avaient autrefois menacée. Lorsque les Romains, au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, se livraient, dans leurs repas domestiques, aux transports de la joie la plus douce, ils offraient à Marius, en même temps qu'à leurs dieux, les prémices de leurs mets, et lui faisaient les mêmes libations ; ils voulaient ne décerner qu'à lui seul les deux triomphes : mais il refusa de triompher sans Catulus ; il crut devoir se montrer modeste dans une si grande prospérité : peut-être aussi craignait-il les soldats de Catulus, bien déterminés, si l'on privait leur général de cet honneur, à s'opposer au triomphe de Marius.

Son cinquième consulat étant près de finir, il aspira au sixième avec plus d'ardeur que personne n'en avait jamais mis à briguer le premier. Courtisan assidu de la multitude, attentif à lui complaire en tout, il relâcha non seulement du faste et de la dignité de sa charge, mais encore de la fierté de son naturel, et affecta, dans toute sa conduite, une douceur et une popularité qui n'étaient point dans son caractère. Timide par ambition dans ce qui tenait au gouvernement et dans les intrigues populaires, la constance et l'intrépidité qu'il montrait dans les combats l'abandonnaient dans les assemblées du peuple ; là, un mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui-même. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de cité, à Rome, à deux mille habitants de Caméries qui avaient servi avec distinction, privilège qui parut contraire aux lois, il répondit à ceux qui l'en blâmaient, que le bruit des armes l'avait empêché d'entendre la loi ; mais il paraissait redouter les cris tumultueux des assemblées publiques. Dans les camps, le besoin qu'on avait de ses talents lui donnait de la dignité et de la puis-

sance ; mais n'ayant pu, dans les affaires politiques, s'élever au premier degré d'honneur et de crédit, il se jeta dans les bras du peuple, dont il brigua la bienveillance et la faveur, ne se souciant point d'être le plus homme de bien, pourvu qu'il fût le plus grand. Il encourut par cette conduite la haine des nobles ; mais celui d'entre eux qu'il redoutait le plus, c'était Métellus, dont il n'avait payé les bienfaits que par la plus noire ingratitude ; qui, naturellement vertueux et ami de la vérité, s'opposait avec force à ceux qui s'insinuaient par des voies peu honnêtes dans la faveur du peuple, en ne parlant que pour lui complaire. Marius résolut donc de le chasser de Rome : pour y parvenir il se lia intimement avec Glaucias et Saturninus, les plus audacieux des hommes, et qui avaient à leur ordre une tourbe d'indigents et de séditeux. Il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, et fit venir à Rome des gens de guerre qu'il mêla dans les assemblées, pour faire bannir Métellus.

Il n'obtint son sixième consulat qu'en faisant aux tribuns des largesses considérables ; l'ayant ainsi acheté à beaux deniers comptants, il réussit à en éloigner Métellus, et à faire nommer Valérius, moins pour consul que pour ministre de ses volontés. Jamais le peuple n'avait donné à personne autant de consulats, si ce n'est à Valérius Corvinus ; avec cette différence que, du premier consulat de Corvinus à son dernier, il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, et que Marius, deux ans après son premier consulat, parcourut de suite les cinq autres poussé d'un seul trait par la fortune. Mais dans ce dernier, il devint l'objet de la haine publique, en se rendant complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nonius, que ce scélérat massacra de sa main, parce qu'il était son concurrent au tribunal. Saturninus, devenu tribun, proposa pour le partage des terres une loi qui portait que le sénat viendrait jurer dans l'assemblée du peuple de ratifier ce que le peuple aurait ordonné, et de ne s'opposer à aucune de ses lois. Marius, dans le sénat, feignit de désapprouver cet article de la loi, et déclara que ni lui ni aucun sénateur qui eût du sens ne prêterait un pareil serment : « Car, ajouta-t-il, si la loi proposée n'était pas mauvaise, ce serait faire injure au sénat que de le forcer par le serment à ce qu'il devrait faire par persuasion et de bonne volonté. » Ce n'était pas qu'il pensât réellement ce qu'il disait : mais il tendait à Métellus un piège inévitable. Persuadé que le mensonge faisait partie

de la vertu et de l'habileté, il ne se croyait pas lié par ce qu'il aurait dit dans le sénat; mais sachant que Métellus était d'un caractère ferme; qu'il pensait, avec Pindare, que la vérité est le fondement de la vertu parfaite, il voulait le prendre dans ses propres paroles, afin que le refus qu'il aurait déjà fait dans le sénat, et qu'il répéterait devant l'assemblée, attirât sur lui la haine implacable du peuple. La chose arriva comme il l'avait espéré : Métellus ayant refusé le serment, le sénat leva la séance.

Peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour exiger d'eux le serment, Marius se présenta. Il se fit aussitôt un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Alors, s'embarrassant fort peu de ce qu'il avait si hardiment avancé dans le sénat, mais, à la vérité, du bout des lèvres, il dit qu'il n'avait pas le cou assez gros pour s'en tenir, sur une affaire, à ce qu'il avait dit une première fois; qu'il jurerait donc et obéirait à la loi, si toutefois c'était une loi; restriction qu'il ajouta avec adresse, comme un voile pour cacher sa honte. Dès qu'il eut fait le serment, le peuple ravi de joie, battit des mains et fit entendre les plus vives acclamations; mais les nobles furent aussi affligés qu'indignés d'un pareil changement. Les sénateurs qui craignaient la colère du peuple, jurèrent tous, jusqu'à Métellus. Pour lui, quelques instances que lui fissent ses amis pour l'engager à faire le serment, et à ne pas s'exposer aux peines rigoureuses dont Saturninus menaçait ceux qui refuseraient de le prêter, il ne perdit rien de sa fermeté et ne jura point. Toujours invariable dans son caractère, prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux, il sortit de l'assemblée, et dit à ceux qui l'accompagnaient « que faire le plus léger mal était une lâcheté; que faire le bien quand il n'y avait pas de danger c'était une disposition commune; mais que le faire en s'exposant à de grands périls, c'était agir en homme véritablement vertueux. » Saturninus fit à l'instant même un décret par lequel il était ordonné aux consuls de faire publier qu'on interdisait à Métellus le feu et l'eau, et qu'il était défendu à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace s'offrait même pour aller le tuer; mais tous les bons citoyens, touchés de l'injustice qu'on lui faisait, coururent en foule chez lui pour le défendre. Métellus ne voulut pas être la cause d'une sédition, et prit le sage parti de sortir de Rome : « Ou les affaires, disait-il, prendront une autre tournure, et le peuple se repentira de ce qu'il fait aujourd'hui; alors il me rappellera lui-

même; ou elles resteront dans le même état, et dans ce cas il vaut mieux être éloigné. »

Le service important que Saturninus venait de rendre à Marius imposait à celui-ci la nécessité de souffrir toutes ses violences; il ne sentait pas que c'était faire à la république une plaie incurable; que ses lâches complaisances pour ce tribun audacieux l'autorisaient à se frayer par les armes et par les meurtres un chemin à la tyrannie et à la ruine du gouvernement. Conservant donc quelques égards pour les nobles, et voulant toujours se ménager la faveur du peuple, il fit l'action de l'homme le plus vil et le plus faux. Les principaux citoyens étant allés chez lui pendant la nuit pour l'engager à réprimer les excès de Saturninus, et ce tribun y étant venu aussi, il le fit entrer, à leur insu, par une autre porte. Ensuite, feignant une indisposition, et allant, sous ce prétexte des uns aux autres, il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Enfin, le sénat et les chevaliers s'étant réunis, et ayant fait éclater leur indignation, Marius fut obligé de faire venir sur la place des gens armés, qui chassèrent les séditeux et les poursuivirent jusqu'au Capitole, où on les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. N'ayant donc plus aucun espoir, ils appelèrent Marius et se rendirent à lui, sous la sauvegarde de la foi publique. Il fit son possible pour les sauver; mais toutes ses démarches furent inutiles : à peine descendus sur la place, ils furent assommés par la multitude. Cette conduite lui avait tellement aliéné la noblesse et le peuple, que le temps de la nomination des censeurs étant venu, quoiqu'on s'attendit qu'il se mettrait sur les rangs, il n'osa pas se présenter, et, craignant un refus, il laissa choisir des censeurs qui lui étaient inférieurs en dignité. Il voulut cependant s'en faire un mérite en disant qu'il ne s'était pas présenté, de peur que la recherche sévère qu'il aurait été obligé de faire des mœurs et de la conduite des citoyens ne lui eût attiré la haine du peuple.

Le décret pour le rappel de Métellus ayant été proposé, Marius parla et agit de tout son pouvoir pour en empêcher l'effet; mais voyant tous ses efforts inutiles il y renonça. Le peuple montra le plus grand empressement à ratifier le décret; et Marius, ne pouvant supporter de voir Métellus de retour, s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte d'aller accomplir les sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux; mais ce voyage avait un autre motif, qui n'était pas connu du peuple. La nature ne l'ayant fait

ni pour la paix ni pour les affaires politiques, il ne devait qu'aux armes sa grandeur et sa fortune. Voyant donc que sa gloire et sa puissance se flétrissaient dans le repos et dans l'inaction, il travaillait à susciter aux Romains de nouvelles affaires. Il espérait qu'en irritant les rois de l'Asie, et surtout Mithridate, qui paraissait assez porté de lui-même à faire la guerre, les Romains le nommeraient sur-le-champ pour combattre contre ce prince; que bientôt il remplirait Rome de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et des trésors de Mithridate. Aussi tous les témoignages d'honneur et d'estime que ce prince lui prodigna ne purent rien gagner sur Marius, qui, inflexible dans ses résolutions, lui dit avec dureté: « Prince, ou essaye de devenir plus puissant que les Romains, ou fais sans rien dire ce qu'ils te commandent. » Ces paroles étonnèrent Mithridate, qui avait souvent entendu parler de la liberté du langage romain, mais qui ne l'avait pas encore éprouvée. Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place publique, soit, comme il le disait, afin d'épargner à ceux qui venaient lui faire leur cour la peine d'aller si loin, soit qu'il regardât l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre



Fig. 63. — Cybèle,
la mère des dieux.

de gens de se présenter à sa porte. Mais ce n'était point là ce qui éloignait d'aller chez lui: la véritable cause, c'est que, peu propre aux affaires civiles, manquant de cette douceur et de cette affabilité qui caractérisaient les autres personnages de son rang, on le négligeait pendant la paix, comme un instrument qui n'était bon que pour la guerre.

Il n'était pas fort affecté de voir sa réputation éclipsée par celle de beaucoup d'autres; mais il ne pouvait supporter que l'envie des nobles contre lui fût la cause de l'élévation de Sylla, et que son rival ne dût son pouvoir dans le gouvernement qu'aux dissensions qu'ils avaient eues ensemble. Mais quand Bocchus, roi de Numidie, reconnu pour allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des Victoires qui portaient des trophées, et auprès d'elles des images d'or qui représentaient Jugurtha remis par Bocchus entre les mains de Sylla, Marius fut tellement outré de colère de voir Sylla lui enlever la gloire de ses exploits et se l'attribuer à lui seul, qu'il se disposait à employer la violence pour abattre ces

monuments. Sylla, de son côté, s'opiniâtrant à les maintenir, la sédition allait éclater dans Rome, lorsqu'elle fut tout à coup réprimée par la guerre sociale. Les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population était la plus nombreuse, s'étant liguées contre les Romains, et réunissant à la force des armes, à la multitude des troupes, l'audace et la capacité de leurs généraux, qui n'étaient en rien inférieurs aux plus grands capitaines de Rome, furent sur le point de renverser l'empire. Cette guerre, si féconde en événements, si variée dans ses succès, accrût autant la gloire et la puissance de Sylla qu'elle diminua celle de Marius. Celui-ci se montra lent et irrésolu dans tout ce qu'il entreprit, cherchant toujours à différer: soit que, parvenu à plus de soixante-cinq ans, la vieillesse eût éteint son activité et sa chaleur ordinaires; soit, comme il le disait lui-même, que des maux de nerfs dont il était travaillé l'empêchassent d'agir avec liberté, il ne soutint les fatigues de cette guerre, qui étaient au-dessus de ses forces, que par honte de rester oisif. Il ne laissa pas cependant de remporter une grande victoire, où il tua six mille hommes aux ennemis; dans toute cette guerre, il ne leur donna jamais aucune prise sur lui; on eut beau l'environner de tranchées, l'accabler de railleries, le provoquer au combat, il fut toujours maître de lui-même. Enfin, sa faiblesse l'empêchant d'agir de sa personne, il quitta le commandement.

Les peuples de l'Italie étant presque soumis, plusieurs généraux employaient le crédit des orateurs du peuple pour obtenir la conduite de la guerre contre Mithridate, lorsque tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, et le nomma pour aller combattre contre ce prince, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea: les uns approuvèrent le choix du tribun; les autres, appelant Sylla à ce commandement, envoyaient Marius aux bains chauds de Baïes, lui conseillant d'y soigner son corps affaibli, comme il le disait lui-même, par la vieillesse et les maladies. Marius avait près de Misène une superbe maison de campagne, où il menait une vie plus délicieuse et plus efféminée qu'il ne convenait à un homme qui, dans un si grand nombre d'expéditions, s'était signalé par tant d'exploits. Cornélie l'acheta, dit-on, soixante-quinze mille drachmes, et peu de temps après elle coûta à Lucullus cinq cent mille deux cents drachmes: tant le prix des biens-fonds avait

promptement haussé à Rome! tant le luxe y avait fait des progrès rapides! Cependant Marius, par une ambition excusable tout au plus dans un jeune homme, forçant son âge et sa vieillesse, descendait tous les jours au champ de Mars, s'y exerçait avec la jeunesse romaine, montrait un corps souple et léger sous les armes, propre encore à tous les exercices du manège, quoique, devenu replet et pesant dans sa vieillesse, il conservât peu d'activité. Il plut par là à quelques personnes qui allaient exprès au champ de Mars pour assister à ses exercices, et être témoins des efforts qu'il faisait afin de surpasser les autres. Mais les gens sensés voyaient avec pitié cette avarice, ce désir insatiable de gloire, dans un homme qui, parvenu de l'état le plus obscur au plus haut rang et à la plus grande opulence, ne savait pas se borner dans sa prospérité; qui, pouvant jouir en repos de l'estime et de l'admiration publiques et des biens immenses qu'il possédait, voulait, comme s'il eût manqué de tout, s'en aller, après tant de triomphes et tant de gloire, trainer en Cappadoce et dans le Pont-Euxin les restes languissants de sa vieillesse, pour y combattre les satrapes de Mithridate, Archelaüs et Néoptolème. Il cherchait à se justifier, en disant qu'il voulait former lui-même son fils au métier des armes; mais cette raison même paraissait frivole...

[Le tribun Sulpicius fait donner à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Marius envoie à Sylla, campé hors de Rome, deux tribuns avec l'ordre de leur remettre son armée. Sylla, refuse, soulève son armée et la fait marcher sur Rome.]

Marius fit égorger alors plusieurs amis de Sylla, et promit, à son de trompe, la liberté à tous les esclaves qui s'armeraient en sa faveur. Il ne s'en présenta que trois; et Marius, après une légère résistance contre Sylla lorsqu'il entra dans Rome, prit précipitamment la fuite. A peine sorti de Rome, il se vit abandonné de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui se dispersèrent chacun de son côté: comme il était déjà nuit, il se retira dans une petite maison de campagne, appelée Solonium: elle était voisine des terres de Mucius, son beau-père, où il envoya son fils pour y prendre quelques provisions, et, descendant à Ostie, où Numérius, un de ses amis, lui tenait une barque toute prête, il partit sans attendre son fils, et n'emmena avec lui qu'un fils de sa femme, nommé Granius.

Le jeune Marius étant arrivé dans les terres de Mucius, y ramassait les provisions dont il avait besoin. Surpris par le jour, il fut sur le point d'être découvert par ses ennemis. Quelques cavaliers, soupçonnant que Marius était dans cette maison, allèrent l'y chercher. Mais l'intendant de Mucius les ayant aperçus de loin, cacha le jeune homme dans un chariot chargé de fèves, y attela ses bœufs, et ayant fait marcher son chariot du côté de Rome, il alla au-devant de ces cavaliers. Marius, conduit ainsi jusqu'à la maison de sa femme, y prit tout ce qui lui était nécessaire; et s'étant rendu la nuit au bord de la mer, il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique. Cependant le vieux Marius, ayant mis à la voile, côtoyait l'Italie, poussé par un vent favorable, mais, craignant de tomber entre les mains d'un des principaux habitants de Terracine, nommé Géminius, son ennemi personnel, il avait averti ses matelots d'éviter cette ville. Ils auraient bien voulu faire ce qu'il désirait; mais le vent ayant changé, et venant à souffler de la haute mer, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'ils crurent que le vaisseau ne résisterait pas à l'effort des vagues. D'ailleurs, Marius se trouvant fort incommodé de la mer, ils gagnèrent avec peine le rivage de Circée. La tempête, qui devenait toujours plus violente, et le défaut de vivres les ayant forcés de descendre à terre, ils errèrent de côté et d'autre, sans avoir de but certain; et, comme il arrive toujours dans les dangers pressants, ils cherchaient à éviter celui qui était présent, comme le plus redoutable, et mettaient leur espérance dans ce qu'ils ne connaissaient pas. La terre n'était pas pour eux moins dangereuse que la mer; et s'ils avaient à redouter la rencontre des hommes, ils n'avaient pas moins à craindre, dans l'extrême disette où ils étaient, de n'en pas rencontrer. Enfin, sur le soir, ils trouvèrent des bouviers qui n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de s'éloigner promptement, parce qu'ils venaient de voir passer plusieurs cavaliers qui le cherchaient. Privé de toute ressource, affecté surtout de voir ceux qui l'accompagnaient près de mourir de faim, il quitta le grand chemin, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit.

Le lendemain, cédant à la nécessité, et voulant, avant que ses forces fussent épuisées, les employer utilement, il se remit en chemin le long de la mer; en marchant, il encourageait les gens de sa suite; il les exhortait à attendre encore une dernière espé-

rance pour laquelle il se réservait, par la confiance qu'il avait en d'anciens oracles. Il leur raconta qu'un jour, dans son enfance, pendant qu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe l'aire d'un aigle, qui contenait sept aiglons; que ses parents, surpris de cette singularité, consultèrent les devins, qui leur répondirent que cet enfant deviendrait un des hommes les plus célèbres; qu'il obtiendrait sept fois la première dignité de la république, et jouirait de la plus grande autorité. Les uns disent que ce prodige arriva réellement à Marius; d'autres assurent que ceux qui le suivaient le lui ayant entendu raconter alors et dans une autre de ses suites, y ajoutèrent foi, et écrivirent ensuite ce récit, qui n'était qu'une fable de son invention, car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que Marius dans sa fuite et dans ses plus grandes détresses disait souvent qu'il parviendrait au septième consulat.

Ils n'étaient plus qu'à vingt stades de Minturnes, ville d'Italie, lorsqu'ils aperçurent de loin une troupe de cavaliers qui venaient à eux, et ils virent en même temps deux barques qui côtoyaient le rivage. Ils coururent de toutes leurs forces vers la mer; et ayant gagné à la nage les deux barques, ils montèrent sur l'une qui était précisément celle de Granius, et passèrent vis-à-vis, dans l'île d'Enaria. Marius, qui, gros et pesant, ne se remuait qu'avec peine, fut porté par deux esclaves, qui, le soulevant sur l'eau avec beaucoup d'efforts, le mirent dans l'autre barque au moment même les cavaliers, arrivant sur le rivage, crièrent aux mariniers de ramener la barque à terre, ou de jeter Marius à la mer, et de continuer ensuite leur route. Marius les ayant conjurés, les larmes aux yeux, de ne pas le sacrifier à ses ennemis, les maîtres de la barque, après avoir formé en quelques instants plusieurs résolutions contraires, répondirent enfin qu'ils ne trahiraient pas Marius. Les cavaliers s'étant retirés en leur faisant des menaces, les mariniers changèrent de sentiment, et, gagnant la terre, ils allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, dont les eaux, en se répandant hors de leur lit, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre de la nourriture sur le rivage et réparer ses forces épuisées par la fatigue de la mer, et d'attendre que le vent devint favorable, ce qui arrivait toujours à une certaine heure que le vent de mer venant à s'amortir, il s'élevait du marais un vent frais qui suffisait pour naviguer.

Marius les crut, et suivit leur conseil; ils le descendirent donc sur le rivage, et il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de prévoir ce qui devait lui arriver. Les mariniers, remontant aussitôt dans leur barque, lèvent les ancres et prennent la fuite; ils avaient pensé qu'il n'était ni honnête de livrer Marius ni sûr pour eux de le sauver. Abandonné ainsi de tout le monde, il resta longtemps couché sur le rivage, sans proférer une parole. Enfin reprenant, non sans peine, son courage et ses forces, il prit des chemins détournés, où il ne marchait qu'avec beaucoup de fatigue. Après avoir traversé des marais profonds, des fossés pleins d'eau et de boue, il arriva à la cabane d'un vieillard qui travaillait dans ces marais; il se jette à ses pieds et le supplie de sauver et de secourir un homme qui, s'il échappait à son malheur présent, le récompenserait un jour bien au delà de ses espérances. Le vieillard, soit qu'il connût depuis longtemps Marius, soit que son air majestueux lui fit juger que c'était un personnage distingué, lui dit que s'il ne voulait que se reposer, sa cabane lui suffirait; mais que s'il errait pour fuir ses ennemis, il le cacherait dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Marius l'ayant prié de le faire, cet homme le mena près de la rivière, dans un endroit creux du marais, où il le fit coucher, et le couvrit de roseaux et d'autres plantes légères, dont le poids ne pouvait le blesser. Il n'y avait pas longtemps qu'il y était caché, lorsqu'il entendit un grand bruit du côté de la cabane: Géminius avait envoyé de Terracine plusieurs cavaliers à sa poursuite; quelques-uns d'eux étant venus par hasard en cet endroit cherchèrent à effrayer le vieillard en lui criant qu'il cachait un ennemi des Romains. Marius, qui les entendit, se leva du lieu où il était caché, et, s'étant dépoillé, il s'enfonça dans l'endroit où l'eau était la plus épaisse et la plus bourbeuse, et c'est ce qui le fit découvrir par ceux qui le cherchaient.

Retiré de là tout nu et couvert de fange, il fut conduit à Minturnes, où on le remit entre les mains des magistrats; car le décret du sénat qui ordonnait à tout Romain de le poursuivre et de le tuer, s'il était pris, avait été déjà publié dans toutes les villes. Les magistrats, avant de mettre ce décret à exécution, voulurent en délibérer; et en attendant ils déposèrent Marius dans la maison d'une femme nommée Fannia, qu'on croyait indisposée contre lui pour une cause déjà ancienne. Fannia, dans cette

occasion, ne se conduisit pas en femme offensée : dès qu'elle eut Marius entre ses mains, bien loin de lui témoigner du ressentiment, elle le secourut de tout son pouvoir, et chercha à lui redonner du courage. Marius la remercia de sa générosité, et l'assura qu'il était plein de confiance, d'après un signe favorable qu'il avait eu, et qu'il lui raconta. Lorsqu'on le menait chez elle, et qu'il était près d'entrer dans sa maison, on eut à peine ouvert la porte, qu'il vit sortir un âne, qui allait tout courant boire à une fontaine voisine. Il s'était arrêté devant Marius, l'avait regardé d'un air gai et enjoué, et dans sa joie il s'était mis à braire de toutes ses forces et à bondir autour de lui. Marius en avait conjecturé que le dieu lui marquait par ce signe que son salut lui viendrait plutôt de la mer que de la terre, parce que l'âne, en partant d'auprès de lui, ne s'était pas arrêté à sa pâture, mais était allé tout de suite boire à la fontaine. Après avoir exposé sa conjecture à Fannia, il voulut reposer, demanda qu'on le laissât seul, et qu'on fermât la porte sur lui.

Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'exécuter sans retard le décret et de faire périr Marius ; mais aucun des citoyens ne voulut s'en charger. Enfin il se présenta un cavalier gaulois ou cimbre (car on a dit l'un et l'autre), qui entra l'épée à la main dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevait peu de jour, et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme s'élançant des yeux de Marius ; et de ce lieu ténébreux, il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, tuer Caius Marius ! » A l'instant le barbare prend la fuite, et, jetant son épée, il sort dans la rue en criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Caius Marius. » L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir, gagnèrent bientôt toute la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise comme un excès d'injustice et d'ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie, et à qui l'on ne pouvait sans crime refuser du secours. « Qu'il s'en aille, disaient-ils, errer où il voudra, et accomplir ailleurs sa destinée ; et prions les dieux de ne pas nous punir de ce que nous rejetons de notre ville Marius, nu et dépourvu de tout secours. » D'après ces réflexions, ils se rendent en foule dans sa chambre, et l'ayant tous environné, ils le font sortir, et le conduisent au bord de la mer. Comme chacun lui donnait de bon

cœur ce qui pouvait lui être utile, il se passait un temps assez considérable : d'ailleurs il y a, sur le chemin qui mène à la mer, le bois sacré de la nymphe Marica, singulièrement respectée de tous les Minturniens, qui ont grand soin de n'en rien laisser sortir de ce qu'on y a une fois porté. Ne pouvant donc le traverser pour se rendre à la mer, il aurait fallu prendre un long circuit, qui les aurait fort retardés. Enfin, un des plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avait point de chemin où il pût être défendu de passer pour sauver Marius ; et lui-même le premier, saisissant quelqu'une des provisions qu'on portait au vaisseau, il prit son chemin à travers le bois. On lui fournit avec le même zèle et la même promptitude tout ce qui lui était nécessaire ; et un certain Béléus lui donna un vaisseau pour faire son voyage. Dans la suite, il fit représenter toute cette histoire en un grand tableau qu'il consacra dans le temple de Marica, d'où il s'était embarqué par un vent favorable.

Il fut heureusement porté à l'île d'Enaria, où il trouva Granius et quelques autres amis, avec qui il fit voile vers l'Afrique. Mais l'eau leur ayant manqué, ils furent obligés de relâcher en Sicile, près de la ville d'Érix. Il y avait là un questeur romain, chargé de garder cette côte, qui pensa se saisir de Marius, et tua seize de ceux qui étaient allés faire de l'eau. Marius, s'étant rembarqué précipitamment, traversa la mer, et s'arrêta à l'île de Meninge, où il eut pour première nouvelle que son fils s'était sauvé de Rome avec Céthégus et qu'ils étaient allés à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie, pour implorer son secours. Encouragé par cette nouvelle favorable, il osa partir de Meninge pour aller à Carthage. L'Afrique avait alors un gouverneur romain, nommé Sextilius. Marius, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, espérait que la compassion seule lui en ferait obtenir quelques secours. Mais à peine il fut descendu avec un petit nombre des siens, qu'un licteur de Sextilius vint à sa rencontre, et s'arrêtant devant lui : « Marius, lui dit-il, Sextilius te fait dire de ne pas mettre le pied en Afrique, si tu ne veux pas qu'il exécute contre toi les décrets du sénat, et qu'il te traite en ennemi de Rome. » Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profondes qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il garda longtemps le silence, en jetant sur l'officier des regards terribles. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, répondit

Marius en poussant un profond soupir, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » Paroles d'un grand sens qui mettaient sous les yeux de Sextilius la fortune de cette ville et la sienne, comme deux grands exemples des vicissitudes humaines.

Cependant Hiempsal, roi des Numides, porté tour à tour par ses réflexions à des résolutions contraires, traitait avec honneur le fils de Marius; mais lorsque ce jeune homme voulait s'en aller, le roi trouvait toujours quelque prétexte pour le retenir; et l'on voyait clairement que dans tous ces délais il n'avait pas des intentions favorables; mais Marius dut son salut à une circonstance assez ordinaire. Sa beauté intéressa à ses malheurs une des femmes d'Hiempsal; ayant eu par elle les moyens de se sauver avec ses amis, il alla retrouver son père. Après s'être embrassés, ils se mirent en route; en marchant le long du rivage, ils virent deux scorpions qui se battaient, ce qui parut à Marius un mauvais présage. Ils se pressèrent donc de monter sur un bateau de pêcheur pour passer dans l'île de Cercina, qui est à peu de distance du continent. Ils avaient à peine levé l'ancre, qu'ils virent des cavaliers arriver à l'endroit même qu'ils venaient de quitter. Marius avoua qu'il n'avait pas encore échappé à de péril plus pressant. Cependant à Rome, sur la nouvelle qu'on y apprit que Sylla faisait la guerre en Béotie contre les généraux de Mithridate, les consuls se divisèrent et prirent les armes. Octavius, resté le plus fort, chassa de la ville Cinna, qui voulait y exercer un pouvoir tyrannique, et nomma consul à sa place Cornélius Mériula. Cinna, ayant levé des troupes chez les autres peuples d'Italie, fit la guerre aux deux consuls. Marius ne fut pas plus tôt instruit de ces mouvements qu'il résolut de partir sans différer; et, prenant des cavaliers maurusiens, avec quelques-uns de ceux qui lui étaient venus d'Italie, ce qui lui faisait en tout environ mille hommes, il mit à la voile, aborda au port de Télamon, en Étrurie; et, à peine débarqué, il fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient se joindre à lui. Les laboureurs et les bergers du pays, tous de condition libre, accoururent sur la côte, attirés par la réputation de Marius, qui, s'attachant les plus robustes, eut formé en peu de jours une armée, qu'il embarqua sur quarante navires.

Il connaissait Octavius pour un homme de bien, qui voulait gouverner avec la plus exacte justice; il savait au contraire que

Cinna était suspect à Sylla, et qu'il voulait renverser le gouvernement actuel: résolu donc d'aller le joindre avec son armée, il lui fit dire qu'il était prêt à lui obéir et à le reconnaître pour consul. Cinna le reçut avec joie, lui donna le titre de proconsul et lui envoya les faisceaux, avec les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, en disant que ces ornements ne convenaient point à sa fortune présente; il continua de porter une méchante robe et de laisser croître ses cheveux, comme il avait toujours fait depuis le jour qu'il avait été banni, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il affectait de marcher lentement, afin d'exciter la compassion; mais sous cet extérieur abattu éclatait toujours l'air de fierté qui lui était naturel et qui paraissait fait pour inspirer la terreur plutôt que la pitié; sa tristesse même faisait assez voir que ses revers avaient plus aigri qu'abattu son courage. Dès qu'il eut salué Cinna et parlé aux troupes, il agit sans perdre de temps et fit bientôt changer de face aux affaires. D'abord, tenant la mer avec ses vaisseaux, il s'empara des convois, pilla les marchands qui apportaient des vivres à Rome et se rendit ainsi maître des provisions. Il prit ensuite les villes maritimes qui étaient le long de la côte; enfin, on lui livra par trahison la ville d'Ostie, qu'il mit au pillage et dont il fit périr la plupart des habitants: il jeta un pont sur le Tibre, pour empêcher que les Romains ne pussent tirer par mer aucune provision. De là, marchant droit à Rome avec son armée, il s'empara du mont Janicule; et cela par la faute d'Octavius, qui ruinait les affaires, moins encore par son incapacité que par un attachement scrupuleux à la justice, par une obéissance servile aux lois, contre l'utilité publique. Il répondit à ceux qui lui proposaient d'appeler les esclaves à la liberté, qu'il ne donnerait pas aux esclaves le moindre droit dans une patrie dont il tenait Marius éloigné par respect pour les lois.

Cécilius Métellus fils de celui qui avait commandé en Afrique et que Marius avait fait exiler, étant arrivé à Rome, tous les soldats, qui le regardaient comme un général bien supérieur à Octavius, abandonnèrent ce consul, et, se rangeant autour de Métellus, ils le prièrent de les commander et de sauver la ville, en lui promettant que lorsqu'ils auraient à leur tête un général actif et expérimenté, ils combattraient avec courage et triompheraient de leurs ennemis. Métellus, vivement offensé de cette proposition, les renvoya au consul; mais ils allèrent se rendre aux

ennemis, et Métellus lui-même se retira, désespérant du salut de la ville. Octavius, sur la foi des Chaldéens, des devins et des sibyllistes, qui lui promettaient un changement favorable, prit le parti de rester à Rome. Ce consul, doué d'un sens droit autant qu'aucun autre Romain, qui ne laissa jamais corrompre la dignité de sa charge par le poison de la flatterie, et qui se tenait fortement attaché aux coutumes et aux lois de la patrie, comme à des formules invariables, avait malheureusement le plus grand faible pour la divination, et passait beaucoup plus de temps avec des devins et des charlatans qu'avec des militaires et des hommes d'Etat. Marius, avant d'entrer dans Rome, envoya des satellites qui arrachèrent Octavius de son tribunal et l'égorèrent sur la place publique.

Dans cette conjoncture critique, le sénat s'assembla et envoya des députés à Marius et à Cinna, pour les prier d'entrer dans la ville et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de consul, leur donna audience sur son tribunal, et leur répondit avec beaucoup d'humanité. Marius, debout derrière son siège, gardait le silence; mais son air sévère et ses regards farouches ne faisaient que trop connaître qu'il allait bientôt remplir la ville de sang. Après l'audience, ils prirent tous deux le chemin de Rome. Cinna y entra entouré de ses gardes; Marius, s'arrêtant à la porte, dit avec une ironie que lui inspirait la colère, que les lois l'avaient banni de sa patrie et lui en défendaient l'entrée; que si sa présence y était nécessaire, il fallait casser par une nouvelle loi celle qui l'avait banni: comme s'il eût été un religieux observateur des lois et qu'il fût entré dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple sur la place, mais trois ou quatre tribus n'avaient pas encore donné leur suffrage, que, levant le masque et laissant cette vaine formalité de son prétendu rappel, il entra dans la ville avec ses satellites, choisis entre tous les esclaves qui avaient pris parti pour lui et à qui il avait donné le nom de Bardyéens. A une seule parole, à un seul signe de Marius, ils tuaient indistinctement tous ceux qu'il leur désignait: un sénateur, nommé Ancharius, qui avait été préteur, étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant rien répondu, ils l'égorèrent à ses pieds. Ce fut dès lors un signal pour massacrer dans les rues tous ceux à qui Marius ne rendait point le salut ou n'adressait pas la parole; aussi ses amis eux-mêmes ne l'abordaient-ils qu'avec une frayeur extrême. Cinna, rassasié

de sang, voulait mettre fin à tant de meurtres; mais Marius, plus aigri chaque jour, plus altéré de vengeance, continuait de faire égorger tous ceux qui lui étaient suspects. On voyait sur tous les chemins et dans toutes les villes des gens courir, comme des chiens de chasse, à la poursuite de ceux qui s'étaient cachés ou qui avaient pris la fuite. On éprouva dans cette occasion que la fidélité aux liens de l'hospitalité et de l'amitié résiste rarement à la mauvaise fortune, car on vit peu de personnes ne pas dénoncer ceux qui étaient venus leur demander un asile. C'est aussi ce qui rend plus dignes de notre admiration et de notre estime les esclaves de Cornutus, qui, ayant caché leur maître dans sa maison, prirent un de ceux qu'on avait tués dans la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or et le montrèrent aux satellites de Marius, après quoi, l'ensevelissant comme si c'eût été leur maître, ils l'enterrent sans que personne se doutât de la supposition. Cornutus, ainsi sauvé par ses esclaves, se retira dans la Gaule.

L'orateur Marcus Antonius, qui avait aussi trouvé un ami sûr, n'eut pas le même bonheur que Cornutus. Son hôte était un homme du peuple, fort pauvre, qui, ayant chez lui un des premiers personnages de Rome, et voulant le traiter aussi bien que ses moyens le lui permettaient, envoya son esclave acheter du vin dans un cabaret du voisinage. L'esclave, ayant goûté le vin avec plus de soin qu'il ne faisait ordinairement, en voulut de meilleur. Le cabaretier lui demanda pourquoi il ne prenait pas, comme de coutume, du vin nouveau et commun, et qu'il en voulait du meilleur et du plus cher. L'esclave lui répondit tout bonnement, comme à un homme qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il croyait son ami, que son maître avait Marcus Antonius caché dans sa maison, et qu'il voulait le bien traiter. L'esclave ne fut pas plus tôt sorti que le cabaretier, homme scélérat et impie, court chez Marius, qui déjà était à table; il est introduit et annonce qu'il va lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle, Marius, transporté de joie, jette un grand cri et bat des mains. Peu s'en fallut qu'il ne se levât de table pour aller lui-même sur le lieu; mais ses amis le retinrent, et il se contenta d'y envoyer Annius à la tête de quelques soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête de Marcus Antonius. Lorsqu'ils furent à la maison où il était caché, Annius se tint à la porte; et les soldats étant montés dans la chambre,

la vue d'Antonius leur en imposa tellement, qu'ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'exécution de l'ordre dont ils étaient chargés. L'éloquence de ce célèbre orateur, telle qu'une sirène enchanteresse, avait tant de douceur et de charme, qu'aussitôt qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie aux soldats, il n'y en eut pas un qui osât le frapper ou même le regarder en face; ils baissèrent tous les yeux en versant des larmes. Annius, impatient de ce retard, monte dans la chambre; il voit Antonius parler à ses soldats, charmés et attendris par son éloquence; il leur reproche leur lâcheté, et, courant à Antonius, il lui coupe la tête de sa propre main. Catulus Lutatus, celui qui avait été collègue de Marius au consulat et avait partagé avec lui les honneurs du triomphe, employa ses amis pour intercéder auprès de Marius; mais ils n'en purent tirer que cette parole terrible : « Il faut qu'il meure. » Catulus s'enferma dans une chambre, et y fit allumer un grand brasier, dont la vapeur l'étouffa. Les corps de ceux à qui l'on avait coupé la tête étaient jetés dans les rues et foulés aux pieds; et cette vue, au lieu d'exciter la compassion, glaçait tous les cœurs d'effroi. Mais rien n'affligeait tant le peuple que la brutalité des Bardyéens. Enfin Cinna et Sertorius s'étant réunis, les surprirent pendant qu'ils dormaient dans leur camp et les massacrèrent tous.

Dans cette situation déplorable, tout à coup, par un retour inattendu, on apprit de plusieurs côtés que Sylla, après avoir terminé la guerre contre Mithridate et recouvré les provinces usurpées, revenait à Rome avec une puissante armée. Cette nouvelle fit suspendre pour quelque temps les maux inexprimables que souffrait cette malheureuse ville; ceux qui en étaient les auteurs se voyaient menacés eux-mêmes d'une guerre prochaine. Marius fut donc nommé consul pour la septième fois; et lorsqu'il sortit le premier jour de janvier, qui était aussi le commencement de l'année, pour aller prendre possession de sa charge, il fit précipiter Sextus Lucinus de la roche Tarpéienne. Ce prélude de son consulat fut le présage des horreurs dont la ville allait encore être le théâtre et le parti de Marius, la victime. Lui-même, épuisé par ses travaux passés, l'esprit dévoré de chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et des combats qu'il aurait à livrer, des terreurs auxquelles il serait bientôt en proie et dont son expérience lui faisait pressentir tous les dangers et les peines cuisantes, il ne put soutenir la vue des inquiétudes cruelles qui

l'assiégeaient de toutes parts. Il considérait que ce n'était point un Mériula, un Octavius qu'il aurait à combattre, ces généraux qui n'avaient sous leurs ordres que des séditeux ramassés au hasard; que c'était un Sylla qui marchait contre lui, Sylla, qui autrefois l'avait chassé de sa patrie et qui venait de repousser Mithridate jusqu'au fond du Pont-Euxin. Accablé par ces réflexions et se remettant devant les yeux son long exil, ses fuites, ses dangers sur terre et sur mer, il tomba dans les plus cruelles angoisses; des frayeurs nocturnes, des songes affreux troublaient son repos. Mais comme il ne craignait rien tant que l'insomnie, il se plongea dans des excès de bonne chère et de vin, que son âge n'était pas en état de supporter; cherchant dans le sommeil, qu'il voulait par là se procurer, un remède à ses chagrins.

Enfin, les nouvelles qu'il reçut de la mer le jetèrent dans de nouvelles frayeurs. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le poids du présent, il ne lui fallut que le plus léger accident pour le faire tomber dans une maladie grave. Il fut attaqué d'une pleurésie, au rapport du philosophe Posidonius, qui alla le voir dans son lit pour lui parler des affaires relatives à son ambassade. Mais l'historien Caius Pison dit qu'un soir que Marius se promenait après souper avec ses amis, il mit la conversation sur ses aventures; que, reprenant l'histoire de sa vie, il leur raconta toutes les vicissitudes de bien et de mal que la fortune lui avait fait éprouver. Il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à son inconstance. En finissant ces mots, il les embrassa, leur fit ses adieux, et alla se mettre dans son lit, où il mourut au bout de sept jours. On dit qu'étant tombé dans le délire pendant sa maladie, son ambition se manifesta d'une manière bien frappante. Il croyait commander l'armée romaine contre Mithridate, et faisait dans son lit les mêmes mouvements, prenait les mêmes attitudes que dans les combats; il parlait d'une voix forte et poussait des cris de victoire: tant sa jalousie naturelle et sa soif de commander avaient allumé dans son âme un désir insurmontable d'être chargé de cette guerre! Tel était l'excès de son ambition, qu'à l'âge de soixante-dix ans, étant le premier des Romains qui eût été sept fois consul, possédant des richesses qui auraient pu suffire à plusieurs rois, il se plaignait de la fortune, comme si elle l'eût fait mourir pauvre et avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait.

Il mourut le dix-septième jour de son consulat, et sa mort

causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais après peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé pour un maître jeune et plein de vigueur : tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie, en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus ! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars ; mais ensuite, ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin, renfermé dans Préneste par Sylla, après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.



FIG. 61. — Vénus-Céleste.

SYLLA¹

SA RIVALITÉ AVEC MARIUS. — SIÈGE D'ATHÈNES. — GUERRE CONTRE MITHRIDATE. — RETOUR EN ITALIE. — DICTATURE DE SYLLA ET PROSCRIPTIONS.

Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat ; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut : on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent ; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre.

On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui ; ses yeux étaient bleuâtres, ardents et rudes ; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches. Un plaisant d'Athènes fit sur son teint ce vers satirique :



FIG. 65. — Sylla.

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine.

Il est permis d'emprunter de pareils traits pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant

1. Sylla vécut de 137 à 78 avant J.-C.

causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais après peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé pour un maître jeune et plein de vigueur : tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie, en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus ! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars ; mais ensuite, ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin, renfermé dans Préneste par Sylla, après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.



FIG. 61. — Vénus-Céleste.

SYLLA¹

SA RIVALITÉ AVEC MARIUS. — SIÈGE D'ATHÈNES. — GUERRE CONTRE MITHRIDATE. — RETOUR EN ITALIE. — DICTATURE DE SYLLA ET PROSCRIPTIONS.

Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat ; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut : on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent ; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre.

On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui ; ses yeux étaient bleuâtres, ardents et rudes ; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches. Un plaisant d'Athènes fit sur son teint ce vers satirique :



FIG. 65. — Sylla.

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine.

Il est permis d'emprunter de pareils traits pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant

1. Sylla vécut de 137 à 78 avant J.-C.

encore jeune et peu connu, il passait sa vie avec des pantomimes et des bouffons, dont il partageait la licence et les débauches. Dans la suite, quand il eut usurpé l'autorité souveraine, il faisait venir du théâtre chez lui les farceurs les plus impudents, et passait les journées entières à boire, à faire avec eux assaut de raillerie, déshonorant ainsi son âge et sa dignité et sacrifiant à des goûts si bas les objets les plus dignes de tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses : partout ailleurs plein d'activité, sombre et sévère, une fois qu'il s'était livré à ces sociétés de débauche, il devenait si différent de lui-même, qu'il vivait dans la plus intime familiarité avec ces comédiens et ces farceurs, qui trouvaient en lui une complaisance extrême et le gouvernaient à leur gré. Ce fut sans doute de cette société corrompue que lui vint ce penchant au libertinage, ce goût effréné pour les voluptés, qui ne cessèrent pas même dans sa dernière vieillesse.

Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique, dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé à l'armée, il s'y fit de la réputation par son courage; et ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de ce prince, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides; et, après les avoir traités avec la plus grande générosité, il les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus craignait et haïssait de longue main Jugurtha, son gendre, qui, vaincu par les Romains, s'était réfugié chez lui. Résolu de le trahir, il appela auprès de lui Sylla, aimant mieux que ce fût lui qui le prit et le livrât aux Romains que de le leur livrer lui-même. Sylla, après avoir communiqué l'affaire à Marius, prit un petit nombre de soldats, avec lesquels il alla s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un barbare qui manquait de foi à ses plus proches; et, pour retirer Jugurtha de ses mains, il alla s'y mettre lui-même. Quand Bocchus les vit l'un et l'autre en sa puissance, et qu'il se fut mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, il flotta longtemps entre des résolutions opposées; enfin il se décida pour la première trahison qu'il avait projetée, et remit son gendre entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena ce prince en triomphe; mais, par l'envie qu'on portait au consul, on attribuait à Sylla la gloire d'avoir fait Jugurtha prison-

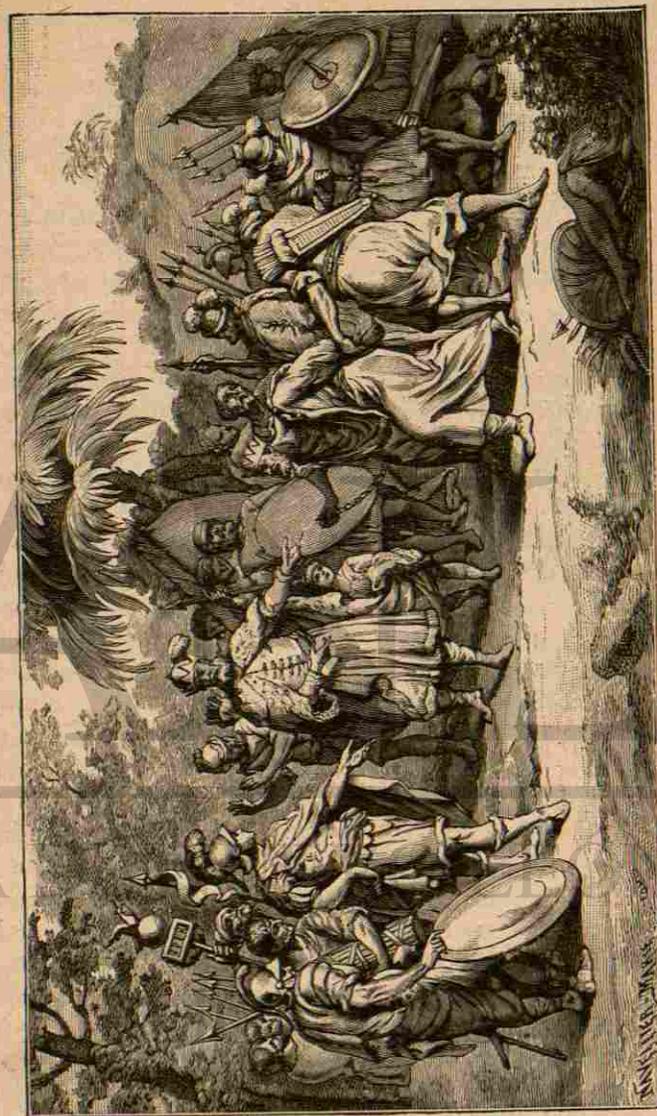


FIG. 66. — Jugurtha livré à Sylla par Bocchus.

nier. Marius en conçut un violent dépit, que la conduite de Sylla ne fit qu'augmenter encore. Naturellement vain, et longtemps ignoré dans Rome, il commençait à acquérir de la considération. Séduit par cette première amorce de gloire, il en vint à cet excès de vanité, de faire graver cet événement sur un anneau qu'il porta toujours depuis et qui lui servait de cachet. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains.

Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla n'était pas un personnage assez important pour exciter sa jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit son lieutenant; et dans le troisième, il lui donna la charge de tribun des soldats. Dans ces divers emplois il lui dut de grands succès. Pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillas, général des Gaulois Tectosages; et, dans son tribunat, il attira les Marse, nation nombreuse et guerrière, dans l'alliance des Romains. Mais, s'étant aperçu que Marius était toujours son ennemi secret, qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et qu'il nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, homme honnête, mais un peu lent pour les opérations militaires. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de réputation. Il soumit la plupart des barbares qui habitaient les Alpes; et l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin de s'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au delà de leurs besoins et en fournirent à l'autre armée; ce qui, au rapport de Sylla lui-même dans ses *Mémoires*, mortifia beaucoup Marius. Ainsi leur haine, qui avait pris sa source dans des causes si faibles et si puériles, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Cet exemple fait connaître la sagesse d'Euripide et la profonde connaissance qu'il avait des maux politiques, lorsqu'il recommandait d'éviter l'ambition, comme la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent.

Sylla, ne doutant point que la gloire qu'il avait acquise par les armes ne lui suffît pour prétendre aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs

pour la préture de Rome; mais il fut refusé: il en attribua lui-même la cause à la populace, et dit que cette dernière classe de citoyens, qui savait ses liaisons avec Bocchus et qui s'attendait qu'en le nommant édile avant de le faire préteur il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et de combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs dans l'espérance qu'elle le forcerait à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits mêmes le prouvent; car l'année suivante, ayant gagné le peuple, soit par son assiduité à lui faire la cour, soit par ses largesses, il fut nommé préteur. Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César: « J'userai contre toi du droit de ma charge. — Tu as raison, lui répondit César en riant, de dire ta charge; elle est bien à toi, puisque tu l'as achetée. » Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce: le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses États; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui se mêlait de tout et travaillait à se faire un empire du double plus étendu que celui qu'il possédait déjà. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes; mais, ayant employé celles des alliés, qui le servirent avec zèle, il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens et un corps, plus nombreux encore, d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius du trône de Cappadoce et y rétablit Ariobarzane...

Dans la guerre sociale, une des plus importantes que les Romains aient eu à soutenir, soit par la diversité des événements, soit par la grandeur des maux qu'ils éprouvèrent et des dangers auxquels ils furent exposés, Marius ne put rien faire de remarquable, et prouva, par son exemple, que la vertu guerrière, pour se signaler, a besoin de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y fit les exploits les plus mémorables, et s'acquitta auprès de ses concitoyens la réputation d'un grand capitaine: il passa dans l'opinion de ses amis pour le plus grand homme de guerre de son temps, et chez ses ennemis pour le général le plus heureux. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis attribuaient à la Fortune tous ses succès et avaient représenté cette déesse, qui pendant qu'il dormait, prenait pour lui les villes dans un filet, s'emporta contre les auteurs de ce tableau qui, disait-il, lui enlevait toute la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition, qui avait été

heureuse, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, leur dit-il, la Fortune n'a aucune part à cela. » Aussi dit-on que la Fortune, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée, qui depuis ne fit rien d'éclatant ; que, n'ayant pu même réussir dans aucune entreprise, il devint odieux au peuple et fut banni d'Athènes. Sylla, loin de trouver mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, rapportait lui-même toutes ses belles actions à cette déesse, prétendant par là les relever et les diviniser en quelque sorte, soit qu'il le fit par vanité, soit qu'il crût réellement que les dieux le guidaient dans toutes ses entreprises...

De retour à Rome, il fut nommé consul avec Quintus Pompéius ; il avait alors cinquante ans ; il fit en même temps une très belle



Fig. 67. — La Fortune.

alliance, en épousant Cécilia, fille de Métellus, le grand pontife. Comme il ne voyait dans le consulat qu'une dignité commune, après de ses prétentions pour l'avenir, il désirait ardemment être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius, à qui l'ambition et la manie de la gloire, passions qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier sa faiblesse et son grand âge. Obligé par cette raison de renoncer aux dernières expéditions d'Italie, il recherchait alors au delà des mers des guerres étrangères ; et profitant de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp pour y terminer un reste d'affaires, il trama dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eu jusqu'alors à soutenir.

Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits, et après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est

que dans un ciel serein et sans nuages on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tout le monde en fut dans la frayeur et la consternation. Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone, pour conférer avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux ; il en laissa tomber une partie et s'envola avec l'autre. Les devins dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre le peuple des champs et celui de la ville ; car celui-ci crie toujours comme la cigale, et l'autre vit tranquillement dans ses terres.

Marius s'associa donc le tribun du peuple Sulpicius, qui, ne le cédant à personne en la plus profonde scélératesse, faisait chercher en lui non qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Il portait à un tel excès de cruauté, l'audace et l'avarice, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie aux affranchis et aux étrangers, et en recevait le prix sur une table qu'il avait dressée exprès sur la place publique. Il entretenait auprès de sa personne trois mille satellites toujours armés, et un grand nombre de jeunes cavaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commandait, et qu'il appelait l'antisénat. Il avait fait recevoir par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au delà de deux mille drachmes ; et à sa mort il en devait trois millions. Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les parties du gouvernement la confusion et le désordre ; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Il envoya sur-le-champ des tribuns des soldats à Nole pour y prendre l'armée de Sylla et la mener à Marius ; mais Sylla l'avait prévenu, et il s'était sauvé dans son camp, où les soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns. Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs maisons au pillage ; on ne voyait plus que des gens qui changeaient de séjour ; les uns fuyaient du camp à la ville, et les autres de la ville au camp ..

[Sylla rentre dans Rome, comme nous l'avons vu dans la *Vie de Marius*, il y met à prix la tête de son rival et part pour faire la guerre contre Mithridate.]

A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion, ayant été forcée de lui résister,

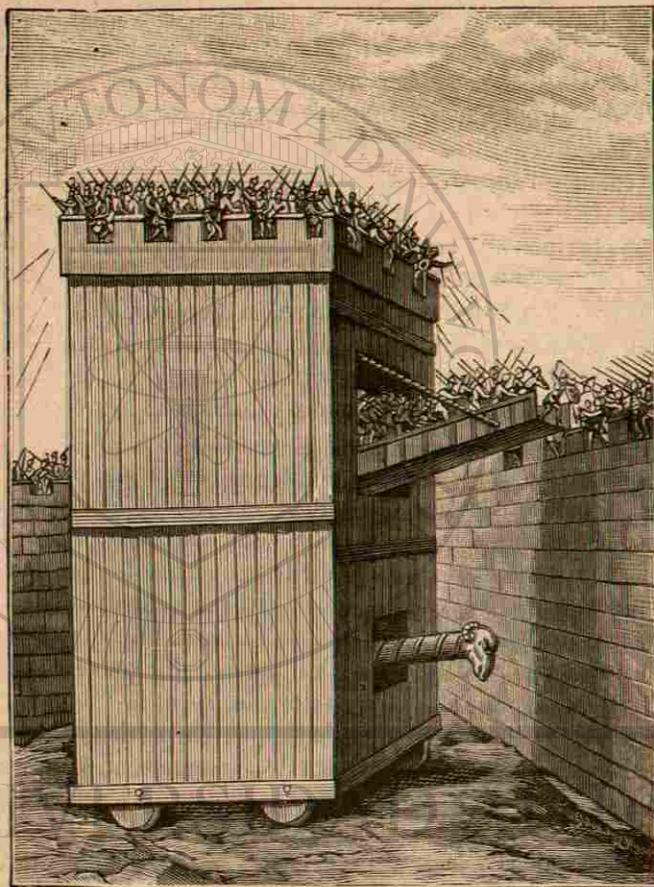


FIG. 68. — Le bélier, machine de guerre.

Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu maître sans danger de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité; mais, pressé de s'en retourner à

Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des batteries, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption; et comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs de ses machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés, et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie, qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples, jusqu'alors inviolables, et fit venir d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux amphictyons, à Delphes, qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocéen de ses amis, nommé Caphys, avec l'ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et pressé par les amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns de ceux qui étaient présents lui ayant dit qu'ils entendaient du fond du sanctuaire la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'âme de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse, et lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère: « C'est une preuve, ajoutait-il, que le dieu voit avec plaisir enlever ses richesses et qu'il en fait lui-même présent; ainsi vous pouvez tout prendre sans crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors: seulement un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté dans aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les amphictyons furent obligés de le mettre en pièces; ce qu'ils ne purent tenir caché.

Ce sacrilège fit ressouvenir les Grecs de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul-Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les tem-

ples, les avaient même enrichis de leurs dons, et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes, appelés à la tête des armées par un choix légitime pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train et véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient que la dépense nécessaire, persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'État, étaient obligés de complaire à leurs soldats et d'acheter leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendait les vils esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome et l'y ramena ensuite contre Sylla. Celui-ci contribua plus qu'aucun autre à ces désordres : afin de corrompre et d'attirer à lui les soldats d'un parti contraire, il faisait aux siens des largesses et des profusions sans bornes. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses; il en eut surtout besoin pour achever le siège d'Athènes. Il avait le désir le plus violent de s'en rendre maître, et il s'y obstina, soit par la vanité de combattre contre une ancienne réputation dont cette ville ne conservait plus que l'ombre, soit pour se venger des injures et des railleries piquantes, des traits mordants que le tyran Aristion lançait tous les jours du haut des murailles contre lui ou contre sa femme, Métella, et dont il était vivement offensé.

L'âme de cet Aristion était composée de débauche et de cruauté; il avait rassemblé en sa personne les maladies et les vices les plus infâmes de Mithridate; et la ville d'Athènes, après avoir échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, se vit réduite par ce tyran, comme par un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne* de blé s'y vendait mille drachmes, que les habitants n'avaient d'autre nourriture que les herbes qui croissent autour de la citadelle, le cuir des souliers et des vases à tenir l'huile, qu'ils faisaient bouillir, Aristion, plongé dans les débauches et dans les festins, passait les jours et les nuits à

danser, à rire, à railler les ennemis; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui en envoya une de poivre. Quand les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville et de proposer à Sylla une capitulation, il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina, avec beaucoup de peine, à faire porter à Sylla des propositions de paix par deux ou trois compagnons de ses débauches qui, au lieu de parler pour le salut de la ville, ne firent dans leurs discours que louer Thésée et Eumolpe et vanter les exploits des Athéniens contre les Mèdes. « Grands orateurs, leur dit Sylla, allez-vous-en avec tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour prendre des leçons d'éloquence, mais pour châtier des rebelles. »

Cependant des espions de Sylla ayant entendu des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique se plaindre de ce que le tyran ne faisait pas garder le côté de la muraille qui regardait le quartier appelé l'Heptachalcon, le seul que les ennemis pussent facilement escalader, allèrent sur-le-champ en avertir Sylla, qui, profitant de cet avis et s'y transportant la nuit même, reconnut que ce poste était facile à emporter et disposa tout pour l'attaque. Il dit lui-même, dans ses *Commentaires*, que le premier qui monta sur la muraille¹ se nommait Marcus Théius; qu'il porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un si grand coup d'épée, qu'elle se rompit, et que, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place et s'y tint toujours ferme. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte Sacrée et celle du Pirée, et après qu'on eut aplani tout cet espace de terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé tout pouvoir



Fig. 69. —
Couronne murale.

1. Chez les Romains, le soldat qui montait le premier sur la muraille d'une ville ennemie recevait la couronne murale. On connaît la forme de cette couronne par les représentations de la déesse Cybèle, à qui elle est attribuée par les artistes comme symbole de sa suprématie sur les villes.

de piller et d'égorger, et qui, s'étant répandue, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés; on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang; sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle; plusieurs historiens même assurent qu'il regorgea par les portes et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut aussi un grand nombre qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

Mais enfin, cédant aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux vives instances de plusieurs sénateurs romains qui servaient dans son armée, et qui lui demandèrent grâce pour la ville, sans doute aussi rassasié de vengeance, il fit l'éloge des anciens Athéniens, dit qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grâce des vivants. Quand le tyran vit Athènes au pouvoir des ennemis, il se réfugia dans la citadelle, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit longtemps, mais enfin, manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible; car, à l'heure même où Curion emmenait le tyran de la citadelle, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout à coup de nuages, et versa une pluie si abondante que la citadelle en fut remplie. Sylla ne tarda pas à se rendre maître du Pirée; il brûla la plus grande partie de ses fortifications, en particulier l'arsenal, bâti par l'architecte Philon, et qui était un ouvrage admirable.

Cependant Taxile, un des généraux de Mithridate, étant venu de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux et de quatre-vingt-dix chars armés de faux, fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Celui-ci se tenait toujours dans le port de Munichium, sans vouloir s'éloigner de la mer; et, n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur et à couper les vivres aux

ennemis. Sylla, qui connaissait encore mieux que lui le danger de sa position, quitta le pays maigre de l'Attique, qui n'aurait pu le nourrir même en temps de paix, et passa dans la Bœotie. La plupart de ses officiers jugèrent qu'il faisait une grande faute en quittant un pays montueux, difficile à des gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Bœotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des barbares consistait surtout dans la cavalerie et dans les chars. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le força de courir les risques d'une bataille; il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, officier courageux et hardi, qui lui amenait de Thessalie un renfort considérable et que les barbares attendaient au passage des détroits. Tels furent les divers motifs qui obligèrent Sylla d'aller dans la Bœotie. Mais Caphys, qui était du pays, trompa les barbares, et, faisant prendre un autre chemin à Hortensius, il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithore, qui n'était pas alors une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens qui fuyaient devant Xerxès s'étaient retirés autrefois et s'étaient mis en sûreté. Hortensius, s'étant campé au-dessous de cette forteresse, repoussa les ennemis pendant le jour; et quand la nuit fut venue, il descendit par des chemins difficiles jusqu'à Paronide, où il rejoignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec une armée.

Quand ils eurent réuni leurs troupes, ils campèrent au milieu de la plaine d'Elatée, sur une colline fertile, couverte d'arbres et baignée par un ruisseau. Lorsqu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre, car ils n'avaient que quinze cents chevaux et un peu moins de quinze mille hommes de pied; aussi les officiers de l'armée ennemie, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent leurs troupes en bataille et remplirent la plaine de chevaux, de chars, d'écus et de boucliers. L'air ne suffisait pas au bruit et aux cris confus de tant de nations diverses, qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs la magnificence et le luxe de leur équipement servaient encore à augmenter la frayeur des Romains. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes d'armes médiques et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et de l'acier, faisaient à tous leurs mouvements et à tous leurs pas étinceler un feu semblable à celui des éclairs, et pré-

sentent un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, dont les discours ne pouvaient dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ce fut cependant ce qui lui servit le plus : les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, n'observèrent plus aucun ordre ni aucune discipline. La multitude de leurs chefs devint pour eux une cause d'insubordination ; il ne restait qu'un petit nombre de soldats dans les retranchements ; les autres, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent Panope, et que, sans en avoir reçu l'ordre d'aucun de leur généraux, ils saccagèrent Lébadie, dont ils pillèrent le temple et profanèrent l'oracle.

Sylla, qui frémissait d'indignation de voir ruiner ces villes sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser ses troupes en repos ; et pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne de ce travail, et, les surveillant lui-même, il châtiât avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. Ce moyen lui réussit. Ils étaient au troisième jour de cet ouvrage, lorsque Sylla ayant fait sa visite des travaux, ils lui demandèrent tous à grands cris de les mener aux ennemis. Il leur répondit que cette demande venait moins du désir de combattre que de leur dégoût du travail ; que s'ils avaient un véritable désir d'en venir aux mains, ils n'avaient qu'à prendre sur-le-champ leurs armes et aller s'emparer d'un poste qu'il leur désignerait de la main. Sylla, qui vit les chalcaspides* des ennemis se mettre en mouvement pour aller l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier ; il y réussit par l'ardeur et l'activité de ses troupes. Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée ; quelques habitants qui servaient dans l'armée de Sylla l'ayant conjuré de ne pas abandonner cette ville, il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinus, avec une légion, et le fit accompagner de ses Chéronéens, qui, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinus, ne purent le devancer, tant ce tribun montra, pour

sauver leur ville, plus d'affection et plus d'ardeur que ceux mêmes qui désiraient si fort être sauvés.

Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadie et de l'autre Trophonius des rapports favorables et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Sylla, laissant derrière lui Muréna avec deux cohortes pour harceler l'ennemi, se dirigea donc vers Chéronée pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour reconnaître un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est la cime d'une montagne très raide, et qui se termine en pointe comme une pomme de pin.

Il approchait de la ville, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour la défendre vint au-devant de lui à la tête des troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla l'ayant reçue, salua les soldats et les exhorta à faire preuve de courage dans le danger auquel ils allaient être exposés. Pendant qu'il leur parlait, deux Chéronéens, nommés Homoloïcus et Anaxidamus, l'abordèrent et lui offrirent de chasser les ennemis de Thurium, s'il leur donnait seulement un petit nombre de soldats ; ils lui dirent qu'il y avait un sentier inconnu aux barbares, lequel menait à la pointe de Thurium, au-dessus des ennemis ; que de là il leur serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinus ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur dit d'aller exécuter leur dessein ; et en même temps il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite et donne la gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs pour empêcher que les ennemis ne vinsent, par les derrières, envelopper les Romains ; car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis. Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens à qui Sylla avait donné Erisius pour commandant ayant gagné la cime de Thurium sans être aperçus de l'ennemi, et s'étant montrés tout à coup sur les hauteurs, jetèrent l'effroi parmi les barbares, qui ne pensèrent plus qu'à fuir, et se tuèrent la plupart les uns les autres. N'osant s'arrêter pour faire face à l'ennemi, et s'abandonnant à la pente de la montagne, ils tombaient sur leurs pro-

pres piques et se poussaient mutuellement le long de cette pente rapide, pour fuir les ennemis, qui se précipitaient sur eux du haut de la montagne et les perçaient aisément, ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le haut du Thurium ; de ceux qui échappèrent à ce premier massacre, les uns allèrent donner dans le corps de troupes de Muréna, qui les avait déjà rangées en bataille, et où ils furent taillés en pièces ; les autres en



Fig. 70. — Char armé de faux.

courant vers leur camp, se jetèrent avec tant de confusion sur le corps de leur infanterie, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et firent perdre à leurs généraux un temps considérable, ce qui fut une des principales causes de leur perte ; car Sylla, marchant aussitôt à eux dans le désordre où ils étaient, et franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, ôta aux chars armés de faux tout leur effet : ils ne tirent leur force, que de la longueur de leur course, qui donna à leur mouvement de l'impétuosité et de la raideur ; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans force et sans action, comme les traits faiblement lancés n'ont point de coup. C'est ce qui arriva en cette occasion aux barbares ; leurs premiers chars partirent si lâchement et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à

les repousser, et qu'ils demandèrent avec de grands éclats de rire, comme à Rome dans les jeux du cirque, qu'on en fit venir d'autres.

Alors les deux corps d'infanterie commencent l'attaque ; les barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers pour conserver leur ordre de bataille ; mais les Romains, jetant leurs javelots et prenant leurs épées, écartent leurs piques, afin de les joindre plus tôt corps à corps. Cette audace leur fut inspirée par la colère qui les transporta quand ils virent aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués dans l'infanterie pesamment armée ; ce qui fit dire à un centurion romain qu'il n'avait vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent avec audace le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent beaucoup plus longtemps qu'on ne l'aurait attendu des gens de ce caractère. Il fallut faire venir la seconde ligne, qui les accabla d'une grêle si furieuse de pierres et de traits, qu'ils tournèrent le dos et prirent la fuite. Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs, qui aperçoit ce mouvement, fait tourner tête à deux mille de ses cavaliers ; Hortensius, se voyant près d'être vivement poussé par cette cavalerie nombreuse, recule lentement vers les montagnes ; mais, s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis, lorsque Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite qui n'avait pas encore combattu, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche, Archélaüs conjectura ce qu'il en était ; et, laissant là Hortensius, il se porta à l'endroit du champ de bataille que Sylla venait de quitter, espérant surprendre cette aile droite privée de son chef. Dans le même moment Taxile fait marcher contre Muréna ses chalcaspides ; et les deux partis ayant jeté en même temps de grands cris qui furent répétés par toutes les montagnes des environs, Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il prend enfin le parti de retourner à son poste, envoie Hortensius avec quatre de ses cohortes au secours de Muréna, prend la cinquième, et court à son aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font

de nouveaux efforts, et, renversant les troupes ennemies, ils les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'au fleuve et au mont Acontium. Sylla cependant n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours; mais, trouvant qu'il avait aussi vaincu les ennemis, il se mit avec lui à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage des barbares; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et de tant de milliers d'ennemis il n'en échappa que dix mille qui s'enfuirent à Chaleis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

Aussi sur les trophées qu'il dressa pour cette victoire il fit graver : *A Mars, à la Victoire et à Vénus*, pour montrer que ces succès n'étaient pas moins l'ouvrage de la fortune que de son courage et de sa capacité. Le premier qu'il érigea pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine était placé à l'endroit même d'où Archélaüs avait commencé de fuir, jusqu'au ruisseau de Molus. Il éleva le second sur le sommet de Thurium, où les barbares avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui était en lettres grecques, en attribuait le succès à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus. Pour célébrer ses victoires, il donna des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe, où l'on dressa un théâtre pour les musiciens. Il fit venir de quelques villes grecques des juges pour distribuer les prix, parce qu'il avait juré aux Thébains une haine implacable. Il la porta jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien; il ordonna que du produit de ces terres on restituerait à ces dieux l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples...

[Après cette victoire, Sylla en remporte une seconde à Orchomène, signe avec Archélaüs une paix que Mithridate finit par ratifier, pacifie l'Asie et revient en Italie où il lutte contre les Marianistes. Après avoir vaincu le consul Carbon et Marius le jeune, il entre dans Rome et commence ses proscriptions.]

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus de terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières; Sylla, qui n'avait pas personnel-

lement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caius Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous ne te demandons pas, ajouta-t-il, de sauver ceux que tu as destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que tu as résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh bien! reprit Métellus, déclare-nous donc quels sont ceux que tu veux sacrifier. — C'est aussi ce que je ferai », répartit Sylla. Quelques historiens disent que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens, sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait pros crit tous ceux dont il s'était souvenu; et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un pros crit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talents, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des pros crits et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés sur le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorgés. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a fait périr; celui-là, ses magnifiques jardins; cet autre, ses bains superbes. » Un Romain, nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux qui en étaient les victimes, étant allé sur la place,

se mit à lire les noms des proscrits et y trouva le sien. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison d'Albe qui me poursuit ! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra.

Cependant Marius, ayant été pris, se donna lui-même la mort ; et Sylla, étant allé à Préneste¹, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier ; mais, trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte ; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme admirable, qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie ; et, s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il se fit tuer avec eux.

Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur et rétablir pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit donner une amnistie générale du passé, et pour l'avenir le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués ; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des danseuses, des musiciens, des farceurs, des affranchis, qui étaient les plus scélérats des hommes, recevaient des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever les femmes à leurs maris, pour les faire épouser à d'autres malgré elles.

Lucretius Ofella, celui qui avait pris Marius dans Préneste, s'était mis sur les rangs pour le consulat ; Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite ; Lucretius, qui se voyait soutenu par le peuple, se rendit sur la place et continua sa brigue ; Sylla envoya un des centurions qui étaient toujours autour de lui et le fit tuer, pendant qu'assis sur son tribunal, dans le temple de Castor et de Pollux, il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple, en tumulte, se saisit du centurion et le mena devant le tribunal ; Sylla fit faire silence, déclara que c'était par son ordre que ce

1. Cette ville avait servi de boulevard aux Marianistes.

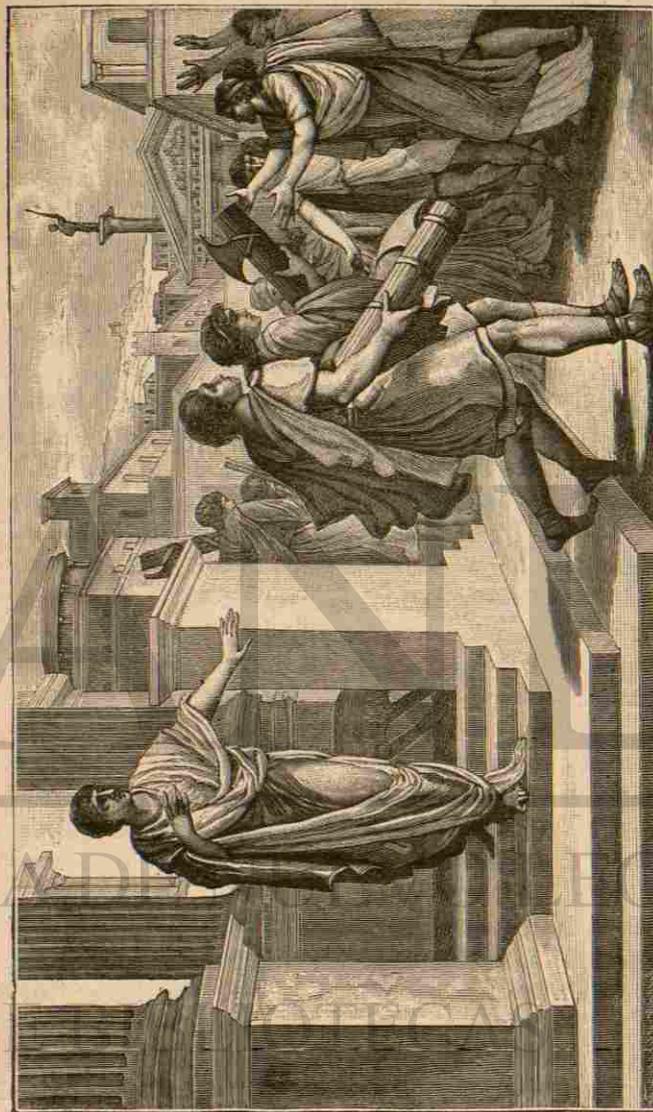


Fig. 71. — Sylla se démet de sa dictature et renvoie ses faisceaux

meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille.

Son triomphe, qui eut lieu vers ce temps-là, fut un des plus imposants par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement et le spectacle le plus touchant, ce fut le grand nombre de bannis qui l'accompagnaient. Les premiers et les plus illustres personnages de Rome suivaient son char, couronnés de fleurs, et appelaient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Quand la pompe du triomphe fut terminée, il fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite et rappela avec plus de soin les faveurs de la fortune que ses belles actions; il finit par ordonner qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux, *Felix* dans la langue latine. Depuis ce temps-là, quand il écrivait aux Grecs, ou qu'il traitait avec eux d'affaires, il prenait le surnom d'Épaphrodite¹. Les trophées qu'on voit encore aujourd'hui dans la Bèotie portent cette inscription : *LUCIUS CORNELIUS SYLLA EPAPHRODITUS*. Métella, sa femme, étant accouchée d'un fils et d'une fille, il nomma le fils Faustus et la fille Fausta, noms qui chez les Romains désignent ce qui est heureux et de bon augure; mais rien ne prouve davantage qu'il avait bien plus de confiance en son bonheur qu'en ses exploits, que de le voir, après avoir égorgé tant de milliers de citoyens, après avoir fait tant et de si grands changements dans la république, se démettre volontairement de la dictature, et rendre au peuple les élections consulaires. Il ne fut pas présent aux comices; mais il se tint tranquillement sur la place, confondu dans la foule et se livrant à quiconque aurait voulu l'arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite....

Il consacra à Hercule la dime de ses biens, et à cette occasion il donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on y servit du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant sa maladie les prêtres défendirent à Sylla de la

1. Favori de Vénus.

voir et de souiller sa maison par des funérailles. Il lui envoya donc un acte de divorce, et la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Observateur superstitieux de cette loi, il viola celle qu'il avait faite lui-même pour borner la dépense des funérailles, et n'épargna rien à celles de Métella. Il n'observa pas davantage les réglemens pour la simplicité des repas, dont il était aussi l'auteur; et pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs.

Cette vie nourrit en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencemens; il fut longtemps à s'apercevoir qu'il s'était formé dans ses entrailles un abcès qui, ayant insensiblement pourri ses chairs, y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes occupées nuit et jour à les lui ôter ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse: ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux intarissable de vermine, tant elle sortait avec abondance! Il avait beau se jeter plusieurs fois le jour dans le bain, se laver, se nettoyer le corps, toutes ces précautions ne servaient à rien; ses chairs se changeaient si promptement en pourriture, que tous les moyens dont on usait pour y remédier étaient inutiles, et que la quantité inconcevable de ces insectes résistait à tous les bains.

Il prévit sa mort, et l'annonça même en quelque sorte dans ses *Commentaires*; car deux jours avant de mourir il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui apparut en songe, vêtu d'une méchante robe, et que, s'approchant de lui, il l'avait pressé de terminer toutes ses affaires et de venir avec lui auprès de sa mère Métella, pour vivre avec elle en repos et libre de tout soin. Ce songe ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques: dix jours avant sa mort il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitans de Dicéarchie, et leur donna des lois qui leur prescrivirent la manière dont ils devaient se gouverner. La veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius, qui devait au trésor public une somme considérable, différant de la payer et attendait sa mort pour en frustrer la république, il le fit venir

dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une très mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge.

Il était à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fit les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet : ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnamome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles, le temps fut dès le matin fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie ; on attendit jusqu'à la neuvième heure pour enlever le corps : il ne fut pas plutôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent, qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau ; mais dès que le bûcher commença à s'affaïsser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le champ de Mars ; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épithaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis ni plus de mal à ses ennemis.



Fig. 72. — Amphore.

POMPÉE¹

SES PREMIÈRES ARMES. — GUERRE CONTRE LES PIRATES ET CONTRE MITHRIDATE. — LUTTE CONTRE CÉSAR. — BATAILLE DE PHARSALE. — MORT DE POMPÉE.

Jamais les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie ; mais quand il fut mort d'un coup de foudre et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée de la part de ce même peuple une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus longtemps dans sa prospérité et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour son père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice ; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve ni n'obligeait de meilleure



Fig. 73. — Pompee.

1. Pompée vécut de 105 à 48 av. J.-C.

dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une très mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge.

Il était à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fit les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet : ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnamome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles, le temps fut dès le matin fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie ; on attendit jusqu'à la neuvième heure pour enlever le corps : il ne fut pas plutôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent, qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau ; mais dès que le bûcher commença à s'affaïsser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le champ de Mars ; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épithaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis ni plus de mal à ses ennemis.



Fig. 72. — Amphore.

POMPÉE¹

SES PREMIÈRES ARMES. — GUERRE CONTRE LES PIRATES ET CONTRE MITHRIDATE. — LUTTE CONTRE CÉSAR. — BATAILLE DE PHARSALE. — MORT DE POMPÉE.

Jamais les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie ; mais quand il fut mort d'un coup de foudre et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée de la part de ce même peuple une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus longtemps dans sa prospérité et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour son père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice ; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs : sa tempérance dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve ni n'obligeait de meilleure



Fig. 73. — Pompee.

1. Pompée vécut de 105 à 48 av. J.-C.

grâce ; il donnait sans arrogance et recevait avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de ses traits, en prévenant l'effet de ses paroles, contribua beaucoup à lui gagner les cœurs. Il joignait à l'air aimable de son visage une gravité tempérée par la bonté ; dans la fleur même de sa jeunesse, on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr ; et ses manières nobles lui conciliaient le respect. Ses cheveux étaient un peu relevés ; ses regards, doux et à la fois pleins de feu, lui donnaient avec Alexandre une ressemblance frappante.

Dans sa première jeunesse, comme il servait sous son père, qui faisait la guerre à Cinna, il avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa tente, et qui, gagné par l'argent que Cinna lui offrit, promit de tuer Pompée, pendant que d'autres conjurés mettraient le feu à la tente du général. Pompée, informé à table de ce complot, ne laissa paraître aucun trouble ; il but même plus qu'à son ordinaire, fit beaucoup de caresses à Térentius, et, après qu'on fut allé se coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de celle de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, va, l'épée nue à la main, au lit de Pompée, et, s'approchant du matelas sur lequel il le croyait couché, il donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps il s'élève dans le camp un grand tumulte causé par la haine qu'on portait au général : déjà les soldats se mettent en mouvement pour aller se rendre à l'ennemi ; ils plient leurs tentes et prennent les armes. Le général, effrayé de ce mouvement séditieux, n'ose sortir de sa tente ; Pompée, se présentant au milieu de ces mutins, les conjure avec larmes de ne pas abandonner son père : ne pouvant les apaiser, il se jette enfin en travers sur la porte du camp, le visage contre terre, et, tout baigné de pleurs, il leur ordonne, s'ils veulent absolument s'en aller, de lui passer sur le corps. Les soldats, honteux de le voir en cet état, changèrent de dispositions ; et, à l'exception de huit cents, ils se réconcilièrent tous avec leur général...

[Plus tard, Pompée était retiré dans le Picénum quand il apprit le retour de Sylla ; il voulut se joindre à lui, en lui amenant une petite armée ; il eut bientôt complété trois légions et marcha au-devant de Sylla.]

Trois chefs du parti contraire vinrent l'assaillir en même temps ;

c'étaient Carrinnas, Célius et Brutus ; ils ne l'attaquèrent pas de front ni tous ensemble, mais par trois différents côtés et avec trois corps d'armée séparés, dans l'espoir de l'envelopper et de l'enlever facilement. Pompée, sans s'effrayer de leur nombre, rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie, qu'il commandait en personne et qu'il avait placée au front de la bataille. La cavalerie des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première ; Pompée, prévenant celui qui en était le chef et qui paraissait le plus fort de la troupe, le perce de sa lance et le renverse par terre ; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infanterie et l'entraînent dans leur fuite. Cette déroute mit la division entre les trois généraux, qui se retirèrent chacun de son côté ; les villes, attribuant à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha aussi contre lui ; mais, avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion fut obligé de prendre la fuite. Enfin, Carbon ayant détaché contre lui, près de la rivière d'Ardis, plusieurs compagnies de sa cavalerie, Pompée les chargea si vigoureusement, qu'il les mit en fuite et que, les ayant poursuivies avec vivacité, il les força de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir ; elle perdit tout espoir de se sauver, et se rendit à Pompée avec ses chevaux et ses armes.

Sylla ignorait encore tous ces combats ; mais aux premières nouvelles qu'il en reçut, il craignit pour Pompée, en le voyant environné de tant et de si grands capitaines ; et il se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé de son approche, ordonne à tous ses officiers de faire prendre les armes à leurs soldats et de les ranger en bataille, afin que l'armée parût devant son général dans le meilleur état et dans l'appareil le plus brillant. Il s'attendait à de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit venir à lui, et qu'il aperçut ses troupes dans le plus bel ordre, toutes composées de beaux hommes, à qui leurs succès inspiraient autant de fierté que de joie, il descendit de cheval, et salué par Pompée du nom d'*imperator*, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, et qui ne s'attendaient pas que Sylla communiquât à un jeune homme qui n'était pas encore sénateur un titre si honorable, pour lequel il faisait la guerre aux Scipion et aux Marius. Le reste de sa conduite

répondit à ses premiers témoignages de satisfaction : il se levait toujours devant Pompée, et était de dessus sa tête le pan de sa robe, ce qu'il ne faisait pas facilement pour tout autre, quoiqu'il fût environné d'un grand nombre d'officiers distingués. Pompée ne s'enfla point de ces honneurs ; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondit aux grandes forces dont il disposait, il lui représenta qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à un général plus âgé que lui et qui jouissait d'une plus grande réputation ; mais que si Métellus y consentait et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta volontiers cette offre, et lui écrivit de se rendre auprès de lui. Pompée entra donc dans la Gaule, où les exploits étonnants qu'il fit réchauffèrent l'audace et l'ardeur guerrière de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes...

[De la Gaule il alla en Sicile combattre les généraux contraires au parti de Sylla, puis dans l'Afrique qu'il soumit en quarante jours. Il n'avait que vingt-quatre ans.]

De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là avec une seule légion le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir, qu'il eut de la peine à contenir ; mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation ; et lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla ; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par ses représentations ; mais, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes, et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher, et, l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que s'ils voulaient le forcer, il se tuerait lui-même ; ce qui eut encore bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rébellion ouverte. « Il est donc de ma destinée, dit-il à ses amis, d'avoir dans ma vieillesse à combattre contre des enfants ! » Il disait cela à cause du jeune

Marius, qui lui avait donné beaucoup d'inquiétude, et l'avait mis dans le plus grand danger. Mais, quand il apprit la vérité, et qu'il sut d'ailleurs que tout le peuple allait au-devant de Pompée et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous ; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse, et le proclama du nom de Grand, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre.

Pompée, de retour à Rome, demanda le triomphe, qui lui fut refusé par Sylla, sous prétexte que la loi ne l'accordait qu'à des consuls ou des préteurs ; que le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne les victoires les plus glorieuses et les plus importantes sur les Carthaginois, ne l'avait pas demandé, parce qu'il n'était ni consul, ni préteur : si donc Pompée, qui était encore sans barbe, et à qui sa jeunesse ne permettait pas d'être sénateur, entrait triomphant dans Rome, cette distinction rendrait odieuse la puissance dictatoriale, et deviendrait pour Pompée lui-même une source d'envie. A ces motifs de refus le dictateur ajouta qu'il s'opposerait à son triomphe, et que si Pompée s'y obstinait, il emploierait tout son pouvoir à réprimer son ambition. Pompée, sans s'étonner de sa résistance, lui dit de considérer que plus de gens adoraient le soleil levant que le soleil couchant ; voulant lui insinuer par là que sa propre puissance croissait tous les jours, et que celle de Sylla ne faisait que diminuer et s'affaiblir. Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui s'aperçut au visage et aux gestes des autres qu'ils étaient saisis d'étonnement, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, surpris de son audace, il s'écria par deux fois : « Qu'il triomphe, qu'il triomphe ! » Et comme Pompée vit que la plupart de ceux qui étaient présents témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, pour les irriter encore davantage, de triompher sur un char trainé par quatre éléphants ; car il en avait amené d'Afrique un grand nombre qu'il avait pris aux rois vaincus. Mais la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et son char fut trainé par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas eu de lui tout ce qu'ils en avaient espéré, voulaient exciter du tumulte et troubler son triomphe ; mais il déclara qu'il s'en souciait fort peu et qu'il aimerait mieux ne pas triompher que de se soumettre à les flatter. Ce fut alors que Servilius, un des plus illustres person-

nages de Rome, et qui s'était le plus opposé à son triomphe, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand et digne du triomphe. Il paraît certain, d'après cela, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès lors dans le sénat ; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parce qu'il ne cherchait, dit-on, la gloire que dans les choses extraordinaires. Il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge : mais quelle gloire pour lui d'avoir obtenu les honneurs du triomphe avant d'être sénateur ! Cette distinction lui gagna même de plus en plus l'affection du peuple, qui vit avec plaisir qu'après avoir été décoré du triomphe, il restait dans l'ordre des chevaliers, soumis comme eux à la revue des censeurs...

Cependant Sertorius, général si différent en tout de Lépidus, s'était rendu maître d'une partie de l'Espagne et se faisait redouter des Romains, qui se voyaient menacés des plus grands revers. Tous les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie du corps politique, s'étaient rassemblés autour de lui. Il avait déjà défait plusieurs généraux sans expérience ; et alors il faisait la guerre contre Métellus Pius, capitaine distingué et d'une grande réputation, mais qui, appesanti par l'âge, laissait échapper les occasions favorables que la guerre lui présentait, et que Sertorius lui ravissait toujours par sa promptitude et son activité. Celui-ci paraissait tout à coup devant Métellus avec une extrême audace, et, faisant la guerre à la manière des brigands, il troublait sans cesse par ses embûches, par ses courses imprévues, un général accoutumé, comme un athlète, à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des troupes pesamment armées, faites pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intrigait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus, et, sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait, sous divers prétextes, toujours en armes autour de la ville, jusqu'à ce qu'enfin, sur la proposition de Philippe, on lui donna le commandement qu'il désirait. Quelqu'un des sénateurs ayant demandé à Philippe avec étonnement s'il croyait qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul : « Non seulement pour le consul, répartit Philippe, mais pour les consuls » ; voulant faire entendre par là que les deux consuls n'étaient propres à rien. Pompée ne fut pas plus tôt arrivé en Espagne, que les nouvelles espérances qu'il fit concevoir, comme

il est ordinaire à un nouveau général qui jouit d'une grande réputation, changèrent les dispositions des esprits ; les peuples qui étaient faiblement attachés à Sertorius se révoltèrent contre lui ; et Sertorius, vivement piqué de cette désertion, se permit contre Pompée des propos pleins d'arrogance et des railleries insultantes : « Si je ne craignais cette vieille, disait-il en parlant de Métellus, je ne ferais usage contre cet enfant que de la fêrule ou du fouet. » Mais au fond il redoutait Pompée, et cette crainte l'obligea de se tenir sur ses gardes et de faire la guerre avec plus de précautions.

[La guerre se termina par la mort de Sertorius qui fut assassiné par ses propres officiers. Pompée revint à Rome, obtint un second triomphe et le consulat et, l'année suivante, fut chargé de la guerre contre les pirates.]

La puissance des pirates, qui prit naissance en Cilicie, eut une origine d'autant plus dangereuse, qu'elle fut d'abord à peine connue. Les services qu'ils rendirent à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains augmentèrent leurs forces et leur audace. Dans la suite, les Romains, qui, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, laissèrent la mer sans armée et sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès que, non contents d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires et se joignaient à eux ; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports et des tours d'observation très bien fortifiées ; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers, que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres, affligeaient encore plus par leur magnificence qu'elles n'effrayaient par leur appareil : leurs poupes étaient dorées ; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées ; on eût dit qu'ils faisaient trophée de leur brigandage : on entendait partout sur les côtes les sons des instruments de musique ; partout on voyait des hommes plongés dans l'ivresse ; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers de premier ordre étaient jetés dans les fers, et des villes captives se rachetaient à prix d'argent ; on comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers et qui

déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés.

Non contents d'insulter ainsi les Romains, ils osèrent descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée, pour obtenir sa liberté, de payer une grosse rançon. Leur insolence, enfin, était venue à un tel point, que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et qu'il disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux et le priaient de leur pardonner. Leur humiliation, leur état de suppliants faisaient d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi; car les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi longtemps joués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par descendre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner paisiblement chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots et le noyaient.

FIG. 74. —
Romain vêtu
de la toge.

Toute notre mer, infestée par ces pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce motif, plus qu'aucun autre, déterminait les Romains, qui, commençant à manquer de vivres, craignaient déjà la famine, à envoyer Pompée contre ces brigands, pour leur ôter l'empire de la mer. Gabinus, un de ses amis, en proposa le décret, qui non seulement conférait à Pompée le commandement de toutes les forces maritimes, mais qui lui donnait encore une autorité monarchique et une puissance absolue sur toutes les personnes, sans avoir à en rendre compte; il lui attribuait aussi l'empire sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades. Cet espace renfermait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissants. Il était autorisé enfin à choisir dans le sénat quinze lieute-

nants, qui rempliraient sous lui les fonctions qu'il voudrait leur assigner; à prendre chez les questeurs et les receveurs des deniers publics tout l'argent qu'il voudrait; à équiper une flotte de deux cents voiles, à lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec l'empressement le plus vif. Mais les premiers et les plus puissants d'entre les sénateurs jugèrent que cette puissance absolue et illimitée, si elle pouvait être au-dessus de l'envie, était faite au moins pour inspirer de la crainte; il s'opposèrent donc au décret, à l'exception de César qui l'approuva, moins pour favoriser Pompée que pour s'insinuer de bonne heure dans les bonnes grâces du peuple et se ménager à lui-même sa faveur. Tous les autres s'élevèrent avec force contre Pompée; et l'un des consuls, lui ayant dit qu'en voulant suivre les traces de Romulus, il aurait la même fin que lui, fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre cette loi, le peuple, qui le respectait, l'écouta dans le plus grand silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie; il conseilla au peuple de le ménager, de ne pas exposer sans cesse aux périls de tant de guerres un si grand personnage. « Car enfin, leur dit-il, si vous venez à le perdre, quel autre général aurez-vous pour le remplacer? — Toi-même », s'écria-t-on tout d'une voix. Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur le peuple, se retira. Roscius se présenta ensuite; et personne n'ayant voulu l'écouter, il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais lui donner un second. Le peuple, impatienté par ces difficultés, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui volait dans ce moment au-dessus de l'assemblée en fut étourdi et tomba au milieu de la foule. L'assemblée se sépara sans rien conclure; mais le jour où l'on devait donner les suffrages Pompée s'en alla secrètement à la campagne, et dès qu'il sut que le décret avait été confirmé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'au-

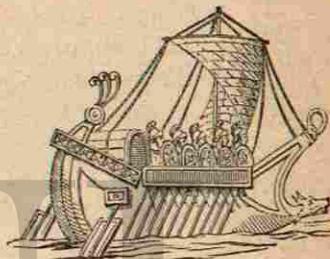


FIG. 75. — Vaisseau de guerre.

rait excitée l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit pour sacrifier aux dieux ; et le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses préparatifs de guerre. Il était autorisé à équiper cinq cents galères, à mettre sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit pour ses lieutenants vingt-quatre sénateurs, qui tous avaient commandé des armées, et on y ajouta deux questeurs. Le prix des denrées ayant baissé tout à coup, le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déjà terminé cette guerre. Pompée divisa d'abord toute la mer Méditerranée en treize régions ; il assigna à chaque division une escadre avec un commandant ; et, étendant ainsi de tous côtés ses forces navales, il enveloppa, comme dans des filets, tous les vaisseaux des corsaires, leur donna la chasse, et les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étaient hâtés de lui échapper en se séparant, avaient cherché une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches : il se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux ; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé la mer de Toscane et celles d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile, des brigands qui les infestaient ; il le fit en quarante jours : il est vrai qu'il lui en coûta des peines infinies, et que ses lieutenants le secondèrent avec la plus grande ardeur...

Quelques-uns de ces pirates qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, ayant eu recours aux prières, il les avait traités avec beaucoup de douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur avait fait aucun mal. Cet exemple ayant donné à un grand nombre d'autres d'heureuses espérances, ils évitèrent les lieutenants de Pompée et allèrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Il leur fit grâce à tous et se servit d'eux pour suivre à la piste ceux qui, se sentant coupables de trop grands crimes pour en espérer le pardon, se cachaient avec soin ; il en prit plusieurs. Le plus grand nombre (c'étaient aussi des plus puissants) ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses et la multitude inutile dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, montèrent sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracécium en Cilicie, et attendirent Pompée, qui venait les attaquer. Après un grand combat, dans lequel ils furent

battus, ils se renfermèrent dans la ville, où Pompée les assiégea ; mais bientôt, ayant demandé à être reçus à composition, ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient et qu'ils avaient si bien fortifiées, qu'elles étaient non seulement difficiles à forcer, mais presque inaccessibles. Leur soumission termina la guerre. Pompée n'avait pas mis plus de trois mois à purger les mers de tous ces pirates. Il prit un très grand nombre de vaisseaux, entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir ; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de

s'écarter ou de se rassembler de nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas, de sa nature, un animal farouche et indomptable ; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice contre son naturel ; qu'il s'appriivoise en changeant d'habitation et de genre de vie, que

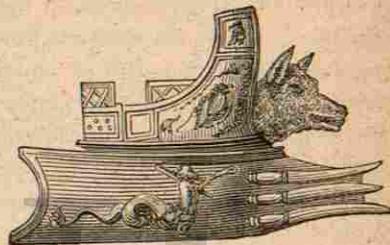


Fig. 76. — Éperon de navire.

les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité, il résolut d'éloigner ces pirates de la mer, de les transporter dans les terres et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les occupant à travailler dans les villes ou à cultiver les champs. Il plaça les uns dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui les reçurent avec plaisir, parce qu'il leur donna des terres pour leur entretien. Il en mit un grand nombre dans la ville de Soles, que Tigrane avait depuis peu détruite et dépeuplée, et qu'il fit rebâtir. Enfin, il envoya les autres à Dyme, ville d'Achaïe, qui manquait d'habitants, et dont le territoire était aussi étendu que fertile...

[Pompée est chargé ensuite par la loi Manilia de la troisième guerre contre Mithridate (66-63), au moment même où Lucullus, qui commandait en Asie, allait triompher de ce redoutable ennemi des Romains. Pompée le remplace à la tête de l'armée et marche contre le roi de Pont.]

Mithridate avait une armée de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux ; mais il n'osait risquer la bataille. Campé d'abord sur une montagne très forte d'assiette et où il n'était pas

facile de l'attaquer, il fut obligé de l'abandonner, parce qu'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt; et, conjecturant, par la nature des plantes qu'elle produisait et par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources, il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne concevait pas que Mithridate eût ignoré si longtemps un tel avantage. Il alla se camper autour de ce prince, dont il environna le camp d'une muraille; mais Mithridate, qu'il y tenait assiégé depuis quarante-cinq jours, se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer tous les malades et toutes les personnes inutiles.

Pompée, l'ayant atteint près de l'Euphrate, campa dans son voisinage; et, craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille, et, à ce qu'on assure, à l'heure même où Mithridate avait eu, pendant son sommeil, une vision qui lui présageait sa destinée future. Il lui sembla que, faisant voile sur la mer de Pont par un vent favorable, il était déjà en vue du Bosphore et que, ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseau, lorsqu'il se vit subitement privé de tout secours et emporté au gré des vents sur un des débris de son naufrage: comme il était violemment agité par ce songe, ses amis entrèrent dans sa tente pour le réveiller et lui apprendre que Pompée allait arriver. Il se vit dans la nécessité de combattre pour la défense de son camp; et ses généraux, ayant fait prendre les armes à leurs troupes, les rangèrent en bataille. Pompée, averti qu'ils se préparaient à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne; il voulait se borner à les envelopper pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour avec des troupes meilleures que celles des ennemis; mais les plus vieux officiers le déterminèrent, par leurs plus vives instances, à combattre sans différer, parce que la nuit n'était pas tout à fait obscure, et que la lune, qui était déjà basse, faisait suffisamment reconnaître les objets. Ce fut là surtout ce qui trompa les troupes du roi. Les Romains avaient la lune derrière le dos, et, comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis et les empêchaient de juger avec sûreté quel était l'intervalle qui les séparait des troupes de Pompée. Ils s'en croyaient donc très près, et, comme

si l'on en fût déjà venu aux mains, ils lançaient leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains, s'en étant aperçus, coururent sur eux en jetant de grands cris, et les barbares, n'osant pas les attendre, saisis de frayeur, prennent ouvertement la fuite: il en périt plus de dix mille, et leur camp tomba au pouvoir de Pompée.

Dès le commencement de l'action, Mithridate s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles était Hypsicratis, une de ses femmes, qui avait toujours montré un courage si mâle et une audace si extraordinaire, que le roi l'appelait Hypsicratis: habillée ce jour-là à la mode des Perses et montant aussi un cheval perse, elle supporta sans fatigue les plus longues courses, servant toujours le roi et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora, où étaient les trésors et les meubles de Mithridate: là ce prince prit les robes les plus magnifiques, qu'il distribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains des ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie pour aller joindre Tigrane, qui lui refusa l'entrée de ses États, et fit même publier qu'il donnerait cent talents à quiconque lui apporterait sa tête; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie, où il était appelé par le jeune Tigrane, qui s'était déjà révolté contre son père et qui vint au-devant du général romain jusqu'aux bords de l'Araxe: ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et, continuant son cours vers le levant, il va se jeter dans la mer Caspienne. Lorsque Pompée et le jeune Tigrane se furent joints, ils avancèrent ensemble dans le pays et reçurent les villes qui se soumettaient. Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, reçut dans sa capitale une garnison romaine; et, prenant avec lui ses parents et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Il arrivait à cheval près des retranchements, lorsque deux lieutenants de Pompée, allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, en lui disant que jamais

on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit et ôta même son épée, qu'il remit aux lieutenants. Quand il fut auprès de Pompée, il détacha son diadème pour le mettre aux pieds de ce général, et, en se prosternant basement à terre, lui embrasser les genoux. Pompée le prévint, et, le prenant par la main, il le conduisit dans sa tente, le fit asseoir à un de ses côtés, et Tigrane, son fils, à l'autre : « Tigrane, lui dit-il, c'est à Lucullus que tu dois t'en prendre des pertes que tu as faites jusqu'ici ; c'est lui qui t'a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie et la Sophène : je te laisse tout ce que tu avais lorsque je suis venu dans ces contrées, à condition que tu payeras aux Romains six mille talents, pour réparer les torts que tu leur as faits : je donne à ton fils le royaume de Sophène. » Tigrane, satisfait de ces conditions et salué roi par les Romains, fut si transporté de joie, qu'il promit à chaque soldat une demi-mine*, dix mines à chaque centurion et un talent à chaque tribun ; mais son fils parut très mécontent, et Pompée l'ayant fait inviter à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée ni des honneurs qu'il donnait ; qu'il trouverait d'autres Romains qui sauraient lui en procurer de plus considérables. Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père qu'à son beau-père, et que la justice réglerait seule les bornes qu'il mettrait à ses conquêtes.

Après avoir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus puissants sont les Albaniens et les Ibériens ; ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques et au royaume de Pont ; les Albaniens tournent plus à l'orient et vers la mer Caspienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur avait demandé sur leurs terres ; mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fête des Saturnales étant arrivée dans ce temps-là, ces barbares, au nombre au moins de quarante mille, voulurent les attaquer, et dans cette intention ils passèrent le fleuve Cynus. Pompée eût pu facilement s'opposer au passage des ennemis ; mais il les laissa traverser sans obstacle, et dès

qu'ils furent passés, il les chargea si brusquement qu'il les mit en fuite et en fit un grand carnage. Leur roi eut recours aux prières et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, fit la paix avec lui, et marcha contre les Ibériens, qui, aussi nombreux et plus aguerris que les Albaniens, avaient le plus grand désir de servir Mithridate et de repousser Pompée. Ces Ibériens n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes ni aux Perses ; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens, parce qu'Alexandre avait été obligé de quitter promptement l'Hyrcanie. Pompée les vainquit dans un grand combat, leur tua neuf mille hommes et fit plus de dix mille prisonniers ; il entra tout de suite dans la Colchide, où Servilius vint le retrouver à l'embouchure du Phas, avec les vaisseaux qui lui avaient servi à garder le Pont-Euxin.

La poursuite de Mithridate, qui s'était caché parmi les nations du Bosphore et des Palus-Méotides, entraînait de grandes difficultés : d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle que les Albaniens s'étaient révoltés de nouveau. La colère et le désir de se venger l'ayant ramené contre eux, il repassa le Cynus avec beaucoup de peine et de danger ; les barbares en avaient fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres : après l'avoir traversé, il lui restait une longue route à faire dans un pays sec et aride ; il fit donc remplir d'eau dix mille outres et continua sa marche pour aller joindre les ennemis, qu'il trouva rangés en bataille sur le bord du fleuve Abas : ils avaient soixante mille hommes de pied et douze mille chevaux ; mais ils étaient mal armés et n'avaient la plupart, pour toute défense, que des peaux de bêtes. Cosis, frère du roi, les commandait : dès que le combat fut engagé, ce prince, courant sur Pompée, lui lança son javelot et l'atteignit au défaut de sa cuirasse. Pompée, l'ayant joint, le perça de sa javeline et l'étendit raide mort. On dit que les Amazones, descendues des montagnes voisines du fleuve Thermodon, combattirent à cette bataille avec les barbares ; car les Romains, en dépouillant les morts après le combat, trouvèrent des boucliers et des brodequins tels que les Amazones en portent ; mais on ne découvrit pas un seul corps de femme. Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie ; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Géles et les Lèges les séparent ; elles vont tous les ans passer deux mois avec ces derniers peuples

sur les bords du Thermodon ; et ce terme expiré elles rentrent dans leur pays, où elles vivent absolument seules, sans aucun commerce avec les hommes.

Après ce combat, Pompée se mit en chemin pour aller dans l'Hyrcanie, et de là jusqu'à la mer Caspienne ; il n'en était qu'à trois journées de chemin, mais, arrêté par le grand nombre de serpents venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas et se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Elymiens et des Mèdes, à qui il écrivit des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le roi des Parthes s'était jeté dans la Gordyenne, où il opprimait les sujets de Tigrane ; Pompée détacha contre lui Afranius, qui le chassa et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide. Pompée ne voulut voir aucune des femmes de Mithridate qui lui furent amenées ; il les renvoya toutes à leurs parents ou à leurs proches, car elles étaient la plupart femmes ou filles des capitaines et des courtisans de Mithridate. Stratonice était celle qui avait le plus de crédit auprès du roi, et à qui il avait confié la garde de la forteresse où était déposée la plus grande partie de ses richesses. Elle livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présents ; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe : il voulut que Stratonice gardât tout le reste pour elle. Mithridate fuyait toujours. Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner sa puissance en lui laissant continuer la guerre, que de le prendre dans la fuite, ne voulut pas inutilement le poursuivre ; et pour gagner du temps, il chercha dans l'intervalle à faire d'autres expéditions. Mais la fortune trancha la difficulté : il n'était pas loin de Pétra, et, après avoir assis son camp pour ce jour-là, il s'exerçait hors des retranchements à faire manœuvrer un cheval, lorsqu'il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui lui apportaient d'heureuses nouvelles ; on le reconnut aux lauriers qui en pareil cas entourent, selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats, les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée ; il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice ; mais, les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ces lettres, il descendit de cheval, prit les dépêches et entra dans son camp. Il n'y avait point de tribunal dressé, et les soldats, aussi curieux qu'impatients de savoir les nouvelles, ne se don-

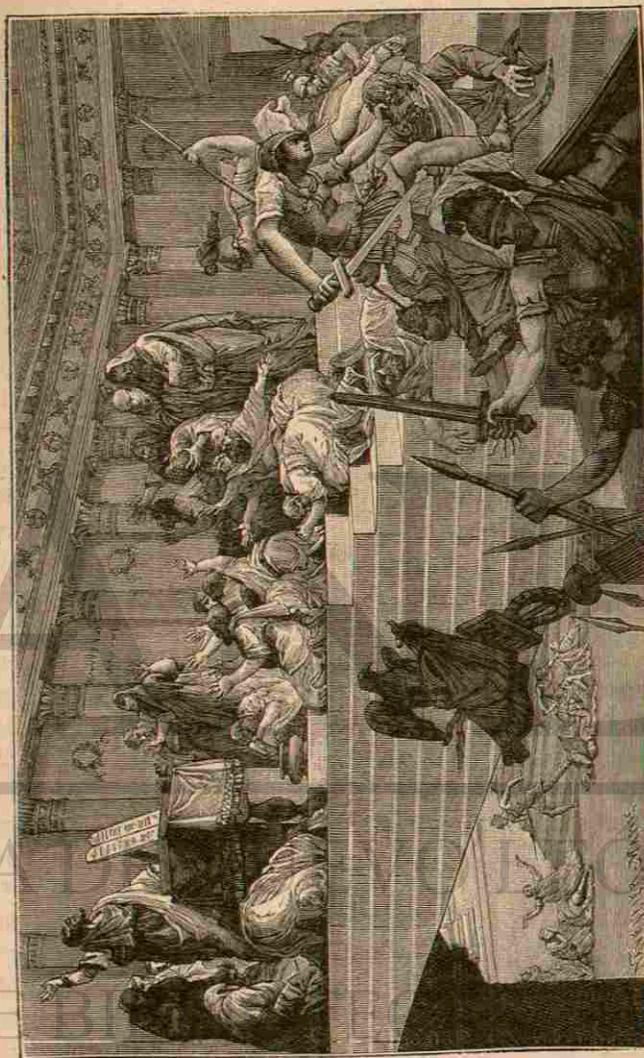


Fig. 77. — Pompée pénètre à Jérusalem dans le temple des Juifs.

nent pas le temps d'en élever un, tel qu'il est d'usage de le faire dans les camps; ils coupent d'épaisses mottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, mettent en un monceau les bâts des bêtes de somme et en font un tribunal. Pompée y monte et leur annonce que Mithridate est mort; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même; que Pharnace s'est emparé de tous les États de son père, et qu'il lui mande, dans ses lettres, qu'il en a pris possession pour lui et pour les Romains.

Aussitôt l'armée, se livrant aux transports de joie que devait lui causer cette nouvelle, fit des sacrifices et des festins, comme si la mort de Mithridate l'eût délivrée d'un nombre infini d'ennemis. Pompée, ayant ainsi mis à ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et, traversant d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, il se rendit à Amisus, où il trouva des présents magnifiques que Pharnace lui envoyait, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, au nombre desquels était celui de Mithridate: ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parce que les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié d'en dessécher la cervelle; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent à des cicatrices qu'il avait au visage. Pompée refusa de le voir, et, pour détourner de lui la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope...

[Pompée, ajoute Plutarque, après avoir tout réglé, tout affermi dans ces provinces, voyagea avec beaucoup de pompe; mais cet historien nous laisse sans détails sur les nations conquises en Asie par le vainqueur de Mithridate. Il établit notamment le protectorat de Rome sur la Judée, et, nous dit Tacite, pénétra le premier des Romains dans le temple des Juifs par le droit de la victoire. De retour en Italie, il licencia son armée et obtint un nouveau triomphe.]

Quoique le triomphe de Pompée eût occupé deux journées entières, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence. Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposée aux regards du public; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe: la pompe était précédée de plusieurs écriteaux qui portaient le nom des nations conquises: c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la

Judée, l'Arabie, les pirates vaincus sur terre et sur mer. On y lisait que, dans ces divers pays, Pompée avait pris mille forteresses et près de trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux, et repeuplé trente-neuf villes que leurs habitants avaient abandonnées. On y voyait que les revenus publics, qui ne montaient avant Pompée qu'à cinq mille myriades ou cinquante millions de drachmes, avaient été portés par ses conquêtes à huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes; qu'il avait versé dans le trésor public, tant en argent monnayé qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talents, outre ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes. Les prisonniers menés en triomphe furent, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille; Zozime, veuve du vieux Tigrane; Aristobule, roi des Juifs; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfants, des femmes scythes; les otages des Albaniens et des Ibériens, et ceux du roi de Comagène; on y portait autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieutenants. Mais ce qui relevait encore plus sa gloire, et qui n'était arrivé à aucun autre Romain avant lui, c'est qu'après avoir triomphé de deux parties du monde, il triomphait alors de la troisième. On avait bien vu déjà d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique; la seconde de l'Europe, et la troisième, de l'Asie: ainsi dans ses trois triomphes il avait triomphé de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui, le comparant à Alexandre, veulent, à quelque prix que ce soit, qu'il ressemblât en tout à ce prince, disent qu'il n'avait pas tout à fait trente-quatre ans; mais dans la vérité il approchait de quarante.

Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant de temps qu'il conserva la fortune d'Alexandre! mais dans le reste de sa vie il n'eut plus, ou que des prospérités qui lui attirèrent l'envie, ou que des adversités qui furent sans remède; en faisant servir à l'injustice d'autrui l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il en augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur.

Ce ne fut pas tout de suite que Pompée succomba. Il forma avec Crassus et César la secrète union qu'on a désignée sous le nom de *triumvirat*. César eut tous les avantages de l'alliance. Il se fit nommer consul puis charger pour cinq ans du gouvernement de la Gaule. Pendant son absence, il y eut de grands troubles à Rome. La mort de Crassus arrivée en 53 changea le triumvirat en duumvirat. Pompée chercha à prendre toute l'autorité en s'appuyant sur le sénat et voulut diminuer les pouvoirs de César. Celui-ci, déclaré ennemi public s'il n'abandonnait pas ses troupes, franchit le Rubicon, limite de sa province, et marcha sur Rome.]

Cette nouvelle, portée à Rome, jeta toute la ville dans un étonnement, un trouble et une frayeur dont il n'y avait pas encore eu



Fig. 78. — Caton d'Utique.

d'exemple. A l'instant le sénat en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tellus lui ayant demandé quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition, Pompée, après quelques moments de réflexion, lui répondit d'un ton mal assuré qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement trente mille hommes. « Pompée, s'écria Tellus, tu nous as trompés : » et il conseilla d'envoyer des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui, sans être méchant, croyait, par une audace obstinée et souvent insultante, imiter la franchise de Caton, dit à Pompée de frapper du pied la terre pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur une raillerie si déplacée ; et Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prêté dès le commencement au sujet de César : « Dans tout ce que tu m'en as dit, lui répondit Pompée, tu as mieux deviné que moi ; dans tout ce que j'ai fait, je me suis plus conduit en ami. » Caton ouvrit l'avis de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, en disant que ceux qui font les grands maux sont aussi ceux qui savent mieux y apporter des remèdes. Pompée partit aussitôt pour la Sicile, dont le gouvernement lui était échu par le sort, et tous les autres magistrats se

rendirent de même dans les provinces qui leur avaient été assignées.

Cependant l'Italie était presque entièrement soulevée, et l'on était partout dans la plus grande perplexité. Ceux qui se trouvaient absents de Rome y accouraient de toutes parts, tandis que ceux qui l'habitaient se hâtaient d'en sortir, et d'abandonner une ville où, dans une si grande tempête, dans un trouble si violent, les citoyens bien intentionnés étaient trop faibles, et ceux qui pouvaient nuire opposaient aux magistrats une force redoutable et difficile à réduire. Il était même impossible de calmer la frayeur générale ; et Pompée n'avait pas la liberté de suivre ses propres conseils pour remédier au désordre : chacun voulait lui inspirer la passion dont il était le plus affecté, soit de crainte, de tristesse, d'agitation ou d'inquiétude : aussi prenait-il dans un même jour les résolutions les plus contraires. Il ne pouvait rien savoir de certain sur les ennemis ; on lui rapportait au hasard des choses opposées ; et s'il refusait de les croire, on s'irritait contre lui. Enfin, après avoir déclaré que dans la confusion où l'on était il ne pouvait rien résoudre, il ordonna à tous les sénateurs de le suivre, protesta qu'il regarderait comme partisans de César tous ceux qui resteraient dans Rome, et en sortit lui-même sur le soir. Les consuls abandonnèrent aussi la ville, sans avoir fait aux dieux les sacrifices d'usage avant de partir pour la guerre. Ainsi, dans une conjoncture si périlleuse, Pompée pouvait paraître encore digne d'envie pour l'affection que tout le monde lui témoignait. Si la plupart des Romains blâmaient cette guerre, personne ne haïssait le général ; et il en vit un grand nombre le suivre, moins par amour pour la liberté que parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner lui-même.

Peu de jours après, César entra dans Rome, et s'en étant rendu maître, il traita avec douceur ceux qui étaient restés, et les rasure. Seulement Métellus, un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, il le menaça de la mort ; et à cette terrible menace il ajouta cette parole, plus terrible encore, qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Ayant ainsi écarté Métellus, et pris tout l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait éloigner promptement de l'Italie, avant que les troupes qu'il attendait d'Espagne fussent arrivées. Pompée s'était emparé de Brindes ;

et, après avoir ramassé un grand nombre de vaisseaux, il embarqua les consuls avec trente cohortes, qu'il envoya devant lui à Dyrrachium. Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion son beau-père, et Cnéius Pompéius, son fils qu'il chargea de lui équiper une flotte. Lui-même après avoir barricadé les portes de la ville, et placé sur les murailles les soldats les plus agiles ; après avoir ordonné aux Brindisiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, il fit couper toutes les rues par des tranchées qu'il remplit de pieux pointus, et qu'il couvrit de claies ; il ne réserva que deux rues par lesquelles il se rendait au port. Au bout de trois jours, il eut paisiblement embarqué le reste de ses troupes ; alors, élevant tout à coup un signal aux soldats qui gardaient les murailles, ils accoururent promptement ; il les prit dans ses vaisseaux, et traversa la mer.

Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée, et, en se pressant de le suivre, il manqua d'aller s'enfermer dans les pieux qui bordaient les tranchées que Pompée avait fait creuser dans les rues ; mais averti par les Brindisiens, il évita de passer dans la ville, et, ayant pris un détour pour aller au port, il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques soldats. On regarde cet embarquement comme un des meilleurs expédients dont Pompée pût se servir ; mais César s'étonnait qu'ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne et étant maître de la mer, il eût abandonné et livré l'Italie. César s'étant ainsi rendu, en soixante jours, maître de toute l'Italie sans verser une goutte de sang, voulait sur-le-champ se mettre à la poursuite de Pompée ; mais faute de vaisseaux, il fut obligé de changer de dessein, et prit aussitôt la route d'Espagne pour attirer à son parti les troupes qui servaient dans cette province.

Cependant Pompée avait rassemblé les forces les plus considérables ; sa flotte pouvait passer pour invincible ; elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre, avec un plus grand nombre de brigantins et d'autres vaisseaux légers. Dans son armée de terre, la cavalerie était la fleur des chevaliers de Rome et de l'Italie ; il en avait sept mille, tous distingués par leur naissance et par leurs richesses, autant que par leur courage. Son infanterie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin d'être disciplinée : aussi l'exerça-t-il sans relâche pendant son séjour à Béroé ; lui-

même, toujours en activité et comme s'il eût été dans la vigueur de l'âge, faisait les mêmes exercices que ses soldats. C'était pour ses troupes un grand motif d'encouragement, que de voir le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, s'exercer à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer facilement son épée en courant à toute bride, et la remettre aussi aisément dans le fourreau, lancer le javelot, non seulement avec justesse, mais encore avec force et à une distance que la plupart des jeunes gens ne pouvaient passer. Il voyait arriver chaque jour à son camp les rois et les princes des nations voisines ; et le grand nombre de capitaines romains qui s'y rendaient de tous côtés présentait l'image d'un sénat complet : on y vit aussi arriver Labiénus, qui avait abandonné César, dont il était l'ami intime et avec qui il avait fait la guerre des Gaules. Brutus, fils de celui qui avait été tué dans la Gaule, homme d'un grand courage, qui jusqu'alors n'avait jamais voulu ni parler à Pompée ni même le saluer, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne voyant plus en lui que le défenseur de la liberté de Rome, alla se ranger sous ses étendards. Cicéron même, qui avait donné de vive voix et par écrit des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte de n'être pas au nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tadius Sextilius, déjà dans l'extrême vieillesse et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine ; les autres officiers en le voyant se mirent à rire et à le plaisanter ; Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, se levant de son siège, il courut au-devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards, qui, s'élevant au-dessus de leur âge et de leurs forces, préféraient à la sûreté qu'ils auraient trouvée ailleurs le danger qu'ils venaient courir auprès de lui ; mais quand le sénat, sur la proposition de Caton, eut décrété qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat et qu'on ne pillerait aucune des villes soumises à la république, le parti de Pompée prit encore plus de faveur ; ceux que leur éloignement ou leur faiblesse faisait négliger, et qui par là ne prenaient point de part à la guerre, le favorisaient par leurs désirs, et soutenaient, du moins par leurs discours, les intérêts de la justice ; ils regardaient comme ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoire à Pompée.

César, de son côté, se montra doux et modéré dans ses succès.

En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines et retint les soldats. Repassant aussitôt les Alpes et traversant l'Italie, il arrive à Brindes vers le solstice d'hiver; il passe la mer et va débarquer à Oricum, d'où il envoie à Pompée Vibius, qu'il avait fait prisonnier et qui était ami de ce général, pour lui demander une conférence, lui proposer de licencier, au bout de trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison, et, après l'avoir confirmée par le serment, de retourner tous deux en Italie. Pompée, qui regarda ces propositions comme un nouveau piège, se hâta de descendre vers la mer, se saisit de tous les postes, de tous les lieux fortifiés propres à loger une armée de terre, de tous les ports, de toutes les rades commodes pour les vaisseaux. Dans cette position, tous les vents le favorisaient pour faire venir aisément des vivres, des troupes et de l'argent. César, au contraire, environné de difficultés et par terre et par mer, cherchait, par nécessité, tous les moyens de combattre. Chaque jour il attaquait Pompée dans ses retranchements, et le provoquait à une action décisive: il avait ordinairement l'avantage dans ces escarmouches; mais dans une dernière attaque il fut sur le point d'être entièrement défait et de perdre toute son armée. Pompée combattit avec un tel courage, qu'il mit ses troupes en fuite et lui tua deux mille hommes, mais il ne put ou plutôt il n'osa pas le poursuivre et entrer avec les fuyards dans son camp. César avoua à ses amis que ce jour-là les ennemis avaient la victoire entre les mains si leur général avait su vaincre.

Ce premier avantage inspira tant de confiance aux troupes de Pompée, qu'elles voulurent terminer promptement la guerre par une action générale. Pompée lui-même écrivit aux rois, aux officiers et aux villes de son parti, comme s'il était déjà vainqueur: il redoutait cependant l'issue d'une bataille, et penchait plutôt à miner par le temps et par les fatigues des hommes invincibles sous les armes, accoutumés depuis longtemps à toujours vaincre, quand ils combattaient ensemble; mais qui, hors d'état par leur vieillesse de soutenir les autres travaux de la guerre, de faire de longues marches, de décamper tous les jours, de creuser des tranchées, d'élever des fortifications, devaient être pressés d'en venir aux mains, et de tout terminer par une bataille. Malgré tous ces motifs, Pompée eut bien de la peine à persuader à ses troupes de se tenir tranquilles; mais lorsque César, réduit par le dernier

combat à une disette extrême, eut décampé pour gagner la Thessalie, par le pays des Athamanes, il ne fut plus possible à Pompée de contenir la fierté de ses soldats; ils se mirent à crier que César s'enfuyait et demandèrent, les uns qu'on se mit à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie; quelques-uns même envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à Rome, pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, dans l'espoir de briguer bientôt les charges. Plusieurs enfin firent voile vers Lesbos, où Pompée avait fait passer Cornélie, afin de lui apprendre que la guerre était terminée.

Le sénat s'étant assemblé pour délibérer sur ces différentes propositions, Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie, dont la possession était le plus grand prix de cette guerre, et entraînerait celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne et de toutes les Gaules: ce qui devait, ajouta-t-il, toucher encore plus à Pompée, c'était que, la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie aux esclaves et aux flatteurs des tyrans, qui l'accablaient d'outrages et la réduisaient à la plus indigne servitude; mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et s'exposant à être poursuivi par César, quand la fortune lui donnait le moyen de le poursuivre; d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion et les autres personnages consulaires, qui, répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, tomberaient aussitôt au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables; que le plus grand soin qu'on pût prendre de Rome, c'était de combattre pour elle le plus loin de ses murs qu'il serait possible et de la préserver des maux de la guerre, afin qu'éloignée même du bruit des armes elle attendît paisiblement le vainqueur. Son avis ayant prévalu, il se mit à la poursuite de César, résolu d'éviter le combat, mais de le tenir assiégé, de le ruiner par la disette, en s'attachant à le suivre de près: outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de Pompée. Ce fut même, dit-on, pour cela qu'il ne donna à Caton aucune commission importante; lorsqu'il marcha contre César, il le laissa sur la côte pour garder les bagages, craignant qu'après que César serait vaincu, Caton ne le forçât lui-même à déposer le commandement.

Quand on le vit ainsi poursuivre tranquillement les ennemis, on se plaignit hautement de lui, on l'accusa de faire la guerre, non à César, mais à sa patrie et au sénat, afin de se perpétuer dans le commandement et d'avoir toujours auprès de lui pour satellites et pour gardes ceux qui devaient commander à l'univers entier. Domitius Enobarbus, en ne l'appelant jamais qu'Agamemnon et roi des rois, excitait contre lui l'envie. Favonius le blessait autant par ses plaisanteries que les autres par une trop grande liberté. « Mes amis, criait-il à tout moment, vous ne mangerez pas cette année des figues de Tusculum. » Lucius Afranius, celui qui avait perdu les troupes d'Espagne et qui était accusé de trahison, voyant Pompée éviter le combat, s'étonnait que ses accusateurs n'osassent pas se présenter, pour attaquer un homme qui trafiquait des provinces. Pompée, trop sensible à ces propos, dominé d'ailleurs par l'amour de la gloire et par une honte ridicule, qui le soumettait aux désirs de ses amis, se laissa entraîner par leurs espérances, et renonça aux vues sages qu'il avait suivies jusqu'alors : faiblesse qui eût été inexcusable dans un simple pilote, à plus forte raison dans un général qui commandait à tant de nations et à de si grandes armées. Il louait ces médecins qui n'accordent jamais rien aux désirs déréglés de leurs malades ; et lui-même cédait à la partie la moins saine de ses partisans, par la crainte de leur déplaire dans une occasion où il s'agissait de leur vie. Peut-on regarder en effet comme des esprits sains des hommes, dont les uns, en se promenant dans le camp, songeaient à briguer les consulats et les prétures, dont les autres, tels que Spinther, Domitius et Scipion, disputaient entre eux avec chaleur, et cabalaient pour la charge de souverain pontife, dont César était revêtu ? On eût dit qu'ils n'avaient à combattre que contre un Tigrane, roi d'Arménie, ou un roi des Nabathéens, et non pas contre ce César et contre cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, gagné contre les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des batailles innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un pareil nombre d'ennemis en bataille rangée.

Peu touchés de ces considérations, ils ne cessaient de presser et d'importuner Pompée : à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent d'assembler un conseil, dans lequel Labiénus, commandant de la cavalerie, se levant le premier, jura

qu'il ne cesserait de combattre qu'après avoir mis les ennemis en fuite ; et ce serment fut répété par tous les autres. La nuit suivante, Pompée crut voir en songe qu'il était reçu au théâtre par le peuple avec de vifs applaudissements, et qu'il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Victorieuse. Si cette vision le rassurait d'un côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui rapportait son origine à Vénus, ne tirât des dépouilles de son rival plus d'éclat et de gloire. Dans ce moment des terreurs paniques qui s'élevèrent dans son camp l'éveillèrent en sursaut ; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout à coup sur le camp de César, où régnait la plus grande tranquillité, s'élever une vive lumière à laquelle s'alluma un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit l'avoir vue en allant visiter ses gardes. A la pointe du jour, César se disposait à porter son camp près de Scoluse, et déjà les soldats, levant leurs tentes, faisaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis ; que le bruit et le tumulte qu'on y entendait annonçaient les préparatifs d'un combat ; bientôt après il en arriva d'autres qui assurèrent que les premiers rangs s'étaient déjà mis en bataille.

A cette nouvelle, César s'écria qu'enfin arrivait ce jour attendu depuis si longtemps, où ils allaient combattre non contre la faim et la disette, mais contre des hommes ; il ordonne en même temps qu'on place devant sa tente une cotte d'armes de pourpre, signal ordinaire de la bataille chez les Romains. A peine les soldats l'ont aperçue, que, poussant des cris de joie, ils laissent leurs tentes et courent aux armes. Les officiers les conduisent aux postes qui leur étaient assignés, et chacun prend sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie. Pompée commandait l'aile droite, et avait Antoine en tête. Le centre était occupé par son beau-père Scipion, qui se trouvait



FIG. 79. — Vénus victorieuse¹.

1. D'après une médaille ancienne. Voir DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*, page 200. La déesse est représentée se mirant dans un bouclier.

opposé à Lucius Albinus : il plaça Domitius à l'aile gauche, qu'il fortifia par la cavalerie ; car presque tous les chevaliers romains s'y étaient portés, dans l'espoir de forcer César et de tailler en pièces la dixième légion, qui était célèbre par sa valeur, et au milieu de laquelle César avait coutume de combattre. Mais quand il vit la gauche des ennemis soutenue par une cavalerie si nombreuse, craignant pour ses soldats l'éclat étincelant des armes des chevaliers de Pompée, il fit venir du corps de réserve six cohortes, qu'il plaça derrière la dixième légion avec ordre de se tenir tranquilles sans se montrer aux ennemis, et lorsque leur cavalerie commencerait la charge, de s'avancer aux premiers rangs, et au lieu de lancer de loin leurs javelots, comme font ordinairement les plus braves qui sont pressés d'en venir à l'épée, de les porter droit à la visière du casque, et de frapper les ennemis aux yeux et au visage : « Car, leur disait-il, ces beaux danseurs si fleuris, jaloux de conserver leur jolie figure, ne soutiendront pas l'éclat du fer qui brillera de si près à leurs yeux. » Telles furent les dispositions de César. Pompée, de son côté, étant monté à cheval, considérait l'ordonnance des deux armées ; et voyant que celle des ennemis attendait tranquillement le signal de l'attaque ; qu'au contraire la plus grande partie des siens, au lieu de rester immobiles dans leurs rangs, s'agitaient dans un grand désordre, faute d'expérience, il craignait que dès le commencement de l'action ils ne rompissent leur ordonnance : il envoya donc à ses premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, de se tenir serrés les uns contre les autres, et de soutenir ainsi le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition ; il prétend qu'elle affaiblit la vigueur que donne aux coups que portent les soldats l'impétuosité de leur course ; qu'elle émousse cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière qui sont l'âme des combattants ; que les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris. En leur ôtant ces avantages, Pompée amortit et glaça, pour ainsi dire, le cœur de ses soldats. César avait environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

Dès que les trompettes eurent donné de part et d'autre le signal du combat, chacun, dans cette grande multitude, ne songea qu'à ce qu'il avait à faire personnellement ; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trou-

vaient sur les lieux, hors du champ de bataille, en voyant arriver l'instant décisif, se mirent à réfléchir sur la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit par l'avarice et l'ambition de ces deux rivaux. C'étaient des deux côtés les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes semblables, la fleur des guerriers d'une même ville ; enfin, une seule puissance qui, prête à se heurter elle-même, allait donner le plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable, quand la passion la maîtrise. Si, contents de jouir de leur gloire, ils avaient voulu commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et sur terre et sur mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité ? ou s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et en étancher la soif, n'avaient-ils pas à dompter les Parthes et les Germains ? La Scythie et les Indes n'ouvraient-elles pas un vaste champ à leurs exploits ? N'avaient-ils pas un prétexte honnête de leur déclarer la guerre, en couvrant leur ambition du dessein de civiliser ces nations barbares ? Et quelle cavalerie scythe, quelles flèches des Parthes, quelles richesses des Indiens, auraient pu soutenir l'effort de soixante-dix mille Romains armés, commandés par César et Pompée, dont ces peuples avaient connu les noms avant celui des Romains ? tant ces deux généraux avaient porté loin leurs victoires ! tant ils avaient dompté de nations sauvages et barbares ! Mais alors ils étaient sur le même champ de bataille pour combattre l'un contre l'autre, sans être touchés du danger de leur gloire, à laquelle ils sacrifiaient jusqu'à leur patrie, et qu'ils allaient déshonorer l'un ou l'autre en perdant le titre d'invincible.

Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes, d'armes et de chevaux, et que dans les deux armées on eut donné le signal de la charge, on vit courir le premier à l'ennemi, du côté de César, Caius Crassianus, qui, à la tête d'une compagnie de cent vingt hommes, se montrait jaloux de tenir tout ce qu'il avait promis à son général. César l'avait rencontré le premier en sortant du camp ; et, l'ayant salué par son nom, il lui demanda ce qu'il pensait de la bataille. Crassianus lui tendant la main : « César, lui dit-il, tu la gagneras avec gloire, et tu me louerás aujourd'hui mort ou vif. » Il se souvenait de cette parole ; et, s'élançant le premier hors des rangs, il entraîne avec lui plusieurs de ses camarades, et se précipite au milieu des ennemis. On en vint là tout

de suite aux épées, et le combat y fut sanglant. Crassianus poussait toujours en avant, et faisait main basse sur tous ceux qui lui résistaient ; mais enfin un soldat ennemi, l'attendant de pied ferme, lui enfonce son épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque du cou. Crassianus tomba mort ; mais le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par là perdit un temps précieux. Déjà cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de gens de cheval qu'il avait. Mais César ayant élevé le signal dont il était convenu, ses cavaliers s'ouvrent, et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, courent au-devant de la cavalerie de Pompée pour l'empêcher de les tourner, la joignent de près, et dressant la pointe de leurs javelots, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils portent leurs coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat et qui s'attendaient encore moins à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'eurent pas le courage de soutenir les coups qu'on leur portait aux yeux : ils détournèrent la tête, se couvrirent le visage avec les mains, et prirent honteusement la fuite. Les soldats de César ne daignèrent pas même les poursuivre, et coururent charger l'infanterie de cette aile, qui, dénuée de sa cavalerie, était facile à envelopper ; ils la prirent en flanc, pendant que la dixième légion la chargeait de front. Elle ne soutint pas longtemps ce double choc ; et se voyant elle-même enveloppée, au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avait espéré, elle abandonna le champ de bataille. Pompée, voyant la poussière que cette fuite faisait lever, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle fut sa pensée dans ce moment ; mais il eut l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige, et qui a perdu le sens : oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retira à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne ; parfaitement semblable à Ajax, de qui Homère dit :

Mais dans ce même instant le souverain des dieux
 Au cœur du fier Ajax lance du haut des cieux
 La crainte et la terreur : tout à coup il s'arrête,
 S'éloigne, mais sans fuir, tourne souvent la tête,

Et, de son bouclier couvrant son large dos,
 Fixe les ennemis, se retire en héros.

Pompée entra de même dans sa tente, et s'y assit en silence, jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivaient les fuyards, étant arrivés à ses retranchements, il s'écria : « Quoi ! jusque dans mon camp ? » et, sans ajouter un mot de plus, il se leva, prit une robe convenable à sa fortune présente et sortit sans être vu de personne. Ses autres légions ayant aussi pris la fuite, les ennemis s'emparèrent du camp, où ils firent un grand carnage des valets et des soldats qui étaient restés pour le garder. Car de ceux qui combattirent, il n'y en eut, au rapport d'Asinius Pollion, qui était à cette bataille dans l'armée de César, que six mille de tués. Après que le camp eut été forcé, on vit jusqu'à quel point les ennemis avaient porté la folie et la légèreté : toutes les tentes étaient couronnées de myrtes, les lits couverts d'étoffes précieuses, les tables chargées de vaisselle d'argent et d'urnes pleines de vin ; tout annonçait l'appareil d'une fête et les dispositions d'un sacrifice, plutôt que les préparatifs d'un combat : tant, en partant pour l'armée, ils avaient été séduits par les plus vaines espérances et remplis d'une folle témérité ! Quand Pompée, qui n'avait avec lui que très peu de personnes, se fut un peu éloigné du camp, il quitta son cheval ; et, ne se voyant pas poursuivi, il marcha lentement, tout entier aux réflexions qui devaient se présenter à un homme accoutumé depuis trente-quatre ans à tout subjuguier, et qui, dans sa vieillesse, faisait la première expérience de la déroute et de la fuite. Il se demandait à lui-même comment une gloire et une puissance qui s'étaient toujours accrues par tant de combats et de victoires avaient pu s'évanouir en une heure : comment, après s'être vu naguère environné de tant de milliers de gens de pied et de cavaliers et escorté de flottes nombreuses, il était maintenant si faible, et réduit à un équipage si simple, que les ennemis mêmes qui le cherchaient ne pouvaient le reconnaître. Il passa la ville de Larisse sans s'y arrêter, et entra dans la vallée de Tempé, où, pressé par la soif, il se jeta le visage contre terre et but dans la rivière. Après s'être relevé, il traversa la vallée, et se rendit au bord de la mer. Il passa la nuit dans une cabane de pêcheur ; et dès le point du jour, montant dans un bateau de rivière avec les personnes de condition libre qui l'avaient accompagné, il or-

donna aux esclaves de se rendre auprès de César et de ne rien craindre.

Il côtoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre: il avait pour patron un Romain qui n'avait jamais eu de rapport avec Pompée et qui ne le connaissait que de vue; il s'appelait Péticius. La nuit précédente, Pompée lui avait apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais s'entretenant avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement, Péticius comme il est d'ordinaire à des gens désœuvrés quand ils ont eu des songes sur quelques objets importants, racontait le sien aux passagers; et tout à coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait à eux en forçant de rames, et des hommes qui faisaient signe avec leurs robes en leur tendant les mains. Péticius s'étant levé reconnut d'abord Pompée tel qu'il l'avait vu en songe, et, se frappant la tête de douleur, il ordonna aux matelots de descendre l'esquif. En même temps il tendit la main à Pompée, en l'appelant par son nom, et conjectura par l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée, entre autres les deux Lentulus et Favonius. Il mit aussitôt à la voile. Peu de temps après ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du repas fut venue, le patron lui-même l'apprêta avec les provisions qu'il avait; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, était lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain et le frotta d'huile. Depuis ce moment il ne cessa d'en avoir soin et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et lui préparer ses repas. Quelqu'un, voyant avec quelle noblesse et quelle simplicité éloignée de toute affectation il s'acquittait de ce service, s'écria:

Grands dieux! comme tout sied aux âmes généreuses!

Pompée ayant passé devant Amphipolis, fit voile de là vers Mitylène, pour y prendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un courrier, non tel que Cornélie l'attendait, après les nouvelles agréables qui lui avaient

été annoncées de vive voix et par écrit, et qui lui faisaient espérer que, la victoire de Dyrrachium ayant terminé la guerre, Pompée n'aurait plus qu'à poursuivre César. Le courrier, la trouvant toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer; mais, lui faisant connaître l'excès de ses malheurs plus par ses larmes que par ses paroles, il lui dit de se hâter si elle voulait voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même ne lui appartenait pas. A cette nouvelle, Cornélie se jette à terre et y reste longtemps, l'esprit égaré, sans proférer une seule parole. Revenue à elle-même avec peine, et sentant que ce n'était pas le moment des gémissements et des larmes, elle traverse la ville et court au rivage. Pompée alla au-devant d'elle et la reçut dans ses bras près de s'évanouir: « O mon époux! lui dit-elle, ce n'est pas ta mauvaise fortune, c'est la mienne qui t'a réduit à une seule barque; toi qui, avant d'épouser Cornélie, voguais sur cette mer avec cinq cents voiles! Pourquoi venir me chercher? Que ne m'abandonnais-tu à ce funeste destin qui seul attire sur toi tant de calamités? Quel bonheur pour moi, si j'avais pu mourir avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus, mon premier mari, qui a péri par la main des Parthes! ou que j'aurais été sage, si, après sa mort, j'avais quitté la vie, comme j'en avais d'abord eu le dessein! Je ne l'ai donc conservée que pour faire le malheur du grand Pompée! » Telles furent, dit-on, les paroles de Cornélie à son mari: « Cornélie, lui répondit Pompée, tu n'avais connu encore que les faveurs de la fortune: et c'est sans doute leur durée au delà du terme ordinaire qui fait aujourd'hui ton erreur. Mais, puisque nous sommes nés mortels, il faut savoir supporter les disgrâces et tenter encore la fortune: ne désespérons pas de revenir de mon état présent à ma grandeur passée, comme de ma grandeur je suis tombé à l'état où tu me vois. »

Cornélie fit venir de Mitylène ses domestiques et ses effets les plus précieux; les Mytiléniens vinrent saluer Pompée, et le prièrent d'entrer dans leur ville; mais il le refusa et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confiance: « Car, ajouta-t-il, César est bon et clément. »

Ayant pris sur son vaisseau sa femme et ses amis, il continua sa route sans s'arrêter ailleurs que dans les ports, quand le besoin de faire de l'eau et de prendre des vivres le forçait de relâcher. La première ville où il descendit fut Attalie, dans la Pamphylie. Il

y arriva quelques galères qui venaient de Cilicie, et il parvint à rassembler quelques troupes; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à soixante sénateurs; et, ayant appris que sa flotte n'avait reçu aucun échec, que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats de la déroute de Pharsale, était passé en Afrique, il se plaignit à ses amis et se fit à lui-même les plus vifs reproches de s'être laissé forcer à combattre avec sa seule armée de terre, sans employer ses troupes de mer, qui faisaient ses principales forces; ou du moins de ne s'être pas fait comme un rempart de sa flotte, qui, en cas d'une défaite sur terre, lui aurait fourni une autre armée si puissante, si capable de résister à l'ennemi. Il est vrai que la plus grande faute de Pompée, comme la ruse la plus habile de César, fut d'avoir placé le lieu du combat aussi loin du secours que Pompée pouvait tirer de sa flotte. Cependant celui-ci, forcé de tenter quelque entreprise avec les faibles ressources qui lui restaient, envoya ses amis dans quelques villes, alla lui-même dans d'autres pour demander de l'argent et équiper des vaisseaux; mais, craignant qu'un ennemi aussi prompt et aussi actif que César ne vint subitement lui enlever tous les préparatifs qu'il aurait pu faire, il examinait quelle retraite, quel asile il pouvait espérer dans sa fortune présente.

Après en avoir délibéré avec ses amis, il ne vit aucune province de l'empire où il pût se retirer en sûreté. Entre les royaumes étrangers, il ne voyait que celui des Parthes qui pour le moment fût le plus propre à les recevoir, à protéger d'abord leur faiblesse, ensuite à les remettre en pied et à les renvoyer avec des forces considérables. La plupart de ses amis penchaient pour l'Afrique et pour le roi Juba; mais Théophile de Lesbos représenta que ce serait la plus grande folie de laisser là l'Égypte, qui n'était qu'à trois journées de navigation, dont, à la vérité, le roi Ptolémée sortait à peine de l'enfance, mais devait à Pompée tant de reconnaissance pour les services et les témoignages d'amitié que son père en avait reçus, et d'aller se jeter entre les mains des Parthes, la plus perfide de toutes les nations: « Serait-il raisonnable, ajouta-t-il, que Pompée, qui refuse d'être le second après un Romain dont il a été le gendre pour être le premier de tous les autres, qui ne veut pas faire l'épreuve de la modération de César, allât livrer sa personne à un Arsace, qui n'a jamais pu avoir en sa puissance Crassus vivant? Mènerait-il une jeune femme du sang des Scipions au milieu

de ces barbares, qui ne mesurent leur pouvoir que sur la licence qu'ils prennent d'assouvir leurs passions brutales? et quand elle ne devrait recevoir aucun outrage, ne serait-il pas indigne d'elle d'être seulement exposée au soupçon d'en avoir souffert, par cela seul qu'elle aurait été avec des hommes capables de le faire? » Cette dernière raison fut, dit-on, la seule qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non pas son mauvais génie, qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Égypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme, sur une galère de Séleucie: les autres personnes de sa suite montaient, ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands; la traversée fut heureuse. En arrivant en Égypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse avec son armée, et

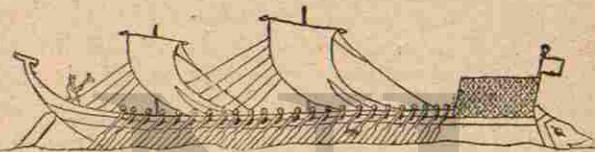


Fig. 80. — Vaisseau long.

qu'il faisait la guerre à sa sœur: il se mit en chemin pour s'y rendre et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée et de lui demander un asile dans ses États.

Ptolémée était extrêmement jeune; mais Pothin, qui exerçait sous son nom toute l'autorité, assembla sur-le-champ un conseil des principaux courtisans, qui tous n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, et leur ordonna de dire chacun son avis. Il était déjà bien humiliant pour le grand Pompée que son sort dépendit de la délibération d'un Pothin, valet de chambre du roi; d'un Théodote de Chio, gagé par le prince pour lui enseigner la rhétorique, et de l'Égyptien Achilles; car ces trois hommes, pris entre les valets du roi et parmi ceux qui l'avaient élevé, étaient ses principaux ministres: voilà le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre et loin du rivage, attendait la décision, lui qui n'avait pas cru qu'il fût de sa dignité de devoir sa vie à César. Les opinions furent tellement opposées, que les uns voulaient qu'on renvoyât Pompée, les autres qu'on le reçût; mais Théodote, pour faire parade de son art de rhéteur, soutint qu'il n'y avait de

sûreté dans aucun de ces deux avis; que recevoir Pompée, c'était se donner César pour ennemi et Pompée pour maître; que si on le renvoyait, il pourrait les faire repentir un jour de l'avoir chassé, et César de l'avoir obligé de le poursuivre: le meilleur parti était donc de le recevoir et de le faire périr; par là ils obligeraient César, sans avoir à craindre Pompée: « Car, ajouta-t-il en souriant, un mort ne mord pas. »

Tout le conseil adopta cet avis; et Achilles, ayant été chargé de l'exécution, prit avec lui deux Romains, nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée, y joignit trois ou quatre esclaves et se rendit avec cette suite à la galère de Pompée, où les principaux d'entre ceux qui l'avaient accompagné s'étaient rassemblés pour voir quel serait le succès de son message. Lorsqu'au lieu d'une réception magnifique, réception digne d'un roi, telle que Théophraste en avait donné l'espérance, ils ne virent que ce petit nombre d'hommes qui venaient dans un bateau de pêcheur, ce mépris affecté leur parut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large, pendant qu'ils étaient encore hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'étant approché, Septimius se leva le premier, et, saluant Pompée en sa langue, il lui donna le titre d'*imperator*. Achilles, l'ayant salué en langue grecque, l'invita à passer dans sa barque, parce que la côte était trop vaseuse, et que la mer, hérissée de bancs de sable, n'avait pas de profondeur pour sa galère. On voyait en même temps armer des vaisseaux du roi et les soldats se répandre sur le rivage; ainsi la fuite devenait impossible à Pompée, quand même il aurait changé d'avis; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux assassins l'excuse de leur crime. Après avoir embrassé Cornélie qui pleurait déjà sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scythès, de monter les premiers dans la barque; et, voyant Achilles lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

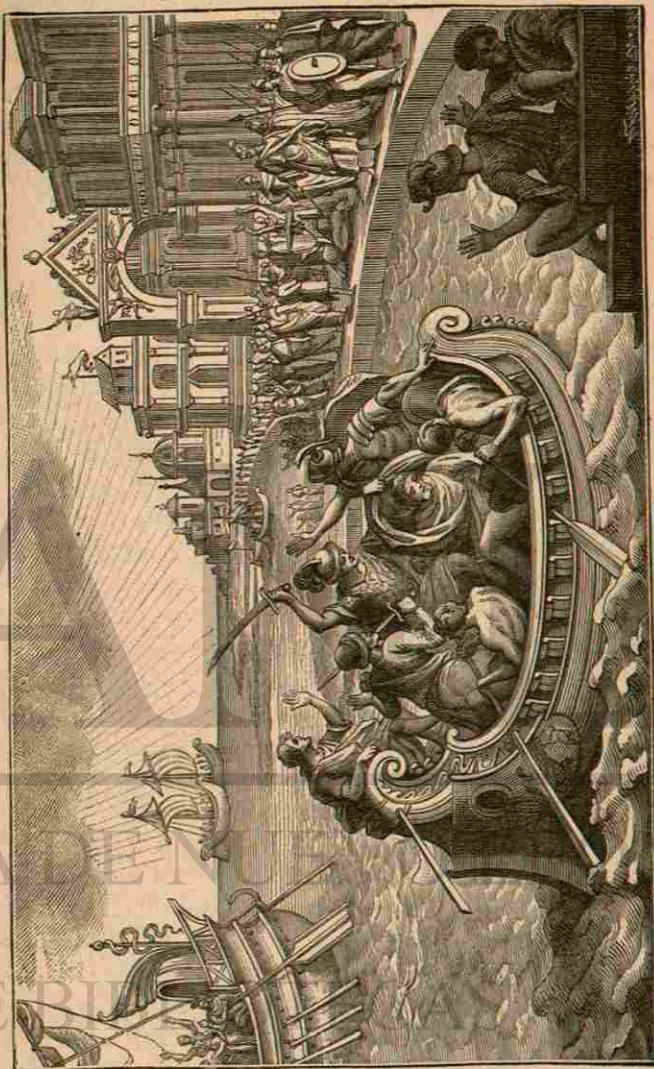


FIG. 81. — Mort de Pompée.

Il y avait loin de sa galère au rivage ; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu pas fait autrefois la guerre avec moi ? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence ; et Pompée, prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver ; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps, et aussitôt Salvius et Achilles tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage ; et, levant les ancres, ils prirent précipitamment la fuite, poussés par un vent qui les prit en poupe ; les Égyptiens, qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête à Pompée, et jetèrent hors de la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, qui ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute de vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent pour composer un bûcher à un corps nu qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait ces restes pour les porter sur le bûcher, un Romain, déjà vieux, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-tu, mon ami, lui dit-il, toi qui te disposes à faire les obsèques du grand Pompée ? » Philippe lui

ayant répondu qu'il était son affranchi : « Tu n'auras pas seul cet honneur, reprit le vieillard ; conduit ici par un hasard favorable, je m'associerai à cette pieuse cérémonie. Je n'aurai pas à me plaindre en tout de mon séjour dans une terre étrangère, puisque, après tant de malheurs, j'éprouve la consolation de toucher et d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les Romains aient eu. » Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain, Lucius Lentulus, qui ignorait ce qui s'était passé et qui, venant de Cypre, longeait la côte d'Égypte, vit le feu du bûcher, et tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas. « Quel est celui, dit-il en lui-même, qui est venu terminer ici sa destinée et s'y reposer de ses travaux ? » Un moment après, jetant un profond soupir : « Hélas ! dit-il, c'est peut-être toi, grand Pompée ! » Lentulus, ayant débarqué bientôt après, fut pris et tué. Ainsi finit le grand Pompée.

César ne fut pas longtemps sans se rendre en Égypte, et trouva ce royaume agité des plus grands troubles ; quand il vit la tête de Pompée, il ne put soutenir la vue du scélérat qui la lui présentait et se détourna avec horreur. On lui remit son cachet, qu'il reçut en pleurant : il avait pour empreinte un lion qui tient une épée. Il fit mettre à mort Achilles et Pothin : le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, disparut et ne fut pas retrouvé depuis. Théodote le Sophiste se déroba à la vengeance de César : ayant trouvé moyen de s'enfuir d'Égypte, il fut longtemps errant, réduit à la dernière misère et détesté de tout le monde. Mais, dans la suite, Marcus Brutus, après avoir tué César et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodote et le fit expirer au milieu des tourments les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.



FIG. 82. — Jules César.

emmenaient tous ceux qu'ils y trouvaient cachés. Il donna deux talents à Cornélius, leur capitaine, qui à ce prix favorisa son évasion. Il gagna aussitôt les bords de la mer ; et, s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse par des pirates, qui, ayant déjà des flottes considérables et un nombre infini de petits vaisseaux, s'étaient rendus maîtres de toute cette mer. Ces pirates lui demandèrent vingt talents pour sa rançon ; il se moqua d'eux de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante. Il envoya ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser cette somme, et ne retint qu'un seul de ses amis et deux domestiques, avec lesquels il resta au milieu de ces corsaires ciliciens, les plus sanguinaires des hommes ; il les traitait avec tant de mépris, que, lorsqu'il voulait dormir, il leur faisait dire de garder un profond silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins comme leur prisonnier que comme un prince entouré de ses gardes. Plein de sécurité, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poèmes et des harangues qu'il leur disait ; et lorsqu'ils n'avaient pas l'air de les admirer, il les traitait sans ménagement d'ignorants et de barbares : quelquefois même il les menaçait, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaieté naturelles. Quand il eut reçu de Milet sa rançon et qu'il la leur eut payée, il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il équipa quelques vaisseaux dans le port de cette ville, et cingla vers ces pirates, qu'il surprit à l'ancre dans la rade même de l'île ; il en prit un grand nombre, et s'empara de tout leur butin. De là il les conduisit à Pergame, où il les fit charger de fers, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius, ayant jeté un œil de cupidité sur leur argent, qui était considérable, lui dit qu'il examinerait à loisir ce qu'il devait faire de ces prisonniers. César, laissant là le préteur et retournant à Pergame, fit pendre tous ces pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île, où ils prenaient ses menaces pour des plaisanteries.

Lorsque la puissance de Sylla eut commencé à s'affaiblir et que les amis de César lui eurent écrit de revenir à Rome, il alla d'abord à Rhodes pour y prendre des leçons d'Apollonius Molon,



SES DÉBUTS DANS LA POLITIQUE. — GUERRE DES GAULES.
GUERRE CIVILE. — DICTATURE.

Sylla, devenu maître de Rome et n'ayant pu, ni par ses promesses ni par ses menaces, déterminer César à répudier Cornélie, fille de Cinna, le même qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par là était cousin germain de César. Dans les commencements des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins et par le nombre des victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César, qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse. Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande ; il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes vous-mêmes, leur répondit-il, bien peu avisés de ne pas voir dans cet enfant plusieurs Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra longtemps dans le pays des Sabins. Un jour qu'il était malade et qu'il fut obligé de se faire porter pour changer de maison, il tomba la nuit entre les mains des soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton et

1. César vécut de 98 à 44 av. J.-C. Il resta dans les Gaules de 58 à 49 av. J.-C.

celui dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec beaucoup de succès, et qui d'ailleurs avait la réputation d'un homme vertueux. On dit que César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé avec tant de soin ce talent naturel, que, de l'aveu de tout le monde, il tenait le second rang parmi les orateurs de Rome; et il aurait eu le premier s'il n'eût pas renoncé aux exercices du barreau pour acquérir, par les talents militaires, la supériorité du pouvoir.

A Rome, les grâces de son éloquence lui acquirent une grande faveur. En même temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple; d'un autre côté, la somptuosité de sa table et sa magnificence dans toute sa manière de vivre accrurent peu à peu son influence et son pouvoir dans le gouvernement. D'abord ses envieux, persuadés que, faute de pouvoir suffire à cette dépense excessive, il verrait bientôt sa puissance s'éclipser, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple. Mais, quand elle se fut tellement fortifiée, qu'il n'était plus possible de la renverser et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance, lorsqu'en méprisant ses premiers efforts on n'a pas mis obstacle à ses progrès. Cicéron paraît avoir été le premier à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, qu'il comparait à la bonace de la mer, et à reconnaître la méchanceté de son caractère sous ce dehors de politesse et de grâce dont il la couvrait. « J'aperçois, disait cet orateur, dans tous ses projets et dans toutes ses actions des vues tyranniques; mais, quand je regarde ses cheveux si artistement arrangés, quand je le vois se gratter la tête du bout du doigt, je ne saurais croire qu'un tel homme puisse concevoir le dessein si noir de renverser la république. » Mais cela ne fut dit que longtemps après.

César reçut une première marque de l'affection du peuple lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caius Pompilius, pour l'emploi de tribun des soldats; il fut nommé le premier. Il en eut une seconde encore plus grande quand, à la mort de la femme de Marius, dont il était le neveu, il prononça avec beaucoup d'éclat son oraison funèbre dans la place publique, et qu'il osa faire

porter à son convoi les images de Marius, qui n'avaient pas encore paru depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques per-

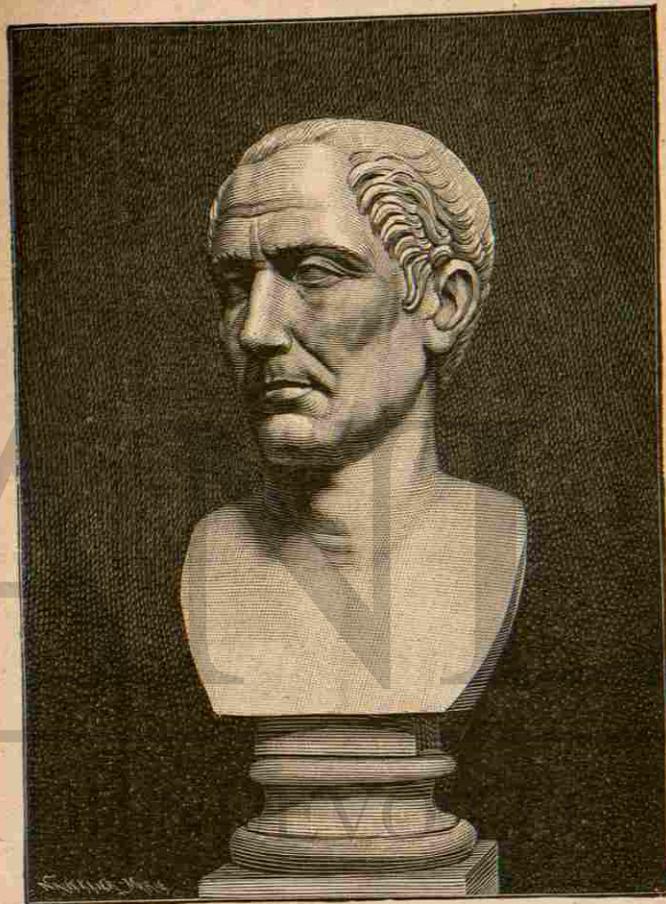


Fig. 83. — Buste de César.

sonnes s'étant récriées sur cette audace, le peuple s'éleva hautement contre elles, et par les applaudissements les plus prononcés témoigna son admiration pour le courage que César avait eu de rappeler, pour ainsi dire, des enfers les honneurs de Marius, ensevelis depuis si longtemps. C'était de toute ancienneté la cou-

tume des Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées ; mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes femmes. César fut le premier qui prononça celle de sa femme, morte fort jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, lui concilia la faveur publique et le rendit cher au peuple, qui vit dans cette sensibilité une marque de ses mœurs douces et honnêtes. Après avoir fait les obsèques de sa femme, il partit pour l'Espagne comme questeur sous le préteur Vêter, qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur quand il fut parvenu lui-même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa en troisièmes noces Pompéïa ; il avait de Cornélie, sa première femme, une fille, qui par la suite fut mariée au grand Pompée. Sa dépense, toujours excessive, faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire fragile et presque éphémère ; mais, dans la vérité, il acquérait à vil prix les choses les plus précieuses. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents*. Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs ; la somptuosité des jeux, des fêtes et festins qu'il donna et qui effaçaient tout ce qu'on avait fait avant lui de plus brillant, inspirèrent au peuple une telle affection, qu'il n'y eut personne qui ne cherchât à lui procurer de nouvelles charges et de nouveaux honneurs, pour le récompenser de sa magnificence...

[Il y avait alors deux partis dans Rome, celui de Sylla tout-puissant, et celui de Marius très affaibli. César relève celui-ci et parvient à se faire nommer grand pontife. Lors de la conjuration de Catilina, il passa pour y avoir trempé quelque peu, mais personne n'osa l'accuser ouvertement. Ensuite il devint préteur, mais sa préture n'offrit rien de remarquable.]

César en sortant de la préture fut désigné par le sort pour aller commander en Espagne. Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival en administration. Crassus s'engagea envers les créanciers les plus difficiles et les moins traitables pour la somme de huit cent trente

talents. César, dont il se rendit caution, fut libre de partir pour son gouvernement. On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des barbares, et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants, César leur répondit très sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre ; et après quelques moments de réflexion il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas pour moi, dit-il, un juste sujet de douleur qu'Alexandre à l'âge où je suis eût déjà conquis tant de royaumes, et que je n'aie encore rien fait de mémorable ? » A peine arrivé en Espagne, il ne perdit pas un moment, et en peu de jours il eut mis sur pied dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées : marchant à leur tête contre les Calléciens et les Lusitaniens, il vainquit ces deux peuples, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui n'avaient jamais été soumises aux Romains. A la gloire des succès militaires, il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix ; il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs. Il ordonna que les premiers prendraient tous les ans les deux tiers des revenus des débiteurs, et que ceux-ci auraient l'autre tiers jusqu'à l'entier acquittement de la dette. La sagesse de ce règlement lui fit beaucoup d'honneur ; il quitta son gouvernement après s'y être enrichi, et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui avant son départ le saluèrent du titre d'*imperator*...

[A son retour à Rome, César forme avec Crassus et Pompée le premier triumvirat. Il est nommé consul, et à la suite de son consulat chargé de gouverner les deux Gaules et l'illyrie.]

Les guerres qu'il fit alors, ces expéditions fameuses dans lesquelles il soumit les Gaules, commencèrent en quelque sorte pour lui une seconde vie ; c'est dans cette nouvelle carrière qu'il se montre à nous aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer et

ont acquis le plus de gloire par leurs exploits. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Métellus, les Scipion, ou les autres généraux ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que les Sylla, les Marius, les Lucullus, et Pompée lui-même, en quelque genre de succès militaire que ce soit, on reconnaîtra que les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces grands capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci, par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises; l'un, par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers; un autre, par les présents et les bienfaits dont il a comblé ses troupes; enfin, il a été supérieur à tous ces grands hommes par le nombre de batailles qu'il a livrées et par la multitude incroyable d'ennemis qu'il a fait périr. En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il a tué un million et fait autant de prisonniers.

D'ailleurs, il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui sous d'autres chefs et dans d'autres guerres ne différaient pas des soldats ordinaires devenaient invincibles sous César et ne trouvaient rien qui pût résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers. Tel fut Acilius, qui, dans un combat naval donné près de Marseille, s'étant jeté dans un vaisseau ennemi et ayant eu la main droite abattue d'un coup d'épée, n'abandonna pas son bouclier qu'il tenait de la main gauche et dont il frappa sans relâche les ennemis au visage, avec tant de raideur qu'il les renversa tous et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cassius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversées de deux javelots, et reçut cent trente coups sur son bouclier. Il appela les ennemis, comme s'il eût eu l'intention de se rendre; et de deux qui s'approchèrent, l'un eut l'épaule abattue d'un coup d'épée; l'autre, blessé au visage, prit la fuite. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper. Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du géné-

ral, se jetant au milieu des barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, les oblige de prendre la fuite et sauve les officiers. Ensuite il passe le marais le dernier, traverse avec la plus grande peine cette eau bourbeuse, partie à la nage, partie en marchant, et gagne l'autre rive, mais avec le chagrin d'avoir laissé son bouclier. César, qui ne pouvait trop admirer son courage, court à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive; mais le soldat, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, tombe aux pieds de César, et lui demande pardon d'être revenu sans son bouclier. En Afrique, Scipion s'était emparé d'un vaisseau de César, monté par Granius Petro, qui venait d'être nommé questeur. Scipion fit massacrer tout l'équipage, et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. Granius répondit que les soldats de César étaient accoutumés à donner la vie aux autres, non pas à la recevoir. En disant ces mots, il tire son épée et se tue.

Cette ardeur et cette émulation pour la gloire étaient produites et nourries en eux par les récompenses et les honneurs que César leur prodiguait: par l'espérance qu'il leur donnait qu'au lieu de faire servir à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les mettait en dépôt chez lui pour être le prix de la valeur, également destiné à tous ceux qui le mériteraient; et qu'il ne se croyait riche qu'autant qu'il pouvait récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mépris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire; mais ils étaient surpris de sa patience dans les travaux, qu'ils trouvaient supérieurs à ses forces; car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps et sujet à de fréquents maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il avait senti les premiers accès à Cordoue. Mais, loin de se faire de la faiblesse de son tempérament un prétexte pour vivre dans la mollesse, il cherchait dans les exercices de la guerre un remède à ses maladies; il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air et d'endureir ainsi son corps à toutes sortes de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou dans une litière pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour, il visitait les forteresses, les villes et les camps; et il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et, der-

rière, un soldat qui portait son épée. Avec cela, il faisait une si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il eut dès sa première jeunesse une grande habitude du cheval, et il acquit la facilité de courir à toute bride, les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même un plus grand nombre. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit dans Rome l'usage de communiquer par lettres avec ses amis, lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations et l'étendue de la ville ne lui en laissaient pas le temps.

On cite un trait remarquable de sa simplicité dans la manière de vivre : Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, fit servir un plat d'asperges que l'on avait assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir; et ses amis s'en étant plaints, il leur en fit des reproches. « Ne devait-il pas vous suffire, leur dit-il, de n'en pas manger, si vous ne les trouviez pas bonnes? Relever ce défaut de savoir-vivre, c'est ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris, dans un de ses voyages, par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne se trouva qu'une petite chambre, à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit-il à ses amis, céder aux grands les lieux les plus honorables; mais les plus nécessaires, il faut les laisser aux plus malades. » Il fit coucher Oppius dans la chambre parce qu'il était incommodé, et il passa la nuit, avec ses autres amis, sous une couverture du toit en saillie.

Les Helvétiens et les Tuguriniens furent les premiers peuples de la Gaule qu'il combattit. Après avoir eux-mêmes brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, ils s'avançaient pour traverser la partie des Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni par leur audace ni par leur multitude; on en portait le nombre à trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille étaient en âge de servir. Il ne marcha pas en personne contre les Tuguriniens; ce fut Labiénus, un de ses lieutenants, qui les défit et les tailla en pièces sur les bords de l'Arar. Il conduisait lui-même son corps d'armée dans une ville alliée, lorsque

les Helvétiens tombèrent sur lui sans qu'il s'y attendit. Il fut obligé de gagner un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter : « Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, afin de poursuivre les ennemis; maintenant marchons à eux; » et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peine pour enfoncer leurs bataillons; et, après les avoir mis en déroute, il eut encore un plus grand combat à soutenir pour forcer leur camp : outre qu'ils y avaient fait, avec leurs chariots, un fort retranchement et que ceux qu'il avait rompus s'y étaient ralliés, leurs enfants et leurs femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement; ils se firent tous tailler en pièces, et le combat finit à peine au milieu de la nuit. Il ajouta à l'éclat de cette victoire un succès plus glorieux encore : ce fut de réunir tous les barbares qui avaient échappé au carnage, de les faire retourner dans le pays qu'ils avaient abandonné, pour rétablir les villes qu'ils avaient brûlées : ils étaient plus de cent mille. Son motif était d'empêcher que les Germains, voyant ce pays désert, ne passassent le Rhin pour s'y établir.

La seconde guerre qu'il entreprit eut pour objet de défendre les Celtes contre les Germains. Il avait fait, quelque temps auparavant, reconnaître à Rome Arioviste, leur roi, pour ami et pour allié des Romains; mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples que César avait soumis, et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion, peu contents de ce qu'ils possédaient, ils ne voulussent s'emparer du reste de la Gaule. César, s'étant aperçu que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, redoutaient cette nouvelle guerre, les rassembla et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service; que, lâches et mous comme ils étaient, ils ne devaient pas, contre leur gré, s'exposer au péril. « Je n'ai besoin, ajouta-t-il, que de la dixième légion pour attaquer les barbares, qui ne sont pas des ennemis plus redoutables que les Cimbres; et je ne me crois pas inférieur à Marius. » La dixième légion, flattée de cette marque d'estime, lui députa des officiers pour lui témoigner sa reconnaissance; les autres légions désavouèrent leurs capitaines; et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin et campèrent à deux cents stades de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de

l'audace d'Arioviste. Loin de s'attendre à être attaqué par les Romains, il avait cru qu'ils n'oseraient pas soutenir la présence de ses troupes ; il fut étonné de la hardiesse de César, et s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Leur ardeur fut encore plus émoussée par les prédictions de leurs prêtresses, qui, prétendant connaître l'avenir par le bruit des eaux, par les tourbillons que les courants font dans les rivières, leur défendaient de livrer la bataille avant la nouvelle lune. César, averti de cette défense, et voyant les barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état de découragement que de rester lui-même oisif et d'attendre le moment qui leur serait favorable. Il alla donc escarmoucher contre eux jusque dans leurs retranchements et sur les collines où ils étaient campés. Cette provocation les irrita tellement, que, n'écoulant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complètement défaits ; et César, les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades, couvrit toute la plaine de morts et de dépoilles. Arioviste, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec une suite peu nombreuse ; il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

Après tous ces exploits, il mit ses troupes en quartiers d'hiver dans le pays des Séquanais ; et lui-même, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome, il alla dans la Gaule qui est baignée par le Pô et qui faisait partie de son gouvernement ; car le Rubicon sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans ; on s'y rendait en foule de Rome, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait : il les renvoya tous, ou comblés de présents ou pleins d'espérance. Dans tout le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour à tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et qu'il gagnait les Romains avec l'argent des ennemis. Cependant César ayant appris que les Belges, les plus puissants des Gaulois, et qui occupent la troisième partie de la Gaule, s'étaient soulevés et avaient mis sur pied une armée nombreuse, y courut en diligence, tomba sur eux pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, défit tous ceux qui s'étaient réunis et qui se défendirent lâchement ; il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis. Cette défaite

effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

Après cette victoire, il marcha contre les Nerviens, les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges ; ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts, au fond desquelles ils avaient retiré, le plus loin qu'ils avaient pu de l'ennemi, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, occupé alors à se retrancher et qui ne s'attendait pas à combattre. Sa cavalerie fut rompue du premier choc ; et les barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers : si César, arrachant le bouclier d'un soldat et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les barbares ; si la dixième légion, qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vit le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les barbares, et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain ; mais, ranimés par l'audace de leur général, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces ; cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, qui furent taillés en pièces, en se détendant avec la plus grande valeur. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que cinq cents ; et, de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois. Dès que le sénat, à Rome, eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait pendant quinze jours des sacrifices aux dieux et qu'on célébrerait des fêtes publiques : jamais encore on n'en avait fait autant pour aucune victoire ; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril ; et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à la victoire qu'il avait remportée. Jaloux d'entretenir cette disposition de la multitude, il venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver aux environs du Pô, pour disposer des affaires de Rome.

Non seulement il fournissait à ceux qui briguaient les charges l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et se donnait par là des magistrats qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance ; mais encore il donnait rendez-vous à Lucques à tout ce qu'il y avait dans Rome de plus grands et de plus illustres personnages, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sar-

daigne, et Népos, proconsul d'Espagne; en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante; qu'on continuerait à César, pour cinq années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome; car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué; ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui-même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent; on l'avait à dessein envoyé à Chypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ces décrets; et, voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautement contre ces lois; mais il ne fut écouté de personne; les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Teuctères, avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au delà de ce fleuve. César dit lui-même dans ses *Commentaires*, en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trêve avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et, avec huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque: ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore, mais il fit arrêter leurs députés et marcha contre les barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius écrit que, le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux barbares pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction de la trêve, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille

furent taillés en pièces, il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres, nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire; jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont, qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la raideur des coups, il fit enfoncer au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient en quelque sorte la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée sans que personne osât s'y opposer; les Suèves mêmes, les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans des vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains, repassa dans la Gaule; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

Celle qu'il entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a donné lieu à une dispute entre plusieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête et de porter au delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes; elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait désiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couche dans la maison de

Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés, ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déjà travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver; après quoi, suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables, qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent avec soixante mille hommes assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés; tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déjà fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et, n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siège et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit semblant de fuir, et, ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchements et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagème lui réussit; les Gaulois, pleins de confiance, viennent l'attaquer, séparés et sans ordre: alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les barbares qu'il met en fuite et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvements des Gaulois dans ces quartiers-là; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était

venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule aux environs du Pô.

Pendant on vit tout à coup se développer au fond de la Gaule, des semences de révolte, que les chefs les plus puissants avaient depuis longtemps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible: une jeunesse aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites: on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver; les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neige; les campagnes, inondées, étaient comme des torrents; les chemins, ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniers et les Carnutes, qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingétorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps, et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône; il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

César qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant; et, reprenant les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, il fit voir aux barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eût paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti, et ils le voyaient arriver en peu de jours avec toute son armée,

pillier et ravager leur pays, détruire leurs places fortes et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui; mais quand les Eduens, qui jusqu'alors s'étaient appelés les frères des Romains et en avaient été traités avec la plus grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanais, amis des Romains et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les ennemis qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattants, il les charge avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage et met en fuite ces barbares. Il semble néanmoins qu'il y recut d'abord quelque échec; car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il y vint lui-même dans la suite et ne fit qu'en rire; ses amis l'engageaient à la faire ôter; mais il ne le voulut pas, parce qu'il la regardait comme une chose sacrée.

Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia. César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siège, il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une juste idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours de la ville; ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se fortifier de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés : si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit, à plus d'un titre, la gloire la mieux méritée : c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les

lamentations de leurs femmes, qui virent, des différents quartiers de la ville, les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois. Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme

ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés, après avoir donné bien du mal à César et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingétorix, qui avait été l'âme de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et, après l'avoir fait caracolier autour de César qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva à l'ornement de son triomphe...



Fig. 84. — Statue de Vercingétorix¹.

[Après la mort de Vercingétorix, César achève rapidement la conquête des Gaules. Mais bientôt, à la suite de dissentiments survenus entre lui et Pompée, et après le refus fait par le sénat de lui laisser son gouvernement, il s'indigne de la façon dont ses amis ont été traités à Rome et se décide à descendre en Italie.]

1. Cette statue, œuvre remarquable du sculpteur Millet, et dont une réduction peut se voir devant l'atelier de cet artiste, boulevard des Batignolles, a été érigée, sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, au sommet de la colline où s'élevait autrefois la ville d'Alise. C'est au-dessus du village de Sainte-Reine ou Alise-Sainte-Reine, dans la Côte-d'Or. La statue est visible de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon.

César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise et la première attaque qu'il projetait n'avaient pas besoin d'un grand nombre de troupes; qu'il devait plutôt étonner ses amis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effrayerait plus facilement en tombant sur eux lors-



Fig. 85. — Un consul, son lieutenant et un tribun militaire.

qu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonne donc à ses capitaines et à ses tribuns de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme, de s'emparer d'Arminium, ville considérable de la Gaule, mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs; et un peu avant la nuit il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre non pas tous ensemble, mais chacun par un chemin différent; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Arminium.

Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait la crainte du danger et qui lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta; et, fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, n'écoutant plus que sa passion et rejetant tous les conseils de la

raison pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort en est jeté! » et, passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain à Arminium avant le jour, et s'empara de la ville.

La prise d'Arminium ouvrit, pour ainsi dire, toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'était pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie; les villes mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu dans un autre; Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs; et, dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'était partout que des passions contraires et des mouvements convulsifs; ceux mêmes qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles: comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets (ce qui arrive toujours dans une grande ville), ils les insultaient avec fierté et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà assez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les propos qu'on lui tenait de toutes parts: il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parce qu'un jour Pompée, en parlant de lui-même en plein sénat dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre; que dès que César se serait mis en marche il n'aurait qu'à frapper la terre du pied et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes; mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentiments; les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà

aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté, la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville ; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis : il y en eut même qui, d'abord très attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que, sans aucune nécessité, ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

C'était un spectacle digne de pitié que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla rejoindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages : il alla camper ensuite devant Corfinium, où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui désespérait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avalait dans l'espérance de mourir promptement ; mais, ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ et alla trouver César, qui le reçut avec beaucoup d'amitié : cependant, peu de temps après, Domitius se rendit au camp de Pompée. Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

César prit à sa solde les troupes de Domitius ; et, ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pom-

pée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée ; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brindes, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César devant Brindes...

[César n'ayant point de vaisseaux pour poursuivre Pompée, retourne à Rome, prend l'argent du trésor public, va chasser d'Espagne les deux lieutenants de Pompée pour ne pas avoir d'ennemis derrière lui, revient de nouveau à Rome où il se fait nommer dictateur par les sénateurs restants, passe avec une partie de ses soldats en Épire où il s'empare d'Apollonie et il y attend le reste de ses troupes.]

Il se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brindes tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brindes, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius, qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille ; un vent de terre, qui se levait tous les matins, repoussait les vagues de la mer et les empêchait d'entrer dans la rivière : mais cette nuit-là il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttèrent contre son courant, devint d'une navigation dangereuse ; ses eaux repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César : « Mon ami, lui dit-il, continue ta route, et risque tout sans rien craindre, tu conduis César et sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter

la violence des vagues; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et près de couler à fond dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au-devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il s'exposait, par une inquiétude injurieuse pour eux, au plus terrible danger pour aller chercher les absents.

[La lutte entre César et Pompée, lutte qui se termina par la bataille de Pharsale, a été racontée dans la *Vie de Pompée*. Quelques jours après la mort de celui-ci, César arriva en Égypte où il ne tarda pas à avoir à combattre contre Ptolémée et ses ministres. Il vainquit les Égyptiens, mit Cléopâtre sur le trône et alla en Asie pour y faire rentrer dans le devoir Pharnace, fils de Mithridate. Ce fut, pour marquer la rapidité de sa victoire, qu'il écrivit à un de ses amis : « *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* » Après un court séjour à Rome, il retourna en Afrique pour y combattre les derniers Pompéiens, Caton et Scipion qui, par le secours de Juba, avaient mis sur pied une armée assez considérable. Les Pompéiens sont battus à Thapsus; Scipion s'y perce de son épée; Caton, qui commandait à Utique, se tue aussi. César, vainqueur, rentre à Rome.]

Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans ce dernier triomphe, Scipion n'était pas nommé; il n'y était question que du roi Juba : le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur; et ce fut pour lui la captivité la plus heureuse. Né barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savants historiens grecs. Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune. Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis longtemps, des combats de gladiateurs et des naumachies. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple; au lieu de trois cent mille citoyens, qu'avait donnés le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille, tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome! tant elle avait moissonné de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces!

Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois, partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre

aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandement; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent sous les murs de la ville de Munda une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats : « N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfants? » Ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis; il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la bataille, et Didius, peu de jours après, vint mettre aux pieds de César la tête de l'ainé.

Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment; c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait; mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser, et devant les dieux et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, paraissant toujours rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance : persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposé au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine; mais d'autres y en ajoutèrent de

si immodérés, en se disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus, que par ces distinctions excessives et déplacées, ils le rendirent odieux et insupportable aux personnes même du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à les lui faire décerner, pour se préparer plus de prétextes de l'attaquer un jour, en paraissant en avoir les motifs les plus graves et les plus légitimes; car les guerres civiles une fois terminées il se montra irréprochable dans sa conduite.

Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent lorsqu'ils ordonnèrent que pour consacrer sa douceur dans la victoire, on bâtirait en son honneur un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui; il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. « César, dit à ce sujet Cicéron, en relevant les statues de Pompée, a affermi les siennes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment, et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois que de craindre continuellement la mort; mais, persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé, et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage: ainsi ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble. Il s'attira la bienveillance des grands en promettant aux uns des consulats et des préatures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances et cherchant par là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de l'expiration de son consulat. César nomma Caninius consul pour le jour qui restait; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit en plaisantant: « Hâtons-nous d'y aller, de peur qu'il ne sorte de charge avant d'avoir pu recevoir notre compliment. »

César se sentait né pour les grandes entreprises; et loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit

de ses travaux, ils lui inspirèrent au contraire de plus vastes projets; et flétrissant, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait acquise, ils allumèrent en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger; qu'une rivalité de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait pour l'avenir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes, et il en faisait déjà les préparatifs. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hircanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase; de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même; et de revenir enfin en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui aurait été ainsi de tous côtés borné par l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il songeait à couper l'isthme de Corinthe; il avait même chargé Anièrus de cette entreprise et de celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même et irait jusqu'à Circéum, pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pontins, dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils inondaient en des campagnes fertiles qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant sur ses bords de fortes digues; et, après avoir nettoyé la rade d'Ostie, que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, d'y construire des ports et des arsenaux qui pussent contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts: mais ces grands ouvrages restèrent en projets. Il fut plus heureux dans la réforme du calendrier.

La haine la plus vive des Romains contre lui et la véritable cause de sa mort vinrent du désir qu'il eut de se faire déclarer roi. De là naquit l'aversion que le peuple lui porta toujours depuis, et le prétexte le plus spécieux pour ses ennemis secrets d'exécuter leur mauvais dessein. Ceux qui voulaient l'élever à la royauté se maient dans le public que, d'après un oracle des livres sibyllins, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines que lorsqu'elles seraient commandées par un roi; que sans cela elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour qu'il revenait d'Albe à

Rome, ces mêmes personnes osèrent le saluer de nom de roi. César, qui s'aperçut du trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'en être offensé, et dit qu'il ne s'appelait pas roi, mais César. Ce mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistants, et César suivit son chemin d'un air triste et mécontent. Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tous les sénateurs, se rendirent sur la place, où il était assis dans la tribune, pour lui faire part du décret. Il ne daigna pas se lever à leur arrivée; et, leur donnant audience comme aux plus simples particuliers, il leur dit qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter. Le sénat ne fut pas plus mortifié de cette hauteur que le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs; tous ceux qui n'étaient pas obligés par état de rester, s'en retournèrent la tête baissée et dans un morne silence. César s'en aperçut, et rentra sur-le-champ dans sa maison; là, se découvrant la poitrine, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait l'égorger. Enfin, il s'excusa sur sa maladie ordinaire, qui, disait-il, ôte à ceux qui en sont atteints l'usage de leur sens quand ils parlent debout devant une assemblée nombreuse; saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissements et des vertiges qui les privent de toute connaissance. Mais cette excuse était fautive, car il avait voulu se lever devant le sénat; mais il en fut empêché par un de ses amis, ou plutôt par un de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit : « Oublies-tu que tu es César? et veux-tu rejeter les honneurs qui sont dus à ta dignité? »

Après avoir ainsi mécontenté tous les ordres de la ville, il fit encore aux tribuns du peuple un outrage sanglant. On célébrait la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut anciennement une fête de bergers, et a beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie. Ce jour-là les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats courent nus par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, en s'amusant, toutes les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes même les plus distinguées par leur naissance vont au-devant d'eux et tendent la main à leurs coups, comme les enfants dans les écoles. César assistait à cette fête, assis dans la tribune sur un siège d'or et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa

qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans cette course sacrée. Quand il arriva sur la place publique, et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés; César repoussa la main d'Antoine, et à l'instant tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très peu de personnes battirent des mains; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu par cette double épreuve des dispositions du peuple, il se lève, et donne ordre qu'on porte ce diadème au Capitole. Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux et arrachèrent ces diadèmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi, ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains et les appelait des Brutus, parce qu'anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et, en se plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même, en les appelant, à plusieurs reprises, des brutes et des Cuméens.

Cet événement attira sur Brutus les regards de la multitude; il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus, et par sa mère il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre : il était d'ailleurs neveu et gendre de Caton, et devait naturellement désirer la ruine de la monarchie; mais les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de César émoussaient ce désir et l'empêchaient de se porter à la détruire. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir, à sa prière, sauvé plusieurs de ses amis, César lui avait encore témoigné la plus grande confiance, en lui conférant cette année même la préture la plus honorable et le désignant consul pour quatre ans après; il lui donnait la préférence sur Cassius, son compétiteur, quoiqu'il avouât que Cassius apportait de meilleurs titres, mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus : aussi, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déjà, il n'ajouta pas foi à cette accusation; et, se prenant la peau du corps avec la main : « Ce corps, dit-il,

attend Brutus. » Il faisait entendre par là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner; mais que pour régner il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant ceux qui désiraient un changement et qui avaient les yeux fixés sur Brutus seul, ou du moins sur lui plus que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais la nuit ils couvraient le tribunal



FIG. 36. — Marcus Junius Brutus.

et le siège où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus, la plupart, en ces termes : « Tu dors, Brutus ! Tu n'es pas Brutus. » Cassius, qui s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus un vif désir de gloire, le pressa lui-même beaucoup plus qu'il ne l'avait fait encore; car il avait contre César des motifs particuliers de haine. Aussi, César qui avait des soupçons sur son compte, dit-il un jour à ses amis : « Que croyez-vous que projette Cassius ? Pour moi, il ne me plaît guère, car je le trouve bien pâle. » Une autre fois on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de tramer quelques nouveautés : « Ce n'est pas, dit-il, ces gens si gras et si bien peignés

que je redoute; je crains plutôt ces hommes si pâles et si maigres. » Il désignait Brutus et Cassius.

Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent en plein jour se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres; le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très vive; on crut que sa main en serait brûlée; mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace de feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva pas de cœur à la victime; et c'était le prodige le plus effrayant, car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César qu'il était menacé

d'un très grand danger, le jour des ides de mars; et que ce jour-là César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien, voilà les ides de mars venues. — Oui, lui répondit tout bas le devin, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées. » La veille de ces ides, il soupa chez Lépide, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure ? César, prévenant leurs réponses, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui; et pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes; réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle le pleurait en le tenant éborgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut pendant son sommeil une autre vision que celle-là; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faite de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction; que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir ce jour-là, et de remettre à un autre jour l'assemblée du sénat : « Si tu fais peu attention à mes songes, ajouta-t-elle, aie du moins recours à d'autres divinations et fais des sacrifices pour consulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux; et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables; et il se décida enfin à envoyer Antoine au sénat, pour remettre l'assemblée à un autre jour.

Mais dans ce moment il voit entrer Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait en lui une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier : il était cependant de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et craignant que si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, leur complot ne fût découvert, il se moqua des devins, et représenta vivement à César que ce

délai donnerait lieu aux plaintes et aux reproches du sénat, qui se croirait insulté. « Les sénateurs, lui dit-il, ne se sont assemblés que sur ta convocation; ils sont disposés à te déclarer roi de tous les pays situés hors de l'Italie, et à te permettre de porter le diadème partout ailleurs qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si maintenant qu'ils sont sur leurs sièges quelqu'un va leur dire de se retirer et de revenir un autre jour où Calpurnia aura eu des songes plus favorables, quels propos ne feras-tu pas tenir à tes envieux? Et qui voudra seulement écouter tes amis, lorsqu'ils diront que ce n'est pas là à la fois servitude et tyrannie? Si toutefois, ajouta-t-il, tu crois devoir éviter ce jour comme malheureux pour toi, il convient au moins que tu te rendes en personne au sénat, pour lui déclarer toi-même que tu remets l'assemblée à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prend par la main et le fait sortir. Il avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu l'approcher, à cause de la foule qui l'environnait, alla se jeter dans sa maison et se remit entre les mains de Calpurnia, en la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, qui voyait habituellement des complices de Brutus et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un écrit qui contenait les différents avis qu'il voulait lui donner; mais, voyant que César, à mesure qu'il recevait quelques papiers, les remettait aux officiers qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible, et en présentant son écrit : « César, dit-il, lis ce papier seul et promptement; il contient des choses importantes, qui t'intéressent personnellement. » César l'ayant pris de sa main essaya plusieurs fois de le lire : mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, le tenant toujours dans sa main, car c'était le seul qu'il eût gardé.

Toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard; mais on ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là et où se passa cette scène sanglante. Il y avait une statue de Pompée, et c'était un des édifices qu'il avait dédiés pour servir d'ornement à son théâtre. N'est-ce pas une preuve évidente que cette entreprise était conduite par un dieu, qui avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution? On dit même

que Cassius, lorsqu'on fut près d'attaquer César, porta ses yeux sur la statue de Pompée et l'invoqua en secret. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César et la force de corps extraordinaire, fut retenu, hors du lieu de l'assemblée, par Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation. Lorsque César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siège de César; les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui demandait le rappel de son frère; ils le suivirent, en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Il s'assit, en rejetant leurs prières; et comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule; c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée; mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il est à croire que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée, qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux ensemble, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Et Casca, s'adressant à son frère, lui cria en grec : « Mon frère, au secours! »

Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'horreur; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'entourèrent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre, et goûter pour ainsi dire à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aîne. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de

son ennemi, qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds, du grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups ; et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes en frappant tous à la fois sur un seul homme.

Quand César fut mort, Brutus s'avança au milieu du sénat pour rendre raison de ce que les conjurés venaient de faire : mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre ; ils s'enfuirent précipitamment par les portes, et jetèrent parmi le peuple le trouble et l'effroi. Les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs banques et leurs comptoirs ; les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et dont les uns allaient au sénat pour voir cet affreux spectacle ; les uns en revenaient après l'avoir vu. Antoine et Lépide, les deux plus grands amis de César, se dérobant de la foule, cherchèrent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et les autres conjurés, encore tout fumants du sang qu'ils venaient de répandre, et tenant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat, et prirent le chemin du Capitole, non comme des gens qui fuient, mais d'un air content, et avec un visage gai qui annonçait leur confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté et s'arrêtaient avec les personnes de distinction qu'ils rencontraient dans les rues. Il y en eut même qui se joignirent à eux, pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration et en partager faussement la gloire. De ce nombre furent Caius Octavius et Lentulus Spinther, qui dans la suite furent bien punis de cette vanité. Antoine et le jeune César les firent mettre à mort et leur ôtèrent même l'honneur qu'ils avaient ambitionné, et qui causa leur perte. Ceux qui les condamnèrent punirent en eux non la complicité du meurtre, mais l'intention. Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent sur la place, et parlèrent au peuple, qui les écouta sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation ; le profond silence qu'il garda faisait seulement connaître que si d'un côté il plaignait César, de l'autre il respectait Brutus. Le sénat décréta l'amnistie générale du passé ; il ordonna qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait aucune des ordonnances qu'il avait faites pendant sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernements, et leur décerna des honneurs convenables. Tout le monde crut que les affaires étaient sagement disposées, et la république remise dans le meilleur état.

Mais, quand on eut ouvert le testament de César et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable, qu'ensuite on vit porter à travers la place son corps sanglant et déchiré de plaies, le peuple, ne se contenant plus et ne gardant aucune modération, fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place, et brûla le corps de César. Prenant ensuite des tisons enflammés, il courut en foule aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu ; plusieurs mêmes se répandirent dans la ville et les cherchèrent, dans le dessein de les mettre en pièces ; mais on ne put les découvrir, parce qu'ils se tinrent bien renfermés. Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait sur la place publique le corps du dictateur, il se leva ; et quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur la place, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom ; celui-ci le dit à un autre ; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César : il y avait en effet un des conjurés qui s'appelait Cinna ; et le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui, et le mit en pièces sur la place même. Brutus et Cassius, effrayés de cette fureur populaire, sortirent de la ville peu de jours après.

César mourut âgé de cinquante-six ans, et ne survécut guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain qu'il n'avait cessé de poursuivre à travers mille dangers, et qu'il obtint avec tant de peine, ne lui procura qu'un vain titre, qu'une gloire fragile, qui lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Mais ce génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort ; il s'en montra le vengeur, en s'attachant sur les pas de ses meurtriers et par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul de ceux qui avaient pris la moindre part à l'exécution, ou qui avaient seulement approuvé le complot. Entre les événements humains, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'éprouva Cassius : vaincu à la bataille de Philippes, il se tua de la même épée dont il avait frappé César ; et parmi les phénomènes célestes, on vit un premier signe remarquable dans cette grande comète qui, après le meurtre de César, brilla avec

tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

Mais rien ne prouve plus combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abydos au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus longtemps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe près de s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais, quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était: « Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me verras à Philippies. — Eh bien, reprit Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippies contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

CICÉRON¹

SA FAMILLE. — SES SUCCÈS AU BARREAU. — CONJURATION DE CATILINA. — DERNIÈRES ANNÉES DE CICÉRON.

La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée, et soutint par sa conduite la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées: les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis

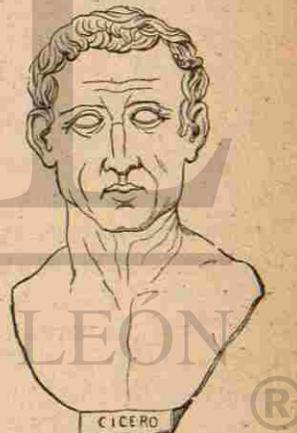


FIG. 87. — Cicéron.

¹ Cicéron vécut de 116 à 43 avant J.-C. La conjuration de Catilina eut lieu en 63.

tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

Mais rien ne prouve plus combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abydos au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus longtemps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe près de s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais, quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était: « Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me verras à Philippies. — Eh bien, reprit Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippies contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

CICÉRON¹

SA FAMILLE. — SES SUCCÈS AU BARREAU. — CONJURATION DE CATILINA. — DERNIÈRES ANNÉES DE CICÉRON.

La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée, et soutint par sa conduite la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées: les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis



FIG. 87. — Cicéron.

¹ Cicéron vécut de 116 à 43 avant J.-C. La conjuration de Catilina eut lieu en 63.

de quitter ce surnom et d'en prendre un autre; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus (*pied-bot*) et des Catulus (*petit chien*)¹. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullus; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mit un pois chiche.

Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux.

Après avoir terminé ses premières études, il prit des leçons de Philon, philosophe de l'Académie, celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes, et le premier entre les sénateurs; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marses; mais, voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude; il fréquenta les Grecs les plus instruits, et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eût donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogone, affranchi de Sylla, ayant acheté pour la somme de deux mille drachmes*, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme proscriit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces

1. Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents*. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire lui offrant pour entrer dans la carrière de la gloire l'occasion la plus brillante qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé. Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible: et comme il déclamaient avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré...

[Il alla étudier l'éloquence à Athènes, puis à Rhodes et en Asie. Ce fut à Rhodes que le philosophe Apollonius l'ayant entendu discourir, plaignit le sort de la Grèce, en disant que les seuls avantages qui restaient aux Grecs, le savoir et l'éloquence, Cicéron allait les transporter aux Romains.]

Il retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très grande gloire: « Ce sera, lui répondit la pythie, en prenant pour guide de ta vie, non l'opinion du peuple, mais ton naturel. » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération; il s'entendait donner les noms injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux

qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène; mais les leçons de Roscius et d'Ésope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'eurent bientôt corrigé. La grâce de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. » C'est par faiblesse, disait-il, qu'ils crient ainsi,

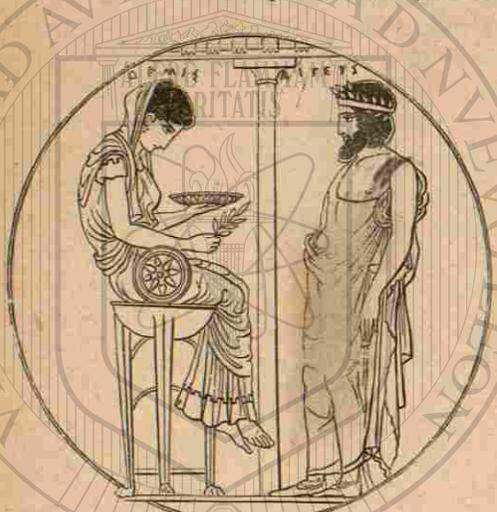


FIG. 88. — La pythie sur son trépied.

comme les boiteux montent à cheval pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces réparties vives conviennent au barreau; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs et lui donna la réputation de méchant. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur qu'à aucun des prêteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors. Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du prêteur; Cicéron entreprit leur défense et parvint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante, qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y

pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh! où donc as-tu été, Cicéron, pendant tout ce temps-ci? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense et ne lui avait produit aucune gloire solide.

La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun et à quel usage ils sont propres; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'Etat dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc non seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins, leurs amis; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et y montrer même les terres et les maisons de ses amis.

Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait pour ses plaidoyers ni salaire ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été prêteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens, et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres prêteurs voulaient le sauver; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée. Cicéron s'étant levé dit qu'il n'avait pas besoin de plaider; et, produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger et obligea les juges à prononcer.

L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès; mais on obtint de lui de se trouver au jugement,

lorsqu'il s'agissait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Tu as pourtant le sphinx chez toi, » lui répartit Cicéron. Verrès fut condamné; et Cicéron ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir bornée à une somme si modique. Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.



Fig. 89. — Hortensius.

Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples et une autre près de Pompéïa, toutes deux peu considérables. La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes; et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille. Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mit à table avant le

coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament.

Il abandonna à son frère la maison paternelle, et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin; car tous les matins il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recher-

chait Cicéron, dont l'appui lui fut très utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous; et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que, lorsque les juges commencèrent à donner leurs voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et, l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement. Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parce qu'il montra la plus grande fermeté.

Le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par les vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair.

Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse

romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir à profusion à cette dépense. Déjà toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtiments, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Pour renverser un gouvernement déjà malade, il ne fallait plus que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, Catilina se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir: c'était Caius Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique de tous les candidats Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier et n'avait pas le rang de sénateur.

Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme le prélude des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et dans leurs discours au peuple ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla; ils demandèrent l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur

volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils jugeraient à propos. La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main et d'en disposer à son gré lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature: tant il les subjuga par l'ascendant de son éloquence!

Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage; les conjurés s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée, qu'on disait déjà en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandus pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Étrurie, rêvaient déjà le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier, nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat; car il avait résolu de tuer Cicéron, à la

faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblements de terre, les chutes de la foudre, et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là, semblaient être des avertissements du ciel sur les complots qui se tramaient. On recevait aussi de la part des hommes des indices véritables, mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices, il fit citer Catilina devant le sénat, et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina, persuadé que plusieurs des sénateurs désiraient des changements dans l'État, voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices, répondit très durement à Cicéron : « Quel mal fais-je, lui dit-il, si, voyant deux corps dont l'un a une tête, mais est maigre et épuisé, et l'autre n'a pas de tête, mais est grand et robuste, je veux mettre une tête à ce dernier ? » Cicéron, qui comprit que cette énigme désignait le sénat et le peuple, en eut encore plus de frayeur ; il mit une cuirasse sous sa robe et fut conduit au champ de Mars pour les élections par les principaux citoyens et par le plus grand nombre de jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à dessein sa robe au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné se serra autour de lui ; et quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

Peu de temps après, les soldats de l'Étrurie s'étant rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déjà proche, trois des premiers et des plus puissants personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent, au milieu de la nuit, à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître et de lui annoncer qu'ils étaient là. Ils venaient lui dire que le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées et qui étaient adressées à différentes personnes ; celle qui était pour Crassus n'avait point de nom. Il n'avait lu que celle qui portait son adresse ; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres ; et soit qu'il craignît le danger dont Rome

était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration ; mais après que Quintus Arrius, ancien préteur, eut dénoncé les attroupements qui se faisaient dans l'Étrurie ; qu'on eut su, par d'autres avis, que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls, et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares ; le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, confia à Quintus Métellus les affaires du dehors et se chargea lui-même de celles de la ville ; depuis, il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius ; mais, avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus d'aller dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet dès la pointe du jour à la porte de Cicéron ; et comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement et firent beaucoup de bruit à la porte, ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stator, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit, dans l'intention de se justifier, mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui ; ils quittèrent tous le



Fig. 90. — Lettre pliée et scellée.

Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius ; mais, avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus d'aller dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet dès la pointe du jour à la porte de Cicéron ; et comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement et firent beaucoup de bruit à la porte, ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stator, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit, dans l'intention de se justifier, mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui ; ils quittèrent tous le

banc sur lequel il s'était assis. Il commença néanmoins à parler ; mais il fut tellement interrompu, qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève et lui ordonne de sortir de la ville. « Puis-que je n'emploie, lui dit-il, dans le gouvernement que la force de la parole, et que tu fais usage de celle des armes, il faut qu'il y ait entre nous des murailles qui nous séparent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux ; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire ; et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour les combattre.

Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à Rome furent assemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat ; il était alors préteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur.

Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina ; et des charlatans, de faux devins achevèrent de le corrompre par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils, ont déjà rempli leur destinée, Cinna et Sylla ; tu es le troisième que la Fortune appelle à la monarchie ; reçois-la sans balancer et ne laisse pas échapper, comme Catilina, l'occasion favorable qui se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets. Il avait résolu de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin pour avoir en eux des otages qui lui faciliteraient sa paix avec leur père ; car c'était un bruit général et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes satur-

nales. Ils avaient déjà caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du soufre ; ils avaient divisé la ville en cent quartiers, à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que, le feu prenant à la fois en plusieurs endroits, la ville fût plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau, pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambassadeurs des Allobroges, peuple durement traité par les Romains et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent de lettres destinées à Catilina ; mais toutes les démarches de ces hommes inconsiderés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin et avec les femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse et avait d'ailleurs répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres, que les conjurés croyaient être leurs complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il mit donc des gens en embuscade pendant la nuit ; et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence avec lui, il fit arrêter le Crotoniate et saisir les lettres dont il était chargé.

Cicéron dès le matin assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorgés. Pison, homme consulaire, fit une



Fig. 91.
Épée
romaine.

déposition à peu près semblable; et Caius Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison. Comme il était déjà tard et que le peuple attendait en foule à la porte du sénat, Cicéron sortit du temple et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parce qu'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse et à qui les Grecs donnent le nom de Gynécée; car tous les ans la femme ou la mère du consul font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des vestales.

Cicéron, étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant, avec la dernière rigueur, des hommes d'une naissance si illustre et qui avaient dans Rome des amis puissants, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes: d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée; les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir; et, ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se porteraient aux derniers excès de l'audace; il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déjà n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout à coup, du milieu des cendres et des écorces brûlées, une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes: mais les vierges sacrées ordonnèrent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari et de le presser d'exécuter sans retard les résolutions qu'il

voulait prendre pour le salut de la patrie; en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même. Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, alla sans retard lui porter l'ordre des vestales et le pressa vivement de punir les coupables.

Le lendemain on délibéra dans le sénat sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier, et ouvrit l'avis de les conduire dans la prison publique pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caius César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore et commençait à jeter les fondements de sa grandeur future; déjà même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques personnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction, mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et rejeta même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parce qu'il craignit son pouvoir et le grand nombre d'amis dont il était soutenu; car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité de César ne servirait à faire punir les coupables. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punit de mort les conjurés, mais qu'après avoir confisqué leurs biens, on mit leurs personnes dans de telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina. Cet avis, plus doux que le premier et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même, qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus, et la seconde de celui de César. Ses amis, jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parce qu'en laissant vivre les coupables il aurait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis; et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua, en disant qu'il

n'avait pas prétendu conclure à la mort, parce qu'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion; et Caton, qui parla ensuite, ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupables. César s'opposa à la confiscation des biens, et représenta qu'il n'était pas

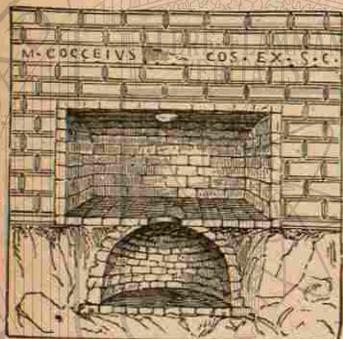


Fig. 92. — Prison 1.

juste de rejeter ce que son avis avait d'humain pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se déclarait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns, qui refusèrent leur opposition; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors, à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices; car on ne les avait pas tous mis dans la même maison; chaque prêteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la rue Sacrée et à travers la place; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes, et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient, avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie. Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur et lui ordonna de le mettre à mort; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés,

1. La prison romaine était divisée en trois étages superposés : le cachot souterrain où étaient jetés et exécutés les condamnés à mort; la prison intérieure bâtie au-dessus du cachot et se trouvant au niveau du sol; enfin, la prison supérieure ou commune, au premier étage. Ces trois compartiments communiquaient les uns avec les autres par une ouverture faite dans le plafond.

et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu*, manière de parler dont se servent les Romains pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : *Ils sont morts*.

La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissements et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe avec une sorte de vénération, par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes, ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils marchaient à la suite de Cicéron, se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité, en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot et d'avoir fait punir les coupables; mais d'avoir su, par les moyens les moins violents, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble. Car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui, n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef; et lui-même, ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron; on parlait mal de lui, et des hommes, mécontents de ce qu'il avait fait, formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés, l'un prêteur et les deux autres tribuns, pour l'année suivante. Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat; ils ne voulurent jamais lui permettre de parler au peuple, et mirent

leurs bancs sur la tribune pour l'empêcher même d'y entrer; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage. Cicéron y consentit; et, étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence; mais, au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau et qui ne convenait qu'à lui; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire. Tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages : ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes, afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun : et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement dans ses discours le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain et qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie* : titre honorable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier, et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple.

Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par l'habitude de se vanter lui-même et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait; et par là son style, si plein de douceur et de grâce, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne...

César anima Clodius contre Cicéron, lui aliéna Pompée et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la

[Cicéron avait déjà soulevé bien des haines contre lui quand il se fit un ennemi intime de Clodius, jeune Romain d'une très haute naissance. Celui-ci, nommé tribun du peuple, s'attacha à tourmenter Cicéron; il était d'ailleurs excité par César, mécontent que Cicéron n'eût pas accepté, au dernier moment, de partir comme son lieutenant dans l'armée des Gaules, faveur qu'il avait sollicitée.]

justice et les lois en faisant mourir Lentulus et Cèthégus, sans aucune formalité de justice. C'était sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas, dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violents qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu, qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers romains prit, comme lui, l'habit de deuil; et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe, comme dans un deuil public; mais les consuls s'opposèrent à ce décret; et Clodius, étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la plupart des sénateurs sortirent en poussant de grands cris et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallut ou que Cicéron sortit de Rome, ou qu'il en vint aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée, qui s'était éloigné à dessein et se tenait à la campagne, dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison, son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir dans cet état d'humiliation un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui dans son administration publique lui avait rendu les services les plus importants; mais devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance, et étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue.

Cicéron, trahi par Pompée et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinus le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce revers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait par rapport à lui agitée de séditions et menacée des plus grands maux. Cicéron délibéra sur cette réponse avec ses amis : Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis; mais tous

les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce



FIG. 93. — Statue de Minerve.

dernier parti : il avait depuis longtemps dans sa maison une statue de Minerve, qu'il honorait singulièrement ; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription : A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME. Il se fit escorter par les gens de quelques-uns de ses amis, et prit à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu, et de le recevoir dans les maisons, à la distance de cinq cents milles de l'Italie. Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense ; on le recevait partout avec empressement, et on l'accompagnait en lui témoi-

gnant les plus grands égards. Seulement, dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hipponium et aujourd'hui Vibone, un Sicilien, nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié, et que pendant son consulat, il avait fait nommer à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison et

lui offrit une retraite dans sa terre. Caius Virginius, préteur de Sicile, qui avait aussi de grandes obligations à Cicéron, lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude, il se rendit à Brindes, d'où il s'embarqua pour Dyrrachium.

Pendant le séjour qu'il y fit, il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignèrent le plus vif intérêt, et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage, ni dissiper sa tristesse...

Clodius, après avoir fait bannir Cicéron, brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome, sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens et les faisait crier tous les jours, sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu, par ses violences, redoutable à tous les nobles ; disposant du peuple, qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace, il osa s'attaquer à Pompée lui-même et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée, à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique, se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron ; et, changeant de disposition, il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius, de son côté, s'y opposant de tout son pouvoir, le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques, jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus, la sédition fut poussée si loin, qu'il y eut des tribuns du peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres. Ces excès commencèrent à ramener le peuple, et Annus Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier trainer Clodius devant les tribunaux, pour les violences qu'il avait commises. Les plus grandes parties du peuple et des habitants des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leurs secours, chassa Clodius de la place publique et appela le peuple aux suffrages, pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le peuple, arrêta qu'on décrèterait des remerciements aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public.

Cicéron fut rappelé seize mois après son exil ; toutes les villes

qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant de joie et d'empressement à aller au-devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre et se réconcilia avec lui; voulant, disait-il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse; et, arrachant les tablettes tribunitiennes, où étaient inserits les actes du tribunal de Clodius, il les mit en pièces.

Peu de temps après, Milon tua Clodius; et, traduit en justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce jugement, ainsi qu'à tous les autres procès, et de maintenir la sûreté dans la ville et les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon, craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place, et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance et que le tribunal fût rempli; car Cicéron, naturellement timide, non seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner. Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée, tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation: mais dans Cicéron cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses clients...

[Cicéron, en sa qualité d'ancien consul, fut nommé gouverneur de la province de Cilicie et y montra de réelles qualités d'administrateur. A son

retour à Rome, il se trouva mêlé à la lutte entre Pompée et César et, après bien des tergiversations, prit parti pour Pompée qu'il alla rejoindre en Grèce.]

Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prit le commandement, qui lui appartenait par la loi, parce qu'il avait le rang de consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, il manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brindes, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Égypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Tarente et qu'il venait par terre à Brindes, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celles de Périclès et de Théramène.

Quintus Ligarius ayant été mis en justice comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis: « Qui empêche que nous laissions parler Cicéron? Il y a longtemps que nous ne l'avons entendu. Pour son client, c'est un méchant homme, c'est mon ennemi; il est déjà condamné. » Mais Cicéron, dès le commencement de son discours, émut singulièrement son juge; et à mesure qu'il avançait dans sa cause il excitait en lui tant de passions différentes, il donnait à son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur et rendre sensibles les diverses affections dont son âme était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de

Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius.

[Depuis cette époque, Cicéron voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires pour se livrer à la philosophie. On a déjà vu qu'il ne prit aucune part à la conjuration contre César, mais qu'après le meurtre de celui-ci, il demanda au sénat des gouvernements pour les principaux conjurés. Plus tard, manquant absolument de clairvoyance politique, il se montra plein de bonté pour le jeune Octave. Plutarque explique ainsi les raisons de sa bienveillance.]

César et Pompée vivaient encore, lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut avoir appelé au Capitole les enfants de quelques sénateurs, parce que Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule et environnaient le temple. Ces enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au dehors, dans un profond silence : tout à coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés : mais quand le jeune César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, dit-il, voilà le chef qui terminera vos guerres civiles. » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas ; mais le lendemain il descendit au champ de Mars, à l'heure où les enfants revenaient de leurs exercices ; le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César, tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parents. Son père s'appelait Octavius, homme d'une naissance peu illustre ; sa mère, Attia, était nièce de César, lequel, n'ayant point d'enfants, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

On dit que depuis cette aventure Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié et lui faire des caresses que le jeune César recevait avec plaisir ; d'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron¹. Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce jeune homme : mais les véri-

1. L'an 56 avant J.-C. : ainsi le jeune César était dans sa dix-huitième année.

tables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine ; ensuite son caractère qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la république la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fit les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus : il y dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté, qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine et de soulever tous les esprits contre lui ; il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux et toutes les marques du commandement, parce qu'il combattait pour la patrie.

Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qu'ils commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignait ce jeune homme, dont la fortune devenait si brillante, décerna aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée. César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec lui ; l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne désirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

C'est ainsi que Cicéron, ébloui, se laissa duper, lui vieillard, par un jeune homme, l'appuya dans les comices et lui concilia le sénat. Mais bientôt il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était

perdu et avait sacrifié la liberté du peuple. Car César se lia avec Antoine et Lépide; et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépide appuyait sa demande; et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron, mais enfin il céda le troisième jour et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce qu'ils désiraient : César sacrifia Cicéron; Lépide, son propre frère Paulus; et Antoine, son oncle maternel Lucius César : tant la colère et la rage, étouffant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion!

Pendant ce traité barbare, Cicéron était, avec son frère, à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions, ils résolurent de gagner Astyre, autre maison de campagne que Cicéron avait sur le bord de la mer, pour s'y embarquer et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont il avait appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablés de tristesse et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin; et, ayant fait approcher leur litière, ils déplorèrent mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua et fit voile, par un bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les inéom-

modités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

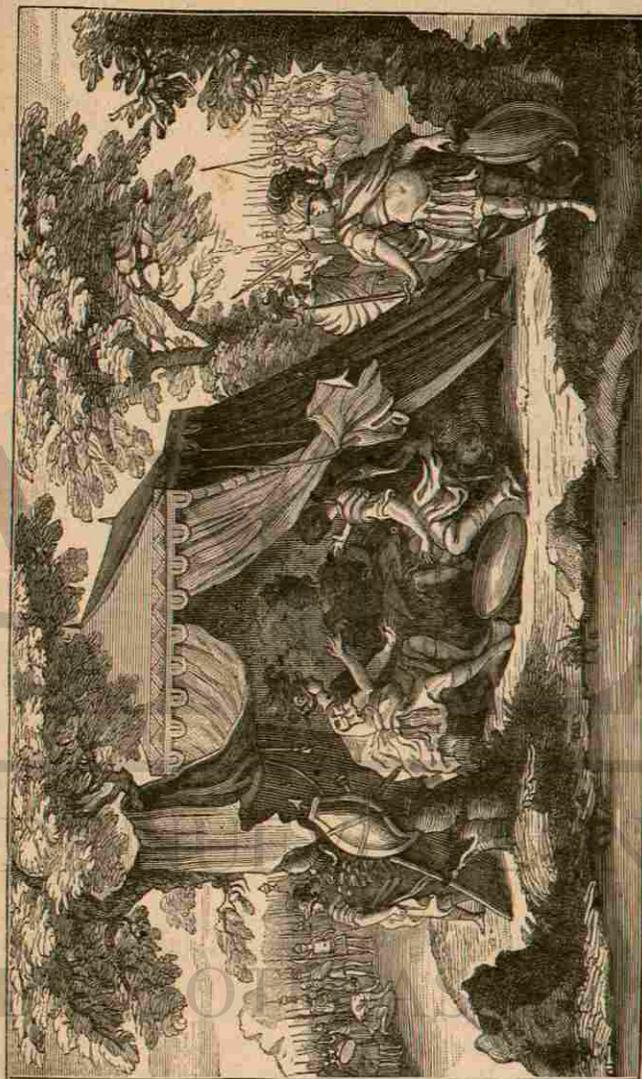


FIG. 94. — Entrevue de Bologne.

Mais bientôt l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer et passa la nuit suivante

livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourments auxquels il devait s'attendre, s'il était pris, le détourna de cette résolution; toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire par mer à Caiète, où il avait une maison qui offrait pendant les chaleurs de l'été une retraite agréable, lorsque les vents étésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur haleine. Il y a dans ce lieu un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout à coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux côtés de l'antenne. Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coups de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison, et se coucha pour prendre du repos; mais la plupart de ces corbeaux étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre jetaient des cris effrayants. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté. « Attendrons-nous, disaient-ils, d'être ici les témoins du meurtre de notre maître? et lorsque des animaux mêmes viennent à son secours et veillent au soin de ses jours, ne ferons-nous rien pour sa conservation? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun des soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme nommé Philologue, que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipi-

tamment dans les allées, fit poser à terre sa litière; et, portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière et présenté la gorge au meurtrier; il était âgé de soixante-quatre ans. Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques*. C'était le nom que Cicéron avait donné à ses discours contre Antoine.

Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostrès : spectacle horrible pour les Romains. Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en livrant Philologue à Pomponia, femme de Quintus. Cette femme se voyant maîtresse du corps de ce traître, outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir, le força de se couper lui-même peu à peu les chairs, de les faire rôtir et de les manger ensuite.

J'ai entendu dire que César, plusieurs années après, étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux, ce jeune homme, qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron, surpris de voir son oncle, cacha le livre sous sa robe. César, qui s'en aperçut, prit le livre, en lut debout une grande partie et le rendit à ce jeune homme, en lui disant : « C'était un savant homme, mon fils; oui, un savant homme et qui aimait bien sa patrie. » César, ayant bientôt après entièrement défait Antoine, prit pour collègue au consulat le fils de Cicéron. Ce fut cette même année que par ordre du sénat les statues d'Antoine furent abattues, les honneurs dont il avait joui révoqués; et il fut défendu, par un décret public, que personne de cette famille ne portât le nom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.

[Après une jeunesse orageuse], Antoine s'était embarqué pour la Grèce, où il séjourna quelque temps afin de s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence.

Gabinus, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce, et lui proposa de l'accompagner à cette expédition. Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinus le nomma commandant de sa cavalerie et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des places les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses; et lui ayant livré bataille, malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée étant allé trouver Gabinus, lui offrit dix mille talents pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête de son armée, et à le rétablir dans ses États. La plupart des officiers de Gabinus voulaient qu'il le refusât; et Gabinus lui-même, quoique presque asservi par ces dix mille talents, balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler, et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinus à cette entreprise. On craignait moins la guerre en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide se décharge dans la mer.

Antoine, à qui Gabinus avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le désir qu'il avait d'acquiescer de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes: Ptolémée, en entrant dans Péluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitants; Antoine s'y opposa et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général. Il la montra surtout avec éclat lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient

ANTOINE¹

SES DÉBUTS A LA GUERRE. — LE SECOND TRIUMVIRAT. — CLÉOPATRE.
GUERRE CONTRE LES PARTHES. — LA BATAILLE D'ACTIUM.

Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius le prend pour se raser; et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami, et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison; et Antonius, voyant sa femme très en colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron.

1. Né en 86, il mourut en 30 av. J.-C. La bataille d'Actium eut lieu en 31.

de front ; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs, qui avait été son ami et son hôte : obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite, il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquitta auprès des Romains qui servaient avec lui la réputation la plus brillante.

La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance ; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne, que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire, ensuite par sa manière de s'habiller ; car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec sa ceinture ; une large épée pendait à son côté, et il avait par-dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public, et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singuliers de la part des soldats. Ses libéralités, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante aux plus grands honneurs, et accrurent de plus en plus une puissance qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était : « C'est, lui répondit l'intendant, l'argent que tu m'as commandé de donner. — Je croyais, lui dit Antoine, qui s'aperçut de sa malice, qu'un million de sesterces faisait une bien plus grande somme ; c'est si peu de chose, que tu en ajouteras encore autant. » Mais cela n'eut lieu que longtemps après.

Rome s'était divisée en deux factions : celle des nobles, qui

avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome ; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collège des augures. A peine entré en charge, il servit puissamment les vues politiques de César.....

César, maître de Rome, et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire, et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville, et commit Antoine, alors tribun du peuple, à la garde de l'Italie, avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats, en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux, en leur faisant toutes les largesses que lui permettait sa fortune ; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens, parce que sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient et qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient s'en plaindre. Aussi fut-il cause que la domination de César, qui en soi n'était nullement tyrannique, devint odieuse par la faute de ses amis ; et Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance, était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui : connaissant son activité, son courage et sa capacité pour le commandement des armées, il s'en servit dans ses guerres ; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

Dans les divers combats qui eurent lieu en Grèce, Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions, où les troupes de César étaient en pleine déroute, il les rallia seul, les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient, et, les ayant forcées de combattre, il remporta une double victoire. Aussi, après César il avait dans le camp la plus grande réputation ; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour

lui, en se réservant le commandement de l'aile droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se fut mis à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec le titre de général de la cavalerie : c'était la seconde charge de la république quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence; car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures.

Il se rendit odieux à la multitude, se fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales; les haltes qu'il faisait dans les chemins, et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les



FIG. 95.
Joueuse de flûte.

bords des rivières ou dans des bois épais; les diners somptueux qu'on y servait; ses chars attelés de lions; le choix qu'on faisait, dans les villes où il séjournait, des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respectables, pour y loger des danseuses et des musiciennes. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. C'est pourquoi César, revenant en Italie, et ayant été nommé consul pour la troisième fois, prit pour collègue Lépide, et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta; et quand on lui en demanda le paiement, il en fut si indigné, que cela seul, comme

il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parce qu'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari s'il n'eût été qu'un simple particulier: son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine, si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au-devant de lui, Antoine y alla comme les autres; mais ensuite, le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les ennemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave; et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte; Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien: il lui remit la lettre sans rien répondre; et lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pourrais citer plusieurs autres traits semblables; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine....

Lorsque César eut été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha; mais quand il vit que les conjurés n'attaquaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre après leur avoir donné son fils pour otage; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépide.

Le lendemain, Antoine, ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César

seraient maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles et qui pouvaient entraîner les plus grands troubles. Mais, trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funèbre ; et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours, il mêla tout à coup à l'éloge de César ce qu'il crut le plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'âme de ses auditeurs. En finissant, il déploya la robe de César ensanglantée et percée de coups ; et, traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que, faisant à l'heure même, un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place, ils y brûlèrent le corps de César ; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome, les amis de César s'unirent avec Antoine ; et Calpurnia, sa veuve, lui confiant tout l'argent qu'elle avait, fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talents. Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ces registres tout ce qu'il voulut ; il nomma des magistrats et des sénateurs, il rappela des bannis, mit en liberté des prisonniers, et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue : étant lui-même consul, il eut ses deux frères, Caius pour préteur, et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires lorsque le jeune César vint à Rome ; il était fils de la nièce de César, et son oncle l'avait déclaré, par son testament, héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie quand César fut tué. En arrivant, il alla saluer Antoine comme l'ami de son père adoptif ; et dans la conversation il lui rappela le dépôt que Calpurnia lui avait confié ; car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes que César leur avait laissées

par testament. Antoine, méprisant sa jeunesse, lui répondit que ce serait à lui une folie, avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait, de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons et persistant à lui redemander l'argent dont il était dépositaire, Antoine dès ce moment ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier ; il le traversa dans la demande du tribunat ; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siège doré que le sénat avait accordé à son oncle, Antoine le menaça de le faire traîner en prison s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat ; que, de son côté, il eut gagné les bonnes grâces du peuple et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies, Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue au Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui et l'avait blessé à la main droite ; et peu de jours après on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait ; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine ; ils coururent tous deux l'Italie pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornements de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène, et le battirent complètement ; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave était à la bataille et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Il fut, dans cette occasion, pour tous les soldats, un exemple étonnant de patience et de courage : accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure

même que dans le passage des Alpes il vécut, avec ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépидus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépидus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés ; et sa barbe, qu'il avait laissée croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire ; et, s'approchant des retranchements de Lépидus, il commence à lui parler. Lépидus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine ; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en musiciennes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépидus ; que le plus grand nombre d'entre eux étaient disposés à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépидus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépидus ; mais le lendemain dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépидus, qu'il voit en très grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépидus avec beaucoup de douceur ; en le saluant, il lui donna le nom de père ; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs de commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes et rentra dans l'Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux.

[L'entrevue de Bologne a lieu et le second triumvirat est formé. Après les proscriptions, Antoine et Octave gagnent sur Brutus et Cassius la bataille de Philippes, puis ils se séparent.]

César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas longtemps. Antoine alla

dans les provinces de l'Asie orientale pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête, ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs ; il se faisait même un plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations ; il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens ; il fit même de grands présents à leur ville. Mais lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même dans l'Asie ; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province, qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les reines lui envoyer à l'envi des présents et chercher à mériter ses bonnes grâces, pendant que César était à Rome travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'abandonna à ses passions et mena une vie de plaisirs et de délices....

Il mit le comble à ses maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre, et qui acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentiments honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piège. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Dellius, qu'il avait chargé de cet ordre, n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine, et reconnu le charme et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aimable, et qu'elle aurait bientôt le plus grand pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour ; il la pressa d'aller en Cilicie, comme dit Homère, parée de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes,

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius ; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de

sa beauté sur Jules César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine, d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présents magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante et dont le royaume était dans l'état le plus florissant; mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

Elle recevait coup sur coup les lettres d'Antoine et de ses amis qui l'engageaient à presser son voyage; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en partie de plaisir chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoignait de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit autant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires. De toutes les fêtes

dont l'histoire nous a conservé le détail, on n'en connaît pas d'aussi brillante.

Le lendemain, Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais, bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu, et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravit d'étonnement et d'admiration, mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète; et elle parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodites, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte ses prédécesseurs avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien, et quelques-uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme



FIG. 96. — Bacchus.

Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, combattait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement à Labiénus, qui avait embrassé le parti de ce prince, et qui déjà dans la Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie; oubliant, dis-je, toutes ces considérations, il se laissa entraîner par cette femme à Alexandrie, où il sacrifia dans l'oisiveté, dans les amusements et dans les voluptés les plus indignes de son âge, la dépense la plus précieuse qu'on puisse faire, au jugement d'Antiphon, celle du temps. Ils avaient formé une association sous le titre d'*Amimétobies*, où ils se traitaient mutuellement tous les jours avec une profusion qui ne connaissait aucune borne.

Le médecin Philotas d'Amphisse racontait à mon aïeul Lamprias que, suivant alors à Alexandrie les écoles de médecine, il fit connaissance avec un officier de bouche de la maison d'Antoine, qui lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces soupers si somptueux. Comme il était fort jeune, il s'y laissa entraîner; et, introduit dans la cuisine, entre plusieurs choses qui le frappèrent, il vit à la broche huit sangliers. Il se récria sur le grand nombre de convives qu'il devait y avoir à souper; mais l'officier lui dit en riant qu'ils ne seraient pas aussi nombreux qu'il le croyait, qu'il n'y aurait en tout que douze personnes. « Mais, ajouta-t-il, chaque mets doit être servi à un degré de bonté qui ne dure qu'un instant; peut-être Antoine va-t-il demander tout à l'heure à souper, et un moment après il fera dire qu'on diffère, parce qu'il voudra boire, ou qu'il sera retenu par une conversation qui l'intéressera: on prépare donc plusieurs soupers, parce qu'on ne peut deviner à quelle heure il voudra qu'on serve. »

Dans les affaires sérieuses, et dans les amusements qui partageaient le temps d'Antoine, Cléopâtre imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attrait pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit; elle jouait, buvait, chassait avec lui, assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et qu'il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers pour les plaisanter, elle l'accompagnait habillée en servante, étant lui-même déguisé en valet: ce qui lui attirait souvent des injures, et quelquefois des coups. Quoiqu'il se rendit par là suspect aux Alexandrins, ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries, et y répondaient même avec assez de finesse;

ils aimaient à dire qu'il prenait le masque tragique pour les Romains, et qu'il gardait pour eux le masque de la comédie. Il serait long et puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie; je n'en citerai qu'un seul. Il pêchait un jour à la ligne, sans rien prendre; ce qui le mortifiait, parce que Cléopâtre était présente. Il commanda donc à des pêcheurs d'aller, sans être aperçus, sous l'eau attacher à l'hameçon un des poissons qu'ils avaient déjà pris: ils le firent, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe: elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine; mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée, et les invita à retourner le lendemain voir la pêche. Quand ils furent tous montés dans des barques et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'attacher à son hameçon un de ces poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine, ayant senti sa ligne chargée, la retira; et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire: « Général, lui dit-elle, laisse-nous la ligne, à nous qui régnons au Phare et à Canope; ta chasse à toi, est de prendre les villes, les rois et les continents. »

[Les troubles de l'Italie rappellent Antoine auprès d'Octave; il signe avec lui la paix de Brindes et se décide à marcher contre les Parthes devenus tout-puissants en Asie.]

Après avoir revu Cléopâtre en Syrie et l'avoir renvoyée en Égypte il prit la route de l'Arabie et de l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des rois ses alliés; car il en avait plusieurs, et entre autres Artavasde, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, qui lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infanterie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, qui étaient réputés Romains. Il y avait trente mille hommes de diverses nations, en y comprenant la cavalerie et les troupes légères.

Une armée si puissante et les préparatifs de guerre qu'il avait faits jetèrent l'effroi parmi les Indiens situés au delà de la Bactriane et firent trembler l'Asie. Mais sa passion pour Cléopâtre les rendit inutiles. Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant la saison convenable et agit en tout

avec une extrême précipitation : incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par des breuvages et des enchantements, il tournait sans cesse ses regards vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre que des moyens de vaincre les ennemis. Il aurait dû prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades, et, avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnements, s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps ; mais, au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche ; et, laissant l'Arménie à gauche, il entra dans l'Atropatène et la ravagea. Il faisait porter



FIG. 97. — Béliet primitif.

sur trois cents chariots toutes les machines de siège, parmi lesquelles était un bélier de quatre-vingts pieds de long : si une seule de ces machines s'était rompue, il eût été impossible de la refaire à temps, parce que les bois des provinces de la haute Asie ne sont ni assez longs ni assez durs pour être employés à cet usage. Il était si pressé que, regardant ces machines

comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin sous la garde d'un officier, nommé Tatianus, avec un corps de troupes, et alla mettre le siège devant Phraata, ville considérable, où étaient les femmes et les enfants des rois des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir le tort qu'il avait eu de laisser ses machines ; et pour y suppléer il fit établir contre la ville une levée qui coûta beaucoup de temps et de peine.

Phraate, en arrivant avec une armée très nombreuse, apprit qu'Antoine avait laissé derrière lui les chariots qui portaient ses machines de guerre ; il envoya sur-le-champ un gros corps de cavalerie qui enveloppa Tatianus : cet officier fut tué en combattant, et avec lui dix mille hommes de son détachement. Les barbares se saisirent de toutes les catapultes et les mirent en pièces ; ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le roi Polémon. Cet échec, reçu contre toute attente, au commencement de la guerre, affligea vivement les Romains ; et le roi d'Arménie, Artavasde, désespérant des affaires d'Antoine,

se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût le principal auteur de la guerre. Les Parthes s'étant présentés avec fierté devant les assiégeants avec des bravades menaçantes, Antoine, qui ne voulait pas, en laissant ses troupes dans l'inaction, les abandonner au découragement et à la frayeur, prit avec lui dix légions et trois cohortes prétoriennes pesamment armées, avec toute sa cavalerie, et les mena au fourrage, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'attirer les ennemis hors de leurs retranchements et d'en venir à une bataille rangée. Il avait fait une journée de chemin, lorsqu'il vit les Parthes qui, répandus autour de lui, cherchaient à tomber sur ses troupes pendant leur marche. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille ; mais ensuite il fit plier les tentes, comme s'il eût eu l'intention de ne pas combattre et de ramener ses troupes ; il passa devant l'armée des barbares, qui était disposée en forme de croissant ; il avait ordonné à sa cavalerie qu'aussitôt que les premiers rangs des ennemis seraient à portée d'être chargés par l'infanterie romaine, elle fondit sur eux avec impétuosité. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis des Romains, ne pouvaient assez admirer l'ordonnance de leur armée, qui marchait sans jamais rompre ses intervalles ni ses rangs, et agitait ses javelots dans le plus grand silence.

Le signal du combat était à peine donné, que la cavalerie romaine, tournant bride, chargea vivement les Parthes en poussant de grands cris. Quoiqu'elle eût déjà passé la portée du trait, les barbares la reçurent avec vigueur ; mais l'infanterie les ayant attaqués en même temps, en jetant aussi de grands cris et en faisant résonner leurs armes, les chevaux des Parthes, effarouchés de ce double bruit, se cabrèrent, et les cavaliers eux-mêmes, sans attendre qu'on en vint aux mains, prirent ouvertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite, dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait la fin. Après que l'infanterie les eut poursuivis l'espace de cinquante stades et la cavalerie trois fois autant, les Romains voulurent reconnaître le nombre des morts et des prisonniers ennemis, et ils ne trouvèrent que trente de ces derniers et quatre-vingts des autres. Ce fut alors un découragement et un désespoir général, quand ils virent que dans leur victoire ils avaient tué si peu de monde, et que dans leur défaite, à la prise des machines, ils avaient perdu un si grand nombre de soldats. Le lendemain,

ayant plié bagage, ils reprirent le chemin de la ville de Phraata et de leur camp. Dans la route ils rencontrèrent d'abord un corps d'ennemis peu considérable, ensuite un plus grand nombre, enfin toute l'armée, qui, comme des troupes fraîches qu'on n'aurait pas mises en déroute, les harcelait de tous côtés et les défait au combat : ces fréquentes escarmouches rendirent le retour des Romains à leur camp difficile et laborieux.

Cependant les Mèdes qu'on tenait assiégés, ayant fait une sortie sur ceux qui gardaient la levée, leur causèrent un tel effroi qu'ils les mirent en fuite. Antoine, irrité contre eux, employa pour punir leur lâcheté l'ancienne peine de la décimation ; il les partagea par dizaines, fit mourir de chaque dizaine celui que le sort avait désigné, et ordonna qu'on donnât aux autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre, déjà si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager un avenir encore plus terrible. Antoine était menacé d'une disette prochaine ; il ne pouvait aller au fourrage sans remporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que d'être campés pendant l'hiver et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que si les Romains s'obstinaient à rester dans le pays, ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid, qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne : il eut recours à la ruse, et ordonna aux plus distingués d'entre les Parthes de charger plus faiblement les Romains dans les fourrages et dans les autres rencontres, de leur laisser même à dessein prendre certaines choses, de louer leur valeur, et de leur dire que le roi des Parthes lui-même rendait justice à leur courage et les regardait avec admiration comme les soldats les plus aguerris. Ces officiers, s'approchant peu à peu et restant paisiblement sur leurs chevaux, entrèrent en conversation avec les Romains et accablèrent Antoine d'injures, de ce que, refusant les propositions de paix que Phraate lui faisait, afin d'épargner tant de braves gens, il s'opiniâtrait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, l'hiver et la faim, auxquels il leur serait impossible d'échapper, quand même les Parthes voudraient leur en faciliter les moyens.

Antoine, à qui ces propos furent rapportés par plusieurs des siens, quoique adouci par les espérances qu'il en conçut, ne voulut pas cependant entrer en négociation avec le Parthe sans

savoir auparavant de ces barbares, si prévenants dans leurs paroles, s'ils parlaient ainsi de l'aveu de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance, et l'exhortèrent à ne rien craindre et à ne point se défier de leur maître. Alors il envoya quelques-uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, ne voulant pas que Phraate le crût trop heureux de se sauver de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit dire de ne plus parler de cette restitution ; mais, s'il voulait se retirer sur-le-champ, il lui promettait la paix et une entière sûreté pour sa retraite. Antoine y consentit ; et peu de jours après, ayant fait charger ses bagages, il se mit en marche. Il avait plus de talent que personne pour parler à une grande multitude et conduire une armée par l'ascendant de ses discours ; mais la honte et l'abattement où il était alors ne lui permirent pas de parler aux troupes pour les encourager, et il chargea de ce soin Domitius Enobarbus. Il y en eut qui, prenant ce silence pour du mépris, se crurent offensés ; mais tous les autres, qui en devinèrent la cause, furent touchés de sa peine et y virent un nouveau motif de lui témoigner plus de respect et plus d'obéissance. Il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, à travers une plaine découverte et sans arbres, lorsqu'un homme du pays des Mardes, qui avait une longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine avait perdu ses machines, venait de donner aux Romains des preuves de sa fidélité, vint le trouver et lui conseilla de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes et de ne pas engager des troupes chargées d'armes et de bagages dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie et aux flèches des Parthes. « C'est, ajouta-t-il, dans cette espérance que Phraate t'a accordé des conditions de paix si favorables, pour t'engager à lever le siège ; mais, si tu veux, je serai ton guide et je te conduirai par un chemin plus court, où tu auras abondamment toutes les choses nécessaires. »

Antoine, après l'avoir entendu, délibéra sur le parti qu'il devait prendre : il ne voulait pas, après le traité qu'il venait de faire, montrer qu'il se défiait des Parthes ; mais d'un autre côté, séduit par l'avantage de suivre un chemin plus court et de passer par des bourgs bien habités, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire, il demanda à cet homme quelle garantie il lui donnerait

de sa fidélité. « Fais-moi lier, lui répondit le Marde, jusqu'à ce que j'aie rendu ton armée en Arménie. » Il les conduisit ainsi lié les deux premiers jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour Antoine ne songeant plus aux Parthes, et plein de confiance, marchait négligemment, lorsque le Marde, s'apercevant que la digue qui retenait les eaux du fleuve était fraîchement rompue, et le chemin qu'il fallait tenir entièrement inondé, comprit que c'était l'ouvrage des Parthes, qui pour embarrasser et retarder la marche des Romains avaient couvert le chemin de ces eaux. Il le fit remarquer à Antoine, et l'avertit d'avancer avec précaution, parce que les ennemis n'étaient pas loin. En effet, il avait à peine rangé ses troupes en bataille et placé entre les lignes les frondeurs et les archers pour écarter les ennemis, que les Parthes parurent et se répandirent de tous côtés, dans le dessein d'envelopper les Romains et de porter le désordre dans tous les rangs. Mais les troupes légères ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et avoir eu au moins autant des leurs blessés par les frondeurs et les archers, s'éloignèrent à quelque distance; ils ne tardèrent pas à revenir à la charge, mais la cavalerie gauloise, ayant couru sur eux à toute bride, les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement dispersés et ne reparurent plus de ce jour-là.

Antoine, instruit par cette tentative des Parthes de ce qu'il devait faire, garnit de frondeurs et d'archers non seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes; et donnant à son armée la forme d'un bataillon carré, il marcha avec précaution, après avoir donné ordre à sa cavalerie, si l'ennemi revenait à la charge, de se borner à le repousser, et quand elle l'aurait rompu, de ne pas le poursuivre bien loin. Par là, les quatre jours suivants, les Parthes, ayant reçu des Romains autant de mal qu'ils leur en faisaient eux-mêmes, devinrent moins ardents à les attaquer; et prenant l'hiver pour prétexte, ils s'occupèrent de leur retraite. Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme plein de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint demander à Antoine la plus grande partie des troupes légères de l'arrière-garde et une partie de la cavalerie qui était au front de l'armée, promettant de faire quelque exploit signalé. Antoine lui ayant donné ce détachement, il repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge; mais au lieu de se retirer après cet avantage

vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra à tenir ferme, avec plus de témérité que de prudence. Les officiers de l'arrière-garde, le voyant séparé d'eux, l'envoyèrent rappeler; mais il n'eut aucun égard à leur avis. Alors un questeur nommé Titius, prenant une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, en lui reprochant de faire périr sans nécessité tant de braves gens. Gallus, lui ayant répondu sur le même ton, ordonna à ses troupes de rester auprès de lui, et Titius se retira. Gallus, poussant toujours les ennemis qu'il avait en tête, ne s'apercevait pas qu'il était enfermé par derrière; enfin se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

Les commandants des légions parmi lesquels était Canidius, qui avait le plus grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute; au lieu de faire marcher au secours de Gallus toute leur infanterie, ils n'envoyèrent que de faibles détachements, qui, battus les uns après les autres, auraient, par ces défaites partielles, rempli le camp d'épouvante, et entraîné une déroute générale si Antoine lui-même, accourant du front avec son corps d'infanterie, n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion, qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes dans cette occasion, et l'on rapporta cinq mille blessés, au nombre desquels était Gallus, qui était percé par-devant de quatre flèches, et qui mourut bientôt de ses blessures. Antoine alla visiter tous les autres, et, fondant en larmes, il les consolait: il partageait leurs souffrances. Les blessés, malgré leurs douleurs, montraient un air satisfait; ils lui prenaient la main; ils le conjuraient de se retirer, pour prendre soin de lui-même, et de ne pas se fatiguer pour eux; et l'appelant leur empereur, ils lui protestaient qu'ils croiraient leur vie assurée tant qu'il serait lui-même bien portant. En général, on peut dire que dans ces temps-là aucun autre empereur n'assembla une armée ni plus forte, ni composée d'une jeunesse plus brillante, ni plus patiente dans les peines, qui ne le cédait pas même aux anciens Romains par son respect pour le général, par son obéissance et son affection, par un dévouement généreux qui, commun aux officiers et aux soldats, aux nobles et aux gens obscurs, leur faisait préférer l'estime et les bonnes grâces d'Antoine, à leur sûreté personnelle et à leur vie. On peut en assigner plusieurs

causes, que nous avons déjà fait connaître : c'était la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, la simplicité de son caractère, sa libéralité, sa magnificence, l'agrément de ses plaisanteries et la facilité de son commerce. Dans cette occasion en particulier, la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances, la générosité avec laquelle il fournissait à leurs besoins, rendirent les blessés mêmes et les malades plus empressés à lui obéir que ceux qui n'éprouvaient aucun mal.

Les ennemis, qui, fatigués de tant d'attaques, se disposaient à cesser leur poursuite, furent tellement ranimés par cette victoire, et conçurent un tel mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit près de leur camp, persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes abandonnées, et qu'ils en pilleraient toutes les richesses. Aussi dès la pointe du jour parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédents : on assure qu'ils n'étaient pas moins de quarante mille chevaux, et que le roi y avait envoyé jusqu'à sa compagnie des gardes, comme à une victoire qui ne pouvait leur échapper; pour lui, il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine, qui se disposait à haranguer ses soldats, demanda une robe noire, afin d'exciter davantage leur compassion; mais ses amis s'y étant opposés, il sortit avec sa cotte d'armes de général, et, dans le discours qu'il leur fit, il donna des éloges à ceux qui avaient vaincu l'ennemi, et fit de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux; les autres, en se justifiant, se soumièrent à être décimés, ou à subir à son gré toute autre espèce de punition; ils le conjurèrent seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés. Antoine alors, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que si ses prospérités précédentes devaient être compensées par quelque malheur, ils le fissent tomber sur lui seul, et qu'ils donnassent à son armée le salut et la victoire.

Le lendemain, après avoir fortifié leurs flancs, ils se remirent en marche. Les Parthes, s'étant présentés pour les charger, trouvèrent tout autre chose que ce qu'ils avaient attendu : ils croyaient marcher, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assuré, lorsque les Romains, faisant pleuvoir sur eux une grêle de traits, montrèrent autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent eu des troupes toutes fraîches et jetèrent les ennemis

dans le découragement. Mais les Romains, ayant eu à descendre des coteaux dont la pente était rapide et où ils ne pouvaient aller que lentement, furent assaillis par les flèches des Parthes. Alors les soldats légionnaires, se tournant vers l'ennemi, enfermèrent dans leurs rangs l'infanterie légère : le premier rang mit un genou en terre et se couvrit de ses boucliers; le second plia de même un genou et éleva ses boucliers sur ceux du premier rang; le troisième en fit autant; et cette suite de boucliers, qui, semblable à un toit, présentait l'image des degrés d'un théâtre, fut pour les soldats la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis, prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement le mouvement que les Romains avaient fait de mettre un genou à terre, laissèrent leurs arcs et leurs flèches, et, armés de leurs piques, s'approchèrent pour les charger : à l'instant les Romains, se levant en poussant de grands cris, et frappant les ennemis de leurs épieux, abattent à leurs pieds ceux qui sont les plus près d'eux, et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivants, ne leur permit pas de faire beaucoup de chemin.

Cependant la famine commençait à se faire sentir dans l'armée, qui ne pouvait se procurer de blé sans combat, et qui manquait de moulins pour le moudre. On avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de somme ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les blessés. Le boisseau attique de froment se vendait, dit-on, dans le camp, cinquante drachmes, et les pains d'orge valaient leur poids en argent. Ils eurent donc recours aux herbes et aux racines; et comme ils en trouvaient peu de celles qu'ils avaient coutume de manger, la nécessité les força de se nourrir de celles qu'ils ne connaissaient pas : ils en rencontrèrent une qui leur ôta le sens et les faisait mourir. Ceux qui en avaient mangé ne se souvenaient de rien, ne reconnaissaient rien et ne faisaient autre chose que de remuer et de retourner des pierres, comme l'ouvrage le plus important et le plus digne de les occuper. Toute la plaine était couverte de soldats qui, courbés vers la terre, arrachaient des pierres et les changeaient de place. Enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, le seul remède qu'on eût trouvé contre ce poison, leur eut manqué. Il en

avait péri plusieurs; et Antoine, voyant que les Parthes ne s'éloignaient pas, s'écria plusieurs fois : « O retraite des dix mille ! » par un sentiment d'admiration pour ces dix mille Grecs qui, sous la conduite de Xénophon, avaient fait bien plus de chemin que ses troupes pour retourner de la Babylonie en Grèce, et qui, ayant bien plus d'ennemis à combattre, étaient rentrés heureusement dans leur patrie.

Les Parthes, qui ne pouvaient ni enfoncer ni rompre l'ordonnance des Romains, et qui avaient déjà été plusieurs fois battus et mis en fuite, eurent de nouveau recours à la ruse; ils se mêlèrent, comme en pleine paix, avec ceux qui allaient chercher du blé ou des vivres, et, leur montrant leurs arcs débandés, ils leur assuraient qu'ils allaient retourner sur leurs pas et cesser de les poursuivre; que seulement ils seraient suivis un ou deux jours par quelques Mèdes qui ne les troubleraient pas dans leur marche, et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnaient ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié en apparence si sincères, que les Romains y prirent confiance, et qu'Antoine lui-même, à qui l'on en rendit compte, désira prendre le chemin de la plaine, parce qu'il ne devait pas trouver de l'eau dans les montagnes. Il se disposait à le faire, lorsqu'il vit arriver dans son camp un officier parthe, nommé Mithridate, cousin de ce Monèsès, qui avait passé quelque temps auprès d'Antoine et avait reçu de lui trois villes en présent. Cet officier demanda qu'on l'abouchât avec quelqu'un qui entendit la langue des Parthes ou celle des Syriens. On fit venir Alexandre d'Antioche, un des amis d'Antoine, à qui le Parthe se fit connaître : il dit qu'il venait de la part de Monèsès, qui voulait reconnaître les bienfaits d'Antoine; il lui demanda ensuite s'il voyait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre : « C'est, continua Mithridate, au pied de ces montagnes que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs troupes. Au-dessous des montagnes sont de vastes plaines où ils vous attendent, après vous avoir trompés, en vous persuadant de prendre ce chemin et de quitter celui des hauteurs. Ce dernier, à la vérité, vous fera éprouver la soif et les fatigues auxquelles vous êtes déjà accoutumés; mais si Antoine prend l'autre, il y trouvera les mêmes malheurs que Crassus. » Après lui avoir donné cet avis, il se retira.

Antoine, troublé du rapport qu'on vint lui en faire, assembla ses amis et consulta le Marde qui lui servait de guide, et qui lui dit qu'il n'avait pas un autre avis que l'officier parthe. « Je sais par expérience, ajouta-t-il, que quand même vous n'auriez pas d'ennemis à craindre, le chemin de la plaine serait toujours très difficile; les détours qu'on est obligé de prendre n'ont point de traces battues qui puissent les faire reconnaître; au lieu que l'autre route, quoique plus rude, ne vous exposera à d'autres fatigues que d'être une journée sans eau. » Sur cette réponse, Antoine changea d'avis; et dès la nuit même il se mit en marche, après avoir ordonné à ses soldats de porter avec eux de l'eau; mais la plupart manquaient de vases pour la mettre : quelques-uns donc en remplirent leurs casques, et d'autres en mirent dans des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur usage, dès la nuit même à les poursuivre, et au lever du soleil ils atteignirent l'arrière-garde. Les Romains, qui avaient fait cette nuit deux cent quarante stades, étaient accablés de veilles et de fatigue : l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient bien loin d'attendre, les jeta dans le découragement. Les combats continuels qu'il fallait livrer à chaque pas augmentaient encore leur soif. Ceux qui marchaient les premiers arrivèrent aux bords d'une rivière dont l'eau fraîche et limpide était salée et malfaisante; on en avait à peine bu qu'elle causait des tranchées violentes et des douleurs très vives et qu'elle irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis; mais, malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les empêcher d'en boire. Antoine parcourait les rangs et les conjurait de souffrir un peu de temps, en les assurant qu'ils trouveraient près de là une autre rivière dont l'eau était très saine; qu'ensuite le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient obligés de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite pour rappeler ceux qui combattaient, et donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre. Les tentes étaient à peine dressées et les Parthes retirés, selon leur coutume, que Mithridate vint une seconde fois parler à Alexandre et lui dire qu'il exhortait Antoine à se remettre en marche dès que ses troupes seraient un peu reposées, et à gagner la rivière le plus promptement qu'il pourrait, parce que les ennemis ne la passeraient point et borneraient là leur poursuite.

Alexandre alla faire part de cet avis à Antoine, qui le chargea de porter à Mithridate une grande quantité de coupes et de flacons d'or. Cet officier en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour lorsque les Romains ayant levé leurs tentes se mirent en marche sans être harcelés par les ennemis; mais ils se donnèrent eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent encore passée. Des soldats, après avoir massacré ceux qui étaient chargés de l'or ou de l'argent de l'armée, se mirent à le piller avec celui que portaient les bêtes de somme; enfin, se jetant sur les équipages mêmes d'Antoine, ils rompirent sa vaisselle et ses tables, qui étaient d'un grand prix, et se les partagèrent. Les troupes, persuadées que les ennemis, dans une attaque nocturne, avaient mis tout le camp en déroute, étaient dans le trouble et l'effroi. Antoine, appelant un de ses gardes, nommé Rhamus, qui était son affranchi, lui fit jurer qu'au premier ordre qu'il lui donnera il lui passera son épée au travers du corps et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber en vie dans les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes, et le Marde s'efforçait de le rassurer, en lui disant que la rivière était proche, qu'il en jugeait à un vent frais et humide qui, commençant à se faire sentir, rendait la respiration plus facile et plus douce, que le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisqu'il ne restait que très peu de nuit. On vint en même temps lui apprendre que le tumulte n'avait eu d'autre cause que l'avarice et la violence de quelques soldats : alors, pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, après l'agitation et l'effroi qu'elles venaient d'éprouver, il fit donner l'ordre de camper.

Le jour commençait à paraître et l'armée reprenait son ordre et sa tranquillité, lorsque l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat; et le corps de l'infanterie, se couvrant de ses boucliers, comme il l'avait fait auparavant, reçoit sans danger les flèches des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, aperçoivent la rivière; et Antoine, plaçant la cavalerie sur le bord pour tenir tête à l'ennemi, fait d'abord passer les malades. Bientôt ceux qui soutenaient l'attaque des ennemis eurent la

facilité de boire sans inquiétude; car les Parthes n'eurent pas plus tôt vu la rivière, que débandant leurs arcs, ils exhortèrent les Romains à la passer paisiblement, et donnèrent de grands éloges à leur valeur. Quand les Romains l'eurent passée sans obstacle, et qu'ils eurent repris haleine, ils continuèrent leur marche, mais sans trop se fier aux Parthes. Enfin, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent aux bords de l'Araxe, qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut difficile à traverser par sa profondeur et sa rapidité; d'ailleurs, il courut un bruit dans l'armée que les ennemis étaient en embuscade dans les environs, pour les charger au passage. Mais après l'avoir passé en sûreté, ils entrèrent dans l'Arménie; et, alors, comme s'ils revoyaient la terre après une longue navigation, ils l'adorèrent; ensuite, fondant en larmes et éprouvant la plus douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où, après une grande disette, ils trouvaient une nourriture abondante et variée, ils mangèrent avec excès et se donnèrent des hydropisies et des coliques violentes.

Antoine, ayant fait la revue de son armée, la trouva diminuée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; sur ce nombre il n'y en avait pas la moitié qui eût péri par les mains des ennemis, tout le reste était mort de maladie. Ils eurent vingt-sept jours de marche depuis leur départ de la ville de Phraata jusqu'en Arménie, et dans cet espace de temps ils avaient battu dix-sept fois les Parthes; mais ces victoires n'avaient pas eu un succès complet, parce qu'ils ne pouvaient poursuivre bien loin les ennemis. Ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'Artavasde, roi d'Arménie, avait seul enlevé au général romain toute la gloire que celui-ci pouvait attendre de cette guerre. Si les seize mille chevaux qu'il avait amenés de la Médie fussent restés auprès d'Antoine, comme ils étaient armés à la manière des Parthes et accoutumés à combattre contre eux, lorsque les Romains avaient eu mis en fuite ses ennemis, ces Arméniens, en s'attachant à leur poursuite, les auraient empêchés de se rallier après leur défaite et de revenir si souvent à la charge. Aussi tous les Romains, dans le ressentiment qu'ils en conservaient, pressaient-ils Antoine de punir cet Arménien; mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni lui reprocher sa trahison, ni lui donner moins de témoignages d'affection et de marques d'honneur qu'il n'avait fait

jusqu'alors : la faiblesse et les besoins de son armée lui prescri-vaient ces ménagements. Mais dans la suite, lorsqu'il rentra en armes dans l'Arménie, il lui persuada, par les invitations et les promesses les plus pressantes, de venir le trouver; et quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier et le reconduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à orner son triomphe.

Impatient d'arriver en Égypte, Antoine pressa tellement sa marche, dans un hiver rigoureux et au milieu de neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin et qu'il n'arriva qu'avec très peu de troupes auprès de la mer, dans un bourg appelé Leucocome, entre Béryte et Sidon : ce fut là qu'il attendit Cléopâtre; et comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et dans la langueur. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans la débauche de la table; mais il ne pouvait s'y tenir longtemps tranquille : il se levait à tout moment, et, laissant les autres convives continuer de boire, il allait au rivage pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin avec des habits et de l'argent pour les soldats...

[Cependant de graves dissentiments éclatent entre Antoine et Octave. Le sénat finit par déclarer la guerre à Cléopâtre, c'est-à-dire à Antoine.]

Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés. Plusieurs autres princes qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis.

Mais Antoine s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient

de matelots et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur, qui ne sont bonnes que pour l'ostentation; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brindes, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer, avec son armée de terre, loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne.

Le lendemain, à la pointe du jour, Antoine, voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs qu'il plaça sur les ponts, seulement pour la montre; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui intercepter adroitement l'eau, qui dans tous les environs n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius qui, ayant la fièvre, et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air, passa du côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi et se rendirent

après de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour lui être de quelque secours, fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre; car Dicome, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour toi, ajouta-t-il, d'abandonner la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux combats maritimes; mais il serait fort étrange qu'ayant l'expérience la plus consommée dans les combats de terre, tu rendisses inutile la valeur de tes légions en les dispersant sur des vaisseaux et y consumant sans fruit toute leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer; car déjà elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre; c'était par là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille archers. Un chef de bande d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh! mon général, pourquoi, te défiant de ces blessures et de cette épée, mets-tu tes espérances dans un bois pourri? Laisse les hommes d'Égypte et de Phénicie combattre sur mer, et donne-nous la terre, sur laquelle, accoutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mourir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire

signe en passant de la tête et de la main, comme pour l'encourager et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit-il, qu'il ne puisse échapper à votre poursuite aucun ennemi ».

Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empêcha de combattre; mais, le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche; Marcus Octavius et Marcus Instéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine; Taurus, celle de César : toutes deux, rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre; il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port.

César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades. On était à la sixième heure du jour, et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit et de pouvoir, avec ses vaisseaux qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de raideur et fait entr'ouvrir les vaisseaux; ceux de

César évitait de donner de leur proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille nava'e ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siège d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine avec des épieux, des piques, des crocs et des traits enflammés; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des machines de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius, furent encore plus troublés par ce mouvement.

Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient: comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant: que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été attaché et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien: Antoine s'en étant approché, y fut reçu, et, sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence et tenant sa tête entre ses mains. Cepen-

dant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés: un Lacédémonien seul, nommé Eurycèles, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et, agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avancant sur la proue: « Quel est, dit-il, celui qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine? — C'est moi, répondit le Lacédémonien: c'est Eurycèles, fils de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son père. » Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Eurycèles, n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et il la heurta si rudement, qu'il la fit tourner; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Eurycèles se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper ensemble.

Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie; lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes et ne voulaient pas accepter ses présents; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il pria de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César.

La flotte d'Antoine se défendit longtemps devant Actium; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue,

elle fut obligée de céder à la dixième heure. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes ; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient y croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur.

Antoine, ayant pris terre en Afrique, envoya Cléopâtre en Egypte et se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, accompagné seulement de deux amis. Lorsqu'il apprit la défection du commandant à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort ; mais ses amis l'en ayant empêché, il se fit porter à Alexandrie, où il trouva Cléopâtre tout occupée d'une entreprise aussi grande que hardie. Entre la mer Rouge et la mer d'Égypte est un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, et qui, dans sa partie la plus resserrée entre les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades ; elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, de les rassembler dans le golfe Arabique avec toutes ses richesses et des forces considérables pour chercher à s'établir dans une terre éloignée, où elle fût à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais quand les Arabes qui habitent les environs de Pétra eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avait fait ainsi trainer le long de l'isthme, voyant qu'Antoine comptait encore sur l'armée qui était près d'Actium, elle abandonna son entreprise et fit seulement garder les passages qui pouvaient donner entrée dans ses États.

[Antoine apprend dans sa retraite la perte de son armée d'Actium et

l'abandon de tous ses alliés. Il revient alors à Alexandrie, délivré de toute espèce de soins, et y continue sa vie de débauches.]

Cependant Cléopâtre ramassait toutes sortes de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers condamnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très lentement, elle essaya des bêtes venimeuses et en fit appliquer en sa présence, de plusieurs espèces, sur diverses personnes. Après avoir fait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, jetait dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une légère moiteur au visage, et, par un affaiblissement successif de tous les sens, conduisait à une mort si douce, que ceux qui en étaient piqués, semblables à des personnes profondément endormies, étaient fâchés qu'on les réveillât ou qu'on les fit lever. Ils envoyèrent néanmoins en Asie des ambassadeurs à César : Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte ; Antoine, pour le prier, s'il ne voulait pas le laisser en Égypte, de lui permettre de vivre à Athènes en simple particulier.

César rejeta la demande d'Antoine, et répondit à Cléopâtre qu'elle devait attendre de lui les conditions les plus favorables, pourvu qu'elle fit mourir Antoine, ou qu'elle le bannît de ses États. En même temps, il lui envoya Thyrsus, un de ses affranchis, qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune empereur à une reine naturellement fière et qui comptait si fort sur sa beauté, était capable de l'amener à faire ce que César désirait. Thyrsus, ayant eu avec Cléopâtre des entretiens plus longs que les autres personnes qui l'approchaient et en étant traité avec beaucoup de distinction, devint suspect à Antoine, qui, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya à César, en lui écrivant que Thyrsus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où ses malheurs le rendaient facile à s'aigrir. « Toi-même, ajoutait-il, si tu es offensé de ce que j'ai fait, tu as auprès de toi Hipparque, un de mes affranchis, que tu peux aussi faire battre de verges, afin que nous n'ayons rien à nous reprocher. » Depuis ce moment, Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine et faire cesser ses reproches, lui témoigna plus d'affection que

jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa pour celui d'Antoine l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que les convives qui étaient venus pauvres au banquet s'en retournerent riches.



FIG. 98. — Isis, divinité égyptienne.

Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre ; mais aussitôt après l'hiver César marcha contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenants par l'Afrique. Ceux-ci s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfants de Séleucus afin qu'il les fit périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes, où elle transporta tout ce qu'elle

avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire ; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignit que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mit le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires pour lui promettre de sa part le traitement le plus doux ; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes : quand il y fut arrivé et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui et combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite la cavalerie de César, et la poursuivit jusqu'à ses retranchements. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans son palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui

fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or : cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parce qu'il ne savait pas si le lendemain ils seraient même de le faire, ou s'ils ne seraient pas passés à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en larmes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup une harmonie d'instruments de toutes espèces, mêlée à des cris bruyants, des danses de satyres et de chants de réjouissance, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être promenade avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille sur les hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque ; mais lorsque ses galères furent près de celles de César, elles les saluèrent de leurs rames ; les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté, et les deux flottes n'en faisant plus qu'une voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie ; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

Cette princesse, qui craignait son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit; et ayant abattu la herse qui le fermait et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois, elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie, se dit à lui-même: « Qu'attends-tu de plus, Antoine? La fortune te ravit le seul bien qui te faisait aimer la vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse, et après l'avoir entr'ouverte: « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains pas d'être privé de toi, puisque je vais te rejoindre dans un instant; ce qui m'afflige, c'est qu'un empereur aussi puissant que moi soit vaincu en courage et en magnanimité par une femme. » Il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui depuis longtemps il avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Éros, sommé de sa promesse, tire son épée et se lève comme pour frapper Antoine; mais, détournant la tête, il s'en perce lui-même et tombe mort à ses pieds. « Brave Éros, s'écrie Antoine, ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu m'apprends, par ton exemple, à le faire moi-même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort; et le sang s'étant arrêté après qu'il se fut couché, il reprit ses sens et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever; mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vint, de la part de cette princesse, pour le faire porter dans le tombeau.

Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle; et ils le portèrent sur leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha, et à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tira à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre; et, se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi: Cléopâtre, les bras raidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort,

tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui, et, se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essayait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son maître, son mari, son empereur: sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé; mais au contraire de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier, à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

En achevant ces mots, il expira, au moment même où Proculéius arrivait, envoyé par César; car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eut été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et, la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine, en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César, s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques; appelant ensuite ses amis, et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il leur était possible, Cléopâtre vivante; car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux, pour lui, que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius; elle eut seulement avec lui un long entretien à la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée

en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants ; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant à dessein prolongé la conversation, Proculéius pendant ce temps-là



Fig. 99. — Octave-César-Auguste.

approcha une échelle de la muraille et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau ; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui, il descendit au bas de la porte, où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle, les ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre, s'écria-t-elle, te voilà prise vivante ! » A ces mots la reine

se retourne, et, voyant Proculéius, elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture ; mais Proculéius courant à elle et la prenant entre ses bras : « Cléopâtre, lui dit-il, tu te fais tort à toi-même, et tu es injuste envers César, à qui tu veux ôter la plus belle occasion de faire éclater sa douceur ; tu donnerais lieu de calomnier le plus clément des empereurs, en le faisant passer pour un homme sans pitié et implacable dans ses ressentiments. » En même temps il lui ôte le poignard de la main, et secoue sa robe, pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Épaphrodite, un de ses affranchis, qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin, de veiller à ce qu'elle n'attentât pas à sa vie, et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

César entra dans Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Arius, qu'il tenait par la main, afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase, et monta sur un tribunal

qu'on avait dressé pour lui. Tous les Alexandrins, saisis de frayeur, s'étant jetés à ses pieds, César leur ordonna de se relever. « Je pardonne, dit-il, au peuple d'Alexandrie toutes les fautes dont il s'est rendu coupable, premièrement, par respect pour Alexandre, son fondateur ; en second lieu, par admiration pour la grandeur et la beauté de la ville ; troisièmement, enfin, pour faire plaisir au philosophe Arius, mon ami. »

Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine pour lui rendre les honneurs funèbres ; mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre ; il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait ; elle l'enterra de ses propres mains, avec une magnificence royale.

L'excès de son affliction et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle s'était meurtrie avaient enflammé sa poitrine lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours pour l'aider à se délivrer de la vie. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfants. Ces menaces et ces craintes furent comme des machines qui forcèrent sa résistance, et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé. Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés ; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grâce naturelle et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes ; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque

article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières pour laisser croire qu'elle avait un grand désir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : « N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que lorsque tu as daigné venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je me trouve, mes propres domestiques viennent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme non pour en parer une malheureuse comme moi, mais pour faire quelques légers présents à ta sœur Octavie, et à Livie, ton épouse, afin de m'assurer par leur protection ta clémence et ta bonté? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux ; et, après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui se passerait ; il lui manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permission d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter ; et, se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon cher Antoine, s'écria-t-elle, il y a peu de jours que je t'ai déposé, avec des mains encore libres, dans ce dernier asile ; aujourd'hui je viens faire ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, afin que je ne puisse défigurer par mes coups et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour une pompe fatale où l'on va triompher de toi. N'attends pas de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre ; maintenant nous allons être éloignés

par la mort des lieux de notre naissance. Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte ; et moi, malheureuse, je serai enterrée en Italie, moins malheureuse cependant de l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque pouvoir (car les nôtres nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vivante ; ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant en triomphe ; cache-moi dans cette terre avec toi ; laisse-moi partager ta tombe : des maux innombrables qui m'accablent, le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de temps que j'ai vécu sans toi. »

Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un panier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figes. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet homme en souriant les invita à en prendre ; son air de franchise écarta tout soupçon et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées, elle les lui envoya ; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord courir à son secours, mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte, car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds ; l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort et ne pouvant plus se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est beau, Charmion ! — Oui, répondit-elle, très beau et digne d'une reine issue de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figues couvertes de feuilles ; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figues elle fût piquée par le serpent sans qu'elle le vit ; mais l'ayant aperçu en découvrant les figues : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle ; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqure. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que, l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle et la saisit au bras. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité ; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec toute la magnificence convenable à son rang ; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans.



FIG. 100. — Vexillaire.

INDEX

Aigle, enseigne principale de la légion romaine. Elle était faite d'argent ou de bronze, avec les ailes étendues, et placée au haut d'une pique.

Aruspices, prêtres qui, à Rome, présageaient l'avenir par l'examen des entrailles de la victime.

As, c'était une pièce de monnaie qui représentait l'unité de valeur dans les monnaies de Rome. A l'origine, il pesait une livre et était composé d'un mélange de cuivre et d'étain, mais la valeur en fut beaucoup réduite dans la suite. Au temps de Cicéron, il valait environ 6 centimes de notre monnaie.

Atrium, pièce de forme rectangulaire qui se trouvait à l'entrée d'une maison romaine. C'est là que se réunissait la famille, que s'accomplissaient les diverses cérémonies de la religion domestique, que s'assemblaient les clients, que se trouvaient les images des ancêtres.

Augures, prêtres qui, à Rome, interprétaient la volonté des dieux d'après le vol ou le chant des oiseaux.

Baliste, machine dont on se servait dans les sièges pour lancer des pierres pesantes.

Calendes, c'est le nom qu'on donnait, chez les Romains, au premier jour de l'année.

Capitole, temple de Jupiter, construit sur le mont Capitolin, appelé d'abord Tarpéien ; il fut plusieurs fois brûlé.

Catapulte, machine de guerre construite principalement pour lancer des dards et des traits d'une grande pesanteur.

Censeurs, c'étaient deux magistrats chargés à l'origine du cens ou recensement des citoyens. Leur pouvoir s'accrut peu à peu et devint très grand. Ils dénombraient le peuple, estimaient les biens, réglaient les rangs de chacun dans la classe où le mettait sa fortune, s'enquéraient de la conduite et des mœurs des habitants, pouvaient déposer un sénateur accusé de malversation et avaient le droit d'ôter aux chevaliers indignes leur cheval et

On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figes couvertes de feuilles ; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figes elle fût piquée par le serpent sans qu'elle le vit ; mais l'ayant aperçu en découvrant les figes : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle ; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqure. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que, l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle et la saisit au bras. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité ; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec toute la magnificence convenable à son rang ; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans.



FIG. 100. — Vexillaire.

INDEX

Aigle, enseigne principale de la légion romaine. Elle était faite d'argent ou de bronze, avec les ailes étendues, et placée au haut d'une pique.

Aruspices, prêtres qui, à Rome, présageaient l'avenir par l'examen des entrailles de la victime.

As, c'était une pièce de monnaie qui représentait l'unité de valeur dans les monnaies de Rome. A l'origine, il pesait une livre et était composé d'un mélange de cuivre et d'étain, mais la valeur en fut beaucoup réduite dans la suite. Au temps de Cicéron, il valait environ 6 centimes de notre monnaie.

Atrium, pièce de forme rectangulaire qui se trouvait à l'entrée d'une maison romaine. C'est là que se réunissait la famille, que s'accomplissaient les diverses cérémonies de la religion domestique, que s'assemblaient les clients, que se trouvaient les images des ancêtres.

Augures, prêtres qui, à Rome, interprétaient la volonté des dieux d'après le vol ou le chant des oiseaux.

Baliste, machine dont on se servait dans les sièges pour lancer des pierres pesantes.

Calendes, c'est le nom qu'on donnait, chez les Romains, au premier jour de l'année.

Capitole, temple de Jupiter, construit sur le mont Capitolin, appelé d'abord Tarpéien ; il fut plusieurs fois brûlé.

Catapulte, machine de guerre construite principalement pour lancer des dards et des traits d'une grande pesanteur.

Censeurs, c'étaient deux magistrats chargés à l'origine du cens ou recensement des citoyens. Leur pouvoir s'accrut peu à peu et devint très grand. Ils dénombraient le peuple, estimaient les biens, réglaient les rangs de chacun dans la classe où le mettait sa fortune, s'enquéraient de la conduite et des mœurs des habitants, pouvaient déposer un sénateur accusé de malversation et avaient le droit d'ôter aux chevaliers indignes leur cheval et

la bague qui était la marque de leur distinction.

Centurion, chef d'une subdivision de la légion. Il y avait soixante centurions par légion. Le centurion était nommé par le général ou les tribuns, veillait à la discipline, aux exercices et aux travaux de sa centurie, et marchait avec elle lorsqu'elle allait au combat. Un centurion avait comme insigne d'autorité un cep de vigne, pour châtier les soldats qui manquaient à la discipline, et un casque à cimier.

Chalcaspides, soldats armés d'un bouclier d'airain.

Chevaliers, c'était un ordre qui tenait à Rome le milieu entre le sénat et le peuple; il fallait, pour en faire partie, avoir quatre cent mille sesterces de biens. Ils servaient à la guerre comme cavaliers et en temps de paix exerçaient quelques fonctions civiles.

Comices, assemblées politiques du peuple romain. On distinguait les comices par curies, par centuries et par tribus. C'est dans les comices que le peuple romain exerçait directement son pouvoir pour élire ses magistrats, faire les lois et les plébiscites. On appelait aussi comices l'endroit où se réunissaient les assemblées.

Consuls, magistrats romains créés après l'abolition de la royauté. On en créa deux et ils étaient élus tous les ans. Leur pouvoir fut d'abord très grand, car ils étaient les chefs du sénat et du peuple. Ils levaient des armées et les conduisaient à la guerre. Quand leur magistrature était finie, on pouvait les accuser devant le peuple et leur faire rendre compte de leurs actions.

Cotyle, c'était une petite mesure de capacité qui servait à la fois pour les liquides et les substances sèches. Il contenait le douzième du conge et le huitième du boisseau (*modius*). Le

boisseau équivalait à peu près à un décalitre.

Cratère, grande coupe qu'on plaçait sur la table des convives et où l'on puisait ensuite pour remplir les coupes particulières.

Curies, l'une des divisions politiques de l'ancien peuple romain. Il y en avait trente, dix par tribu. Les suffrages s'y comptaient par tête. On appelait aussi *curies*, les édifices où se tenaient les assemblées des curies et celles du sénat.

Curule (Chaise). Voir *siège*.

Denier, principale monnaie d'argent des Romains, qui valait à peu près 85 centimes de notre monnaie.

Dictateur, c'était, à Rome, un magistrat nommé dans des cas très graves, seulement pour six mois, et ayant un pouvoir absolu. Les consuls lui étaient subordonnés, et il marchait précédé de vingt-quatre licteurs. Il ne pouvait combattre à cheval et avait un lieutenant, le maître de la cavalerie. Le dictateur était nommé, sur l'avis du sénat, de nuit, par l'un des deux consuls, ou, rarement, par le peuple.

Drachme, monnaie athénienne, en argent, qui correspondait à 93 centimes.

Édiles, magistrats dont un des principaux devoirs était d'avoir soin des édifices publics tant sacrés que profanes; ils étaient aussi chargés de pourvoir à la sûreté, à l'embellissement et à la propreté de la ville; ils maintenaient le bon ordre dans les assemblées, surveillaient les spectacles et les marchés.

Faisceaux, ils étaient portés par les licteurs devant certains magistrats romains. Ils se composaient de baguettes de bouleau ou d'orme, assemblées ou liées tout autour avec des

courroies en forme de fascine. Parfois au milieu des baguettes, il y avait une hache.

Forum, vaste terrain oblong situé entre le mont Capitolin et le mont Palatin, tracé par Romulus et environné de portiques par Numa. C'était là que s'élevaient la tribune aux harangues, beaucoup de temples et de monuments publics.

Ides, une des trois divisions des mois des Romains; elles tombaient le 10, le 13 ou le 15, selon les mois.

Imperator, titre que, à l'origine, les soldats romains donnaient à un général victorieux.

Lares, dieux domestiques des anciens Romains, protecteurs de la maison, de la famille, du quartier, de la ville.

Légion, la légion était composée de cinq à six mille soldats pesamment armés, choisis parmi les citoyens romains. Un corps d'auxiliaires, au moins aussi nombreux, y était adjoint, ainsi qu'une aile de cavalerie forte de trois cents hommes. Deux légions formaient une armée consulaire.

Licteur, officier public attaché à certains magistrats romains. Vingt-quatre marchaient devant un dictateur, douze devant un consul ou un tribun militaire, six devant un préteur et un devant une vestale.

Mânes, noms donnés aux âmes des morts que la croyance populaire mettait au rang des dieux.

Médimne, mesure de capacité chez les Grecs. Elle servait pour les liquides et pour les choses sèches. Elle équivalait à environ 60 litres.

Nones, division des jours du mois, dans le calendrier romain, précédant de 9 jours les ides.

Obole, petite pièce de monnaie qui valait environ 15 centimes.

Patriciens, citoyens qui formaient à Rome le premier ordre de l'Etat. Leur nom venait du mot *patres* (pères) qui, depuis Romulus, s'appliquait aux membres du sénat; leurs descendants constituant une véritable noblesse héréditaire, occupèrent toutes les fonctions politiques et sacerdotales. Quand les plébéiens eurent obtenu d'arriver à toutes les charges, le mot patricien ne fut plus qu'un titre, sans impliquer de privilège.

Plèthre, mesure de longueur qui correspondait à 30 mètres 826 millimètres.

Prétexle (robe), toge ornée par une large bande de pourpre, qui était portée par les enfants de libre naissance des deux sexes, ainsi que par les principaux magistrats.

Préteurs, magistrats chargés de faire rendre la justice en l'absence des consuls. Ils devaient faire exécuter les lois civiles et exerçaient une sorte de juridiction.

Questeurs, c'étaient deux magistrats qui étaient trésoriers des finances. Ils avaient la garde du trésor, étaient chargés de la vente du butin, des contributions et de tout ce qui touchait aux fonds publics. On passait de cette charge aux plus grands emplois dont elle était le premier degré.

Sardonien (rire), rire forcé, ainsi appelé à cause d'une herbe de Sardaigne qui, disait-on, pouvait produire ce rire.

Sénat, il remontait à Romulus. Le nombre des sénateurs a varié. Sous la république, ils étaient choisis par les censeurs et ne pouvaient être pris que parmi les citoyens ayant exercé des magistratures. Le sénat se réunissait régulièrement trois fois par mois aux calendes, aux ides, aux nones; les dé-

crets qu'il rendait s'appelaient sénatus-consultes.

Sesterce, monnaie d'argent des Romains, qui valait un quart de denier, environ 20 centimes.

Siège, le siège ou chaise curule était une sorte de tabouret à pieds courbés, en forme d'X, que l'on ouvrait et que l'on fermait à volonté, de manière qu'il était facile de les transporter comme on transporte nos pliants. Ces sièges étaient le privilège des plus grands personnages de la république.

Stade, mesure itinéraire des anciens équivalant à environ 180 mètres; c'était la course que fournissait un cheval dans les jeux olympiques.

Talent, poids qui a varié. On peut dire qu'il équivalait, en moyenne, à un peu plus de 26 kilos. Comme valeur monétaire, le talent attique valait 6.000 drachmes, ou 5.560 francs.

Toge, c'était le principal vêtement national des Romains; elle était ordinairement en laine blanche. Les dimensions de ce vêtement et les dif-

férentes manières de l'ajuster changeaient avec les temps.

Tribuns des soldats, chefs de la légion; il y en eut d'abord trois, puis six. Les consuls les nommaient à l'origine, puis ils furent désignés en partie par les comices par tribus. Il fallait, pour être tribun, avoir fait dix campagnes, et le grade n'était conféré que pour la durée d'une campagne.

Tribuns du peuple, magistrats institués pour protéger le peuple contre les patriciens. Il y en eut d'abord deux, puis cinq, enfin dix. Ils étaient élus parmi les plébéiens et leurs fonctions étaient annuelles. Armés du droit de veto, ils pouvaient s'opposer aux décisions du sénat et des comices.

Tribuns militaires, magistrats qui pendant quelque temps furent substitués aux consuls; ils pouvaient être patriciens ou plébéiens. Quand le consulat fut partagé entre les deux ordres, le tribunat militaire cessa d'exister.

Trirème, galère munie de trois rangs de rame de chaque côté, disposés obliquement l'un au-dessus de l'autre.

TABLE DES FIGURES

1. Le dieu Tibre, la Louve, Romulus et Rémus	4	26. Casques de centurions.....	120
2. Un trophée	11	27. Camp romain.....	123
3. Un licteur	18	28. Enseigne	129
4. Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.....	20	29. Porte-aigle.....	131
5. Bonnet de flamine	25	30. Cérès.....	135
6. Vestales	27	31. Tarente surprise de nuit par les Carthaginois.....	139
7. Prêtres saliens portant des boucliers	30	32. Jupiter	149
8. Supplice des fils de Brutus..	41	33. Éléphants chargés de tours ..	153
9. Brutus.....	42	34. Soldats romains donnant l'assaut.....	156
10. Le dieu Mars	44	35. Mort d'Archimède.....	161
11. Pluton, dieu de l'enfer.....	56	36. Cavalier romain	166
12. Assiégés derrière leurs murailles	62	37. Sacrificateurs	168
13. Citoyen votant	67	38. Magistrat romain avec le manteau de guerre.....	170
14. Augure romain	76	39. Flamininus fait proclamer la liberté des Grecs.....	181
15. Sacrifice d'une victime	81	40. Casque grec (face et profil) ..	184
16. Char romain.....	83	41. Denier, monnaie d'argent ..	187
17. Char de triomphateur.....	87	42. Général grec	192
18. Apollon.....	89	43. Alexandre	196
19. As, monnaie de cuivre	93	44. Soldat thrace	198
20. Chariot romain	97	45. Buste d'Hercule.....	200
21. Siège à pieds d'ivoire	98	46. Boucliers longs des Romains.	203
22. Trompette	100	47. Castor et Pollux	206
23. Buste de Junon	102	48. Tentes romaines	208
24. Casques de soldats romains.	115	49. Le Jupiter de Phidias.....	210
25. Boulangers romains travaillant	117	50. Soldats triomphateurs portant les dépouilles de l'ennemi.	214

crets qu'il rendait s'appelaient sénatus-consultes.

Sesterce, monnaie d'argent des Romains, qui valait un quart de denier, environ 20 centimes.

Siège, le siège ou chaise curule était une sorte de tabouret à pieds courbés, en forme d'X, que l'on ouvrait et que l'on fermait à volonté, de manière qu'il était facile de les transporter comme on transporte nos pliants. Ces sièges étaient le privilège des plus grands personnages de la république.

Stade, mesure itinéraire des anciens équivalant à environ 180 mètres; c'était la course que fournissait un cheval dans les jeux olympiques.

Talent, poids qui a varié. On peut dire qu'il équivalait, en moyenne, à un peu plus de 26 kilos. Comme valeur monétaire, le talent attique valait 6.000 drachmes, ou 5.560 francs.

Toge, c'était le principal vêtement national des Romains; elle était ordinairement en laine blanche. Les dimensions de ce vêtement et les dif-

férentes manières de l'ajuster changeaient avec les temps.

Tribuns des soldats, chefs de la légion; il y en eut d'abord trois, puis six. Les consuls les nommaient à l'origine, puis ils furent désignés en partie par les comices par tribus. Il fallait, pour être tribun, avoir fait dix campagnes, et le grade n'était conféré que pour la durée d'une campagne.

Tribuns du peuple, magistrats institués pour protéger le peuple contre les patriciens. Il y en eut d'abord deux, puis cinq, enfin dix. Ils étaient élus parmi les plébéiens et leurs fonctions étaient annuelles. Armés du droit de veto, ils pouvaient s'opposer aux décisions du sénat et des comices.

Tribuns militaires, magistrats qui pendant quelque temps furent substitués aux consuls; ils pouvaient être patriciens ou plébéiens. Quand le consulat fut partagé entre les deux ordres, le tribunat militaire cessa d'exister.

Trirème, galère munie de trois rangs de rame de chaque côté, disposés obliquement l'un au-dessus de l'autre.

TABLE DES FIGURES

1. Le dieu Tibre, la Louve, Romulus et Rémus	4	26. Casques de centurions.....	120
2. Un trophée	11	27. Camp romain.....	123
3. Un licteur	18	28. Enseigne	129
4. Jeune écolier romain portant une bulle pendue à son cou.....	20	29. Porte-aigle.....	131
5. Bonnet de flamine	25	30. Cérès.....	135
6. Vestales	27	31. Tarente surprise de nuit par les Carthaginois.....	139
7. Prêtres saliens portant des boucliers	30	32. Jupiter	149
8. Supplice des fils de Brutus..	41	33. Éléphants chargés de tours ..	153
9. Brutus.....	42	34. Soldats romains donnant l'assaut.....	156
10. Le dieu Mars	44	35. Mort d'Archimède.....	161
11. Pluton, dieu de l'enfer.....	56	36. Cavalier romain	166
12. Assiégés derrière leurs murailles	62	37. Sacrificateurs	168
13. Citoyen votant	67	38. Magistrat romain avec le manteau de guerre.....	170
14. Augure romain	76	39. Flamininus fait proclamer la liberté des Grecs.....	181
15. Sacrifice d'une victime	81	40. Casque grec (face et profil) ..	184
16. Char romain.....	83	41. Denier, monnaie d'argent ..	187
17. Char de triomphateur.....	87	42. Général grec	192
18. Apollon.....	89	43. Alexandre	196
19. As, monnaie de cuivre	93	44. Soldat thrace	198
20. Chariot romain	97	45. Buste d'Hercule.....	200
21. Siège à pieds d'ivoire	98	46. Boucliers longs des Romains.	203
22. Trompette	100	47. Castor et Pollux	206
23. Buste de Junon	102	48. Tentes romaines	208
24. Casques de soldats romains.	115	49. Le Jupiter de Phidias.....	210
25. Boulangers romains travaillant	117	50. Soldats triomphateurs portant les dépouilles de l'ennemi.	214

51. Censeur romain passant la revue des chevaliers	219	75. Vaisseau de guerre.....	343
52. Les Parques.....	221	76. Éperon de navire.....	345
53. Soldat romain.....	223	77. Pompée pénètre à Jérusalem dans le temple des Juifs.....	351
54. Soldat grec.....	233	78. Caton d'Utique.....	354
55. Dame romaine.....	235	79. Vénus victorieuse.....	361
56. Romains à table.....	238	80. Vaisseau long.....	369
57. Quadriges.....	242	81. Mort de Pompée.....	371
58. La tribune aux harangues.....	248	82. Jules César.....	373
59. Chariot rustique.....	252	83. Buste de César.....	377
60. Gladiateur.....	265	84. Statue de Vercingétorix.....	391
61. Archer.....	268	85. Un consul, son lieutenant et un tribun militaire.....	392
62. Soldat avec son bagage.....	279	86. Marcus Junius Brutus.....	402
63. Cybèle, la mère des dieux.....	296	87. Cicéron.....	409
64. Vénus céleste.....	310	88. La pythie sur son trépied.....	412
65. Sylla.....	311	89. Hortensius.....	414
66. Jugurtha livré à Sylla par Bocchus.....	313	90. Lettre pliée et scellée.....	419
67. La Fortune.....	316	91. Épée romaine.....	421
68. Le bélier, machine de guerre.....	318	92. Prison.....	424
69. Couronne murale.....	324	93. Statue de Minerve.....	428
70. Char armé de faux.....	326	94. Entrevue de Bologne.....	435
71. Sylla se démet de la dictature et renvoie ses faisceaux.....	331	95. Joueur de flûte.....	442
72. Amphore.....	334	96. Bacchus.....	449
73. Pompée.....	335	97. Bélier primitif.....	452
74. Romain vêtu de la togè.....	342	98. Isis, divinité égyptienne.....	472
		99. Octave-César Auguste.....	476
		100. Vexillaire.....	480

TABLE DES MATIÈRES

ROMULUS.

Rhèa Sylvia. — Romulus et Rémus. — Fondation de Rome. — Le patriciat et la clientèle. — Enlèvement des Sabines. — Premières guerres..... 1

NUMA.

Le culte. — Les lois..... 21

PUBLICOLA.

Abolition de la royauté. — Le consulat. — Brutus et ses fils. — Horatius Coclès, Mucius Scévola, Clélie. — Guerres avec les peuples voisins..... 37

CORIOLAN.

Guerres avec les Volsques. — Revendications plébéiennes. — Retraite sur le mont Sacré. — Exil de Coriolan..... 57

CAMILLE.

Prise de Véies. — Les Falisques. — Exil de Camille. — Invasion gauloise. — Siège de Rome. — Exploits de Camille..... 84

FABIUS MAXIMUS.

Les guerres puniques. — Annibal. — Bataille de Cannes. — Le bouclier de Rome..... 118

MARCELLUS.

Succès contre les Gaulois et contre Annibal. — L'épée de Rome. — Prise de Syracuse..... 145

FLAMININUS.

Guerres contre Philippe de Macédoine et contre Antiochus. — Mort d'Annibal..... 170

PAUL-ÉMILE.

Guerre en Espagne. — Guerre contre Persée, roi de Macédoine. — Bataille de Pydna. — Triomphe de Paul-Émile..... 188

CATON LE CENSEUR.	
Ses principes d'économie. — Paroles mémorables. — Guerres en Espagne et en Grèce. — Sa censure.....	222
LES GRACQUES.	
Lois agraires et projets de réforme de Tibérius et de Caius Gracchus.	243
MARIUS.	
Ses premières campagnes. — Guerres contre Jugurtha. — Les Cimbres. — Mithridate. — Guerre sociale et guerre civile.....	272
SYLLA.	
Sa rivalité avec Marius. — Siège d'Athènes. — Guerre contre Mithridate. — Retour en Italie. — Dictature et proscriptions.....	311
POMPÉE.	
Ses premières armes. — Guerre contre les pirates et contre Mithridate. — Lutte contre César. — Bataille de Pharsale. — Mort de Pompée.	335
CÉSAR.	
Ses débuts dans la politique. — Guerre des Gaules. — Guerre civile. — Dictature.....	374
CICÉRON.	
Sa famille. — Ses succès au barreau. — Conjuraton de Catilina. — Dernières années de Cicéron.....	409
ANTOINE.	
Ses débuts à la guerre. — Le second triumvirat. — Cléopâtre. — Guerre contre les Parthes. — La bataille d'Actium.....	438
Table des figures.....	485

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AUTÓNOMA DE

GENERAL DE BIBLIOTECA